

L'année de Pi

Hervé Thro

Je m'appelle N'Pi.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, le jour n'était pas encore levé si bien que je ne sus pas si j'avais vraiment les yeux ouverts. J'étais dans une pièce noire. Très lentement les contours apparurent comme une photo qui se révèle dans le bain chimique du développement. Dès que je pus distinguer quelques formes reconnaissables : table, chaises, armoires et l'emplacement d'une fenêtre d'où filtrait parcimonieusement la lumière des réverbères par les fines lamelles des volets mal joints, je me redressai.

C'est à ce moment là qu'une douleur aigüe est venue me fendre le front comme une barre, comme un coup de hache. Ma tête était prise dans un étau et on prenait un malin plaisir à en serrer les mâchoires d'acier. Je voulus crier ma douleur mais aucun son ne sortit de ma gorge. Je me pris mes tempes dans mes mains pour faire cesser le supplice, mais il n'y avait pas d'étau et la fulgurance se déplaça vers la nuque où elle se tapit plus sourdement. Je ne

pouvais plus bouger le cou, mes cervicales étaient bloquées, immobilisées par la douleur qui commençait à creuser en profondeur, se faire une niche en toute impunité.

Je souris. Tout ça n'était qu'un rêve. Quand je me réveillerai, tout sera normal. Je me levai et entrepris de trouver l'interrupteur, histoire d'y voir plus clair. Où étais-je? Je ne me souvenais plus ce que j'avais fait la veille. En y réfléchissant, je ne me souvenais même pas du jour d'avant. Quel était mon métier, quels étaient mes proches, où étais-je ?

Je m'aperçus avec effroi que je ne me rappelais même plus mon propre nom!

C'était bien la preuve que tout cela était un rêve. Une saloperie de rêve qui semble plus réel que la réalité. Je ne trouvai pas d'interrupteur mais une poignée de porte. Je l'actionnai.

Elle donnait sur un couloir aussi sombre que la pièce où j'avais visiblement passé la nuit. Je tâtonnais en avançant péniblement avec toujours ce mal de tête, moins aigu qu'à mon réveil mais qui se transformait lentement en une belle migraine, une belle pernicieuse qui parvient à vous échapper à chaque fois.

C'est alors que je les ai vus : deux rangées de personnes de part et d'autre du couloir, vêtus chaudement : épaisses bottes fourrées et parkas matelassées. Ils portaient tous des

bonnets, quelques-uns des chapeaux. Je ne fus nullement épouvanté, bien que je commençais à douter que tout cela ne soit qu'un simple rêve bien inoffensif. Une vague lueur m'attirait à l'autre bout du corridor. Je me frayai un passage entre ces deux haies de personnes muettes. Elles n'avaient pas de bouche, pas d'yeux, pas même de visage. Ce n'étaient du reste pas des individus mais juste leur enveloppe : des tenues d'hiver pendues à des patères et formant ce que j'avais pris pour une revue de garde à vous. Enfin, j'atteignis la porte. Elle s'ouvrit sans bruit et aussitôt une vague glacée me gifla. Je faillis tomber à genoux tellement l'air était pétrifiant. J'en avais le souffle coupé comme si un champion WBC m'avait infligé un uppercut direct dans l'estomac. Je repoussai la porte et enfila une paire de bottes fourrées et la plus grosse doudoune qui pendait au mur et que j'avais d'abord pris pour Mike Tyson.

Une fois dehors, mon mal de tête diminua, comme anesthésié par un froid polaire.

Où étais-je donc? Je ne me souvenais vraiment de rien. Dans quel pays? Et quand? A priori, ce n'étaient pas les Bahamas en plein Juillet.

Les rues étaient bordées de congères qui dépassaient largement la hauteur d'un homme. Les lumières des lampadaires éclairaient d'un halo jaunâtre un macadam parfaitement blanc.

En refermant ma parka, je sentis quelque chose dans la poche intérieure de ma veste. Un portefeuille. Je l'ouvris. J'allais enfin pouvoir répondre à la première de mes interrogations. La question essentielle. Comment m'appelais-je? Je m'assis sur un banc givré pour faire le détail de ma trouvaille.

Il y avait trois ou quatre billets de vingt euros, deux feuilles au format demi page et pliées en quatre. Des poèmes, écrits à la main. Je ne reconnaissais pas cette écriture. Ce n'était pas la mienne. Un ticket de consigne de la gare de Nice. Un bristol format carte de visite imprimée en relief : Hôtel Majestic, Lausanne. Un coupon de blanchisserie "tounett" situé au 28 avenue Saint Honoré, Paris 5^{ème}. Une photo noir et blanc d'une jeune femme aux cheveux clairs qui me souriait avec tendresse et, enfin, mon passeport.

Je m'appelle Jérôme Lavoisier. Né le 28 Juin 1975. Domicilié 28 rue Pasteur, Paris 14^{ème}. Les pièces du puzzle se mettaient lentement en place. Mais elles ne formaient aucun motif reconnaissable.

Cette jeune femme était-elle ma petite amie, ma femme? Je détaillais le visage sur la photo de la pièce d'identité. Je n'avais jamais croisé ce gars-là, surtout pas devant ma glace de salle de bain.

Ma mémoire était un trou noir. Non, plutôt

une page blanche. Rien n'y était écrit. Ces pièces à conviction ne me convainquaient guère. Je devais m'y faire. Je m'appelais Jérôme Lavoisier. Né en 1975. Mais ça me donnait quel âge, puisque j'étais incapable de savoir en quelle année nous étions. Une voiture stoppa à ma hauteur.

Je levais la tête, encore tout engourdie de cette migraine persistante, lancinante. Je vis les gyrophares sur le toit, les bandes bleues et rouge courant le long des portières. Deux hommes en uniforme sortirent de l'habitacle.

Et c'est à ce moment-là que les ennuis arrivèrent...

Janvier

- Contrôle d'identité. Veuillez présenter vos papiers d'identité, s'il vous plait.

Sûr de mon droit et n'ayant rien à me reprocher, je ressortis nonchalamment ce portefeuille qui m'était étranger comme absolument tout autour de moi, ma personne y compris. Mon nom ne me disait rien et mon visage sur le passeport m'était inconnu. Où étais-je, dans quelle ville? Finalement, ces deux policiers allaient peut-être me donner le début d'une réponse.

Je tendis fièrement mon passeport au plus petit des deux. Ils portaient chacun une épaisse doudoune bleue marine, juste cinglée d'un liseré blanc au niveau de la poitrine. Le visage du premier était rond comme une bille. Il ne devait pas avoir trente ans. L'autre, le dépassant d'une demi-tête avait cette mâchoire carrée qui est l'apanage des mentons de super-héros. Tous les deux avaient le même regard, d'un bleu profond. Incorruptibles.

Le petit s'empara du document que je lui tendis et l'ouvrit avec deux doigts. Aussitôt, il releva la tête et je vis en une demi-seconde son regard devenir plus suspicieux.

Il ne dit rien et tendit juste mon passeport à son collègue. Celui-ci eut le même réflexe que son collègue. Il me dévisagea avec un air

ombrageux puis échangea un regard lourd de sous-entendus avec le plus petit.

- Tu crois ce que je crois?

Cette phrase absconse reçut une réponse non moins sibylline.

- Ca se pourrait bien.

J'allais leur demander d'expliquer leur étonnement mais le plus petit ne m'en laissa pas le temps.

- Etes-vous bien sûr que ce passeport vous appartient?

Je n'en revenais pas. Evidemment que c'étaient mes papiers! Même si je ne me reconnaissais pas, ni la femme sur la photo, ni les poèmes griffonnés, ni même rien.

Je jouai franc-jeu :

- Ecoutez, je vais vous dire la vérité.

Mauvaise pioche.

J'en avais pourtant pas mal, des phrases en stock dans une telle situation. Ca allait du "bien entendu, ce sont mes papiers" franc et sincère à un "à qui voulez-vous qu'appartienne mon propre passeport?" d'un air surpris en passant par le brumeux "je ne comprends pas ce que vous voulez dire" ou encore un "j'ai un de ces mal de tête et c'est tôt le matin" excusable. Mais, quand un flic vous pose une question, il ne faut jamais, je dis bien jamais et cela ne souffre aucune exception, jamais répondre "je vais vous dire la vérité". J'aurais

pris une pelle pour creuser ma propre tombe que ça n'aurait pas été pire.

Le plus petit brandit mon passeport devant mon nez en sifflant :

- Et c'est vous sur la photo, peut-être?

Comme j'étais mal parti avec mon "je vais vous dire la vérité" à la con, je faisais machine arrière toute et, sans le savoir, je m'enfonçais davantage.

- Bien sûr.

Il y eut un changement notable chez le petit.

- Tu te fous de ma gueule?

Je n'osais pas répondre. Vous avez noté comme moi ce changement qui décide de votre avenir immédiat. Il était passé du vous au tu. Mauvais augure venant d'un représentant des forces de l'ordre. Pour enfoncer le clou, il répéta :

- Tu te fous de ma gueule.

Là, ce n'était plus une question. Plus moyen de lui enlever cette idée de la tête. Et quand un flic a une idée en tête, ça risque de compliquer l'existence de tous ceux qui tournent autour.

Pour couronner le tout, il reprit une troisième fois, en se tournant vers son collègue.

- Il se fout de nous, tu es de mon avis?

Le grand hochait gravement la tête.

Je tentai mon va-tout :

- Je ne comprends pas. Je me suis réveillé ce matin la tête embrouillée. En fait, je ne me

souviens plus de rien.

Les deux flics se regardèrent en souriant.

- Là, je crois que t'es pas le seul.

Et devant mon air interdit, il ajouta :

- Tu vas me dire que tu ne sais pas quel jour nous sommes?

Je hochais la tête, désespéré.

Il ne souriait plus du tout. Il brandit à nouveau mon passeport devant mes yeux.

- Tu sais quand même bien si c'est toi ou pas sur cette photo!

Je haussais les épaules.

- Je vous dis que je ne me rappelle plus de rien.

Lorsque j'ai trouvé ces papiers dans ma veste en m'éveillant ce matin, moi aussi je ne me suis pas reconnu.

A ce moment là, il se tourna de nouveau vers son collègue.

- Je crois qu'on a mis la main sur le champion du monde, tu ne crois pas?

Le plus grand semblait d'accord.

- De deux choses l'une : ou tu te fous de notre gueule dans les grandes largeurs ou tu as dû prendre cher cette nuit.

Puis, s'adressant à son collègue.

- Va me chercher un test d'alcoolémie.

Je ne comprenais plus rien. J'essayai de désamorcer cette bombe qui n'allait pas tarder à exploser, ne faisant qu'une seule victime : moi-même!

- Il est possible que ce ne soient pas mes papiers. Je les ai trouvés dans ma veste sans savoir s'ils étaient à moi. En fait, la veste n'est peut-être pas la mienne.

- Tiens donc? Et tu vas me dire que tu n'as pas la moindre idée à qui elle appartient, naturellement?

- Naturellement.

Deuxième erreur grossière de ma part. C'est pourtant écrit noir sur blanc dans le memento du savoir communiquer avec les forces de l'ordre, une sorte de savoir vivre appliqué aux rapports avec les forces de l'ordre :

1. Ne jamais manquer de respect à un homme en uniforme.

2. Ne jamais se moquer, même si c'est tentant. Surtout si c'est tentant.

Et 3. Ne jamais, au grand jamais, répéter le dernier mot d'une phrase prononcée par le représentant de l'autorité nationale.

Ca les vexa.

- Ecoute-moi bien, le mariolle. Un premier Janvier à six heures du matin, j'ai pas trop d'humour. J'ai dû écourter mon réveillon pour prendre mon poste à une heure du matin...

Il réfléchit un instant, prit à témoin le plus grand qui déballait déjà l'alcootest.

- Tu ne t'es pas couché, toi?

Le plus grand parut étonné.

- Ben non. A quoi ça sert?

Je pouffai.

Ah, j'allais oublier : règle numéro 4, voire peut-être numéro un après tout : ne jamais, jamais, jamais, jamais rire devant un homme qui porte un blouson marqué Police dans le dos. A la rigueur, au bar, devant une chope de bière en étant assuré qu'il ne soit plus en service.

Le plus petit se retourna d'un bond.

- Toi, t'as plutôt intérêt à la jouer discret. Là, comme tu es, tu me sembles assez mal parti.

Il saisit le sac de plastique et me tendit l'appareil à détecter les effluves d'alcool dans mes poumons.

- Souffle là-dedans. Ca va nous donner une première indication.

Je soufflai. Le ballon se gonfla automatiquement.

- Il a du souffle, hein, fit remarquer le nabot au géant. Si ça se trouve, il est entraîné.

D'un geste de la main, il me fit signe de stopper.

- Voyons ça. Il leva l'embouchure devant le réverbère afin de mieux distinguer la couleur de mon haleine.

- Négatif.

Je soupirai, rassuré sur ce point.

Le petit me regarda avec des yeux de pitbull.

- Qu'y a-t-il? Je suis sobre, non?

Il échangea un nouveau sourire avec son collègue, comme celui que peuvent partager

deux chasseurs en pleine brousse qui ont flairé une sacrée bonne piste pour la chasse au lion.

- Perdu! Si le test avait été positif, tu sais ce qui se serait passé?

Je secouai la tête en préférant ne pas répondre. Emmené au poste en cellule de dégrisement à tous les coups.

- Je vais te le dire, moi. N'importe quel autre jour de l'année, on t'aurait emmené découvrir en cellule de dégrisement. On aurait vérifié tes papiers. On retrouve toujours ceux qui les ont perdus. Et, en fin d'après midi, tu repartais libre comme l'air.

Il jeta un regard vers son collègue. Celui-ci hocha la tête pour affirmer la véracité des propos.

- Seulement on est le premier Janvier, même si tu prétends n'en rien savoir. Des gus dans ton cas, on va en croiser une bonne quinzaine d'ici midi. On va pas tous les boucler, hein?

Le grand hochait la tête.

- Maintenant, ton test est négatif. Ca change la donne, ça. Qu'est-ce qu'on a? Un gars qui se balade avec les papiers d'un autre - il jeta encore un regard de connivence avec l'autre, qui se mit à sourire - qui prétend ne se souvenir de rien et qui, de surcroit, est sobre comme un dromadaire.

- Ou un chameau, objecta son collègue.

Le petit se retourna. Visiblement, il n'aimait

pas trop être interrompu, ne serait-ce que par son binôme. Il sourit de la bonne vanne.

- Ou un chameau, répéta-t-il avec un sourire sardonique.

Il poursuivit d'un ton didactique.

- A mon avis, tu es un migrant qui essaye de passer la frontière.

Il fit une pause, se rendant soudainement compte de l'inexactitude de ses propos, puis repris d'un ton doctoral.

- Qui est parvenu à passer la frontière. Et qui se retrouve dans un village de montagne, forcément sans papier et en situation totalement irrégulière.

- Moi, un migrant? C'est la meilleure!

Je n'ai pas vu le coup arriver. C'est le plus grand, que je prenais jusque là pour le plus calme des deux, qui m'empoigna par le col et vint me coller le visage contre le rétroviseur de la fourgonnette bleu nuit. Il y juxtaposa mon passeport.

Jérôme Lavoisier affichait un visage sans émotion comme sur toutes les pièces officielles du monde. On pouvait tout de même constater un teint d'européen de l'ouest, le nez aquilin, les yeux bleus, les cheveux blonds, les oreilles bien collées et un menton volontaire. Robert Redford à l'époque des "Hommes du Président".

Juste à côté, le visage d'un mec apeuré qui

commençait à transpirer malgré le froid polaire de cette aube hésitante du premier jour de l'année.

Le cheveu ras, le front haut, les yeux enfoncés, des joues bien en chair, deux bonnes oreilles, un nez épaté et...

Parfaitement noir!

Encore une chance que je n'ai pas d'à priori sur les couleurs de peau, les préférences religieuses ou les pratiques sexuelles.

Donc je suis noir.

Je viens de faire un grand pas dans ma recherche de moi-même, mais cela ne justifie pas que je sois un migrant comme semble le penser fortement les deux gaillards qui me poussent maintenant sans ménagement à l'arrière de la Mégane blanche marquée de la bande tricolore à mi-hauteur des portières.

Il règne une chaleur de buanderie à l'intérieur. Les deux flics s'installent à l'avant et le plus petit embraye d'un coup, ce qui a pour effet de faire patiner les roues avant et envoyer l'arrière de biais.

Le plus grand émet un son qui se situe à mi distance entre le grognement de l'homme préhistorique découvrant que le feu s'est subitement éteint et l'exclamation de dépit de celui qui vient de laisser tomber sa Rolex dans

la cuvette des chiottes. Il se tourne vers moi. Il avait bien noté mon étonnement quand je me suis découvert dans le rétroviseur.

- Ca fait quoi de découvrir que l'on est noir?

Qu'est-ce que ça pourrait me faire? Peut-être qu'avec une peau plus claire, je ne me retrouverais pas assis bêtement sur la banquette arrière d'une voiture de police en route pour le commissariat du coin avec un joli parcours du combattant qui allait certainement m'attendre.

Avant que je réponde, il s'adresse à son collègue.

- Moi je crois qu'il dit la vérité. Qu'il ne se souvient de rien.

L'autre bougonne, pas convaincu.

- Avec trois grammes dans le sang, m'étonnerait pas. Mais là, y'a quelque chose qui cloche. Je pense qu'il nous mène en bateau.

Le plus grand se retourne à nouveau vers moi tandis que Fangio entreprend de franchir un virage en dérapage. Ca se bouscule dans l'habitacle.

- Hola, y'a pas le feu! Tu vas finir par emplafonner un lampadaire à ce rythme. Je t'avais dit que je préférais conduire.

- Moi, ça me détend de prendre le volant.

Et, d'un geste précis, il fait craquer les jointures de ses doigts.

Le grand revient à la charge.

- Si t'as perdu la mémoire, qu'est-ce qu'on va faire de toi? Tu ne te rappelles vraiment de rien?

Le petit répondit à ma place.

- Laisse tomber, tu vois bien qu'il joue au con. Moi, je vais lui faire passer l'envie de nous prendre pour des brêles.

Le grand lève d'un petit coup son menton, m'invitant à donner ma version des faits.

- Ce matin, je me suis réveillé dans un appartement visiblement vide. Je ne reconnaissais pas les lieux.

Le petit commenta en contre-braquant.

- Tu dois pas être le seul dans ce cas après le réveillon. Par contre, sobre, là tu détiens un record du monde. Puis, d'un air goguenard, il ajouta :

- C'est ta religion qui te l'interdit ?

Je poursuivis, le regard du grand me priant de ne pas tenir compte des réflexions de son collègue. Il devait en avoir l'habitude.

- J'ai trouvé une paire de bottes fourrées et cette doudoune et je suis sorti. Là, j'ai découvert ce que je croyais être mon portefeuille. Je vous jure que je n'en sais pas davantage.

Le grand me jauge d'un regard sévère, puis il admet d'une voix faible.

- Je te crois.

Le pilote partit d'un rire lourd.

- Ca y est! Monsieur se prend à nouveau pour l'abbé Pierre.

Il se tourna un instant vers son collègue. Et je ne sais pas comment il s'y est pris, mais le volant accompagna son mouvement de torsion. En une demi seconde, la Mégane avait fait un tête à queue.

Sous le regard lourd de reproches, il termina sa phrase :

- Mais tu vois pas qu'il ment comme il respire. C'est comme avec le Roumain du mois dernier. La voiture était à l'arrêt. Le moteur ronronnait sous le capot.

- Rien à voir. Par contre, si je t'avais écouté, on faisait une belle bourde avec l'attaché culturel en Octobre. Et puis la femme du notaire, et puis le groupe de jeunes qui ne cambriolaient pas la villa mais tentaient de secourir une vieille dame ayant fait un malaise.

Le petit avait les deux mains posées sur le volant. Il marmonna quelque chose d'inaudible et le grand lâcha, en regardant au travers du pare-brise qui s'embuait à nouveau :

- Tu sais que tu commences à faire chier, Dumoulin.

- Ouais, change un peu de disque. En tout cas, je le sens pas, ce gars là.

- Allez, avance au lieu de philosopher.

Il enclencha une vitesse. Le grand le stoppa

d'une main de fer sur l'avant bras.

- Je préfère conduire.

Il ouvrit sa portière et entama le tour de la voiture. Assis à l'arrière, je considérai cette permutation avec un recul de plusieurs années lumières. A quoi bon? Qui étais-je? Quelle était ma vie? Qui étaient mes amis? En avais-je, pour commencer. Pourquoi je me retrouvais là, en plein hiver, dans une station de sports d'hiver à la mode? Quel était mon boulot? Et si le flic avait raison? Si je n'étais qu'un migrant, chassé de mon pays pour n'importe quelle raison, mais étant chez moi nulle part dorénavant.

Il fallait à tout prix que je retrouve la mémoire. Savoir qui je suis. Si j'avais passé la nuit dans cet appartement, c'est que je connaissais forcément au moins un des occupants. Je devais revenir dans la journée. Mais combien de temps allaient-ils me garder à la brigade? Ca, c'était ma première priorité. Que se passe-t-il dans un cas semblable? Avoir perdu ses papiers, bon. On peut toujours retrouver une identité. Mais ne pas pouvoir se souvenir de son nom. J'étais mal parti, comme le prétendait si justement le petit flic. Je comprenais maintenant que la paire se partageait le travail, plus exactement les responsabilités et le commandement.

Au dehors de la voiture, le petit prenait la

direction des opérations; le grand ne disant rien, se contentant de suivre. En revanche, c'est lui qui m'avait adressé la parole à l'intérieur de la voiture. Et c'est maintenant lui qui était au volant.

Le petit maugréait, contrarié.

La conduite fut plus souple tout d'un coup.

J'osai une question.

- Que va-t-il m'arriver?

Le petit eut un rire de fouine. Non, de hyène. Les fouines ne rient pas, c'est bien connu. Mais ce n'est pas lui qui me répondit en vertu du principe que je venais de découvrir : lui régnait à l'extérieur, l'intérieur était dévolu au grand.

- Si tu ne te souviens vraiment de rien, on ne peut pas faire grand-chose. On va interroger le fichier central, rapport à tes empreintes. On va passer quelques coups de fils à plusieurs ambassades. Mais je doute que l'on en sache davantage. Tu iras passer quelques examens à l'hôpital de Chambéry et puis après...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. L'hôpital de Chambéry? J'aurais bien voulu savoir dans quelle station nous étions. Mais cela attendrait. Je le saurai forcément assez rapidement.

Il n'a rien eu à se reprocher. Sa conduite était d'une douceur d'amant expérimenté qui va déflorer une jeune fille. C'est à cause du 4x4 qui déboula sur la gauche sans prévenir. Le

grand flic voulut l'éviter. Il y parvint d'un joli coup de volant. Réflexe inutile. Il aurait mieux valu aller taper dans l'imposante calandre du Range Rover. Il y aurait eu moins de mal. La Mégane risque bien de finir en pièces détachées maintenant. Si l'on peut toutefois en tirer quelque chose. Parfois à trop bien vouloir faire les choses, on ne fait que les aggraver.

Le coup de volant sec déporta le véhicule sur le bas-côté. Bizarrement, il n'y eut pas de dérapage cette fois. Quand tout s'en mêle...

Le bas-côté, c'était un talus enneigé mais qui devait présenter quelque chose de solide sous le manteau blanc. Parce que, à peine dans la poudreuse, l'avant de la Mégane tapa dans un muret, une borne d'incendie, un parapet, n'importe quoi qui fit basculer la carcasse sur le toit.

Ce sont toujours les cordonniers les plus mal chaussés, ça tout le monde vous le dira. Evidemment, les deux flics n'avaient pas bouclé leur ceinture. Ce premier retournement les envoya rouler contre le plafond. Les secousses suivantes les firent balloter dans tous les sens, comme au cœur d'un lave linge en mode essorage.

Parce que la Mégane continuait sa route. Enfin, sa route, entendons-nous bien : nous n'étions plus sur l'asphalte, même si celui-ci était recouvert d'une couche de glace blanchie

par la récente averse de neige nocturne. Nous dévalions dorénavant une piste rouge comme dans les meilleurs films comiques. Mais cela n'avait rien de drôle. Je bénissais intérieurement l'inventeur de la ceinture de sécurité et malgré ça, j'étais secoué comme un prunier un jour de récolte, bousculé comme ces punks qui s'agitent dans un pogo endiablé, agité comme les particules élémentaires dans des conditions extrêmes de température et de pression, virevolté en tous sens, tourbillonné autour d'un axe qui bougeait sans cesse, harcelé dans tous les sens. Ce n'était plus une voiture mais une nacelle dans un grand huit de montagnes russes à la fête foraine. Ca partait à droite, puis à gauche, on prenait de la vitesse, on décollait parfois, la chute n'était que très vaguement amortie. Les deux flics se trouvaient tout enchevêtrés, mélangés dans des positions équivoques.

Enfin, le tourbillon stoppa. Nous glissions encore, mais ça devait être une piste verte, du moins la neige était plus tendre, pas si glacée que dans les pentes plus fortes. L'accalmie fut de courte durée. Nous avons dû sortir de la piste des débutants pour dévaler à nouveau un talus. Puis tout s'arrêta.

Pendant une seconde et demie il n'y eut plus aucun bruit, plus aucun choc. Nous étions suspendus. Le cauchemar terminé, nous

allions pouvoir nous réveiller, la tête en bas. Alors il y eut un bruit fracassant, semblable à ce que peut donner la fin du monde, qui fit voler en éclats toutes les vitres de la carcasse désormais méconnaissable d'un modèle pourtant courant mis sur le marché par la régie Renault.

Vous n'avez peut-être pas eu l'occasion ou le loisir de voir voler en éclat toutes les vitres de votre véhicule, Mégane ou pas, tout en étant à l'intérieur. Peut-être même que vos fenêtres sont encore intactes. Vous ne connaissez pas votre bonheur. Priez ardemment pour que cela continue le plus longtemps possible.

En revanche, il vous est peut-être déjà arrivé d'endurer une averse de grêle, de ces petits pics soufflés par un vent de tempête et qui semblent entrer dans votre peau par tous les interstices possibles. J'eus le réflexe de porter mes deux mains à mon visage, protégeant ainsi ma figure d'un crépitement de minuscules billes de simili-verre. En réalité, les constructeurs sont malins. Ils ont bien compris que les objets roulants qu'ils mettent entre nos mains peuvent être malmenés par des conducteurs inconscients du danger ou par de prudents automobilistes qui n'ont vraiment pas de chance.

Désormais, les tôles ne sont plus en acier mais dans des alliages leur permettant d'absorber

les chocs, de se déformer plutôt que défigurer leur propriétaire. L'habitacle est conçu pour permettre de recevoir divers objets (tronc d'arbre, rocher de quinze tonnes, autre véhicule, météorite, soucoupe volante) tout en conservant un espace intérieur suffisamment vaste pour ne pas se retrouver dans la configuration de la sardine allongée dans sa boîte. Elle y tient me direz-vous. Exact. Mais n'avez-vous jamais remarqué qu'elle y avait perdu la tête au passage?

Les vitres ne sont plus en verre. Du coup, au lieu de devoir subir une averse de lames de rasoir, je fus aspergé par des minuscules billes bien inoffensives. Mais je peux vous assurer que, sur le coup, ça surprend.

Le choc eut pour effet de remettre le squelette de la Mégane sur ses roues, seules pièces à n'avoir subi jusque là aucun dommage puisque toute la descente fut exécutée sur le dos.

Résultat des opérations : une voiture aux couleurs de la police, sagement garée en bord de la départementale qui dessert une station Savoyarde réputée, bien campée sur ses roues aux pneus éclatés et aux jantes maintenant tordues. La carrosserie ressemble davantage à une boîte de conserve que les gamins de Rio utilisent pour singer les joueurs de football dans les bidons-villes. A l'intérieur, deux hommes en uniforme, évanouis d'avoir été

manipulés comme du linge sale lors d'un programme décrassage dans une laverie de banlieue et, sur ce qui reste de la banquette arrière, un homme de couleur sans papiers qui tente de se déplier comme il peut.

Je parviens à m'extirper par la lunette arrière. Courbaturé comme après une finale de tournoi des cinq nations à Cardiff, mais bien vivant. Je fais quelques pas et me ravise. Je reviens sur les lieux du drame, plonge par le fantôme du pare-brise et fais les poches du petit flic.

Je récupère mon portefeuille.

La nuit étend encore ses ombres. Un oeil exercé pourrait discerner un fin trait légèrement plus clair à l'horizon, faisant se découper la dentelle des sommets enneigés. Une aube timide tente une inévitable percée sur le premier jour de l'année, déjà riche en péripéties. Ca commence fort.

La voiture s'est arrêtée à ma hauteur. La vitre passager descend lentement avec le son d'un réacteur qui se met en route. Je me penche. Une bouffée d'air chaud vient caresser mon nez et mes joues. Petit plaisir. Un homme est penché sur le siège passager. Je ne distingue pas vraiment son visage dans la pénombre du véhicule. Des petites diodes bleues et vertes clignotent sur l'autoradio et sur le tableau de bord. On dirait les témoins du cockpit d'un

747. La voix profonde et un peu éraillée des gros fumeurs et buveurs d'alcools forts prononce quelques mots à mon intention.

- Montes, si tu veux.

Tiens, lui aussi me tutoie. Mais son "tu" n'a rien à voir avec celui des flics. On y décèle une sympathie immédiate, une connivence, un respect.

Je m'installe.

On n'entend pas le moteur. Pourtant la musique est à son plus bas niveau. Ça ressemble à une sonate de Saint Saens.

- Tu bosses en station? Ne me dis pas que tu viens de te taper toute la montée à pied.

La montée à pied, il en a de bien bonnes. Là, tout de suite, je viens plutôt de dévaler la piste olympique, sanglé dans une carcasse qui faisait la fierté de l'industrie automobile nationale en compagnie de deux représentants de son autorité la plus indiscutable.

Je lui explique en quelques mots mon problème durant les quatre kilomètres de lacets pour rejoindre le centre du village de montagne. Je reconnais l'endroit où j'ai été appréhendé par les flics, juste devant l'appartement où j'ai passé la nuit.

Ça semble le divertir au plus haut point. Il stoppe devant les lieux.

- C'est là?

J'acquiesce.

- On va aller y faire un tour. Ca pourrait te faire retrouver la mémoire, te rappeler quelque chose, un détail, croiser des gens.

Nous sortons ensemble de la berline allemande. La neige crisse sous nos pas. Il sonne à la porte. J'ai le loisir de le détailler à la dérobée. La petite cinquantaine, un léger embonpoint, un manteau de prix sur un costume élégant, chemise et foulard autour du cou. Le profil même de l'homme d'affaires. Il a un visage halé, surement dû à des bains de soleil sur les pistes de ski. Sa toque russe ne laisse pas dépasser le moindre cheveu mais il ne donne pas l'impression d'être chauve. Une bouche sensuelle et des pommettes saillantes qui dénoncent un appétit pour toutes les bonnes choses de la vie : alcool, cigares, bonne bouffe, femmes.

Nous patientons trois minutes.

- Tu es sûr que c'est là que tu as passé la nuit?

- Certain.

Je reconnais le petit banc où je m'étais assis lorsque la voiture de police s'est arrêtée. Je n'ai pas mentionné l'épisode des flics dans ma rapide explication à mon bienfaiteur. Ne pas compliquer les choses pour l'instant. La Mégane méconnaissable était en loques sur un bras de route, sorte de parking en bordure de la route d'accès principale : il ne devait pas l'avoir vue.

Après trois coups de sonnette supplémentaires, l'homme actionne la poignée. C'est fermé.

- Pas grave. On reviendra dans la journée.

On regagne la Mercedes qui continue de ronronner doucement. Des hauts parleurs s'échappe toujours du Saint Saens, mais ce n'est plus la même sonate. Du violon et piano, on est passé au violoncelle et piano.

Comment se fait-il que je connaisse Saint Saens sur le bout des doigts, enfin des tympanes, et que je ne sache même pas mon nom? Mon visage m'est également inconnu. Je lui fais part de ma découverte.

- Bien vu, mon gaillard. Saint Saens, les sonates pour violon et piano, ajoutées à celles pour violoncelle et piano. Les pièces du puzzle commencent déjà à se mettre en place. Tu dois être une pointure en matière de musique. Si ça se trouve, tu sais peut-être jouer d'un instrument. Va falloir que je te présente à quelqu'un.

Et il part d'un rire où l'on reconnaît une pratique intensive de l'alcool, du cigare, des bons plats dans les meilleurs restaurants. Pour le reste, je m'interroge. Je lève mes sourcils.

- C'est rien. Juste que les gars que je veux te présenter ne jouent pas vraiment des sonates. Ils ne connaissent même pas Saint Saens. Et ça vaut mieux, d'un sens.

Et il repart d'un fou rire à cause du jeu de mots bidon entre Saint Saens et d'un sens. C'est un marrant. Pas dangereux. Je peux lui faire confiance. Ai-je le choix, du reste?

Nous voilà dans un immense chalet, situé à l'écart du centre de la station.

- Tu as pris un petit déjeuner?

Je n'ai pas faim et lui fais signe d'un hochement de tête. Pourtant je n'ai rien avalé ce matin. C'est étrange. Je ne connais même pas mes habitudes alimentaires, mes préférences en matière de petit déjeuner, quelle cuisine j'apprécie, si je suis plutôt salé ou plutôt sucré. Je ne me rappelle pas non plus avoir des accointances avec la musique classique. Je me fais l'effet de quelqu'un qui sait des choses sans le savoir, comme si mon cerveau n'était pas au courant de ce qu'il contient. Il va falloir que je découvre au fil du temps ce que je sais, ce que je suis. A moins d'un choc psychologique qui remettrait les choses en place d'un seul coup, je vais devoir partir à la recherche de moi-même, glaner des détails qui me mettront sur la bonne piste. Bref, je suis pas rendu.

- Tant mieux, parce que ma femme et mes deux filles ne sont pas là ce matin et j'ai donné son congé à Marita, la bonne. Je ne sais même pas si le frigo est plein.

Il farfouille dans la cuisine et je l'entends

haussant la voix :

- T'as pas de gueule de bois? Un jour comme aujourd'hui, ça se pourrait.

Je lui réponds que non, tout va bien de ce côté-là.

Il réapparaît aussitôt.

- Mets la télé si tu veux. Je vais prendre une douche puis me pieuter. Je suis vanné. T'as dormi, toi?

En réalité, je n'en sais rien. Tout ce dont je me rappelle date d'il y a moins d'une heure. Réveillé d'un long sommeil ou bien d'une courte sieste après une nuit blanche. Aucune idée. Je n'ai pas sommeil, ça c'est sûr.

- Fais comme chez toi. Moi, j'ai besoin de me reposer. Utilise la salle de bain, mate un DVD, écoute un disque. Tu peux monter le son. Je suis trop vanné pour que ça puisse me réveiller et puis la chambre est insonorisée. Une lubie de ma femme.

Il me tapote l'épaule droite avant d'ajouter.

- Allez, t'en fais pas. Ca va revenir. Si ça se trouve, quand je me réveillerai tu auras retrouvé la mémoire. Peut-être même que tu seras parti. T'es pas obligé de me dire au-revoir.

Il s'enferme à peine dix minutes dans la salle de bains puis monte à l'étage.

Il n'y a pas de bruit dans la vaste pièce dont l'immense baie vitrée donne sur une forêt de

sapins encapuchonnés de neige. Au loin, des pentes immaculées qui ne vont pas tarder à rosir. Le soleil perce entre deux pics, un peu sur la droite.

Je reste là, assis dans un moelleux fauteuil à faire le point. Qu'est-ce qui m'arrive? Je m'ausculte. A part les courbatures de la cascade avec les flics, je n'ai rien. En me réveillant ce matin, je n'avais mal nulle part. Ce n'est donc pas un accident qui est à l'origine de ma perte de mémoire. Peut-être un puissant hallucinogène? Mais j'aurais d'autres symptômes : estomac en compote, mal de tête, jambes en coton.

Et si j'étais atteint d'une maladie rare : que je perde la mémoire à chaque fois que je m'endors? Je me réveillerais chaque matin comme neuf, n'ayant plus aucun souvenir. Pas de lassitude possible, mais quelle angoisse!

J'allume la télé et zappe d'une chaîne à l'autre. Ca me prend bien une heure et demie. Mon bienfaiteur doit être relié à une sacrée tripotée de satellites. J'en suis à 450 chaînes quand je décide d'insérer un DVD dans le lecteur incorporé dans le téléviseur. Je m'en suis rendu compte grâce aux touches avance/pause/retour/lecture/stop sur la télécommande. Comment je peux savoir tout ça? Ce n'est pourtant apparemment pas un modèle courant. Le type d'appareil proposant

une quantité infinie d'options dont on ne se sert jamais.

Sur l'étagère, entre les films d'action où Stallone, Bruce Willis, Steven Segall et Matt Damon arborent de jolis pectoraux, il y a une dizaine de westerns de la grande époque en technicolor, quelques films de mafia signés Coppola ou Scorsese, la collection complète des œuvres de Tarantino, plusieurs titres qui ne me disent rien mais globalement je les connais tous. Ca ne fait pas de moi un cinéphile averti. Ce ne sont que des grosses productions Américaines, Coréennes ou Japonaises. Des blockbusters qu'une large majorité de gens ont vus. Pas besoin d'être un rat de cinémathèque. Une dvd-thèque d'homme.

Je remarque un film avec Harrison Ford. Regarding Henry. L'histoire d'un avocat sans scrupule qui devient amnésique suite à un coup de feu. Peut-être y trouverai-je la réponse à l'une de mes questions.

On me secoue l'épaule.

J'ouvre les yeux et le jour semble avoir décliné à peine entamé. Le soleil ferait-il grève aujourd'hui? L'explication de ce tour de passe-passe m'est donnée par mon hôte :

- T'as pas dû beaucoup dormir la nuit dernière me fait-il. Il est bientôt quatre heures.

Devant mon air interdit, il précise "quatre heures de l'après midi".

J'émerge d'une brume opaque. Je sais maintenant que je ne souffre pas d'une incapacité à former des souvenirs comme je le craignais avant mon long sommeil. Je me rappelle parfaitement mon réveil avant l'aube dans un appartement vide, la découverte du passeport à mon nom qui n'est pas le mien, l'embarquement des deux flics, notre rodéo dans la Mégane et la rencontre avec ce type qui porte maintenant un pantalon de golf et un pull épais marron orangé.

- Il est l'heure. Je vais te présenter à mes gaillards.

Nous sortons du chalet pour nous engouffrer à nouveau dans le luxueux 4x4 noir anthracite.

Il met le contact et, sans quitter la route des yeux, me tend sa main droite :

- Antoine Branceille, mais tout le monde m'appelle Carlos. Je n'ai jamais su pourquoi.

Je n'ai pas de répartie et pour cause. La seule chose que je sais sur moi-même est que je ne m'appelle pas Jérôme Lavoisier. Je me contente de lui serrer une main vigoureuse.

En route il évoque rapidement ses activités.

- Je suis propriétaire de trois boites de nuit dans le coin. Une en vallée où j'étais la nuit du réveillon, une dans la station voisine qui est gérée par mon fils Guillaume et celle où je

t'emmène. C'est ma préférée. Peut-être parce que c'est la première. J'y ai de sacrés souvenirs. On propose un programme un peu cabaret, des spectacles. Ce soir, y'a un groupe que j'aimerais te présenter. On va peut-être découvrir si tu es musicien.

Il roule en tenant le volant d'une main mais ça ne m'effraie pas. Rien à voir avec la conduite hachée du petit flic de ce matin. On semble glisser sur un coussin d'air. La transmission quatre roues motrices sûrement, des pneus larges comme des tapis volants et une suspension qui annule les nids de poule.

Il se tourne pour la première fois vers moi.

- J'aurais besoin d'un homme à tout faire. Déplacer des trucs, aider les musicos à installer leur matos, décharger les provisions, donner un coup de main lors du coup de feu.

J'hoche la tête. Avant de me lancer à la recherche de mes souvenirs, il va falloir que je trouve un boulot de toute façon.

- T'es pas obligé, hein? J'ai juste envie te de donner un coup de main. Je sais que je peux te faire confiance.

Ces paroles me font du bien, elles me rassurent. Même si je n'ai pas la moindre idée de qui je suis, je sais que je peux compter sur un allié.

Nous stoppons devant une taverne avec des fenêtres aux petits carreaux agrémentés de

rideaux vichy. L'agitation est sensible. Même un premier Janvier, toute une foule rentre d'une journée de ski, déambule sans se presser par les rues enneigées puis se retrouve entre amis dans les divers bars de la station réputée. Nous nous frayons un chemin dans la petite salle où toutes les tables sont prises et le bar occupé par une double rangée de gens chaudement vêtus. Je remonte mon blouson. Malgré cette foule, il ne fait pas plus chaud que dans l'habitacle du 4x4.

- Fait exprès. Tu comprends, si on met du chauffage, les clients doivent déposer leurs doudounes. Là, le plus dur c'est pour les serveurs. D'un autre côté, ça m'arrange : il n'y a pas de place pour les fainéants dans mon bar. Ou tu te bouges le cul ou tu te les gèles.

Nous empruntons un couloir agrémenté de photos encadrées sous verre. Des chanteurs et chanteuses debout sur une scène devant un micro, des groupes de rock ou de rap facilement indentifiables à leur gestuelle, des formations plus intimes, façon jazz.

- Notre "hall of fame" m'explique Carlos. Bien sûr, c'est pas Céline Dion ou Goldman qui viendront ici, mais nous avons eu quelques jolies peintures. Et puis le festival de Montreux n'est pas si loin. Le jazz constitue l'essentiel de la programmation. Nous avons une clientèle pour ça. Une clientèle bien éduquée qui

consomme. Des gens qui ont du fric et entendent le dépenser. Ca me convient parfaitement.

Nous continuons vers un escalier qui descend d'un étage. Je suis Carlos qui, en se retournant, me lance :

- Mais ce soir, place aux jeunes!

Nous voici dans une petite salle de concert, comme ces sous-sols de Saint Germain des Prés où les philosophes et les écrivains côtoyaient le monde artistique dans les années 50; où Sartre, Camus et Boris Vian venaient écouter Gréco et Mouloudji. Une autre époque. Mais est-ce que tout a vraiment changé?

Une demi-douzaine de personnes s'active sur la scène minuscule et dans la salle. Deux hommes au t-shirt marin collé à leur musculature saillante déplacent chaises et tables, installent des instruments, fixent des projecteurs. Une fille brune ayant l'air d'un corbeau aux abois dispose des petits cartons sur les tables. Trois jeunes gens commencent à régler leurs instruments, donnant quelques riffs sur une guitare, faisant vibrer les cordes d'une basse, le batteur attendant patiemment que sa batterie soit parfaitement installée. Enfin, au fond de la salle, tapis dans l'ombre, un homme plus âgé règle la balance devant un pupitre constellé de boutons qu'il triture apparemment dans le hasard le plus total. Il

fait nettement plus chaud ici.

Carlos s'avance vers l'étroit bar qui semble se terrer dans un recoin comme un animal apeuré. Un serveur essuie machinalement des verres. Pour ne pas le couper dans son élan, Carlos ne lui offre pas une poignée de main mais lui enserme le bras comme on le fait avec les garagistes. En revanche, il va serrer la pogne de tous les occupants, y compris celle de la fille. D'un signe, il m'invite à venir le rejoindre sur la scène où la batterie se met lentement en place, son propriétaire veillant à ce qu'elle soit disposée au millimètre.

- Viens, que je te présente ma dernière découverte.

Un jeunot à qui l'on donne tout juste quinze ans aux cheveux bouclés comme un caniche et au visage triste délaïsse un instant sa basse pour me tendre une main molle accompagnée d'un vague bruit de bouche qui doit se traduire par salut dans son borborygme inconnu.

- Marc. Basse et clavier. Et grand matheux. Il a même réussi à résoudre une des équations de Fibrossini.

- Fibonacci, précise le pubère d'un air morne en regardant le sol.

Un autre, visiblement à peine plus âgé, tient déjà la pose d'une vraie rock star. A n'en pas douter, c'est lui le chanteur leader de la formation. Veste de cuir sur un torse nu où

une chaîne pendue à son cou lui fend le torse, pantalon de skai et Doc Martens. Un réchappé des Clash et des Jam.

- Sam. Le Hendrix de la Tarentaise, fait Carlos d'un air moqueur. Puis il se reprend devant le regard assassin du guitar hero.

- Enfin, il ne demande qu'à conquérir le monde.

Sa poigne est plus vigoureuse que celle de Marc. Son air pas plus engageant toutefois.

La fille disposant les petits cartons sur les tables vient nous rejoindre.

- Mélanie, la touche féminine de la bande. Elle joue de tous les instruments qu'elle peut trouver autour d'elle. Ça va du triangle au xylophone, en passant par une série de verres de whisky plus ou moins remplis, des lustres, des râpes à fromage, des castagnettes. Tout ce qui peut faire du bruit, elle en fait de la musique.

- Trop honorée.

Elle me tend sa joue à la place de sa main.

Nous avançons d'un pas vers le gus qui commence déjà à martyriser les différents tambours et cymbales de son terrain de jeu. Ce n'est pas une coupe au bol qu'il propose ou bien la tignasse a largement débordée de ses limites. Une touffe de cheveux vient lui manger la moitié du visage, cachant un regard que l'on imagine teigneux, tandis que sa nuque est bien

dégagée. On a l'impression que son scalp s'est décalé vers l'avant. Ses doigts sont puissants et je dois serrer davantage pour ne pas avoir la main broyée.

- William, l'âme du groupe fait Carlos sans plus de précision, pensant qu'il n'est pas besoin de développer davantage. La formation, c'est lui. Point barre. Il est aussi plus volubile que ses deux camarades.

- Hi guy! Nice to see you. What's your name? Devant mon hésitation, il prend Carlos de court.

- Don't have any tongue or you're damn deaf?

- Don't worry, everything's alright except I don't remember any part of my life, even my own name.

La phrase est sortie d'un seul coup, comme un réflexe.

Carlos en a la répartie coupée une nouvelle fois.

- Bilingue en plus. Tu nous avais caché ça. Tu vois, les pièces se mettent en place. D'ici une journée, tu sauras qui tu es vraiment.

William, compatissant, tente d'éclaircir la situation.

- You know, on the first of January a lot of people don't know who they really are. You've just got to look at your ID.

- I don't have any paper, I mean the wallet I found in my jacket apparently doesn't belong

to me, j'ajoute en désignant mon visage d'un cercle de l'index.

- I see. So you are a man without papers. No papers. I'll call you NP.

- N pi?

- That's right! NP. No papers.

Et depuis ce soir-là, je suis N'pi. Ca me va.

Il est bien dix heures et demie quand le groupe se met à martyriser les instruments. Contre toute attente le résultat est assez bon. Le bassiste alterne entre sa guitare et un petit orgue façon Doors. William a le rythme dans le sang et au bout des doigts. Le chanteur se la joue comme tous les chanteurs mais chante juste et tient très bien l'alcool. Des années de pratique, je suppose. Il a dû commencer à la maternelle, enfin passons. Enfin Mélanie parvient à faire chanter n'importe quel objet. Elle se balade dans la salle archicomble à la recherche d'un quelconque support pouvant émettre un son et réussit à émettre des notes d'objets aussi divers qu'un lustre, des dossiers de chaise, un robinet à bière.

Les titres s'enchainent, vaguement jazzy avec des envolées plus rock et aux paroles surréalistes comme échappées des aventures d'Alice au Pays des Merveilles. C'est du reste le nom du groupe : Alice in Wonderland. Pas

mal.

- Mieux en tout cas que la bande moitié reggae moitié rappers de demain soir.

Je regarde Carlos sans comprendre.

- The Hemorrhoids. Pas besoin de traduire, je suppose.

Je pouffe.

- Le plus fort, c'est qu'ils ont du succès. Ils ont déjà enregistré six ou sept albums. Remarque, ça ne leur prend pas beaucoup de leur temps. Si tu les vois en concert, tu ne remarques rien. Ils jouent impeccablement. Mais une fois en studio, personne ne sait vraiment pourquoi, c'est la catastrophe. Ils sont incapables de produire le moindre accord sans se planter. Le stress, sans doute. Comme un étudiant brillant qui perdrait tous ses moyens le jour de l'examen. Du coup, leur attaché de presse en a eu marre et a décidé d'enregistrer tous leurs albums directement sur scène. Et ça marche du feu de Dieu.

Vers minuit, alors que le concert se termine dans des tintements de verres et une rumeur de fond propre à toute salle exigüe et surchauffée, Carlos vient me hurler dans l'oreille gauche :

- Tu veux pas tenter ta chance sur scène? Comme ça tu saurais si tu es vraiment musico. Il lève ses sourcils en guise de point d'interrogation.

- Quel instrument t'attire?

Je montre William, déchainé derrière ses tonneaux.

- Pas de problème.

Entre deux derniers morceaux, il glisse quelques mots à l'oreille du batteur. Celui-ci hoche la tête. Et me voilà assis sur un tabouret inconfortable avec deux baguettes dans les mains. Il y a un flottement dans la salle. La musique s'est tue. Sam et Marc attendent que je commence pour s'accorder à ce que je vais jouer. Mélanie n'attend rien : elle a l'habitude de s'accorder au groupe comme on prend un train en marche. Ca lui plait. Elle fait de la broderie musicale d'après sa propre expression.

Je commence par tapoter un peu les cymbales puis je me lâche tel un plongeur qui saute dans le grand bassin de la piscine pour ne plus en sortir.

Assis sur le tabouret entouré des divers tambours et cymbales, j'entame timidement, tenant les baguettes du bout des doigts. Je sais jouer. Je n'en reviens pas. J'ai une culture musicale, je parle parfaitement anglais avec une pointe d'accent des Cornouailles et je connais la pratique d'un instrument. Au moins.

Très vite les autres membres du groupe m'accompagnent et Mélanie continue de

frapper tout ce qui se trouve à sa portée. Seul William, privé de son joujou, se tient les bras croisés, appréciant mon style en hochant sa tête en mesure. Enhardi par le rythme, je me laisse glisser dans mon rôle de donneur d'impulsion et bientôt, je fais corps avec mon instrument. Je ne suis plus un musicien qui joue de la batterie mais je deviens une partie de la batterie elle-même. Je suis en transe. Le public ne s'y trompe pas. Il trépigne et danse en chœur dans la minuscule salle. Et ça me galvanise davantage de voir tous ces gens bouger à l'unisson. J'ai alors un pouvoir immense : je peux tout arrêter en une seule seconde, il suffit que je stoppe mon rythme effréné. Mais je ne le ferai pour rien au monde. Je me sens comme un saumon remontant le courant d'une rivière classée biotope. J'enchaîne trois ou quatre morceaux dans un délire de quatorze Juillet. Non seulement, je me débrouille parfaitement avec un instrument dans les mains mais, en plus, je connais des tas d'airs, enfin pour la batterie la mélodie est accessoire.

C'est ainsi que se termine cette journée. La première journée de ma nouvelle vie. Celle dont je puisse me souvenir. Car, dans les jours qui suivirent, aucune rémanence de ce que j'avais vécu avant ne refait surface. J'étais comme neuf, à la recherche de mon identité.

Un nouveau né d'une trentaine d'année.

Carlos m'a employé comme il me l'avait promis en tant qu'homme à tout faire. Et dans ce milieu noctambule qui voyait un groupe surgir tous les trois ou quatre jours, il y avait à faire. Aider les musiciens à disposer leur matériel, le remballer lorsque le concert était fini. Parfois la scène restait en l'état deux ou trois jours mais le plus souvent les petites formations ne venaient que pour un unique show. J'aidais aussi les serveurs, souvent débordés, lors du coup de feu. Il m'arrivait également de me glisser à la place du batteur pour un ou deux morceaux enfiévrés. Je m'étais rendu compte que je savais manier le saxophone et tirer autre chose que des grincements d'un violon. Mes doigts pouvaient courir sur un clavier sans trop dérapier et tenir une guitare sans honte. Mais je n'étais réellement à l'aise et dans mon élément qu'entouré d'une batterie. J'avais « le rythme dans le sang » comme aimait le rappeler Carlos. Cependant il était peu probable que j'en avais fait mon métier, du moins personne ne me connaissait dans le milieu toutefois assez réduit des artistes de scène.

Ma présence au club n'était effective qu'à

partir de 18 heures, sauf les quelques jours où je devais accompagner Carlos récupérer des provisions, du matériel, parfois aller chercher dans un minibus le groupe à la gare, située en bas dans la vallée.

C'était le cas des Intrépides. Un combo de cinq jeunes gens qui respiraient le naturel et arboraient plus un physique de baroudeur que de rat de scène. Normal. Si l'hiver, ils se produisaient dans les bars, cabarets et quelques boîtes des stations de ski, à partir de Juillet et parfois jusqu'à la mi Octobre, ils jouaient leur jazz mâtiné d'accents régionaux dans les refuges de montagne. Ils faisaient halte comme lors d'un trek, à part qu'ils devaient transporter leur matériel sur le dos, en plus du sac de randonnée. Violon, cor, guitare, cymbales, clavier, flûtes et clarinette.

Ma présence à la boîte en soirée et une partie de la nuit me laissait mes après midi de libre quand Carlos n'avait pas un « déménagement » prévu. Je découvrais ainsi les joies des sports d'hiver. Après mes prouesses musicales qui me surprenaient tout autant que mon auditoire, je m'étais rendu compte que je savais skier. Nul besoin d'engager un moniteur. Instinctivement, je savais me débrouiller avec ces spatules démesurées au bout des pieds et je délaissais les pistes balisées pour suivre toute une bande

de casse-cou échelonnés entre quinze et vingt deux ans qui avaient trouvé une belle combine pour skier gratis tout l'hiver : ils testaient du matériel. A eux six, deux filles quatre garçons, ils passaient au crible tout l'équipement de plusieurs marques célèbres dont une ayant son propre réseau de distribution et s'arrangeaient même pour envoyer leurs résultats à un magazine spécialisé dans les sports de neige : glisse magazine. La bible des skieurs et snowboarders, qui devenait assez vite Gliss'Mag jusqu'à un simple GM entre connaisseurs. En outre, ils étaient parvenus à convaincre les dirigeants de la station à habiller le site internet officiel de leurs photos et vidéos en échange d'un pass neige qui leur permettait d'emprunter sans restriction toutes les remontées. Du reste, ils utilisaient ce moyen pour ne rien payer du tout. Ainsi leurs vidéos agrémentaient l'écran géant du meilleur bar d'altitude où toutes leurs consommations étaient offertes et qui leur servait de cantine. L'hôtel, pas le plus luxueux, mais à vingt ans on se moque bien du luxe, du moins on le voit ailleurs que dans une belle suite et un room service de premier choix, fonctionnait sur le même principe. Eux le fournissaient en belles images alléchantes de poudreuse immaculée et quelques vidéos pour distraire et faire rêver une clientèle qui se bornait aux pistes vertes,

bleues parfois.

Présentés comme ça, on imagine de jeunes gens aux dents longues, pétris d'une ambition débordante, érigeant en philosophie de vie le règne de l'argent roi, de la publicité et de la communication à outrance. Pas du tout. S'ils étaient débrouillards, c'étaient pour la bonne cause : la leur, autrement dit, pouvoir vivre leur passion sans restriction. Ne déboursant pas un centime pour un train de vie assez élevé dans cette station star, ils mettaient suffisamment d'argent de côté pour pouvoir vivre pleinement tout le reste de l'année. Deux d'entre eux partaient en mer dès le mois de Juin pour un semblant de tour du monde qui s'étalait sur quatre mois, histoire de pouvoir revenir à la première neige d'automne. Une fille arpentait les plus belles montagnes, sac à dos et rêves plein la tête. L'autre tenait une galerie d'art un peu spéciale qui exposait de jeunes artistes (peintres, sculpteurs, taggateurs) au talent plus ou moins reconnu mais résolument underground. Elle se partageait le poste avec sa meilleure amie qui en profitait pour aller se dorer la pilule sur les plus belles plages du monde : l'hiver venu, elle viendrait prendre la relève. Sylvain, le plus âgé de la bande, oeuvrait dans un cirque qui avait la particularité de faire intervenir le public dans tous les numéros. Ainsi, le spectacle

n'était jamais tout à fait le même d'un soir à l'autre et les éclats de rire spontanés aussi bien du public acteur que des membres de la petite troupe résonnaient sous un chapiteau de fortune. Enfin, le dernier, grand spécialiste des animaux, donnait un coup de main dans une clinique vétérinaire un peu particulière en ce sens qu'elle s'occupait de soigner les animaux sauvages victimes d'accidents de la circulation ou de pollutions diverses. Après les avoir remis sur pattes, ils relâchaient leurs patients dans la nature en leur souhaitant bonne chance.

Toute la bande se retrouvait mi Novembre pour mettre en place leur plan hiver : trouver une station susceptible d'accepter leur désidératas pour toute la saison, négocier avec les fabricants de matériel, rencontrer les responsables des divers lieux à la mode : bars, hôtels, spa, piscine, patinoire, boites de nuit, à l'occasion service de taxis et même parfois des services publics : mairie, office de tourisme.

Ils avaient trouvé la bonne combine pour faire sponsoriser leur style de vie, vaguement bohème, tout en profitant du confort moderne et des nouvelles technologies. Tous possédaient un smartphone dernière génération, gracieusement offert par l'opérateur en échange d'un habillage « poudreuse » pour leurs clients férus de grands espaces où ils ne skieraient jamais.

Pourtant, à les écouter, on devinait un esprit mai 68 nouvelle génération. Il n'était plus question de « faire la révolution » mais de dynamiter le système de l'intérieur. Je fus particulièrement étonné de leur engagement citoyen en faveur d'une écologie dernier cri et, finalement, d'une simplicité et une modestie toute relative dans leur existence.

- On est jeunes, on en profite un peu. Mais on sait bien que le ski est un sport gros consommateur d'énergie, laquelle doit être utilisée à bon escient. On privilège toujours les hôtels qui vont dans le sens de l'avenir.

Tous étaient en effet persuadés que l'avenir de l'homme sur cette terre ne passait que par un changement radical de paradigme : fini la croissance démesurée, fini les technologies grandes consommatrices de produits et d'énergie devenus de plus en plus rares. Mais comme me l'avouait Sylvain, ils étaient encore jeunes et entendaient se défouler un peu.

- Déjà, comparé au client moyen de cette station, nous sommes des ascètes. Et puis, je ne me vois pas dans cinq ou dix ans continuer comme ça. On ne se rangera pas, j'en suis convaincu. On luttera toujours. Pour une société plus juste, plus humble, plus humaine.

Ces bobos écolos me plaisaient bien.

Ils m'avaient adopté dans leurs débordements au delà des balises des pistes du domaine et, à

peine trois après midis partagés au milieu du grand blanc, depuis 3500m jusqu'au retour à la station par des itinéraires tortueux, j'avais appris à mieux les connaître lors d'un petit événement inhérent au fonctionnement d'une grande station de ski.

La panne électrique.

Nous fûmes coincés près de deux heures sur un télésiège huit places qui devait nous propulser tout en haut des pistes en huit minutes. Il ne resterait plus alors qu'à gravir un petit col escarpé, l'affaire de trois quarts d'heure avant de plonger dans un vallon d'une sauvagerie indescriptible.

C'est Annie, la spécialiste de l'art nouveau qui eut l'idée.

- Puisque visiblement, c'est une panne électrique, sûrement due à la mauvaise gestion du parc électrique des remontées...

Là-dessus, Guillaume la coupa.

- Normal. A trop vouloir tirer dessus. Le réchauffement climatique, ce n'est pas que des glaciers qui reculent et moins de neige l'hiver, c'est aussi ça : des coupures lors de pics de consommation.

Annie fronça les sourcils ; elle n'aimait pas être interrompue quand elle avait la parole.

- Je disais donc qu'on va en avoir au moins pour une bonne heure si c'est simplement une panne. Si c'est un élément mécanique, on a

droit à l'évacuation par hélico. C'est une expérience intéressante. Bref, nous on se connaît bien, mais N'Pi ne sait rien. Si nous lui racontions nos vies ? Ensuite, il nous dira tout sur lui. D'accord ?

L'idée était bonne. Mais dans mon cas, ça irait très vite. Je leur exposai mon aventure. Cela parut les captiver. Ils avaient tous une nature bon enfant comme s'ils étaient devenus des adultes sans passer par la case adolescence qui souvent perturbe à la fois les organismes par un changement trop rapide et surtout le psychisme jusqu'à la mentalité et la personnalité qui se modèle à ce moment là. Ils étaient quatre garçons et deux filles, mais je n'ai jamais vu, en trois semaines, de relations étroites entre eux ni le moindre problème de personnes entre eux. Chacun gérait sa propre vie affective avec une maestria de chef d'orchestre. Il était entendu que leurs petits et petites amies n'étaient pas que des coups d'un soir, ils y tenaient, mais cela n'allait pas mettre en danger la cohésion du groupe. Force était de reconnaître que ce petit groupe démontrait une grande facilité dans leurs relations humaines, autant pour se trouver des sponsors que pour concilier vie amoureuse et vie de potaches. Chapeau !

Mon histoire se résumant à moins d'une semaine les captiva. Du coup, ils envoyèrent

leur biographie en quatrième vitesse, assez cependant pour que je les cerne mieux (c'est à ce moment-là que j'appris leurs habitudes estivales), puis ils s'enquirent de mon état. Comment pouvais-je ne pas savoir qui j'étais, puisque c'était indiqué sur mes papiers. Je leur répondais : pas de papiers, d'où N'Pi (no papers). Eric, l'un des deux marins, trouva la solution en moins de trente secondes chrono.

- Tu déniche un gars de ton âge. Tu t'arranges pour savoir son nom (facile) et son lieu de naissance (encore facile, fais-moi confiance). Ensuite, tu n'as plus qu'à appeler la mairie et demander un extrait de naissance en prétextant la perte de tes papiers. Une photo, une quittance et le tour est joué : tu as des papiers.

Eric avait systématiquement cet esprit pratique qui lui faisait voir le verre toujours à moitié plein et trouver plus de solutions que de problèmes.

- Si ça se trouve, tu es une sorte de Jason Bourne. Un agent secret qui sait trop de choses et dont la CIA aurait effacé toute information de ton cerveau. Guillaume était le cinéphile de la bande, à n'en pas douter.

- Non. Aucun service secret ne prendrait ce risque. On l'aurait supprimé, un point c'est tout. Antoine jouait le rôle du pince sans rire à merveille avec le plus grand sérieux.

- C'est peut-être un complot à l'échelle internationale, une expérience qui a mal tournée. On sentait le penchant de Sylvain pour les romans de John le Carré.

Annie calma les ardeurs délirantes du groupe :

- Et si tout simplement il s'agissait d'un choc psychologique. Le matin du premier Janvier, tu n'étais pas blessé ?

A part un joli mal au crâne, je n'avais repéré ni blessure ni ecchymose. Elle avança une méthode pour le moins radicale :

- Un nouveau choc pourrait te rendre la mémoire. C'est clinique.

Chacun s'intéressa à mon cas de son propre point de vue, tâchant d'y trouver un côté positif. C'était ça leur force. En ce sens, ils ressemblaient à ces bandes du Saint Germain des Prés des années cinquante : étudiants issus de familles bourgeoises, férus de culture et d'art, profitant d'une condition qu'ils savaient privilégiée mais luttant pour un monde plus juste, plus équitable. Ils n'avaient pas à faire la révolution puisqu'ils étaient du bon côté de la barrière. Le privilège des nantis à s'occuper de tous les autres. D'autres n'auraient pas pris cette peine.

Pendant ce mois de Janvier particulièrement glacial – on avait enregistré moins 35 à l'arrivée des télésièges un Lundi matin –,

j'avais rencontré une bonne douzaine de groupes musicaux. On m'appelait N'Pi. Le surnom trouvé par William m'était resté. Mais je n'en savais pas plus sur mon pedigree, sur ma vie passée. Je conservais la photo de la jeune femme comme un talisman. Peu à peu, je tombais amoureux d'elle, l'imaginant quelque part dans ce monde, s'activant aux emplois les plus improbables avant de me rencontrer. J'avais aussi cette adresse parisienne, celle de Jérôme Lavoisier. Il fallait que je le retrouve. Ne serait-ce que pour lui rendre son passeport. Lui seul pouvait me dire qui j'étais. Mais j'étais si bien dans ces montagnes. L'équipe de Carlos m'avait tout de suite adopté. J'avais désormais une famille.

C'est Gilberte, coiffée comme un punk et chantant comme la Castafiore au sein d'une formation que l'on pourrait qualifier de musique de chambre qui m'avait donné une idée, autour d'une bière trop chaude.

- Tu devrais participer à un jeu télévisé. Sur une grande chaîne, un des plus regardés. Comme ça, tu pourrais passer un appel. Forcément, il y aura quelqu'un qui te connaît derrière son récepteur.

L'idée n'était pas mauvaise. J'en parlais à Carlos. Il aurait bien voulu que je reste toute la saison jusqu'à Pâques. Après tout, rien ne

pressait.

Je n'avais pas revu les deux policiers. Carlos s'était renseigné discrètement en passant quelques coups de fil à l'hôpital de la préfecture. Ils avaient bien été admis le jour du premier de l'an, en fin de matinée, au service des urgences. Ils ne souffraient que de contusions diverses et avaient été largement secoués, au propre comme au figuré. En réalité, c'est leur honneur qui en avait pris un coup. Ils ne tarderaient pas à me rechercher. Carlos avait appris leur sortie imminente de l'hosto, après quand même dix jours d'hospitalisation. Ils faisaient durer le plaisir. Et ils avaient dû s'arranger pour bénéficier d'un ou deux mois d'arrêt de travail. Sûrement qu'ils ne s'étaient pas vantés de leur exploit. Le test d'alcoolémie s'était révélé positif sur le plus petit des deux. Mais dans le méli-mélo que j'avais pu constater lorsque je m'étais extirpé du véhicule, il n'avait pas été possible de déterminer qui était au volant.

Cette vie de famille tranquille fut stoppée tout net le soir où je vis les deux énergumènes débarquer dans la salle surchauffée qui attendait la venue d'un groupe majeur de la scène pop française : Aline. Originaires de Marseille, ils remontaient le lendemain à Paris pour travailler sur leur nouvel album. Romain, Arnaud et Vincent étaient charmants et

n'avaient rien à voir avec l'idée préconçue qu'on peut se faire de membres d'un groupe de rock.

Je quittais un peu à regret Carlos et ses employés qui étaient devenus mes amis, mes intimes en moins d'un mois. Mon unique famille jusque là. Au moment du départ, Carlos me glissa une liasse de billets dans la main avec ce sourire complice qui disait mieux qu'autre chose son attachement à mon humble personne.

- Ta prime de départ et tes congés payés.

Il prit un ton plus bas et ajouta

- Si tu as le moindre problème, tu sais où me trouver et il ajouta un petit bristol avec ses coordonnées.

Février

J'entamais une nouvelle vie à Paris. Une fois encore, ces lieux ne me disaient rien, ne révélaiènt aucune réminiscence d'un passé définitivement envolé. Si j'avais découvert des aptitudes que je ne soupçonnais pas dans différents domaines, je n'avais pas la mémoire des lieux, c'est certain.

La généreuse contribution de Carlos m'aidait à me retourner pendant quelque temps et je profitais d'une flânerie toute relative. Il fallait que je retrouve Jérôme Lavoisier. Lui seul pourrait m'aider sur le chemin de la découverte de mon identité.

La rue Pasteur était une toute petite artère située au cœur du Quatorzième, pas très loin du Luxembourg. Un quartier calme avec peu de commerces et des façades qui avaient dû faire l'objet d'un joli lifting. Le numéro 28 était disposé à hauteur d'une porte massive à la blancheur douteuse. J'appuyai sur la sonnette avec un pincement au cœur. Jérôme Lavoisier lui-même allait-il m'ouvrir la porte ? Allais-je enfin reconnaître quelqu'un dans cette nouvelle vie ? Il allait peut-être tout simplement me tomber dans les bras en s'exclamant « mais où étais tu donc passé ? Ca fait un mois qu'on te cherche partout ».

A la place de ces effusions démonstratives et

généreuses, une vieille dame m'ouvrit la porte comme si elle tirait un bloc de quinze tonnes.

- Excusez-moi, je cherche monsieur Lavoisier.

Elle parut surprise en ayant un léger mouvement de recul. Lui faisais-je peur ?

Elle allait refermer la porte sans avoir prononcé le moindre mot quand j'entendis une voix féminine dans le vestibule lui intimant de rentrer immédiatement et de ne surtout pas ouvrir la porte d'entrée. La voix se matérialisa sous les traits avantageux d'une femme d'une cinquantaine d'années, mise avec soin et maquillée pour une soirée. Il n'était pas neuf heures du matin.

- C'est à quel sujet ?

Sa voix était un peu rauque. L'habitude de la cigarette ? Une infection de jeunesse mal soignée ? Des cordes vocales héritées de Jeanne Moreau ?

Je réitérais ma question concernant Jérôme Lavoisier.

- Jamais entendu parler. Vous devez faire erreur.

Le ton était péremptoire. On sentait la femme à poigne, de celles qui savent ne pas se laisser marcher sur les hauts talons. J'hésitai à produire le passeport comme preuve.

- Il m'a pourtant donné cette adresse. Puis, me ravisant, j'ajoutai : ça fait quelques années qu'on ne s'est pas vu.

Son regard jouait les scanner sur ma personne, associant chaque détail prélevé sur ma personne qu'elle traduisait par des supputations plus ou moins exactes. Je pouvais aisément passer pour un homme d'une trentaine d'années, travaillant dans le secteur des assurances ou de la banque avec mon costume de bonne coupe, mes joues rasées de frais, mes ongles coupés à la bonne taille, ni trop courts pouvant dénoter un naturel anxieux, mais suffisamment pour ne pas afficher le laisser aller d'une personne oisive ou fainéante. Mon ton était assuré quoique sans comparaison avec l'aplomb et le sang froid qu'elle affichait.

Elle désamorça son air revêche en esquissant une ébauche imperceptible de sourire.

- Ca fait trois ans que nous occupons cet appartement.

Qui était ce « nous » ? Je ne la laissais pas le temps de reprendre le contrôle et ajoutai avec un aplomb qui m'était parfaitement étranger :

- C'est parfaitement possible. Monsieur Lavoisier n'est qu'une connaissance, pas un proche, et il n'a certainement pas jugé utile de me communiquer son changement d'adresse. Auriez-vous les coordonnées de l'agence qui vous a vendu l'appartement ? Eux pourront sûrement me renseigner.

Elle parut un instant mettre fin à cette

conversation de palier en me refermant la lourde porte au nez. Tout se jouait en cette seconde et je savais que mon plus grand atout était mon apparence. Elle faisait partie de cette majorité de gens qui jugent les autres sur leur aspect extérieur, se trompant souvent et le regrettant amèrement par la suite. Je tentais non pas un sourire, trop obséquieux qui m'aurait désavantagé mais juste une légère décontraction se traduisant par un faible étirement des commissures.

Ca marcha.

- Veuillez patienter deux secondes, je dois avoir les coordonnées sur le bail.

J'avais dû lui faire bonne impression malgré ma pigmentation ténébreuse car elle m'invita à entrer le temps qu'elle sorte un dossier d'une petite armoire où s'entassaient des papiers administratifs.

Tout en fouillant sur les étagères, elle me parlait. Son ton avait changé, devenant plus cordial sans pour autant se départir d'une certaine réserve. Séduire une telle femme devait être un vrai parcours du combattant et les rares lauréats se voyaient sûrement décerner une médaille du mérite.

- Vous excuserez ma mère qui n'a plus toute sa tête. Mais où ai-je bien pu mettre ce bail ? Je pensais l'avoir rangé dans le dossier de l'assurance habitation.

Je m'amusais à détailler cet appartement pour patienter. Deux ou trois petits tableaux de nature morte égailaient un vestibule étroit et sombre. Une applique supportait un bouquet de fleurs séchées et deux gros manteaux tels une pelure d'ours pendaient à une patère. La pièce dans laquelle s'affairait la dame devait servir de salon. Deux fauteuils d'époque se faisaient face, séparés par une table basse en rotin. Une cheminée qui n'avait jamais dû voir un feu ronronner dans son âtre avait été transformée en une bibliothèque de poche où les quatre étagères offraient les tranches de reliures en faux cuir. Trois guéridons veillaient comme ces gardes de Buckingham palace mais eux ne portaient pas ces ridicules chapeaux de poils noirs mais des bouquets de fleurs coupées. Un pan des rideaux beiges pendus à l'unique fenêtre était retenu par un cordon d'un rouge passé. Une horloge comtoise égrenait de monotones secondes, groupées par paquet de soixante en de fades minutes. Le temps n'existait plus ici. Ou plutôt, il était le maître absolu. C'est la vie qui avait disparu par un matin d'hiver. Proust aurait adoré.

Mon hôtesse ne me laissa pas le temps de poursuivre mon inventaire figé dans l'espace et un temps révolu.

- Ah, voilà ! L'agence qui s'est occupée des

transactions immobilières est le cabinet Duvaud, 15 avenue du Cherche-Midi.

Elle me considéra un court instant, les papiers du bail dans les mains. Elle avait soudain l'air perdue, comme une petite fille qui se réveille d'un rêve au pays des bonbons.

- Je vais vous noter tout ça sur un bout de papier.

- Non, c'est gentil, mais c'est inutile. J'ai une bonne mémoire. Cabinet Duvaud, 15 avenue du Cherche-Midi.

Je souri malgré moi de cette répartie sur ma mémoire infailible. Elle dû prendre ce relâchement pour un remerciement au temps précieux qu'elle m'avait accordé. Elle hésita une seconde. Son air avait changé. Son visage n'était plus aussi revêche qu'à mon arrivée, ses traits moins tendus et sa voix plus chaleureuse lorsqu'elle osa dire :

- Vous... Vous prendriez bien une tasse de thé ? J'allais justement en faire pour ma mère et moi.

J'acceptai cette timide invitation en m'installant délicatement sur le siège qu'elle m'offrit dans le salon aux rémanences passéistes.

Mon hôtesse s'avérait être un véritable cordon bleu en matière de confection de petits gâteaux ou biscuits. Une coupe à fruits était remplie de divers sablés, madeleines, bredele alsaciens,

croquants , moelleux, mini chaussons, beignets, macarons, cannelés, croquignoles, financiers, meringues, muffins, panettones.

Elle remarqua mon étonnement.

- Je confesse avoir un faible pour les pâtisseries et les gâteaux. Quand j'étais enfant, il ne se passait pas un jour sans que ma mère ne prépare un dessert.

Elle eut un rapide mouvement de tête vers la vieille dame qui m'avait ouvert la porte, puis s'était réfugiée dans une pièce attenante tandis que sa fille recherchait les papiers du bail mais avait refait surface, attirée sans doute par l'odeur du thé qui infusait lentement dans une porcelaine de Chine et la généreuse et alléchante coupe de biscuits.

- Vous savez, elle n'a pas toujours été comme ça. J'ai parfois l'impression de m'occuper d'un enfant que je n'ai pas eu le loisir d'avoir. Mère de sa propre mère, vous voyez le paradoxe ?

Je sirotais à petites gorgées un Earl Grey réellement fameux tout en grignotant un macaron à la pistache.

- Tout est fait maison, bien entendu. J'avoue être moins douée que ma pauvre mère, mais je n'ai aucune intoxication à déplorer.

Elle rit à cette petite plaisanterie et je l'accompagnai d'un franc sourire. La glace était brisée et nous pataugions dans une eau tiède.

Elle reprit un ton plus solennel.

- Vous cherchez un certain monsieur Lavoisier ?

Je m'embarquai à lui raconter ma vie. Ma si courte vie. Un mois à peine. Elle hochait régulièrement la tête. Son écoute était précieuse. Elle avait dû être psychologue puisqu'elle ne pouvait pas être bonne sœur.

- Donc vous ne vous rappelez rien de votre vie ? C'est terrible, ça.

Elle se tourna vers sa mère qui était restée assise sur le bout des fesses pendant tout ce temps, mâchonnant le même biscuit aux amandes. Elle n'avait pas prit de thé.

- Elle souffre du même problème que vous, finalement. Elle ne se souvient plus de rien. Même pas de ce qu'elle a mangé le midi et pas davantage ce qu'elle vient juste de faire. D'ailleurs elle ne fait plus grand-chose... à part ouvrir la porte à des inconnus.

Elle eut un petit sourire comme pour me signifier que j'avais dès lors dépassé ce stade peu enviable de celui qu'on ne connaît pas encore. Si ça continue, j'allais bientôt faire partie de la famille. Je devais avoir un don pour ça.

- Ca fait maintenant cinq ans qu'elle ne parle plus. Parfois elle bougonne quand elle ne trouve pas quelque chose à son goût ou bien elle affiche un petit sourire, comme pour me remercier de s'occuper d'elle.

Elle posa sa paume sur la main droite de sa mère, une immense tendresse dans le regard.

- On m'a bien proposé de la placer dans une maison spécialisée, mais je ne veux pas. Tant que je pourrai, je tiens à m'occuper d'elle comme elle s'est occupée de moi, enfant. C'est tout à fait normal, vous ne trouvez pas ?

Je secouais la tête d'un assentiment partagé. En réalité, je ne m'étais jamais posé de telles questions.

- Et puis tout ce qu'on raconte sur la maltraitance dans ces endroits là. Même dans les maisons les mieux notées.

Elle parut soudain découvrir ma présence.

- Mais reprenez un petit gâteau ! Je vous ressers en thé ?

Je déclinais l'offre. J'en étais déjà à ma troisième tasse.

- Si ça peut vous aider, sachez que vous avez un atout par rapport à ma mère. Vous n'avez pas de souvenirs, elle, elle n'en a plus. Votre mémoire fonctionne encore et dites vous que vous commencez juste votre vie. Vous avez encore des milliers de pages blanches à écrire.

Cette dame était charmante. Parfois il suffit de pas grand-chose pour que les gens donnent le meilleur d'eux-mêmes. Passé une appréhension parfaitement compréhensible – la peur d'être agressé par un petit voyou en quête d'argent facile ou, plus simplement,

d'être importuné par un commercial ou un vendeur peu scrupuleux en quête de profit facile -, ce qui, entre nous, est du pareil au même, la plupart des gens sont affables et ont une réelle envie de partager, de discuter. Une envie de rapports humains, tout simplement.

Je franchissais la porte d'entrée sous les exhortations à revenir sans tarder rendre visite à cette amatrice de petits gâteaux qui savait s'occuper de sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer. Je tournai à gauche dans la rue en direction du cabinet Duvaud, rue du Cherche-Midi quand le temps s'est accéléré à toute allure.

Une grosse berline noire stoppa à ma hauteur. Je me tournai vers la carrosserie rutilante, m'attendant à être apostrophé par le conducteur sollicitant un renseignement d'ordre routier. Les vitres restaient fermées mais des portières arrières surgirent deux hommes cravatés et en costume. En trois larges enjambées, ils étaient sur moi, m'empoignant fermement, l'un d'eux me faisant une clé au bras droit m'empêchant de fuir. Dès que nous fûmes à l'intérieur du véhicule, le chauffeur démarra. Pas une parole n'avait été échangée. Les deux hommes qui m'avaient saisi me serraient de leurs épaules musclées : il y avait juste la place pour deux hommes de main bien carrés et un freluquet

dans mon genre. A l'avant, outre le chauffeur dissimulé derrière une paire de Ray-Ban, se tenait un gaillard plus âgé qui n'était pas plus affable que les trois autres.

Je protestai.

Sans se retourner, le plus âgé annonça d'une voix neutre et désabusée comme s'il répétait cela pour la énième fois :

- Nous, on ne fait qu'exécuter les ordres. Tu pourras te plaindre auprès de Monsieur Raoul. Cependant je te le déconseille vivement. Monsieur Raoul n'aime pas trop les lamentations et les jérémiades.

Qui était ce Monsieur Raoul ?

Nous filions parmi la circulation devenue dense sur les grandes artères, direction banlieue Ouest. Nanterre ou Neuilly peut-être. J'eus tout le loisir de réfléchir à ce rebondissement inattendu. Je n'étais pas inquiet. Il était fortement probable que quelqu'un m'ait reconnu.

J'allais enfin savoir qui j'étais. Et c'était plutôt ça qui m'angoissait. Les sbires du Monsieur Raoul en question n'étaient pas des tendres. Qui étais-je vraiment ? Quelle était mon activité ? Cette ambiance ne me disait rien qui vaille. Au mieux, j'étais un simple joueur de poker qui avait eu les yeux plus gros que le ventre et devait une petite fortune au caïd du coin. On allait me signifier, certainement d'une

façon plus ou moins douloureuse, que j'avais quarante huit heures pour m'acquitter de mon passif. Mais il était aussi possible que je travaille de près ou de loin pour une mafia quelconque, que je sois un voyou, un bandit, un mercenaire. Que sais-je ? Tout cela n'était pas net mais une chose est sûre : je n'étais pas un gentil petit bonhomme à la vie bien rangée. A cet instant j'aurais donné n'importe quoi pour ne pas avoir eu l'idée de quitter Carlos et sa boîte à concerts. C'était de magnifiques souvenirs. Maintenant, j'allais affronter ma vraie vie.

La voiture vira dans une allée à l'imposant portail. Je repérais au passage un homme en costume avec oreillette qui marmonnait quelques mots dans une sorte de téléphone mobile. Un vigile, certainement, qui annonçait notre arrivée. J'étais dans de beaux draps.

La propriété semblait démesurément vaste avec de grandes étendues de pelouse, piquée ici et là par des arbres magnifiques.

La voiture s'arrêta devant le perron d'un manoir, quasiment la réplique de la Maison Blanche à Washington. Nous descendîmes mais au lieu de gravir les quelques marches pour entrer dans la vaste demeure, nous contournâmes l'édifice pour découvrir le côté jardin de l'ensemble. Ca envoyait, comme l'aurait fait remarquer Carlos.

D'abord une terrasse de petit gravier rose et bleu, des bassins ornés de buis sculptés en statues végétales du plus bel effet. Un mini-golf où deux personnes s'essayaient à manier des clubs : visiblement le professeur, un homme à la soixantaine flamboyante avec un faux air de Sean Connery et son élève, une dame d'un chic époustouflant, sorte de Charlotte Rampling ou de ces égéries du cinéma Hollywoodien des années 40.

Entre les magnifiques arbres dispersés dans le vaste parc, une meute de chiens allant du dalmatien ou bull terrier en passant par un lévrier Afghan et un caniche suivait docilement une sorte de gouvernante au chignon grisâtre comme on peut en rencontrer à la pelle dans les romans de Jane Austen.

Nous avançons doucement vers le cœur de ce petit paradis pour retraités heureux : la piscine. Deux jeunes filles s'ébattaient dans l'eau, elles semblaient davantage danser que nager en ne faisant quasiment pas de remous. Des championnes qui s'exerçaient à la danse synchronisée ? Sur les bords de cette eau émeraude, un long transat. Sur le transat, allongé sur le flanc et sirotant un cocktail aux reflets identiques à la couleur de l'eau, un homme en peignoir blanc cassé avec un sigle brodé sur le sein droit, mais à cette distance je ne pouvais distinguer le dessin ou le logo.

Certainement Monsieur Raoul.
Qui allait sûrement m'appeler par mon nom.
Enfin une question qui trouverait sa réponse.
Pas de chance.

L'homme au cocktail ne m'adressa pas la parole. Du coup, je me doutais qu'il ne parlait pas le français. Il donnait l'impression d'un homme d'affaires lambda, début de calvitie, bronzage régulier, un léger surpoids qui lui donnait une allure de magnat. Des yeux laissant transparaître une intelligence franche, un nez droit, des pommettes slaves. Je n'ai pas vu ses dents. Monsieur Raoul ne devait pas sourire souvent. Sûrement jamais en dehors d'un cercle privé, constitué, je me permettais de l'imaginer, de sa femme, celle qui prenait des cours de golf, de ses deux filles qui barbotaient en rythme dans la piscine et de son assortiment de chiens, tous racés.

C'est un grand dadais pas plus vieux que moi et que je n'avais pas remarqué jusque là qui m'adressa quelques mots. Je ne l'avais pas vu tout simplement parce que sa fonction était justement de se fondre dans les éléments, d'être l'homme à tout faire, le secrétaire qui s'occupe de l'intendance mais qui ne doit jamais se mettre en avant, juste rester dans l'ombre pour mieux organiser la vie de rentier de Monsieur Raoul et toute sa clique.

Bref, nous étions chez « quelqu'un ».

Quelqu'un aux activités surement douteuses, étant donné le luxe et la splendeur des lieux, mais qui devait s'arranger pour montrer une face tout à fait légale. Tout se faisait en catimini, à l'abri des regards trop soupçonneux de l'administration et des finances publiques. On devait brasser de l'argent sale en sous-sol tandis que tout apparaissait d'une propreté éclatante lorsqu'on déambulait sur la pelouse tondue au millimètre ou que l'on se délassait au bord de la piscine olympique aux reflets d'atoll.

- Vous devez bien comprendre le privilège que Monsieur Raoul vous accorde en vous laissant entrer dans sa propriété. C'est une preuve de sa loyauté et de la haute estime qu'il a pour... pour vos talents.

Il avait prononcé ces derniers mots d'une façon ironique, comme si les mots dissimulaient quelque chose d'indicible. Mes talents ? Lesquels ?

Homme de main, je ne pense pas : il avait tout ce qu'il fallait autour de lui et je n'avais pas le profil, pas la musculature.

Haut technicien, chimiste dans l'élaboration de drogues psychédéliques par exemple ? C'était possible.

Agent de change, trader comme on dit. Il ne m'aurait pas donné rendez-vous chez lui, il aurait traité par téléphone. S'il m'avait

emmené manu militari ici, c'est qu'il avait quelque chose à me montrer. L'argent ne se montre pas. Ou bien, il avait quelque chose à me reprocher. J'attendais la suite en espérant apprendre au moins l'une des deux choses suivantes : qui étais-je et quel était mon métier.

- Votre dernière action était remarquable, mais nous sommes perplexes au vu de certains détails qui n'ont forcément pas échappés à Monsieur Raoul.

Il avait parlé jusque là sans me regarder franchement, en bougeant d'un pied sur l'autre, comme s'il était mal à l'aise ou qu'il ait une envie urgente qu'il ne pouvait apaiser dans l'immédiat. Là, il planta son regard froid droit dans mes yeux.

- Vous ne jouez pas à un double jeu, n'est-ce pas ?

Je reculai d'un pas. Son regard était un revolver braqué sur moi.

- Car, si tel était le cas, Monsieur Raoul serait, je vous passe l'expression, très « déçu » par cette attitude pour le moins provocatrice. Il a toujours été très généreux envers vous, non ?

Je ne sais pas pourquoi je hochais la tête. Leur révéler ma perte de mémoire aurait envenimé les choses. Au bout d'une minute d'échange, je n'avais toujours pas la moindre réponse à l'une de mes questions. Le grand fil de fer reprit, la

mine un peu assombrie, comme ces cancérologues qui s'apprêtent à vous annoncer le pire.

- Monsieur Raoul possède un système qui permet de vraiment savoir ce à quoi pensent les gens. Une technique qui vient des Etats-Unis et qui n'est, pour le moment, utilisée que dans les laboratoires secrets de la CIA.

Les services d'espionnage ! Ca y est ! Je suis une sorte de Jason Bourne comme me l'avait suggéré en rigolant Guillaume. Un super agent qui pouvait se jouer de toute situation compromettante et connaissant quantité de choses diverses. Cela expliquait ma culture générale, mes aptitudes presque innées, mon savoir faire dans plusieurs domaines, tous différents. J'avais dû expérimenter un nouveau lavage de cerveau révolutionnaire avant de réussir à m'échapper et atterrir on ne sait comment dans une station de ski réputée.

Monsieur Raoul était un nom d'emprunt. Les deux filles qui pataugeaient dans l'eau, la femme très classe et son soit disant professeur de golf, peut-être même la meute de chiens, tout était factice. J'étais entouré d'agents de renseignement. J'en faisais moi-même partie. Bref, j'étais dans la panade la plus complète.

On me conduisit à l'intérieur de l'immense demeure qui paraissait, côté jardin, encore plus massive que son aspect primordial me

l'avait suggéré.

Un hall tout en marbre sans aucune décoration. J'étais encadré des deux molosses qui m'avaient kidnappé, le maigriot suivait. Au moment où nous priment un escalier à gauche qui descendait à un sous-sol, il se mit à lancer d'un air persifleur :

- Cette demeure a été réquisitionnée par les nazis pendant l'occupation. C'était le quartier général de la Gestapo. Ces murs ont dû entendre des cris et des supplications.

Je me retournai, une boule d'angoisse au creux de l'estomac. Il ajouta avec un sourire en coin :

- Ils peuvent encore en entendre.

Nous traversâmes un parking souterrain où trois ou quatre voitures de luxe dormaient paisiblement et nous entrâmes dans une petite pièce éclaboussée de lumière par un éclairage qui provenait de chaque point du plafond. Des armoires métalliques ressemblant à de vieux ordinateurs des années 40, des fils rouges et bleus qui pendaient d'oscillateurs électriques, des bocal contenant des substances indéterminées et au centre, une grande pailasse. Celle-ci était agrémentée de divers accessoires dont ma modeste imagination laissait deviner des utilisations qui n'allaient pas me faire du bien, loin de là.

Les deux sbires commencèrent à me ligoter. A cet instant, ce fut de l'ordre du réflexe, comme

on cherche à sortir la tête de l'eau pour respirer ou que l'on retire immédiatement sa main des braises. Je virevoltai en lançant ma jambe droite au cœur du plexus du premier gorille tout en attrapant à deux mains la tête du second et l'envoyant valser contre une armoire métallique qui s'effondra sur lui. Le grand dadais fut tétanisé par la soudaineté de l'action. Moi-même j'étais étonné. L'idée d'être un espion me galvanisait. A tout prendre, je préférais encore ça à un revendeur de drogue semant la désolation sur son passage ou un courtier financier blanchissant des lessiveuses d'argent sale. Il n'était pas dangereux : je le laissais tout à sa stupeur et gravissais les volées de marches pour déboucher dans le hall du manoir. Comment allais-je sortir de ce guêpier ? Pas sûr qu'on me laisse gentiment traverser la cour comme si de rien n'était. Je misais une fois de plus sur l'effet de surprise. Monsieur Raoul ne s'attendait sûrement pas à me voir déambuler tranquillement pour quitter sa vaste propriété située au cœur d'une proche banlieue parisienne. Je prenais un air dégagé et m'avançais tranquillement, les mains dans les poches et presque en sifflant. Effectivement, son service d'ordre ne réagit pas tout de suite. J'entendis des vociférations dans mon dos et sans me retourner, j'allongeais le pas jusqu'à franchement courir.

Je savais bien qu'on ne m'abattrait pas sur le champ, on avait besoin de moi, de ce que je savais, du moins ce qu'ils pensaient que je savais. Je croisai la femme élégante avec son professeur de golf, visiblement interloqués par le tour que prenaient les événements. Je m'étais trompé une première fois : elle était vraiment une dame et le so british professeur pratiquait réellement le golf et rien d'autre. Dans mon dos, ça semblait s'agiter sérieusement. Des gens couraient dans ma direction, d'autres tentaient de m'encercler, il y eu des commandements, tout en Français. J'étais un coq dans un poulailler rempli de renards. Jamais je ne pourrais sortir de ce piège. Il me fallait trouver une autre issue, de quoi négocier. Mais sur quelle base ? Qui étais-je ? Qu'est-ce que je faisais ?

Je fus soudain fouetté par une sorte de liane qui pendait. Essayez-t-on de m'attraper au lasso ? Il n'y avait aucun arbre au-dessus de ma tête, juste un...

J'attrapai sans réfléchir la corde lorsque j'entendis résonner un gros souffle dans le ciel. Le bruit caractéristique d'un lance-flamme. Je m'attendais à périr carbonisé sous les rires de Monsieur Raoul. Mais celui-ci ne riait pas du tout. Tandis que je m'élevais dans les airs, je le voyais gesticuler sur sa pelouse taillée au millimètre. Seconde erreur : il n'était pas

Russe. Il parlait parfaitement Français et semblait même parfaitement maîtriser un langage coloré, invoquant quelques noms d'oiseaux à mon encontre.

Je tenais solidement la corde qui me hissait au-dessus de la propriété où tout le personnel aux ordres du patron s'agitait en tous sens. Mes bras s'agrippaient fermement au filin salubre et je tentais de grimper du mieux que je pouvais jusqu'à une nacelle où deux visages me fixaient avec des yeux ronds. La corde était tendue, cela me facilitait la tâche. Je compris alors qu'un homme de main de Monsieur Raoul avait pu s'accrocher au dernier moment. Ça expliquait la fin des insultes du magnat. Impossible de me débarrasser de lui. De toute façon, j'allais forcément atteindre la nacelle avant lui. On m'empoigna par la ceinture pour me faire basculer dans l'habitacle en osier et, sans que je puisse réagir, mon poursuivant était allongé à mes côtés. J'allais en découdre physiquement lorsqu'il m'arrêta d'un geste.

- Stop ! Je n'appartiens pas à la clique d'en bas. Il se releva en même temps que moi.

- Lieutenant Dugain de la répression des fraudes.

Je prenais la main qu'il me tendait, bien obligé d'avouer que je ne connaissais pas mon propre nom.

- Ecoutez, ce n'est pas la peine de cacher votre

identité. Je sais bien que vous n'êtes pas Levavasseur. Les hommes de main de Monsieur Raoul ont dû confondre. Vous avez eu la malchance d'être au mauvais endroit au mauvais moment.

Je lui assurai que ma mémoire ne dépassait pas un mois. Incrédule, il fut cependant obligé de reconnaître les faits lorsque l'un de nos deux sauveurs improvisé s'exclama :

- Mais je vous reconnais. Vous êtes N'pi. Le gagnant de « Vous Etes Formidable ».

Il me prit dans ses bras comme si j'étais l'un de ses lointains cousins qu'il n'avait pas vu depuis une éternité. L'exposition média a parfois d'étranges conséquences.

Sur les conseils de Gilberte, l'extravagante chanteuse aux coiffures improbables, j'avais postulé comme candidat au jeu vedette de la toute nouvelle chaîne de télévision Divertir 26. Un rapide coup d'œil sur sa grille de programmes suffisait à comprendre que l'on n'était pas sur une chaîne culturelle. Rediffusion de feuilletons phares de la télévision française, clips vidéos des années 80, émissions de télé-achat le matin et de jardinage ou bricolage l'après midi, toutes présentées par des jeunes femmes à la plastique irréprochable et au sourire Ultra Brite. En soirée se succédaient des reportages

sur les bébés animaux, des faits divers non élucidés, des mystères alliant le paranormal aux divagations de scientifiques mis au ban du milieu de la recherche par leur excentricité trop affichée et des jeux en pagaille qui avaient pour point commun de ne jamais faire intervenir une culture quelconque. Il s'agissait le plus souvent d'épreuves physiques : parcours du combattant, matches inspirés des meilleures heures d'Intervilles, compétitions basées sur une grande part de hasard.

Le gros succès de la chaîne était diffusé tous les Vendredi en Prime Time, entrecoupé de six ou sept plages publicitaires. Les téléspectateurs ne râlaient même plus devant cet immonde saucissonnage : cela participait à la frivolité et la légèreté du propos. Un concept où il n'était pas question de réfléchir, juste de sentir.

« Vous Etes Formidable » que d'aucuns réduisaient déjà à de simples initiales (Vef) mettait en valeur les aptitudes physiques et sensorielles des candidats.

Après un appel téléphonique facturé à la hauteur de la motivation des futurs participants (tout le monde rêvait de venir se mesurer à leurs propres sensations), une sélection drastique avait lieu dans des locaux résolument neufs que la production louait en proche banlieue sud.

A ma grande surprise, je fus admis dans la prochaine sélection. Je débarquai, après un sacré jeu de piste entre métro, R.e.r et bus, dans une cour où une bonne centaine de candidats potentiels patientaient. Certains s'étaient réunis en petits groupes et émettaient des avis sur les tests de sélection qu'on allait devoir passer.

Un coup de sifflet et tout le monde s'avança d'un bon pas vers une porte rouge foncée. Un homme de 25 ans, oreillette et micro incorporé, nous invita à pénétrer dans une sorte de gymnase – qui devait, du reste, servir à des compétitions de basket ou de hand-ball les jours où la chaîne ne réquisitionnait pas le local pour dénicher la crème des candidats idéaux.

Qu'est-ce qu'un bon participant à un jeu tel que Vef ?

Rassurez-vous, il n'est point besoin de connaître les dates clés de l'Histoire de France, ni même de savoir quelle est la capitale de l'Uruguay ou du Gabon. Peu importe si vous êtes incollable sur Victor Hugo ou amateur de Renoir. On se fiche bien que vous soyez un crack en mathématiques, champion de calcul mental ou encore un as dans la manipulation de concepts philosophiques majeurs.

Je vous l'ai dit : sur Divertir 26, le niveau intellectuel ne compte pas. Seul la motivation,

l'entrain exacerbé et une certaine prestance ont droit de cité.

Celui ou celle qui a déjà assisté à ces gigantesques auditions dont seul Broadway a le secret sauront de quoi je parle. Dans l'enceinte du gymnase, toute la foule reste bien cinq minutes sans que l'homme à l'oreillette ne dise quoi que ce soit. C'est la première sélection.

On détermine ainsi la première réaction des futurs candidats et comment se ils comportent lorsqu'ils sont laissés sans directive.

De ce léger flottement seront éliminés un bon tiers : tous ceux qui paraissent empruntés, pas à leur aise, ne montrant aucun signe de vitalité ou d'émotion. Les jeux télévisés sont comme les jeux du cirque de la Rome antique : il faut du spectacle et pour cela un scénario qui tienne la route et surtout des acteurs de premier plan. Le public doit pouvoir s'identifier, il doit pouvoir vibrer, s'impliquer, soutenir ou rejeter mais ne jamais rester indifférent devant les candidats retenus.

Les bons prétendants doivent assurer le spectacle. Ils seront expansifs, n'hésitant pas à montrer leurs émotions, quitte à sur jouer leur rôle. Ils auront un physique qui ne passe pas inaperçu, un détail qui accroche sans être ni d'une beauté exemplaire qui les disqualifieraient aux yeux des simples

téléspectateurs ni d'une laideur trop repoussante : les annonceurs ne le toléreraient pas. Mais, avant tout, ils devront témoigner d'une façon de bouger, d'occuper l'espace et avoir des choses à raconter. Les mutiques sont écartés d'emblée. Monsieur tout le monde, timide et effacé, n'intéresse personne.

Au bout d'un quart d'heure, il ne reste qu'un quart des postulants. Commence alors la véritable audition. La sélection physique et comportementale faite, on s'attache à ce qu'il y a dans nos têtes. On recherchera des personnes intéressantes, ayant quelque chose à dire et qui puissent l'exprimer de la meilleure façon. Toutefois, il n'est pas besoin d'être un orateur né pour cela, il faut juste savoir « passer à l'écran », soit par une gestuelle comique, un défaut de prononciation, n'importe quelle particularité sur laquelle la présentatrice puisse rebondir. De la prestance, mais pas trop de confiance en soi non plus, afin de ne jamais faire de l'ombre à l'animatrice vedette : c'est elle la star.

Je dois m'en tirer pas trop mal puisque, à peine une heure après être entré dans le gymnase, j'en ressorts avec un bristol sur lequel on a griffonné un jour, une heure et un numéro de studio, le huit.

Il faut se rendre à Boulogne, à deux pas du siège de la chaîne, où l'on enregistre tous les

jeux et débats proposés par la production. Ca fourmille comme dans une ruche. Des employés pressés, ayant toujours quelque chose à faire. Comme je faisais remarquer cette particularité à une maquilleuse, elle me répondit que c'était une seconde nature ici. Si un directeur de production remarque quelqu'un d'oisif, celui-ci ne tarde pas à être viré sous un prétexte ou un autre. On se doit d'être sans cesse affairé ici, même si l'on ne brasse que du vent.

Après la séance de maquillage, une jeune et jolie femme vient nous briffer. Elle est la script de l'émission, celle qui se charge de vérifier à tout moment que tout se passe comme prévu, ou pas, mais en donnant l'impression d'une totale maîtrise.

- Soyez naturels, je n'ai rien d'autre à vous dire. Vef ne demande aucune connaissance culturelle ou historique. C'est un jeu qui vous montre tel que vous êtes. Votre vitalité, vos émotions, vos perceptions, vos réactions, pas vos connaissances.

Juste avant de passer la porte, elle fait volte face et ajoute, comme si cela allait de soi :

- Ah, un dernier point : vous pouvez être brillants, spirituels, drôles, mais Victoire doit toujours avoir le dernier mot.

Victoire, c'est la présentatrice aux formes rebondies qui a le chic pour se vêtir de manière

à les mettre en valeur. Le jour de l'enregistrement, elle arbore un débardeur violet pâle de trois tailles en dessous, découvrant son nombril lorsqu'elle lève les bras. Elle porte un short bouffant, sûrement emprunté à quelque pom-pom girl américaine et une paire de baskets qui remontent à mi mollet dont les lacets évoquent les chausses des garnisons romaines. Ses cheveux miel sont domptés par un bandana assorti à son débardeur et rappelés par deux bracelets de mousse aux poignets comme Björn Borg en avait popularisé la mise dans les années 70.

Victoire est donc déguisée en sportive sexy. Cette après midi, pour un nouvel enregistrement, elle apparaîtra sous les dehors d'un cow-boy du grand ouest, d'une paysanne du siècle dernier puis d'une infirmière, après s'être changée à deux reprises avant la pause de midi. Demain elle aura l'apparence de Sissy l'impératrice et d'une soubrette vaguement ingénue, puis elle puisera dans son infinie garde robe, gentiment prêtée par les meilleurs couturiers de Paris pour devenir Jane, la compagne de Tarzan, une bonne sœur mais dont la robe sera fendue jusqu'aux hanches, une cosmonaute argentée et pailletée, une lolita aux couettes évocatrices, une femme fatale juste sortie des studios d'Hollywood des années 40 et ainsi de suite.

Nous sommes six candidats pour cette session. L'enregistrement dure approximativement deux heures mais le résultat diffusé à l'antenne n'excède pas quarante minutes, entrecoupé de cinq coupures publicitaires de trois minutes maximum chacune. Juste le temps d'aller...

Vef est un jeu basé sur la perception des choses.

La première épreuve est une référence. Mais je laisse à Victoire le plaisir et charme de la présenter.

- Mesdames et mesdemoiselles...

Elle laisse un temps pendant lequel le public dûment sélectionné, composé d'une petite cinquantaine de têtes mixtes et juchés sur des gradins comme lors d'une rencontre sportive, émet quelques gloussements, attendant une chute prévisible.

- Et messieurs ! Où avais-je la tête ?

Des rires fusent des gradins.

- Vous connaissez maintenant parfaitement cette première épreuve qui fait notre fierté. Pour les rares étourdis et ceux qui viennent de se réveiller d'un long coma, voilà le principe. Il est simple comme bonjour.

A cet instant, le docile public répond en chœur : « bonjour ». Impossible de se tromper : un petit homme brandit un large panneau sur lequel est écrit le mot, longeant le bas des gradins de gauche à droite puis de

droite à gauche. Son boulot est d'orienter les réactions du public, de chauffer la salle comme on dit dans ce milieu si particulier de la production d'émissions de divertissement. Après plus de deux ans de diffusion, il n'a quasiment plus rien à faire : le public, habitué, sait ce qu'il a à faire. Il existe entre lui et Victoire une complicité digne de vieux amis. Ce qu'ils sont probablement et je pense à cet instant au jour où, inévitablement, l'émission s'arrêtera et Victoire sera privée de cette relation quasi charnelle avec le public. Mais je ne me fais pas de soucis pour elle. Elle a le tempérament requis pour savoir rebondir et trouver un autre jeu à animer, un autre public avec qui jouer, au pire une autre chaîne, d'autres lieux, d'autres gens et pourquoi pas, continuer à haranguer les foules au-delà d'une simple émission de télévision : avocate, femme politique, déléguée syndicale. Non, pas déléguée syndicale. Pas le genre.

- Nos six candidats ont les yeux bandés. Ils vont marcher le plus droit possible sur cent mètres. Le vainqueur sera celui qui aura le moins dévié de sa trajectoire.

Applaudissements. Le petit homme n'a même pas eu besoin de lever le panneau où deux mains s'entrechoquent, idiomme destiné peut-être aux myopes ou aux analphabètes.

Victoire s'avance vers une femme de quarante

ans dont le visage respire la santé.

- Voici notre première candidate. Votre nom ?

- Je m'appelle Véronique.

Victoire se tourne à moitié vers la caméra, connivence évidente.

- Quelque chose me dit que vous venez de Normandie, Véronique.

La femme pouffe de rire, accompagnée par une rumeur enjouée du public.

- Perdu, Victoire.

Elle laisse un temps avant d'assurer, face caméra :

- J'habite dans la banlieue de Metz.

Victoire émet un petit rire, témoignage de l'arroseur arrosé. Mais la candidate se souvient à temps de l'ultime recommandation de la scripte et ajoute, afin de désamorcer une grenade dégoupillée qui risquait à tout moment de lui péter à la figure :

- C'est pour mon travail. Sinon, je suis originaire de Cassis.

Victoire rayonne. Elle enfonce le clou, mettant le public et les téléspectateurs dans sa poche :

- Vous m'étonnez, Véronique ! J'aurais vraiment parié pour Honfleur.

Elle se rapproche de la candidate en lui prenant l'épaule, comme deux anciennes copines d'école.

- Dites moi, Véronique, quel est votre passe temps dans la vie ?

Victoire a potassé les fiches qu'on lui a remises lors de la séance de maquillage. Six fiches concernant les principaux traits des six candidats sélectionnés. Sur chacune, trois ou quatre remarques au sujet des particularités de chacun. Elle en choisira une pour chaque, qu'elle développera pendant deux ou trois minutes, afin de valoriser le candidat sous couvert de plaisanteries jamais bien méchantes. Le rendre plus humain pour que les téléspectateurs le voient comme un copain.

- Ben, après mon travailleu – j'occupeu un posteu dans un grand laboratoireu chimiqueu - , j'aimeu bien danser avé mon chien.

Visiblement, Véronique a envie de parler de son boulot de laborantine. Elle vient d'obtenir une jolie promotion au sein d'un important groupe et elle désire partager sa fierté. Mais cela n'intéresse visiblement pas Victoire qui préfère, et de loin, que la candidate lui parle de son partenaire de danse.

- C'est un bon cavalier ? Comment s'appelle-t-il ?

- Arthureu. Il est très douéeu. Ca fait bien quatre ans que je pratiqueu la danseu. A ce moment là, j'étais assistanteu en rechercheu moléculaireu dans un laboratoireu de Grasseu. Les parfums...

Victoire n'entend pas poursuivre sur la vie professionnelle de Véronique qui semble ne

passionner qu'elle-même et enchaine sur cette danse de chien, nettement plus porteuse pour les millions de téléspectateurs qui sont sûrement aux anges d'apprendre que l'on peut danser avec son chien.

- Vous préférez le rock, le disco, le cha cha, le tango, peut-être ?

- Mais non, la danse canine, c'est un peu comme les anciennes danses, le menuet...

- Ah oui, je vois. Vous dansez en groupe ?

- Pas toujours.

- Et vous avez essayé le slow ?

Véronique part d'un petit rire qui conserve pleinement tout l'accent provençal. Etonnant. Moi qui croyais que l'on perdait son accent dans le rire ou le chant, me voilà contredit.

Un assistant vient nouer un large bandeau bleu nuit sur les yeux de Véronique et, au signal de l'animatrice vedette, la voilà partie d'un pas décidé et volontaire. Elle avance bien droit, chaque pas dans la ligne franche du précédent. Nul doute qu'elle a dû passer des journées entières à s'entraîner. Mais cent mètres, c'est long. Au trois quarts de la distance, elle est encore pile sur la ligne rose dessinée au sol. Des opérateurs la filment au raz du sol, en contre plongée, certains tournent autour d'elle, un drone bourdonne à deux mètres au-dessus de sa tête. Le spectacle est total. Véronique franchit la ligne d'arrivée : juste quinze

centimètres la séparent de la ligne rose. Vraiment très fort.

Victoire présente maintenant un jeune adolescent d'à peine seize ans et lui fait avouer, à sa grande honte, sa première expérience sexuelle. Tout cela reste évidemment bon enfant, bisous et papouilles : pas question de choquer dans les chaumières. Les sponsors ne seraient pas d'accord.

Le jeune homme finit à plus de quinze mètres de la ligne rose.

Puis un cadre dans l'agro-alimentaire à qui il est arrivé un chapelet de péripéties au bout du monde, à Bali et en Angola. Egaré dans la jungle de Bornéo et perdu dans la brousse africaine. Au bout de quatre minutes d'aventures rocambolesques, on prévient Victoire via l'oreillette que les souvenirs de vacances, ça suffit. Elle le coupe sans ménagement en plein milieu d'une anecdote croustillante : cahoté dans un bus surchargé, il doit contenir une colique carabinée.

L'homme s'applique tant et si bien sur le parcours qu'il manque de faire demi tour.

Une vieille dame au regard pétillant est à son tour l'objet d'une anecdote désopilante. Cela lui était arrivé il y a une bonne vingtaine d'années. Sur une route déserte de montagne, elle avait désiré se baigner dans un joli lac aux eaux pures. Après quelques brasses dans une

eau glaciale, elle s'était enveloppée juste de sa serviette de bain pensant pouvoir se changer à sa voiture quand elle s'aperçut qu'elle avait malencontreusement laissé les clés à l'intérieur. Le véhicule, l'un des premiers modèles à fermeture centralisé était condamné de l'intérieur. Et voilà Bernadette, tel est son prénom, grelottante dans sa petite serviette de bain nouée sous les bras et découvrant ses jambes jusqu'à mi-cuisse, faisant le pied de grue autour de sa petite 205 tandis que le soleil embrasait l'horizon d'un crépuscule magnifique.

- Et vous avez passé toute la nuit en montagne avec juste une simple serviette de bain ?

Victoire compatit à cent pour cent. On voit bien qu'elle ne fait pas semblant. Elle est vraiment impliquée dans ce souvenir majeur de Bernadette.

- Non, pas du tout. J'ai passé la nuit sous une toile de tente en compagnie d'un charmant monsieur que je ne connaissais pas deux heures plus tôt.

Devant l'étonnement de Victoire et du public, Bernadette explique :

- Voilà. Je commençais à ne pas avoir bien chaud quand un randonneur est descendu du pic qui recevait les derniers rayons du soleil. On a fait connaissance. Il a bien essayé d'ouvrir la voiture, mais sans succès. Il m'a

alors proposé de partager sa tente pour la nuit.
En tout bien tout honneur.

- Evidemment, ponctue Victoire, un petit sourire en coin.

- Mais si ! N'allez pas imaginer des choses.

Le ton outré de Bernadette laisse place ensuite à un nouveau pétillement de la rétine.

- En fait, nous avons dormi ensemble... Et pas que dormi !

Le visage de Bernadette en devient tout rouge à cette évocation.

- Et nous avons dormi ensemble depuis, chaque nuit, dans les bras l'un de l'autre. Il est devenu mon mari. Que j'embrasse, d'ailleurs.

Bernadette part sans savoir s'orienter et file pleine droite avant de rectifier le tir, de franchir une première fois la ligne rose avant les vingt cinq mètres puis elle semble slalomer au petit bonheur la chance et finit à moins de dix centimètres du but !

Une nouvelle participante, Gloria, raconte un voyage au Pôle Nord mais ne parvient pas à moins de cinq mètres du but.

C'est enfin mon tour.

- Voici notre dernier candidat pour aujourd'hui. Comment vous appelez-vous, beau jeune homme ?

- Je n'ai pas l'habitude de m'appeler puisque je suis toujours en ma compagnie.

Des rires fusent du public. Victoire les

accompagne, légèrement vexée, je le vois dans une étincelle de son regard. Je fais machine arrière toute.

- En réalité, je ne me souviens pas de mon nom. De rien du tout d'ailleurs. Je profite de cette émission très appréciée par de nombreux téléspectateurs pour lancer un appel. Si quelqu'un sait qui je suis, qu'il se manifeste.

Je ne sais pas si c'est ma flagornerie sur l'émission très appréciée par de très nombreux téléspectateurs, mais Victoire se rapproche de moi. Bon signe.

- Mais c'est fou, ça !

J'admire son talent d'actrice car son étonnement est tout factice : sur la fiche qu'on lui a remise sur mon compte, il était forcément rapporté que j'avais perdu la mémoire. Le seul point que je n'avais pas mentionné était le nom que William m'avait donné. Je ne savais pas encore si j'allais en parler.

- Vous ne vous souvenez vraiment de rien ? Et depuis quand ?

- Je me suis réveillé au petit matin du premier Janvier comme si j'étais né pendant le réveillon.

Rires du public. Victoire se laisse prendre au jeu. Je suis un bon cheval. Excellent pour l'audimat. Elle le sait et va en user.

- Je vous rassure sur ce point, vous n'êtes pas le seul à ne plus vous souvenir de grand-chose

au petit matin du premier Janvier.

Redoublement de rires. Quelques applaudissements sur la bonne blague de l'animatrice star qui reprend le dessus, visiblement épanouie.

Je parviens à placer une phrase.

- Certainement. Mais la plupart retrouvent leur vie et leur mémoire après un bon Alka-Seltzer.

- Tandis que vous... Rien ? Vous ne savez pas d'où vous venez, qui sont vos parents, quel est votre métier ?

- Non, vraiment rien. Enfin, rien de personnel. Par contre, depuis un mois, je me suis aperçu de quelques prédispositions.

- Ah bon ? Lesquelles ?

- Je sais jouer de la batterie par exemple, et puis un peu la guitare et le piano. Je connais l'Histoire et la Géographie, enfin à peu près. Bien sûr, je sais lire et écrire. Pour le reste, j'espère en apprendre davantage sur moi lors de cette émission.

- Fabuleux ! Vef va pouvoir aider quelqu'un à se découvrir. C'est inédit.

Elle se tourne vers la caméra avant d'ajouter :

- Si une personne derrière son écran reconnaît...

Elle se tourne vers moi.

- Vous ne vous souvenez vraiment plus de votre nom ? On va vous en donner un.

- Un ami musicien m'a surnommé N'pi.
- N'pi ? C'est singulier. Et qu'est ce que ça veut dire ?

- No papers. NP en anglais.

- Très judicieux, en effet.

Elle se retourne à nouveau devant des futurs millions de téléspectateurs et, la mine sérieuse et concentrée, elle lance son appel à témoignage. La réponse ne parviendra que dans trois semaines, lorsque l'émission enregistrée aujourd'hui sera diffusée.

- Eh bien, N'pi. A vous de jouer.

On me bande les yeux et je commence à avancer d'un pas régulier. Toute personne possède une jambe légèrement plus musclée que l'autre, les sportifs parlent d'un pied d'appel, comme il y a des droitiers et des gauchers. Ainsi, sans aucun repère, dans le désert par exemple, on aura tendance à dévier du côté de sa jambe prédominante. Mais quelle est ma jambe forte ? Je n'en ai aucune idée. Je me contente d'avancer le plus droit possible. Je parviens au bout des cent mètres dans un silence de cathédrale. J'entends retentir le coup de sifflet qui signifie la fin de ma marche. On m'enlève le bandeau et le public se lève d'un seul mouvement et applaudit à tout rompre. Avec trois centimètres d'écart, je remporte la première épreuve. Je lève les bras au ciel et me

concentre déjà sur la deuxième épreuve.

C'est également un classique de l'émission. On nous introduit dans une pièce de dix mètres carrés. On y reste trente secondes et on doit donner, au dixième de degré centigrade près, la température qui y règne.

L'ordre de passage lors de la première épreuve est déterminé par le hasard, ensuite, pour alimenter le suspense, les moins bons résultats commencent les premiers. Je pénètre donc le dernier dans la petite salle. Aussitôt un froid polaire m'assaille. Nous sommes habitués à des températures tempérées et il sera toujours plus facile de les déterminer avec une meilleure précision que lorsque nous nous trouvons dans des conditions extrêmes. Quelle différence établir entre 45 et 50 degrés ? Sait-on si moins 15 est plus chaud que moins 18 ?

Je grelotte et je repense à ce matin, il y a un bon mois, où je fus appréhendé par les deux flics. Et s'ils me reconnaissent dans l'émission ? Je n'avais pas pensé à ça. Il fait ici bien aussi froid que ce matin du premier Janvier au cœur de la station de sports d'hiver à la mode. Je me rappelle le panneau lumineux d'informations municipales. A côté de l'heure et des prévisions météorologiques pour la journée, symbolisée par un franc et rond soleil, il y avait le chiffre 8 précédé d'une petite barre horizontale.

Les trente secondes sont terminées.

Chacun a dû inscrire au marqueur le chiffre sur un carton dès sa sortie de la pièce confinée. Et le révéler maintenant.

Véronique brandit un moins quinze qui prouve bien qu'elle est une fille du sud. Gloria et le cadre supérieur affichent moins trois, l'adolescent, frigorifié, présente pourtant une température positive. Une fois encore, Bernadette surprend avec un moins huit – exactement mon chiffre.

Le public retient son souffle. On pourrait entendre une mouche voler mais c'est un roulement de tambour qui s'amplifie tandis que, la réponse en lettres digitales s'affiche sur un panneau visible de tous : moins 8,1 degrés. C'est un tollé. On nous porte en triomphe, Bernadette et moi.

Pendant la demie heure qui suit, nous rivalisons de perspicacité pour déterminer le nombre de grains de riz dans une assiette ; le cadre supérieur utilise un ratio poids/volume alors que Gloria tente de les compter un par un au jugé : aucune des deux méthodes n'égale la baraka dont bénéficie Bernadette et la chance toute relative de l'adolescent qui tombent juste à seulement moins de quinze grains. Je suis à la troisième place.

Identifier les différents ingrédients d'un plat qui ressemble à une sorte de tajine provoque

l'hilarité du public devant les grimaces tordantes de Gloria qui n'aime pas du tout alors que Véronique et Bernadette semblent se régaler. Cette dernière, à nouveau, réussit à découvrir tous les ingrédients présents, jusqu'à leur exacte proportion. J'avoue bénéficier d'une part de chance en confondant courgette et citrouille qui s'avéra être réellement de la citrouille (les cuisiniers ayant brouillé les pistes afin d'éviter qu'on ne donne la simple recette de mémoire).

Estimer le poids d'un sac de sport rempli d'on ne sait quoi que Bernadette aura même du mal à soulever en tombant toutefois à cinquante grammes près du bon résultat, alors que le cadre supérieur et moi-même annonçons le poids exact et Gloria évaluant l'ensemble dix kilos au-dessus.

Evaluer la longueur de laine nécessaire au joli pull à col roulé que l'on nous présente. Là encore, chacun a sa méthode. Véronique le triture dans tous les sens, l'adolescent tente de le mesurer mentalement, Gloria et le cadre dynamique se font plus méditatif et Bernadette tente de se souvenir combien de pelotes lui avait coûté une réalisation semblable. A ma grande surprise, je me prends à établir quel est le point de tricot utilisé pour entremailer la laine, point sur lequel tout découle. Je m'en sors pas mal.

Calculer combien de secondes se sont écoulées dans un laps de temps déterminé ; je remarque Véronique murmurant à intervalle régulier le mot « récréation », l'adolescent compter sur ses doigts, Gloria fermer les yeux pour consulter son horloge interne, le cadre supérieur fronçant les sourcils et l'impitoyable Bernadette siffloter gaiement en attendant que ça passe. Je parviens à une seconde, remportant cette avant dernière épreuve et me plaçant juste derrière Bernadette, ovationnée à chaque succès par un public conquis. L'issue de cette séance va se jouer dans l'ultime exercice qui consiste à savoir se repérer dans l'espace.

Une pièce parfaitement obscure dans laquelle nous avons cinq minutes chacun pour déterminer au seul toucher tous les éléments qui s'y trouvent, mobilier ou accessoires. Ensuite, chacun dans une salle doit recréer à l'identique ce qu'il croit avoir perçu dans la chambre noire. Tous les éléments présents sont disponibles en modèle réduit parmi quantité d'autres. Le gagnant est celui ou celle qui parviendra à retrouver les bons meubles, les accessoires exacts et les agencer dans le meilleur ordre.

Les hommes sont, à priori, plus avantagés par ce rapport à l'espace et le défi permet de rééquilibrer les forces en présence après

plusieurs thèmes mettant plus le ressenti où les femmes sont naturellement plus douées. Ainsi, avant ce dernier épisode, les dames occupent les première, troisième et cinquième places. Un petit avantage qui peut être remis en cause par cette évaluation dans l'espace, mais les hommes sauront-ils repérer les bons objets ?

Je vais une fois de plus m'étonner. Avais-je été aveugle dans ma vie précédente ? Dès que je sors de la chambre obscure, je vois nettement comme en plein jour la disposition des objets hétéroclites qui la composent. Une petite table ronde à trois pieds, un ballon de volley sous un tabouret percé en son centre, un parapluie posé dans un cylindre ouvragé, deux manteaux pendus à une patère, une lampe en forme de vase chinois et à l'abat-jour façon canotier, un chapeau melon posé sur la table avec sa corbeille de fruits, une pile de revues sur ce qui ressemble à un radiateur en fonte, une cantine fermée à clé et une peluche d'éléphant dessus. Et ça continue ainsi. Quarante éléments en tout à placer le plus précisément possible.

La révélation suprême se dévoile en faisant pivoter les six salles face à la chambre noire dont les murs se soulèvent comme par magie.

Nous présentons, mes cinq concurrents et moi-même, six visions bien différentes de la réalité que nous n'avions pu appréhender

uniquement par le toucher. En observant le désastre, on se rend mieux compte de notre handicap, privé de la seule vue.

Gloria n'a détecté que quatre objets corrects, placés aux mauvais endroits de surcroît. L'adolescent l'a joué épuré : il n'a placé que six objets, mais ceux-ci étaient justes et la moitié placée au bon endroit. A l'inverse, Véronique a tout misé sur cette idée qu'en empilant plus que nécessaire, elle finirait par obtenir la moyenne. Elle a donc placé les quarante objets autorisés dans un fouillis sans nom : sur le lot, elle a huit bons résultats dont trois à la bonne place. Le cadre supérieur a montré sa rigueur et son sens de l'organisation : sept éléments dont un seul à la mauvaise place.

Enfin, Bernadette surprend une nouvelle fois. S'est-elle entraînée, seule chez elle dans le noir ? Possède-t-elle un sixième sens qui régule et optimise tous les autres ? N'a-t-elle finalement bénéficié que d'une chance hors norme ? On ne le saura jamais, mais sa petite chambre ressemble légèrement à l'original. Dix objets en commun dont la moitié quasiment au bon endroit.

Mais c'est devant ma composition qui expose une petite trentaine d'objets que l'assistance reste ébahie. On entend une rumeur d'approbation, quelques exclamations admiratives et un début d'applaudissement qui

va s'accroître au fur et à mesure, à peine aidé par le chauffeur de salle qui, lui aussi, reste médusé. Jusqu'à Victoire qui ne peut contenir son emballement.

- Cher téléspectateurs, cher public, depuis que Divertir 26 nous fait l'honneur de diffuser Vef en prime time, tous les Samedis soirs, nous n'avons jamais assisté à une telle réussite dans ce périlleux test de la chambre noire. Il n'y a eut que le fabuleux Jean Pierre, aveugle de naissance pour reproduire à l'identique la décoration. Souvenez-vous, c'était lors de notre premier épisode.

A cet instant, lors de la diffusion, la production allait certainement insérer des images d'archives. Le fameux Jean Pierre était parvenu à recréer la chambre à l'identique. Une prouesse qui ne tenait pas qu'à son handicap puisque, par goût du défi, cinq personnes avaient participé à la même épreuve en ayant sous leurs yeux la chambre bien éclairée. Leur mémoire n'avait pu enregistrer la totalité des objets présents, le meilleur résultat était 35 objets dont sept étaient mal disposés. Avec mes trente objets dont quatre n'appartenaient pas à la chambre noire et quinze quasiment à la bonne place, je pulvérisais tous les records.

Je fus porté en triomphe sur la musique du générique de fin.

Puis, je rentrais par le métro à mon hôtel, redevenu un parisien lambda dans l'indifférence générale. L'émission ayant été enregistrée, je n'avais même pas le loisir de pouvoir être reconnu par le quidam de la rue. Pire : si quelques techniciens me félicitèrent à ma sortie du plateau, Victoire ne m'adressa pas la parole. Futilité et illusion du monde de la télévision. Une minute vous êtes un héros, la seconde suivante vous n'êtes plus rien. Ainsi va la dure réalité d'un monde basé sur l'apparence.

Deux jours plus tard, je recevais mon prix : un billet d'avion pour visiter la Chine et une réservation dans les meilleurs hôtels pour toute une semaine. Une carte de crédit uniquement valable dans l'enceinte de ces palaces de luxe et plafonnée à vingt mille euros permettait de se faire plaisir aux frais de la production qui, elle, facturait un épisode du jeu star bien au-delà de trente fois mon superbe cadeau.

Patrice (c'était le nom du petit gars pilotant la montgolfière) avait été le premier et le seul à me reconnaître, à peine une semaine après la diffusion de l'émission.

Un petit vent soufflait de Normandie et nous emportait à l'allure d'un cheval de trait au-dessus des toits de Paris. Patrice actionna la

manette pour gagner de la hauteur. En principe, il était interdit de voler dans l'espace aérien au-dessus de la capitale.

- S'il nous arrive quelque chose, on a un flic avec nous, plaisanta-t-il.

Le lieutenant Dugain sourit.

- J'ai peur de ne pouvoir être d'aucune utilité dans ce cas, admit-il. Je travaille à la brigade de la répression des fraudes.

Je m'étonnais, pensant que Monsieur Raoul trafiquait bien autre chose que de l'argent sale.

- Monsieur Raoul touche à tout mais il le fait en homme intelligent. Avant de mettre à jour le lien qui le lie au trafic de drogue ou à la prostitution des mineurs, il faut parcourir de vrais labyrinthes. En revanche, le blanchiment de tous ces gains se fait au travers de plusieurs casinos. Là, avec du doigté, on peut agir. C'est ma mission. J'ai infiltré son état major depuis bientôt un an. Ca risque de payer un de ces jours.

Dugain était un homme affable et aux manières exquises. On l'aurait facilement imaginé travailler dans le relationnel, dans le monde de la culture par exemple. Mais il avait choisi le terrain de la haute délinquance par conviction.

- Arrêter les petits trafiquants, c'est bien. Comme on soigne un rhume, une petite infection, un mal d'estomac. Coincer des gens

comme Monsieur Raoul c'est débarrasser le pays et le monde de tumeurs malignes qui ne désirent que s'étendre comme une pieuvre.

Nous laissons Paris derrière nous, filant à un bon train maintenant vers les étendues campagnardes de la Marne et, d'ici peu, nous atteindrions le vignoble de Champagne.

- Monsieur Raoul, ou plutôt ses sbires, se sont trompés d'homme. Ils devaient accueillir un certain Jean Paul Mazombo, un spécialiste des investissements suspects dans tout le golfe.

- Drôle de manière de recevoir un collaborateur, m'étonnais-je.

- Il faut savoir que Mazombo a tenté de le doubler dans une affaire de casino au Qatar et qu'il n'a pas la réputation d'un enfant de chœur.

- J'imagine que Mazombo ne se balade pas seul en plein Paris. Il doit être entouré d'une armada de gardes du corps et ne se déplacer qu'en limousine.

- Là, N'pi, vous faites erreur. Pour ne pas attirer l'attention, Mazombo se comporte comme n'importe quel quidam. Son service d'ordre le suit à bonne distance. Il faut croire que ça fonctionne puisqu'on le confond volontiers avec le gagnant d'un jeu télé.

Un rire s'échappa de nos gorges, à l'exception du compagnon de Patrice, qui n'avait toujours

pas prononcé un mot depuis que nous étions en l'air.

- Vous excuserez Romain, messieurs. Il est sourd muet de naissance et ne comprend que le langage des signes.

Nous passâmes ainsi la demi-heure suivante à apprendre quelques rudiments de ce mode de communication réellement utile car se jouant de la barrière des langues.

- Imaginez un peu si tout le monde connaissait ce langage sans mot, on pourrait communiquer avec n'importe qui dans n'importe quel pays.

Patrice tempéra l'enthousiasme du lieutenant.

- Le langage des signes n'est pas tout à fait le même d'un pays à l'autre.

Le lieutenant de la répression des fraudes laissa passer un instant puis, reprenant un brin de sérieux :

- C'est pas tout ça, mais comment on descend de ce truc ?

Le lieutenant Dugain fut débarqué à proximité d'un petit village de Seine et Marne qui fleurait bon la campagne. Je continuai le voyage en ballon. Le vol m'avait réjoui au-delà de mes espérances qui étaient, au départ, le simple fait d'échapper aux sbires de Monsieur Raoul. Nul besoin d'aller physiquement à l'agence indiquée par la charmante vieille dame

amatrice de gâteaux. Je leur passerais un coup de fil qui ne m'en apprendrait pas davantage. Jérôme Lavoisier s'était volatilisé comme une nuée de mésanges à l'approche d'un gros matou. Il ne me restait plus que deux pistes sérieuses : l'hôtel Majestic à Lausanne et la consigne de Nice. Peut-être connaissait-on monsieur Lavoisier en Suisse et allais-je découvrir quelque chose de tangible dans un tiroir métallique de la gare Niçoise. Et toujours cette photo de femme que je contemplais à mes rares moments perdus. Rares, parce que depuis quelques jours la vie s'accélérait au grand galop même si nous voyagions au gré du vent dans les airs, autrement dit guère plus vite qu'un bon marcheur et parfois filions-nous aussi vite qu'un vélo hollandais, pas davantage.

La campagne champenoise s'étalait en petits carrés de couleurs différentes sous nos pieds, bordés de haies plus sombres et lardés de routes qui s'entremêlaient dans un tableau magnifique. Il arrivait qu'une autoroute ou une ligne TVG blessait ce paysage tranquille et joliment proportionné par une entaille bien droite, tirée au cordeau de l'administration et ne tenant pas compte de la topographie des lieux.

Nous faisons halte chaque soir dans un pré choisi. Il y avait toujours une assemblée de

curieux qui venait à notre rencontre. Patrice sympathisait très facilement, sa bouille ronde et avenante était un merveilleux passeport. Romain, plus discret, affichait toujours un sourire engageant et je savais me mettre au diapason en manifestant une joie de vivre non feinte. J'aimais cette vie de bohème. C'était un peu comme un voyage en roulotte tractée par une paire d'ânes, sauf que notre moyen de locomotion ne reposait que sur les caprices du vent et notre rayon d'observation la terre vue du ciel. Bien souvent la soirée se transformait en véritable fête. On improvisait un barbecue géant, des instruments surgissaient comme par magie et mes talents de musicien servaient à réchauffer des nuits particulièrement froides. Nous étions au cœur de l'hiver. Au dessus des ballons Vosgiens, le thermomètre afficha un joli moins 25 au petit matin. La flamme qui alimentait le ballon servait aussi de chauffage sinon nous n'aurions pas résisté.

Je compris mieux cette randonnée aérienne et l'accueil quotidien de parfaits inconnus quand Patrice m'expliqua qu'il entamait ce tour de l'Europe hivernal pour alerter les populations (et les autorités en premier lieu) sur le problème des sans abris lors de journées glaciales. La voile de sa montgolfière reprenait le logo qu'il portait sur son t-shirt : une main puissante tendue vers le bas qui secourait une

main frêle en demande de soutien.

- Il y a deux façons de tendre la main. De haut en bas pour aider et de bas en haut pour solliciter. Par notre action, nous voulons que ces deux mains finissent par se rejoindre à l'horizontale. Que celui qui aide reçoive autant de celui qui demande. Chacun a quelque chose à offrir à l'autre, tout le monde peut en retirer un bonus. La vie n'est pas exclusivement faite de biens matériels. Ce qui ne se monnaie pas est souvent le bien le plus précieux.

J'aimais bien cette philosophie. Mais ce dont je raffolais, c'était cette impression de dominer le monde, glissant sans autre bruit que le souffle puissant des gaz qui réchauffaient régulièrement l'air contenu dans cette toile colorée qui nous hissait dans les airs, à distance convenable de paysages modelés par l'homme. On ne se rend vraiment compte de l'influence qu'a ce dernier sur le moindre mètre carré des terres immergés qu'en prenant de la hauteur... et aussi dorénavant sur les étendues maritimes par ces immondes continents de déchets que les marées rassemblent au cœur même des océans. Pourtant, vu de notre habitacle, rien de tout cela : la campagne française n'offrait que douceur et harmonie. Nous évitions les grandes agglomérations autant que possible car nous étions tributaires des caprices du

vent. Globalement nous dérivions au sud-est selon une ligne qui laissait la région parisienne derrière nous, flirtant avec la champagne puis la bourgogne et les premiers contreforts de la Franche Comté.

Patrice avait décidé de faire le tour de l'Europe, en tout cas se balader dans les ciels d'un maximum de pays de l'Union. Il s'arrêterait aux portes de la Russie où il était certainement plus difficile de voler en toute liberté. Je l'aurai abandonné d'ici là. Mon idée était de me rendre à l'hôtel Majestic à Lausanne, toujours à la recherche de Jérôme Lavoisier.

Nous atterrissions en fin d'après midi, de préférence dans un grand pré, parfois sur un parking désaffecté ou un terrain de sport. C'est ainsi que nous débarquâmes en plein match de football dans la petite localité de Chaource, à deux pas au sud de Troyes, sous les acclamations d'un public désenchanté par le score insipide de zéro à zéro entre leur équipe locale et une formation du Nord du département. Notre irruption, en pleine mi-temps, offrit une louable distraction pour la petite cinquantaine de supporters qui trouveraient enfin un sujet honorable de discussion le soir autour du diner. Le lendemain, la petite localité retrouverait son marasme habituel, encore terrassée par le

score sans appel de quatre à zéro essuyé la veille.

A Val Suzon, à quelques encablures de Dijon, nous nous sommes posés en catastrophe dans une clairière d'une forêt domaniale. A Membrey nous avons faillit plonger dans la Saône, nous rétablissant de justesse sur une petite plage grâce à la dextérité de Romain qui, s'il ne disait jamais rien, savait manier l'engin comme personne. Nous nous sommes même posés sur la terrasse de gravier du château d'Oricourt, à un jet de pierre de Vesoul. L'accueil fut, cette fois, quelque peu surprenant.

Un homme en costume du siècle des lumières nous accueillit, droit comme un i, une canne à la main, sur le perron du château qui brillait de tous ces feux, c'est-à-dire d'une armada de chandeliers. Derrière lui, se tenaient deux valets de pied et une soubrette, eux aussi accordés au style vestimentaire passé de mode depuis bientôt trois cents ans.

Comme nous approchions, et sans faire un pas dans notre direction, attendant patiemment que nous nous trouvions juste au pied du perron, l'homme prit la parole. Son élocution était parfaite, son accent celui de la cour du roi Louis XV, ses manières passées d'âge et son français, celui qu'on employait dans les hautes sphères du pouvoir dans la première moitié du

XVIIIème.

- Messieurs, je vous donne le bonsoir. Souffrez que je me félicite et me gargarise de votre moyen de locomotion. Nous vivons une époque folle où l'homme ne sait plus se mouvoir.

Il ne nous tendit pas la main, mais exécuta une sorte de hochement de tête signifiant que nous étions ses invités et qu'il se mettait à notre service. Déjà l'un des deux valets emperruqués s'emparait de nos effets tandis que l'anachronique personnage se présentait selon l'étiquette en vigueur.

- Baron de la Trémolière, marquis d'Oricourt, descendant de feu Joseph-Michel et Jacques-Etienne Montgolfier. Mais pas de chichi entre nous, messieurs.

Il laissa un temps, indiquant qu'il attendait que nous nous présentions à notre tour. Nous n'avions pas le même pedigree à annoncer, en particulier ma propre personne. Cela ne le peina nullement et c'est chaleureusement qu'il nous invita à pénétrer dans sa modeste demeure, selon son humble avis.

- J'aime assez ce château de poche. Vous savez ce que c'est, plus la bâtisse est étendue, plus elle se délabre et demande un personnel nombreux et de choix, chose devenue si rare par ces temps désolés.

Le hall d'entrée annonçait la couleur : nous

étions bien dans un vrai château d'époque, agencé comme en 1745.

- Vous n'avez pas diné, j'espère ? Je m'apprêtais à faire honneur à un poulet broché aux épices. Vous me feriez un grand plaisir en acceptant mon invitation. J'ai l'honneur et le privilège de posséder une cuisinière de tout premier ordre. En revanche, vous excuserez le service. Je suis encore à la recherche d'une vraie servante de bonne facture. Ce sera James, le voiturier, qui endossera le costume de passeur de plats. Il y met de la bonne volonté mais il lui manque ce petit je ne sais quoi qui fait toute la différence. La grâce, sans doute.

Il nous observa un instant, s'étant arrêté soudainement.

- Mais, vous avez peut-être le désir de vous rafraichir un instant ? Hector, montrez donc à ces messieurs leurs chambres et, d'un même élan, vous pourriez les préparer pour la nuit pendant que nous ferons honneur au repas.

Nous suivîmes le dit Hector qui ne prononça pas une seule parole, traversant une salle immense au mobilier d'époque, puis en gravissant le double escalier qui se rejoignait à l'étage d'où partait un couloir qui desservait quantités de petites pièces. Il ouvrit trois portes et nous nous répartîmes chacun dans une. La mienne était propre et suffisamment

vaste pour héberger une famille nombreuse. Le grand lit aux boiseries exceptionnelles devait peser sa tonne, l'armoire frôlait le plafond qui devait bien faire trois mètres en hauteur, une fenêtre aux rideaux beiges donnait sur le jardin où le soleil se noyait parmi les premières courbes des collines Saônoises. Le parquet était parfaitement entretenu, brossé et ciré de frais. Je me demandai de combien de personnel disposait le marquis. Surement une armée.

Moins d'un quart d'heure plus tard, nous étions tous assis à une table qui aurait pu contenir un banquet de quarante personnes en déployant leurs coudes hors de proportion. Mais pour éviter d'avoir à utiliser des porte-voix pour alimenter la conversation, nous nous rassemblions sur chaque aile du marquis qui occupait, comme de juste, la place solennelle, en bout de table.

Nos chaises pesaient sinon un quintal, du moins le poids d'un homme bien bâti et Hector nous fût d'une aide précieuse pour nous permettre de prendre place à une table qui semblait tout juste taillée dans un tronc d'arbre multi-centenaire. Le baron ne risquait pas qu'on lui vole son mobilier : il aurait fallut aux pillards les biceps Popeye.

Nous commençâmes par un potage, un velouté précisa notre hôte, onctueux et parfumé aux

champignons des bois. En bon représentant du royaume de France, le marquis commença par la famille.

- Je suis l'héritier en ligne directe de Jacques-Etienne Montgolfier. Mon nom complet est d'ailleurs Philippe Auguste Maximilien Montgolfier de la Trémolière. Ce dernier patronyme me vient de ma grand-mère paternelle. Je le trouve à mon goût, alors je l'ai gardé. Cela est peut-être un brin excentrique mais j'avoue avoir en horreur la médiocrité du banal et de l'ordinaire.

Ce personnage était excentrique à plus d'un titre et cela allait se confirmer au courant de cette mémorable soirée.

- J'ai trois frères. L'aîné est un procureur de la république ayant une très haute estime de la justice et un pointilleux respect des institutions. Il ne cesse de traquer la corruption en son fief le plus redoutable : l'agglomération Niçoise et la côte d'azur. Son indépendance et son intransigeance lui valent de nombreux ennemis dans le monde politique d'aujourd'hui. Ne m'en veuillez pas si je me permets d'ajouter des propos quelque peu ironiques au sujet d'une république qui se targue d'une égalité de principe. Voyez où nous en sommes deux siècles après avoir renversé une monarchie qui ne présentait pas tant de disparités entre ses sujets.

Le baron eut un petit sourire, de ceux que l'on peut traduire par un « je vous l'avais bien dit ».

- Mon second frère est un journaliste de presse rédigeant des articles de fond sur les dérives du pouvoir et les copinages politiques divers. Si l'on y regarde bien, les deux font un peu le même travail, en luttant pour une même cause : débarrasser cette société libérale de son cortège de parasites et de magouilleurs. Assainir les institutions que l'on devrait regarder comme des exemples. En revanche mon cadet est docteur en sociologie et ethnologue accompli. Il n'hésite pas à payer de sa personne, que ce soit au fin fond de la République Démocratique du Congo qu'au cœur de la banlieue la plus mal famée. Il tente de comprendre l'homme dans la société qu'il a bâtie. Finalement, son rôle n'est pas si éloigné que ça de ses deux frères. Eux tentent de mettre un semblant d'ordre dans une pagaille de garnements indisciplinés, lui ne fait que constater les dégâts.

D'un geste discret de la tête, le marquis fit signe à James qu'il pouvait débarrasser les assiettes vides et présenter la suite.

- Pour ma part, j'ai choisi la politique de l'autruche. J'avoue que cela manque de volonté et de rigueur, je m'en excuse platement. Mais je n'ai pas le tempérament conquérant de mes

frères. J'ai bien tenté de poser ma pierre dans mes premières années, mais cela fut un fiasco complet. Depuis, je vis en reclus. Enfin, pas tout à fait.

James était de retour, portant sur ses deux bras démesurés quatre assiettes bouillantes.

- Du veau Marengo, messieurs. Avouez que pour un royaliste, cela dénote une certaine ouverture d'esprit, n'est-ce pas.

Nous ne comprenions pas.

- Cette recette fut élaborée, comme tant d'autre, par une volonté d'accommoder des restes. Le chef cuisinier des armées Napoléoniennes dû faire un menu avec ce qu'il restait dans les cantines au soir de la victoire de Marengo en Italie. Soit des restes de poulet, des œufs, des oignons et une bonne rasade de coulis de tomate. L'Empereur trouva cela à son goût puisqu'il en redemanda. Ensuite, on remplaça le poulet par du veau, découpé en cubes et qu'il faut absolument fariner avant de faire mijoter le tout et d'arroser copieusement de sauce tomate.

Il accompagna cette leçon d'histoire d'un bon coup de fourchette puis, ayant dégluti et s'étant tamponné le bout des lèvres à la façon d'un diplomate distingué, il nous fit une confidence.

- La cuisine est l'un de mes nombreux passe-temps. Il m'arrive assez souvent de revêtir un

tablier de cuisine et de prendre de précieux cours de table en compagnie de Thérèse, notre chef hors pair. Je vous la présenterai au dessert.

Il fallait reconnaître que les talents culinaires de Thérèse étaient incomparables. On se serait cru dans un trois étoiles sauf qu'ici les assiettes étaient pleines.

Le baron nous regarda fixement avec un petit sourire au coin des lèvres.

- Vous vous demandez certainement pourquoi je suis accoutré comme au XVIIIème.

Il but une gorgée d'un Clos-Vougeot en tous points incomparable et entreprit de nous raconter comment, en plein XXIème siècle, on pouvait vivre comme avant la Révolution.

- Mon métier véritable est géographe. J'ai parcouru le monde dans mes jeunes années jusqu'à l'asphyxie. Géologie, topographie, relevés, évaluations et mesures diverses, observation, analyse, décryptage des lieux. J'ai tant burlingué, si vous me passez cette expression quelque peu vulgaire : voyager ne peut exprimer cette vie trépidante et sans lendemain qui est l'apanage de ceux qui vivent au jour le jour. Quinze ans de cette frénésie ont eu raison de mes désirs d'aventure et mes appétits d'ailleurs. J'ai eu envie de poser mes valises qui ne se résumaient d'ailleurs qu'à un simple sac de marin. Je n'avais pas d'attache,

pas de passé donc pas d'avenir.

Il entrecoupait son récit de belles fourchetées du plat délicieusement cuisiné par la mystérieuse cuisinière dont il ne pouvait s'empêcher de vanter à chaque bouchée les innombrables mérites.

- Si la géographie du monde me comblait tout autant qu'à mes premières années d'étude, celle, plus pernicieuse et malsaine, des hommes me déplaisait et m'excédait au plus haut point. Il n'est pas d'endroit sur Terre où celui-ci ne peut s'empêcher de se considérer comme un roi ou l'arrogant propriétaire de lieux sur lesquels il n'a aucun droit, juste des devoirs. Alors, royal pour royal, j'ai mis un terme à mes pérégrinations scientifiques et je me suis retiré dans cette propriété de famille. Je vis ici avec mes chiens et mes domestiques qui sont devenus, au fil des ans, un peu ma seconde famille. Et puis, je ne suis pas seul. Des amis viennent régulièrement me rendre visite. Des gens qui, eux aussi, ont délaissé le style de vie moderne pour vivre à la manière d'avant la prédominance anarchique et esclavagiste des machines.

Nouvelle interruption, nouveau coup de fourchette, nouvelle gorgée de ce petit vin des coteaux de Bourgogne qui s'accordait parfaitement avec le plat en sauce.

- J'ai créé une association il y a quelques

années. Elle a pour dessein de permettre à ceux qui ont tourné le dos au XXIème siècle de se retrouver. Nous sommes une petite centaine à partager d'autres valeurs que celles, trop commerciales et consuméristes à mon goût, de notre époque dévastée. D'aucuns nous prennent pour des illuminés, des passéistes démodés, sans remarquer qu'eux-mêmes sont prisonniers de rites tout aussi discutables, si ce n'est davantage. Certains ont choisi une vie sans machines, d'autres de s'auto-suffire. Je connais un petit groupe dans les monts d'Ardèche qui vit en tout point comme au moyen-âge, régime alimentaire compris. Il existe même une sorte de tribu vivant comme des sauvages, ayant banni toute possession matérielle, vêtements inclus, ne se nourrissant que de cueillette, de chasse et de pêche. Ceux-là ne font pas partie de l'association, mais ils existent. Pas à Bornéo ni en Amazonie ou au cœur de l'Afrique noire, mais reclus dans une vaste forêt privée du Var. Ils ont la chance de vivre là. Installés dans un espace public, ils seraient déjà en prison. Même si je ne partage pas leur extrémisme, je considère qu'ils ont parfaitement le droit de vivre comme ils l'entendent, à partir du moment où ils ne mettent aucune vie en danger : ni la leur ni celle d'autrui.

Le repas se termina en apothéose par l'arrivée

triomphante du dessert : un baba au rhum si moelleux et parfumé de zeste de pamplemousse, à la crème si onctueuse et fondante que je ne me souviens pas d'en avoir dégusté de si réussi. Mais il me faut reconnaître que ma mémoire est encore inexpérimentée...

Ce fut le prétexte pour nous présenter l'auteur de ces merveilles qui se dégustaient autant avec les yeux et le nez que le palais. Thérèse fit son apparition. Un petit bout de femme affichant dans les soixante quinze printemps et encore mue par une vitalité de jeune fille. Elle semblait s'excuser de ses talents, arborant le sourire timide de celles et ceux qui viennent de décrocher le gros lot sans avoir fait autre chose que forcer le hasard en leur faveur. Son visage doux et impassible ajoutait à une modestie naturelle. Elle ne fut soulagée que lorsqu'elle retourna en cuisine, le seul monde où elle devait se sentir en confiance, maîtrisant tous les éléments, qu'ils se mangent ou pas.

Nous retrouvâmes nos chambres et je passai l'une de mes plus belles nuits.

Cependant quelque chose me contrariait. Depuis ma nouvelle vie, je ne faisais pas de rêves. Je sais bien que, biologiquement, tout le monde a des rêves, qu'ils se déclenchent chaque nuit dans un processus immuable lors de la succession mathématique des cycles du

sommeil. Lorsqu'on pense ne pas rêver, c'est tout simplement parce que l'on ne s'en souvient pas au réveil. Depuis début Janvier, j'avais aussi perdu, à priori, cette mémoire à court terme. Impossible de retrouver une seule image créée par mon cerveau à chaque sommeil. C'était sûrement le même mécanisme qui m'empêchait de récolter des indices sur ma vie d'avant ; une sécurité qui bloquait les frais souvenirs de s'afficher lors de mes nuits, désespérément ténébreuses, tel un ordinateur interdit l'accès aux fichiers sensibles.

Nous repartîmes le lendemain, non sans avoir fait honneur à un petit déjeuner d'anthologie.

Le marquis avait déclamé une maxime avec le plus grand sérieux :

- Au matin, il faut faire un repas de Roi, à midi manger comme un valet et le soir se contenter du menu d'un mendiant.

Précepte qu'il ne suivait en rien, étant donné le festin de la veille.

Œufs à la coque, brouillés, en omelette assaisonnée de différentes herbes et lardons. Corbeille de fruits frais et juteux, forcément cueillis à maturité et cultivés biologiquement. Tendres viennoiseries ou grillades saisies à point. Les meilleurs thés du monde. Du pain grillé, à la fois croustillant et à la consistance moelleuse, œuvre d'un artisan de premier

ordre.

A l'approche de la frontière Suisse, Patrice fit descendre la montgolfière dans un pâturage d'altitude.

- Si tu débarques avec nous sur le sol Suisse, tu risques d'avoir des soucis avec la police. Ils sont très sourcilleux sur le règlement. Nous avons tous nos papiers en règle pour notre Tour d'Europe, dûment visés par les autorités. Mais toi, étant donné que tu n'as pas de carte d'identité, ils t'emmèneront sûrement au poste et, franchement, je doute qu'ils aient une politique suffisamment souple sur la question de l'immigration pour te permettre de poursuivre avec nous.

Je comprenais parfaitement. Pourtant, j'étais décidé à aller faire un tour à l'hôtel Majestic à Lausanne. Je passai la frontière en franchissant une haie d'aubépines. Rien ne laissait deviner que j'avais changé de pays. La nature et son cortège d'animaux et de plantes ne connaissent pas ces frontières arbitraires que l'homme a érigé pour seul prétexte à guerroyer son voisin.

Lausanne n'était pas très éloignée et, dans la journée, j'étais devant un immense comptoir rutilant où trois hommes et deux jeunes femmes officiaient, serrés dans des costumes impeccables, le cheveu court pour les uns, savamment maîtrisés en chignon pour les

autres. Je m'avançais vers la jeune fille blonde.
- Pourriez-vous m'indiquer si Monsieur Lavoisier est actuellement présent dans l'établissement. Jérôme Lavoisier.

Elle marqua un temps, agrémenté d'un très léger sourire et pianota sur une tablette posée devant elle mais masquée par le rebord du comptoir.

- Je suis désolée. Je n'ai aucun client à ce nom qui ne soit jamais descendu chez nous.

Je remarquai qu'une note de méfiance était passée dans son regard lorsqu'elle enchaina :

- Vous a-t-il donné rendez-vous ici ? Il est possible qu'il n'ait pas de chambre. Nous avons un vaste salon...

Je la coupais d'un geste et du ton le plus affable possible, je prenais congé.

Quand je sortis, l'un des deux vigiles équipés d'oreillette me toisa en un quart de seconde, suffisamment pour qu'il puisse me reconnaître s'il avait à me croiser à nouveau.

Jérôme Lavoisier était un homme qui ne m'apportait que des embêtements, pour rester poli. Ne sachant pas où aller, je décidai de retourner à Paris. En tendant le pouce, je ne m'étais pas rendu compte que j'étais placé dans la mauvaise direction. Au lieu de rejoindre Genève, je filais droit vers Bâle en compagnie d'un vieux monsieur qui conduisait sa Triumph décapotable avec un doigté de

grand seigneur.

Nous en étions à deviser sur le comportement du citadin en milieu hostile, c'est-à-dire de l'homme moderne confronté à son environnement naturel quand je repérais une forme orangée dans le ciel, frôlant la cime des arbres, formant une haie séparant deux prés désertés par les vaches qui se protégeaient de la froidure de l'hiver en se serrant dans de vastes étables.

Je sortis de la petite voiture anglaise en remerciant chaleureusement le grand-père, un peu dépité de perdre mon oreille attentive à ses considérations sur la condition humaine moderne. Je fis de grands gestes à l'endroit de la montgolfière qui prenait de l'altitude. Cinq minutes plus tard, j'étais à bord pour un tour de l'Europe. C'est ainsi que je passai le reste du mois, à survoler des contrées glacées et givrées au cœur de l'hiver continental, me gelant les doigts et les orteils mais heureux de vivre cette aventure.

Nous avions survolé la Bavière, fait une incursion en République Tchèque avant de remonter franchement au Nord grâce aux vents dominants. Parvenus en Pologne, nous étions au terme de notre voyage. Gdansk faisait émerger les grues de son port des brumes persistantes, telles des araignées pataugeant dans des marais cotonneux. Au-

delà des chantiers navals, la Baltique se répandait dans des tons ardoise qui n'invitaient pas vraiment à la baignade.

Je fis mes adieux à Romain et Patrice qui devraient attendre quelques jours que les vents tournent au Nord pour continuer leur périple vers la Méditerranée, objectif de leur voyage aérien.

Mars

Je n'avais plus d'économies en poche et me fis embaucher sur un chalutier qui arpentait la Baltique en quête de belles pièces. On pêchait essentiellement du cabillaud, mais quelques spécimens de daurade, des soles bien laides ressemblant à des ectoplasmes mal embouchés, du bar à la robe argentée, des grondins rougeâtres aux têtes de souris, du lieu jaune au dos hérissé de crêtes.

Il ne faisait pas plus chaud sur le rafirot que dans la nacelle de la montgolfière, mais nous avions en plus le désagréable privilège d'être constamment aspergés d'eau glaciale et bien salée, ce qui l'empêchait de geler. Des glaçons pendaient cependant le long du bastingage.

Une fois de plus, je m'étonnai de découvrir que je connaissais sans m'en rendre compte tous les gestes de la navigation maritime. Le chalutier n'avait pas de voiles mais je sentais que je savais aussi manoeuvrer des voiliers et vaquer aux occupations inhérentes à la navigation en haute mer. J'étais préparé. Mais deux obstacles se dressaient devant ma nouvelle occupation : le contact avec le poisson ne me dérangeait pas mais je n'appréciais guère cette humidité de toute heure et il s'avérait que les trois quarts des marins pêcheurs possédaient un relent de racisme à

peine déguisé. Bref, je n'avais pas la bonne couleur de peau. Cela n'aurait pas été grave si je m'étais contenté de me comporter comme un débutant, un bleu qui ne connaissait rien à rien, mais dès la première levée des filets, je m'étais senti parfaitement à l'aise sur l'embarcation. On n'avait pas eu à me dire ce qu'il fallait faire et j'avais le pied marin. Cela convenait parfaitement au capitaine et au chef d'équipage qui voyaient en moi un bon élément alors que lors de mon embarcation ils ne misaient pas cher sur mes capacités et s'étaient dit que je serais l'homme à tout faire idéal, corvéable à merci. Les employés avaient dû penser la même chose : un gars pas très futé qui les dispenserait des petits travaux peu ragoûtants. Très vite, je fis l'objet d'une jalousie de la part de mes collègues qui prirent le prétexte de la différence pour m'ostraciser sur un navire d'à peine quinze mètres où nous dormions tous dans la même salle commune. Je débarquai au bout d'une semaine devant la désolation du capitaine qui perdait un bon élément mais reconnaissait que le collectif pâtissait de ma présence.

- Ce sont des idiots et des ivrognes, mais tu comprends, ils forment une équipe soudée et j'en ai besoin. Tu es une perle rare mais je ne pourrai pas en trouver une dizaine de ton acabit alors je garde les miens. C'est dommage.

Je te souhaite de réussir en mer, c'est le plus beau des métiers.

Il me tapota l'épaule en me confiant un morceau de papier où il avait écrit d'une main tremblante le nom d'un bateau et celui d'un capitaine de ses amis, le tout signé d'une étoile.

Je me présentai devant un bâtiment assez singulier. Le Wild Seas était un navire d'acier ressemblant à ces vedettes de contrôle policier ou, plus exactement, ces bâtiments militaires avec radar incorporé et tout un dispositif de capteurs, de tourelles, d'antennes. On ne devait pas attraper beaucoup de poisson avec ce genre de caboteur.

Je montrai mon bout de papier en guise d'introduction à un gaillard qui transportait à bord des cageots remplis de victuaille. Il me toisa d'un air las et cria d'une belle voix de stentor :

- Gus ! Quelqu'un veut te voir.

Une tête de ballon de football émergea de l'ancre du bateau. Il jeta un œil sur le morceau de papier que lui tendait son compagnon de mer.

Il eut un petit sourire entendu, ce qui allongea horizontalement un visage déjà passablement aplati. On aurait dit une tomate, la comparaison justifiée par un méchant coup de soleil sur le front et les pommettes. Tout

semblait comme comprimé dans sa face : le front plus large que haut, le nez camus, les yeux camards, les oreilles courtes, le menton démesurément étendu, les joues amples et rebondies, la bouche évasée comme un trait horizontal, effet renforcé par l'absence de lèvres. Pour couronner ce portrait tout en largeur, ses cheveux étaient peignés de façon tout à fait singulier : on pouvait penser que leur racine prenait place sur le bord de la tête et qu'ils traversaient le crâne de gauche à droite comme si un coup de vent avait une fois pour toute balayé ces tiges blondes dans le mauvais sens.

Il ne me tendit pas la main mais arbora un sourire amical tout en proférant quelques paroles de bienvenue enrobées d'un fort accent irlandais.

- Il y a toujours quelque chose à faire sur un navire. Des mains supplémentaires ne seront pas de refus, cela nous permettra de vraiment nous focaliser sur nos recherches.

Je n'avais aucune idée de quoi consistaient ces fameuses recherches et l'homme ne m'en donna, sur le moment, aucun début de piste. Le bardage du bateau semblait indiquer que l'on mesurait quelque chose à bord. Jaugeait-on la courbure de la Terre (déjà fait), évaluait-on la force de la houle, enregistrerait-on le chant des baleines, étudiait-on l'intensité du trafic

maritime ou encore appréciait-on les effets du réchauffement climatique sur les océans ?

Le soir même nous fîmes plus ample connaissance autour d'une table dans une petite taverne du port. Nous dégustâmes une sorte de choucroute de la mer, largement arrosée de bière, trop chaude à mon goût.

L'homme au visage ratatiné s'appelait Gustave mais tout le monde lui donnait du Gus, évident diminutif. Il avait fait des études d'astronomie et d'astrophysique et continuait d'apprendre au fil des mois qu'il passait régulièrement sur l'océan. Loin de toute source lumineuse, la haute mer était un terrain propice à l'observation de la voûte céleste ; l'éloignement de la société des hommes et leur inévitable besoin de lumière favorisait l'étude de l'ample mouvement des galaxies. Il se définissait lui-même comme un moine moderne, vivant reclus non pas dans un monastère perché sur une lointaine montagne inaccessible mais au milieu des flots. Ses prières étaient la contemplation du ciel nocturne, sa théologie la compréhension de notre univers.

L'imposant gaillard qui avait passé toute l'après midi à charger le rafiote était lui aussi un scientifique, spécialisé dans le mouvement des planètes et la recherche des trajectoires des diverses météorites qui croisaient notre ciel. Si la Terre devait, un funeste jour, rencontrer un

astéroïde, il le saurait avant tout le monde. Il se nommait Jean Baptiste mais chacun l'appelait Gibé en guise de contraction.

Un troisième luron nous avait rejoints plus tard dans la soirée. Roland, que tout le monde surnommait simplement Ro, était un petit bonhomme frêle aux bras et aux jambes démesurées, spécificité qui accentuait encore cette impression de fragilité de l'ensemble. Je l'imaginai mal face aux forces de la haute mer, en cela je me trompais lourdement. J'appris par la suite que c'était le plus sportif de la bande avec plusieurs traversées à son actif : le Sahara d'Est en Ouest façon Touareg, toute la Mongolie à dos de cheval, la remontée de l'Amazone en pirogue, l'Australie du Nord au Sud, le Groenland en plein hiver. Pour ce qui est de la haute mer, il n'était pas en reste : traversée du Pacifique en radeau, de l'Atlantique en solitaire, tour de la Méditerranée sur une sorte de pédalo amélioré et deux tours du monde.

C'était aussi un scientifique trempé. Il étudiait le cosmos avec une légère préférence pour les super novae, les trous noirs, les espaces parallèles et prenait très au sérieux les théories les plus alambiquées qui soient pour parvenir à en démontrer mathématiquement le non-fondé.

A ce groupe d'astrophysiciens s'était joint un

quatrième personnage haut en couleurs. D'abord son apparence : été comme hiver (et là, nous étions au cœur de l'hiver polonais et je vous jure que ce n'était pas le climat des Antilles), il arborait chemise hawaïenne et short de militaire colonial. Lorsque le soleil faisait son apparition, il sortait un large canotier de paille blonde serti d'un ruban rouge passé.

Ensuite son accent : s'il était né sur les rives du Mississippi, il avait vécu toute sa jeunesse à deux pas de Marseille et en avait hérité à tout jamais l'accent chantant que l'on associe au chant des cigales et aux parties de boules sur le Vieux Port.

Enfin, son activité. Il était le patron d'une entreprise d'eau minérale un peu particulière. Il profitait de l'embarcation pour se rendre au Groenland où il devait superviser l'extraction de blocs de glace datant de quasiment dix mille ans. De cette glace fortement oxygénée, il en tirait une eau si pure qu'elle n'était utilisée que pour agrémenter les meilleures tables des plus nantis de la planète. Son eau ne connaissait aucune bouteille en plastique, même si celui-ci était garanti recyclable. D'antiques chopines de limonade contenaient ce liquide précieux et onéreux. Iceberg, tel était le nom de son produit phare. Mais il commercialisait également d'autres eaux polaires. Sérac

provenait directement de la calotte polaire, Glaciaire était collectée dans le Nord du Canada et, objet de convoitise des milliardaires qui se targuaient de boire l'eau des dinosaures, Banquise était collectée au plus profond du permafrost Sibérien : des carottes de glace prélevées dans le sous-sol gelé en permanence et qui affichaient un âge canonique de plusieurs millions d'années.

Enfin son nom, Barberine, qui évoquait davantage un personnage de dessin animé pour petites filles ingénues. Je n'ai jamais su son prénom.

Nous embarquâmes dès les premières lueurs de l'aube le lendemain. Le cargo ronronnait comme un félin satisfait de la vie. Les trois physiciens se relayaient en permanence à la barre, il n'y avait pas de patron, chose étrange sur un navire qui, même sur des croisières pour touristes, conserve un semblant de hiérarchie. Ils ne vivaient que la nuit. Et, à ces latitudes extrêmes en plein hiver, elles étaient longues, ces nuits. Longues et glaciales. Pour faire bonne figure, je restais à contempler un ciel sans nuage au travers d'une batterie de télescopes et lunettes grossissantes diverses. Il y en avait pour tout le monde.

Nous avions croisé au nord de l'Islande quand le mauvais temps s'installa. C'était prévu. Nous avions bénéficié d'une grosse semaine de

temps idéal pour l'observation des confins de l'univers visible, maintenant il était temps d'accoster sur les côtes du Groenland où, c'était convenu, je suivrais Barberine dans ses recherches de glace d'une pureté exceptionnelle.

La navigation s'était déroulée au mieux jusqu'à présent et le grain annoncé n'était pas de la trempe de ces tempêtes que peut connaître l'Atlantique nord dans ses pires journées.

La couche nuageuse interdisant toute étude du ciel, nous nous délassions autour d'une table, une demi-douzaine de cartes à jouer dans les mains lorsqu'un bruit fantastique ébranla la carlingue. Nous nous précipitâmes sur le pont : du ciel pleuvait des grêlons de la taille d'un bon pouce. Ils n'étaient pas très nombreux et fendaient l'air comme des balles de fusil.

Soudain je vis un grand éclair déchirer les nuages. A la différence de ces éclairs d'orage, il traçait droit dans sa verticalité, sans les cassures caractéristiques des éclats liés aux chaudes journées d'été. Une boule de feu vint percuter les vagues dans un formidable plongeon qui causa un grand remous autour du point d'impact. Une trainée de vapeur se répandit à la surface des eaux comme si celles-ci avaient été portées brusquement à ébullition. Un fracas d'une ampleur

assommante, à qui aucun superlatif ne pourrait rendre hommage, nous fit sursauter tous les cinq. A l'endroit de la percussion, l'eau bouillait encore tandis que des fumeroles s'élevaient dans le ciel chargé. Un volcan sous-marin n'aurait pas présenté un aspect différent.

Gibé murmura pour lui-même :

- Une météorite.

Tout le monde avait compris. Je n'avais jamais assisté à tel spectacle et mes compagnons auquel le hasard avait voulu qu'ils soient témoins de pareille collision n'en avaient jamais rencontré de la sorte.

Il se passa deux minutes dans un silence de mort puis, un premier impact sur la tôle du bateau, suivit de trois ou quatre pendant une minute. Des morceaux de charbon rebondissaient sur la carlingue dans un bruit de vaisselle qu'on casse, plus exactement de gamelles frappées par un marteau. Déjà Ro avait attrapé une épuisette et partait dans une chasse aux papillons inédite.

Gus était allé chercher des cirés pour nous protéger d'une averse qui s'intensifia très rapidement. Des pièces parfois grosses comme un poing d'enfant, la plupart du temps pas plus épaisses qu'un pouce frappaient la tôle d'acier dans un crépitement de fin du monde. La scène aurait été effroyable si l'agitation de

mes compagnons de route n'était à ce point comique.

Ro continuait de récolter les pépites incandescentes avec son filet de pêche, Gus et Gibé se servaient de tout récipient pouvant contenir des fragments chauffés à blanc, en évitant soigneusement d'en toucher un seul avec leurs mains. Barberine n'était pas en reste et tentait de piéger cette pluie de roche comme il pouvait. Il avait enfilé d'épais gants de travail, sûrement récoltés sur les chantiers navals de Gdansk. C'était passablement comique, ces quatre énergumènes bardés de diplômes et scientifiques avertis qui se comportaient comme une bande de garnements lâchés dans la nature après deux mois calfeutrés dans une salle d'étude. Ils cavalaient en tous sens sur le pont, la tête penchée sur le ciel qui nous bombardait de précieux cailloux de fer. Je me joignais à ce ballet improvisé et passablement burlesque sans rien comprendre.

L'explication me fut livrée un quart d'heure plus tard, lorsque l'averse métallique cessa aussi vite qu'elle avait débuté.

L'éclair suivit du plongeon d'une boule de feu était une météorite, ça je l'avais bien compris. Les grêlons en feu n'étaient que les poussières qui accompagnaient sa désintégration partielle en traversant l'atmosphère. Et, en ce qui

concernait la première averse de glace cette fois, c'était juste la transformation rapide des gouttelettes contenues dans les nuages qui s'étaient condensés sous l'effet d'un chaud et froid provoqué par l'onde de choc de la météorite. Je ne rentre pas dans les explications de haute volée qui me furent servies, c'est tout juste si on ne m'infligea pas quelques équations pour bien me faire comprendre cet étrange phénomène qui était, d'après Gus et Ro, l'effet étonnant d'une simple logique scientifique.

Mes compagnons exultaient. Ils auraient découvert le trésor des Templiers qu'ils n'auraient pas été plus heureux. Les divers fragments récoltés, bien vite refroidis par la température polaire au dehors, passaient maintenant de main en main, entrecoupés de silences éloquents et d'exclamations victorieuses.

Pour un astrophysicien ou un simple amateur de voie lactée et d'étoiles scintillantes, tout ce qui peut tomber du ciel est une manne inouïe, un cadeau des Dieux, d'autant que, statistiquement, il est hautement improbable de recevoir un caillou venu d'en haut sur la tête, n'en déplaise aux Gaulois.

C'était donc notre première soirée passée à l'intérieur depuis que nous étions partis, à examiner sous toutes leurs coutures ces

morceaux de caillou qui ressemblaient davantage à des échantillons de métal mal finis, des rebuts tout droit sortis des hauts fourneaux Lorrains. Et c'était bien ça : du métal déformé par l'entrée dans l'atmosphère, porté à blanc puis refroidi selon les principes de la thermodynamique. La discussion qui s'en suivit dérapa sur des considérations cosmiques de grande ampleur. J'eus droit à la panoplie complète des théories en vigueur à ce jour.

Le Big Bang, pour commencer, sorte de Mont Blanc de la communauté scientifique : une référence, certes, mais trop galvaudé par d'incessantes vulgarisations et puis, quoi que l'on fasse, on ne saura jamais, du moins dans l'état actuel des connaissances des lois de la physique, ce qu'il s'est réellement passé avant que la lumière ne s'échappe, quelques milliers d'années après tout de même. On glissa donc tout naturellement vers ces trous noirs qui sont, du moins certains le prétendent, de minis Big Bang en puissance, avalant toute matière jusqu'à emprisonner la lumière : les photons n'y résistent pas. On évoqua l'expansion de l'univers et son accélération désormais démontrée. On cita Stephen Hawking, récemment disparu ; l'un des esprits scientifiques les mieux éclairés, doté d'un humour tout britannique et atteint d'une forme rare de sclérose qui faisait de son corps

une sorte de déchéance monstrueuse tandis que son cerveau fonctionnait à son optimum.

Barberine participait au débat en tant que candide. Moi, j'écoutais, fasciné par tant de passion autour de questions que la majorité des mortels ne se posaient pas, n'imaginant même pas l'existence au-dessus de leurs têtes. Vers deux heures du matin, ayant palpé et manipulé sans cesse ces petits cailloux de métal fusionné, on aborda la théorie des cordes, les équations de Planck et d'autres sujets trop obscurs pour moi. Cette gymnastique du cerveau atteignait un niveau olympique, j'étais largué. Les étoiles ne m'éclairaient plus. Toutefois, quand Gus évoqua la possibilité d'univers parallèles, je me réveillai. Tout était une question de temps. C'était lui le grand maître, lui qui avait toujours le dernier mot – et sûrement le premier, du reste. Ne parlait-on pas d'espace-temps ? Le temps fabriquait de l'espace, était à l'origine de la matière. Il en était le grand régulateur. Peut-être était-il Dieu ?

Nous vivons dans une infime partie de l'univers connu, qui ne représente peut-être qu'un plus infime point dans ce que l'on pourrait appeler l'univers des mondes. Et si, à chaque millième de seconde, un nouveau monde se créait ? Si, à chaque pensée, même pas un acte, juste une poignée de neurones qui

se connectent entre eux, un univers naissait, issu d'une possibilité, juste une potentialité de futur différent du notre ? Si, par un tour de passe-passe, on trouvait le moyen de pénétrer dans ces autres mondes ? Peut-être la mort en était-elle la porte ?

Je me réveillai avec une sacrée gueule de bois, saoulé de toutes ces excentriques envolées. J'avais passé une partie de la nuit avec des fous, des fous qui maniaient des équations comme on met un pied devant l'autre pour avancer, comme on respire.

En milieu de matinée, un étrange bruit vint du dehors. Comme une sorte de siphon qui s'écoule doucement suivit à intervalles réguliers d'un puissant jaillissement d'eau, plus exactement d'une averse de grésil. Gus sortit le premier. Chacun lui emboîta le pas. Ro affichait un petit sourire en coin. Il savait.

Une fois sur le pont, on ne remarqua rien pendant cinq secondes. Une vraie mer d'huile, pas une seule vague, pas le moindre clapotis. Alors, à moins de quinze mètres du navire, émergea sans le moindre remous une forme bleutée tirant sur un gris plus ou moins foncé. Le mastodonte faisait quatre ou cinq fois la longueur de notre bâtiment. Nous nous sentions d'un seul coup bien faible face à ce qu'il faut reconnaître comme le plus gros mammifère vivant encore aujourd'hui.

Une baleine bleue nageait avec une souplesse incroyable. J'aurais causé plus de remous dans cette eau paisible. Elle plongeait à intervalles réguliers, danse métronomique, d'une beauté irréelle, d'une majesté sans pareille. A chaque immersion, un jet de vapeur s'échappait du haut de sa tête. Ro connaissait bien le processus.

- Elle respire. En deux ou trois secondes, elle peut remplacer 90% de l'air contenu dans ses poumons. Cette vapeur d'eau expulsée au contact de l'air froid se transforme en fines gouttelettes et parfois, comme ce matin, en minuscules billes de glace, donnant cette impression de grésil qui fouette la surface.

Mais, que l'on découvre pour la première fois ce spectacle inouï ou qu'on l'ait vu des dizaines de fois, tout le monde restait bouche bée, en silence, à contempler cette formidable force de la nature qui se mouvait avec une souplesse infinie. On aurait parié qu'elle était heureuse de notre compagnie, qu'elle la recherchait même. Ro parlait à voix basse, comme dans une église.

- Il n'y a qu'à voir une seule fois dans sa vie l'élégance d'un monument de 170 tonnes lancé à quinze kilomètres heures (parfois plus) pour se rendre compte que l'homme qui l'a décimée pendant des siècles n'est vraiment qu'une raclure immonde.

L'animal se rapprochait un peu, prenant bien soin de ne pas frôler notre embarcation même s'il nageait avec une douceur de coton.

Alors, au loin apparut un second jet de vapeur d'eau. Une deuxième baleine bleue, légèrement plus fine que celle que nous avons devant nos yeux hypnotisés, nageait de concert. Au cours des cinq minutes suivantes, nous dénombrâmes cinq individus qui avançaient à notre rythme dans un ballet synchronisé d'un panache époustouflant. Ro ne parlait plus. Il était, malgré son expérience d'un tel spectacle si rare, aussi ému que nous tous. J'avais des frissons qui me parcouraient l'échine, descendant jusqu'au bout des orteils et je jure que le froid n'y était, à ce moment là, strictement pour rien. Petit à petit, les cétacés dévièrent de notre route. Une heure plus tard, transis de froid et encore tout à notre intense émotion, nous regagnions la chaleur de la cabine, la tête emplie de sentiments de compassion comme jamais on ne peut en ressentir. Parfois, pour ne pas dire souvent, les animaux ont ce pouvoir apaisant sur l'homme. On peut appeler ça de l'amour.

Le mauvais temps s'installait tandis que nous approchions des côtes du Groenland. Le printemps n'était pas encore une espérance sur ces étendues glacées. On en aurait douté du

réchauffement climatique. Moins quatorze sous un ciel bas qui gommait les couleurs. Même les maisons en bois aux couleurs vives que l'on rencontre sous ces latitudes, semblaient ternes, moroses, tristes. Il fallait pénétrer à l'intérieur pour que la chaleur humaine vous réchauffe mieux qu'un feu de cheminée.

L'équipe se sépara. Comme convenu, j'allais suivre Barberine en compagnie d'un couple d'esquimos qui nous servirait de guide sur la banquise. Le jeune patron de la société des eaux de prestige allait prospecter afin de découvrir de nouvelles sources gelées. Je me demandai si, par ces temps de dérèglement climatique, on lui accordait le privilège d'exploiter la glace de la banquise qui fondait à vue d'œil.

- La plupart du temps nous utilisons la glace des icebergs. Et encore nous ne prélevons qu'une infime partie de ces véritables montagnes de glace. Un seul de ces mastodontes pourrait désaltérer une ville moyenne, Bordeaux ou Grenoble, pendant un an. D'autre part, j'ai un contrat avec les autorités Groenlandaises. Je leur réserve un joli pourcentage sur l'exploitation qui reste, somme toute, marginale : ces eaux sont la Rolls du marché, il est important de ne pas trop produire, afin de conserver une certaine

rareté. L'an dernier nous avons écoulé pas plus de cent cinquante mille bouteilles. Cent cinquante mètres cubes. La consommation annuelle d'une famille américaine. Dérisoire.

Je compris alors que le monde allait à sa fin, plus exactement à sa soif. Et je me rappelai ce que Gus m'avait appris le soir de la météorite : il y a plus d'or et de métaux précieux dans l'univers entier que d'eau.

Nous étions partis une semaine avant le printemps officiel, celui du calendrier. Car, sur place, l'hiver régnait en maître avec bourrasques de vent, grésil qui nous cinglait le visage et températures estivales si l'on omettait le négatif.

Pendant dix jours, nous arpentâmes des étendues glacées sous un ciel maussade. Le blizzard ne parvenait pas à traverser nos fourrures synthétiques mais gare à ne pas ôter trop longtemps nos gants et relever nos capuches. Harnachés comme les conquérants des pôles, nous avançons systématiquement face au vent. Les Dieux n'étaient visiblement pas avec nous. Mais nous n'étions pas là pour faire du tourisme. Barberine semblait dans son élément. Il s'épanouissait dans la tourmente. Il lui fallait lutter constamment contre les éléments pour se sentir vivant. Comme en haute mer, s'il avait choisi de devenir marin, en plein désert s'il avait été marchand touareg

ou au cœur de la jungle afin de répertorier les espèces encore inconnues avant qu'elles ne disparaissent. Le soir, nous nous abritons dans un igloo que nos deux guides bâtissaient en moins de deux heures. Privilège des itinérants : camp des hommes du désert, tipis des tribus amérindiennes, cabanes de bambous des peuplades primaires. L'igloo était l'habitat excellent en ces contrées inhospitalières. Simple à construire lorsqu'on possédait la technique, très bon isolant et très rapide à élever. Nous étions au XXIème siècle : nous avançons sur des motos neige et nous utilisons des tronçonneuses pour découper les blocs de glace que les eskimos empilaient avec un savoir faire remarquable.

Inouk nous conta une histoire vraie. Il y a deux saisons, une équipe en perdition au cœur du pays avait pu être sauvée de justesse grâce à leurs téléphones satellites et une fenêtre de beau temps pendant 24 heures. Il avait fallu en revanche abandonner la meute de chiens sur place. Un jour d'Avril, soit quatre mois plus tard, on vit débarquer dans un petit village de la côte, cinq chiens n'ayant plus que la peau sur les os, le poil terne et visiblement épuisés. On les soigna du mieux que l'on put. Un seul ne put survivre. Les quatre autres rescapés retrouvèrent leur maître deux mois plus tard. Il avait fallu tout ce temps pour

retrouver l'équipage. Ce fut des retrouvailles émouvantes. Et l'on supposa que la meute avait dû creuser des abris dans la neige dure, sûrement chasser le peu de gibier disponible sur ces étendues gelées mais ne mangeant pas tous les jours à leur faim. Ils avaient parcouru deux mille kilomètres en plein hiver. Tandis qu'on les croyait changés en statues de glace, ils luttèrent pour leur survie mais surtout pour retrouver leurs maîtres.

Nous n'avions pas de chiens et Inouk pouvait réparer la moindre panne sur les scooters des neiges. Nous jouissions donc d'une sécurité toutefois bien relative. La moindre erreur coûtait cher dans le grand nord. Nous traversâmes des collines à peine marquées, croisâmes une station d'observation scientifique passablement abandonnée et toujours ce blanc laiteux sous nos pieds et sur nos têtes. A certains moments, je ne savais plus très bien où je me trouvais. Étais-je seulement encore vivant ? Barberine exultait lorsque nous découvriions de belles étendues de glace, sûrement jamais encore foulées par le pied humain, juste quelques griffes d'ours. Et encore.

Parlant d'ours, nous en remarquâmes quelques uns, solitaires à la démarche balourde. Mais Inouk nous mettait en garde devant ces peluches lourdaudes. Sous leur épaisse

fourrure, ils dissimulaient de formidables muscles de prédateur, capables de déchiqueter un corps en deux coups de griffe. Leur nonchalance était aussi un leurre : ils pouvaient bondir jusqu'à quarante à l'heure sur une courte distance, mais suffisamment importante pour nous mettre en danger. Une seule règle : ne surtout pas s'approcher. L'animal nous avait, de toute manière, détecté bien avant que nous puissions le voir. Il savait notre présence. Tant que nous ne pénétrions pas dans son espace vital, il n'allait pas dépenser de précieuses forces pour le simple plaisir d'attaquer. Et Una, sa compagne, confirmait :

- Un animal sauvage doit dépenser quasiment toute son énergie à trouver de quoi manger et pouvoir se reproduire. Ce sont ses deux objectifs. Il ne va pas perdre des calories par moins trente à jouer avec des gugusses qui tournent autour de lui. Aucun animal ne se bat pour des broutilles, contrairement à l'homme. Mais si on l'attaque, il riposte. C'est simple comme bonjour.

Nous nous contentions d'observer le grand ours polaire en quête de nourriture. Una nous rassurait :

- La viande d'homme ne contient pas assez de graisses pour lui. Nous ne risquons rien. Enfin, jusqu'au jour où les phoques auront disparu. A

défaut de grives, on mange des merles (traduction approximative des propos de la jolie eskimaude).

Nous étions tombés presque par hasard sur un site vraiment magnifique. Quelques pics de glace émergeaient d'une sorte de vallée creusée dans l'étendue gelée. Une vraie cathédrale de verre opaque aux reflets bleutés tirant parfois sur le mauve et le rose pale lorsque l'éclat du soleil, gagnant chaque jour plus de vigueur et d'altitude, illuminait cet étrange enchevêtrement de glace. Cet endroit était magique, oublié des hommes. Fallait-il que nous soyons encore de vraies brutes mal dégrossies pour tout saccager partout où nous imprimions nos pas ? Bien sûr, on pourra toujours répondre par Michel Ange, Mozart, Hugo, Renoir et Einstein. Mais que valent ces valeureuses exceptions face aux guerres, à la pollution à grande échelle, au pillage de la biodiversité, à l'asservissement du plus grand nombre pour quelques privilégiés ?

Barberine, malgré son statut de chef d'entreprise s'approvisionnant directement sur qu'offrait la planète, ne participait pas à ce gigantesque chantier de démolition. Il savait prélever à juste mesure. De surcroît, il aimait son travail et ça se sentait. Il affichait une modestie de l'excellence dans ce qu'il

accomplissait.

Depuis la veille, la température affichait un affolant moins cinq – la canicule pour cet endroit givré. Un courant d'air plus doux encore s'engouffrait dans les méandres du site que nous découvrions, les yeux ronds comme des billes. Même Inouk et Una ne connaissaient pas ce coin béni des Dieux. Il était d'ailleurs assez probable que cette architecture spectaculaire soit le fait du gel au début de l'hiver, sculpté par les forts blizzards. La nature a toujours eu plus d'imagination que l'esprit humain, si éclairé soit-il.

Cette relative douceur agissait sur la glace. Ce n'était pas encore la fonte ni la débâcle mais on entendait gémir parfois ces grandes parois lisses et rectilignes. Nous nous enfoncions plus profondément encore au cœur de ce glacier improvisé. Barberine calculait que la glace mettrait bien deux ans avant d'atteindre la côte. Pas question bien sûr de déployer des moyens titanesques pour venir récolter le joyau dans son écrin : cela coûterait plus que de raison et les autorités ne le permettraient pas de toute façon. Il fallait s'armer de patience et prévoir une récolte d'ici deux saisons. Tel était le travail de prospective. Barberine avait toujours deux ou trois coups d'avance. Et si, entre temps, un événement imprévisible survenait, tant pis. Il y avait une

part de hasard dans son activité. Et ce n'était pas pour lui déplaire.

Nous avançons sur nos gardes. Les parois se rapprochaient, ne laissant plus qu'un mince passage. Nous cheminons maintenant au cœur d'une confusion de séracs, ces blocs grands comme des immeubles qui menacent de s'effondrer sur la tête d'alpinistes chevronnés dans les Alpes ou en Himalaya. Ici, ils semblaient plus stables, la pente étant moins prononcée. Mais il fallait tout de même faire attention et réagir au plus vite si les conditions se détérioraient : craquements et grondements plus contrastés, filet d'eau qui suintait, courant d'air plus doux, changement de texture et de couleur de la glace. Nous étions tout les quatre sur le qui vive.

Barberine marchait en premier, je suivais et le couple d'esquimos assurait en alternance l'arrière garde. Ils étaient de plus petite taille que nous, un peu râblés mais affichant sûrement quinze kilos de moins qu'un indo-européen typique ou un africain modèle. Il n'empêche que le sol se brisa sous les pas de Inouk qui glissa dans une crevasse dans un bruit de saladier en cristal qui se brise sur le carrelage. Son cri s'évanouit dans les profondeurs tandis que Anu se retint des deux bras à un bloc sur sa gauche. Elle n'osait pas faire un geste. Nous avons fait volte-face juste

assez rapidement pour la voir disparaître à son tour, étreignant le rocher de glace dans sa chute.

Nous nous approchâmes prudemment et délicatement. Le trou n'était pas très profond et, heureusement, partait de biais comme un toboggan, masquant nos deux guides qui nous rassuraient déjà d'un tout va bien en version originale : dans une situation extrême, la langue maternelle reprend obligatoirement ses droits.

Barberine, en homme avisé et rompu à l'expérience des prospections délicates avait tout prévu : deux paires de crampons, un piolet, trente mètres de corde de douze millimètres, un réchaud à gaz, une couverture de survie et même une de ces fusées de détresse bien pratique lorsqu'on se trouve à moins de cinquante kilomètres d'une tour de guet ou encore dix kilomètres de toute présence humaine – autant dire, parfaitement inutile dans notre situation.

Il enfonça fermement deux broches à glace pour assurer l'opération de secours. Il enfila un baudrier, s'attacha par un mousqueton au fil d'Ariane qu'il avait laissé tomber dans le boyau tandis que je rassurai le couple : on allait venir les chercher.

Je restai à la sortie pour rapatrier plus facilement les spéléologues amateurs d'un

jour. Il fallut deux minutes à Barberine pour rejoindre les deux eskimos qui n'avaient, eux, mis que cinq secondes pour rouler au fond de la crevasse. Il prenait toutes les précautions possibles mais on sentait une grande habitude dans l'utilisation de rappels. Nous communiquions de vive voix et bientôt je vis remonter Anu, le visage constellé de paillettes de givre. Je l'aidai à se consolider sur le rebord du conduit quand une fissure se dessina sous mes pieds et zigzagua vers la plus proche paroi. Il y eut un craquement. Avant même que je ne puisse pousser Anu et m'élancer derrière elle, le sol se déroba à nouveau.

Il y eut un fracas de tous les diables. Ma première pensée fut que nous avions déclenché une avalanche de glace qui avait enfoui définitivement Barberine et Anouk restés au fond.

Se noyer dans la neige gelée et la glace a cela de commun avec le fait de recevoir une lame d'océan sur le coin de l'œil : mis à part un effet « machine à laver » que les éléments plus solides ne permettent pas, on a du mal à se repérer. J'ai espéré un instant que le choc m'avait rendu la mémoire : peine perdue, je me relevai au milieu des gravas gelés avec un ce même passé de nouveau né. Aussitôt, je tentai de découvrir où étaient enfouis mes compagnons d'infortune en pataugeant dans

cette soupe de glace. Réchauffé par l'énergie que je déployai sans compter, je ne ressentis pas le froid, il me semblait même que la température s'était accrue de quelques degrés. Tandis que je sondai comme un dératé la petite caverne où nous avions atterri, quelque chose bougea dans mon dos. En me retournant je vis Barberine et Anouk soutenant Una qui souriait de la bonne fortune dont elle avait été gratifiée. J'étais le seul à avoir pris un autre chemin, un second boyau qui menait dans la galerie où je m'échinai en vain.

Una était passablement sonnée mais n'avait rien de cassé. Je pris le soin de m'inspecter : juste quelques coupures superficielles dues au tranchant de la glace. Barberine et Anouk présentaient les mêmes estafilades, sans aucune gravité. Elles n'auraient raison que de la petite boîte de pansements que nous transportions. Après quelques minutes de récupération, d'auscultations diverses et de repérage des environs, Barberine entreprit de sortir de ce trou. Mais s'il savait manier une corde et se débrouiller avec paire de crampons aux pieds et un piolet en main, il n'était pas spécialement alpiniste et ses tentatives d'escalade de parois devenues résolument verticales après que ce glissement ait détruit le boyau qui nous avait servi de toboggan demeuraient vaines.

Je proposai mes services.

- Tu sais grimper ?

Je haussai les épaules. Depuis trois mois, je découvrais chaque jour l'étendue de mes capacités, qui m'étonnaient en premier lieu. Alors, pourquoi ne pas essayer cette nouvelle spécialité ?

J'enfilai le baudrier, chaussai les crampons et maniai le piolet pour tailler quelques encoches qui serviraient de minuscules marches afin de m'élever. Apparemment je maîtrisais la technique. Mes gestes étaient précis sans perte inutile d'énergie. Si ce n'était pas mon métier, il était fort à parier que ma vie se déroulait en montagne. Je savais skier et n'étais pas manchot sur des sols glacés. Bref, je pouvais me sortir de situations délicates. Si cela nous rassura tous sur le moment, cette prédisposition débrouillarde m'inquiétait quant à savoir quelle était mon occupation régulière. Services secrets comme quelqu'un me l'avait prédit en plaisantant ou, plus sûrement, devais-je être un bon élément de l'armée. Mais laquelle ? Il y a les armées qui protègent, qui sécurisent, qui aident et les autres, plus mercenaires ou fanatiques, qui tuent.

J'installai trois broches à glace sur la voie inédite que j'étais en train d'ouvrir, m'agrippant comme je le pouvais, un seul

piolet en main. Ahanant comme un phoque qui se hisse sur la banquise, manquant de perdre le précieux équilibre à maintes reprises, sachant que mes compagnons de galère m'épiaient et reportaient tous leurs espoirs sur ma dextérité, je gagnai de la hauteur, centimètre après centimètre. Il ne fallait pas se presser, plutôt bien assurer les relais, la sécurité avant tout. Je n'avais pas droit à l'erreur.

C'est alors qu'à mi paroi, deux paires d'yeux me fixèrent intensément. Je faillis tomber à la renverse. Là, dans la glace opaque, deux corps enchâssés pour l'éternité me regardaient sans comprendre. Il leur eut été difficile d'émettre un jugement quelconque ou même reprocher quoi que ce soit, pourtant leur regard semblait m'accuser de leur déveine. Eux n'avaient pas eu la chance de s'en sortir, apparemment. Cela me galvanisa et, dix minutes plus tard, j'installai fermement la corde par laquelle, l'un après l'autre, mes compagnons de détresse sortirent de la caverne glacée, éprouvant au passage des deux inconnus qui nous dévisageaient sans ciller un grand frisson qui leur parcourait l'échine de haut en bas ou inversement.

Il fut entendu que je n'accompagnai pas la petite délégation qui alla déclarer cette macabre découverte aux autorités. Je n'avais

toujours pas de papiers en bonne et due forme et je me demandai même comment j'avais pu traverser toute l'Europe et la mer du Nord sans ce sésame moderne. Il fallait absolument que je rencontre ce Jérôme Lavoisier. Lui seul pourrait me dire qui j'étais, j'en étais convaincu.

4 - Avril

Le nez au vent, face au crépuscule, humant les embruns qui me fouettaient de temps en temps le visage, me voilà sur la proue d'un voilier parti pour faire le tour du monde.

J'exagère à peine.

Je m'étais embarqué depuis Ammassalik sur un petit cargo qui assurait la liaison avec le Canada. A Montreal, je sautai sur un trois mats qui filait plein sud.

A bord, une bande de fêlés comme je commençai à les apprécier : un clan qui se moquait bien de la rentabilité, du rendement, de la productivité et de l'accumulation à outrance. Pourvu qu'ils aient assez pour vivre leur passion, cela leur suffisait.

La moyenne d'âge n'était pas très élevée, excepté un vieillard au visage de marin : teint buriné, rides autour des yeux, nez long et volontaire, front haut et volontaire, menton fier et obstiné, même ses oreilles avaient un côté déterminé. On racontait tant et tant de choses sur son compte. Certains prétendaient qu'il avait été pirate, directeur de zoo, mercenaire et tueur à gages. On lui prêtait des activités clandestines à la limite de la légalité, voire franchement répréhensibles. D'un autre côté, on supposait qu'il avait été un homme de l'ombre dans les antichambres du pouvoir en

Russie, intrigant à la Maison Blanche, oeuvrant dans les coulisses de l'Élysée ou encore complotant pour Buckingham Palace. On finissait par parler de services secrets. On lui supposait toutes sortes d'aventures rocambolesques. Il aurait été l'amant de plusieurs grandes stars du cinéma américain : Jane, Rita, Gene, Audrey, Grace ou Marilyn. Sous un pseudonyme, il aurait composé quelques chansons pour les Beatles et Elvis.

Il était une légende vivante, entretenant le mystère de ses supposés exploits par un mutisme d'où s'échappaient parfois quelques phrases pétries de philosophie authentique. Il n'était pas réellement capitaine, plutôt vaguement anar, mais tout l'équipage était à ses ordres non formulés. Un bel exemple de société où chacun savait ce qu'il avait à faire et n'empiétait pas sur son voisin, ne montrant aucune jalousie ni aucune envie malsaine. Il y avait un côté hippie dans cette communauté où se mêlaient trois filles et cinq garçons, moi compris.

Leur moyen d'existence était de proposer une croisière un peu particulière à de riches décideurs qui avaient envie d'un peu de rugosité dans leur vie, un retour aux sources sans pour autant sacrifier à leur petit confort. Les cabines des invités étaient spacieuses, affichant des boiseries rutilantes et une

décoration typique des siècles passés où la navigation sur les mers et océans restait alors une véritable aventure. Il n'y avait pas de piscine ni de spa, mais une salle de jeu un brin clandestine (tout disparaissait par enchantement lors des accostages) et une table garantie trois étoiles.

Marc, un grand dadaïste aux origines viking, faisait office de chef cuisinier. Levé à quatre heures du matin, il pêchait lui-même les poissons qu'il accommodait lors des repas. Il était secondé par Julie et Patrick, vaguement en couple. Julie s'occupait des petits déjeuners où paniers de viennoiseries côtoyaient corbeilles de fruits exotiques. Ses cafés embaumaient l'antique trois mats jusque sur le pont, et ses préparations de chocolat à la cannelle n'avaient pas à rougir de leur réputation parmi la clientèle aisée.

Au programme de ces croisières qui s'étalaient d'une semaine à dix jours, toujours situées dans la mer des Caraïbes, autour des Bahamas, Cuba, la Jamaïque, contournant Porto Rico et poussant jusqu'à la Barbade : pêche traditionnelle, stage de matelot, observation de la faune aquatique et marine mais surtout farniente, abrégé de séances de tai-chi et mouvements zen pour les dames, de dégustation de cigares pur havane et d'alcools forts pour les messieurs. Tout le monde se

retrouvait le soir autour d'une table de jeu, à écouter tangos et samba qu'interprétaient un vrai orchestre. Quelques couples esquissaient quelques pas de danse. La belle vie. Comme dans les années vingt.

Arthur, le vieil anar, imposait une tenue vestimentaire à tout l'équipage ainsi qu'aux invités qui se pliaient de bonne grâce à ses désirs. Le navire comprenait une garde robe conséquente pour faire face au manque de préparation de certains, mais les passagers, connaissant maintenant le principe, se présentaient en tenue XIXème : redingote, costume et chapeau de rigueur pour les messieurs, robe de flanelle et ombrelle pour les dames. En montant sur le pont de ce navire tout droit sorti de siècles désormais révolus, on changeait de peau et parfois cela avait une incidence sur la mentalité des voyageurs. On embarquait non pas pour une simple croisière en haute mer, mais pour un véritable voyage dans le temps, remontant aux périodes d'avant ce capitalisme sauvage qui puisait ses racines justement dans ces années où le commerce mondial prenait son essor grâce aux navires marchands de ce type. Il était singulier de constater que de véritables fortunes voisinaient avec une bande d'altermondialistes dans un espace limité. Tout le monde y trouvait son compte. Les dirigeants de

l'économie moderne retrouvaient une simplicité et une authenticité que leurs fonctions empêchaient de vivre au jour le jour. Les pseudo hippies pouvaient vivre leur passion grâce au prix exorbitant dont était facturé la croisière. Monsieur et madame tout le monde n'auraient jamais pu s'offrir ne serait-ce qu'une seule journée à bord. D'autre part, ils pensaient que cette proximité, ce plongeon dans d'autres valeurs, une autre époque, un autre style de vie (même s'il ne remettait pas directement en cause leur statut) auraient le don de faire changer d'un iota leur façon de penser et, par là, d'agir. Cette bande loufoque avait décidé de dynamiter le système non pas en lui opposant une lutte plus ou moins armée, à l'efficacité douteuse, pas davantage en minant de l'intérieur des rouages trop bien huilés pour se gripper, mais de semer directement au plus haut niveau, dans ces têtes pensantes, du moins dirigeantes, un petit virus qui pourrait se développer ultérieurement, insérer les germes d'un monde basé sur davantage de compassion, de simplicité, d'humanité. En partant du principe qu'une immersion dans un monde différent pouvait agir même sur des personnalités bien marquées, qu'un environnement dépaysant parvenait à modifier un comportement trop longtemps englué dans des habitudes tenaces,

on espérait pouvoir changer un tout petit peu le monde, et par effet boule neige réussir là où tous avaient échoué. C'était peut-être illusoire. Ils n'étaient peut-être qu'une bande d'utopistes rêveurs de lendemains qui chantent, mais ça valait le coup d'essayer.

Mon rôle n'était pas bien défini. Je me présentai comme homme à tout faire, donnant un coup de main ici ou là, étant donné que mes compétences s'étalaient sur plusieurs domaines : j'en découvrais quasiment de nouvelles chaque jour.

J'aidais en cuisine et au service ; le soir je me transformais en croupier avec queue de pie et nœud papillon ; à cinq heures du matin j'accompagnais Marc pour sa récolte de Daurades, de Saumons ou de Raies. Il m'arrivait même de donner des cours de manipulation de voile et de navigation aux dirigeants qui s'amusaient comme des petits fous à l'idée que de simples matelots puissent leur donner des ordres.

Nous filions ainsi vers le sud, les voiles gonflées par un vent amical. Pas de tempête à l'horizon. A la moindre alerte, Arthur mettait en route le moteur d'appoint et nous filions directement vers le port le plus proche, jamais à plus de vingt quatre heures de navigation. Le dépaysement oui, l'aventure surement pas. Du moins pas avec cette cargaison d'hommes et de

femmes parfois aussi puissants que de petits états.

Louis se tenait accoudé à la proue du navire, scrutant l'horizon. C'était un ancien col blanc de Silicon Valley, hacker à ses temps perdus, ce qui lui avait valu une comparution devant un tribunal pour avoir forcé les codes de sécurité du Pentagone en contournant leurs mots de passe. Il en conversait une fierté sans limites, d'autant que son avocat était une pointure dans la filouterie judiciaire : le procès s'était soldé par un non-lieu sur une question de preuves manquantes et des vices de formes que le commun des mortels ne pourrait saisir à moins d'effectuer cinq ans de droit. Louis voulait, lui aussi, dynamiter un système absurde et voué à la haute finance. Sur le bateau, il analysait sans cesse les cartes et les masses d'air, les avancées de dépressions, les températures en altitude, la force et la direction des vents. Il élaborait ainsi ses propres prévisions, aidé d'un logiciel pirate. On ne se refait pas. Il était capable d'annoncer un gros grain 48 heures à l'avance avec une précision d'horloger. Ce qu'il ne pouvait pas prévoir, en revanche, c'était une autre menace. Qui ne viendrait pas du ciel, mais sur les flots et sous l'amicale et inoffensive allure d'un yacht de loisir pour milliardaires.

Le temps était au beau et nous filions à une

allure de sénateur. Parfois, une bande de dauphins nous escortait en réalisant des bonds prodigieux dans le seul but, pensions-nous, d'amuser la galerie. Les fortunés clients farnientaient comme à la plage la plus huppée de Miami : les hommes se prélassant sur des transats, sirotant des cocktails alcoolisés ou pas, leurs femmes bénéficiant de soins de beauté cent pour cent naturels dispensés par Béatrice, une ex baba cool reconvertie dans l'aromathérapie, la sophrologie et tout un tas de pratiques douces à base de plantes. Son credo était d'asséner que notre meilleur médecin c'est notre cerveau, il suffit simplement de l'aider à libérer les bonnes molécules, sans le brusquer. Il n'était donc pas question de produits dopants. Elle passait ses journées à bichonner les femmes de grands patrons, elles-mêmes impliquées dans la frénétique vie de leur conjoint, parfois elles occupaient des postes à haute responsabilité : le terreau idéal pour développer le stress et toutes les contractures et tensions qui l'accompagnent. Béatrice leur faisait pratiquer un yoga un peu particulier : tout en écoutant de la musique relaxante, davantage un assemblage de sons naturels que suivant une réelle partition, elle leur faisait toucher des objets bruts, aucunement façonnés par l'homme. Ainsi voyait-on une responsable de cabinet

ministériel serrer une bûche dans ses bras comme si c'était un nouveau né, la femme du PDG d'une importante start-up caresser les larges feuilles de bananier ou encore cette primordiale figure de la lutte féministe plonger ses longs doigts fins dans du sable ou bien encore se frotter le dos sur une écorce de châtaignier.

Des occupations de nantis, débarrassés pour une semaine de toutes leurs responsabilités écrasantes. Ils redevenaient de simples enfants, à l'esprit en roue libre et au corps modelable. Ils se laissaient aller. Détente et régression avec un ciel bleu azur au-dessus de leurs têtes et un soleil de carte postale.

L'imposant yacht nous apparut à l'horizon en milieu de journée. Le repas cent pour cent biologique, à base de crustacés et fruits de mer, agrémenté des fruits les plus purs que l'on puisse trouver, cueillis à maturité et conservés selon une tradition séculaire dans des jarres en terre cuite disposées elles-mêmes dans d'autres récipients plus vastes contenant de l'eau. L'ancêtre du réfrigérateur laissait aux fruits tout leur arôme et leur consistance pendant cinq à sept jours.

Plus l'embarcation luxueuse s'approchait, plus l'intérêt de nos touristes quatre étoiles grandissait, spécialement de la part de gent masculine. Le yacht était maintenant

suffisamment proche pour que l'on puisse distinguer son équipage. Et ce n'était pas banal. Une demi-douzaine de filles en maillots se prélassaient sur le pont. Des créatures tout droit sorties des pages glacées de magazines de mode ou, mieux, de pages centrales de certaines publications qualifiées hypocritement de presse pour adultes. Blondes, brunes et rousses aux formes avantageuses, alléchants atouts sensuels et mines aguicheuses. Les hommes se redressaient sur leur transat tandis que leurs compagnes levaient un œil suspicieux sur le spectacle inouï que proposait ce yacht aux allures de rocher à sirènes.

Il n'y avait que des filles à bord. Tout notre équipage était également hypnotisé, y compris les filles qui ne voyaient pas, dans cette troupe dégageant une sensualité à fleur de peau, des concurrentes mais de vraies amazones qui les séduisaient mieux qu'un philtre.

On fit monter à bord leur capitaine, une grande brune aux cheveux éparpillés sur des épaules musclées et un corps fuselé comme si un sculpteur de génie avait modelé chaque muscle, dégagé chaque articulation et, mon Dieu, ces courbes à la mathématique parfaite. Ses fesses et ses seins répondaient exactement au nombre d'or de Léonard de Vinci. Mais cette description dithyrambique ne vaudrait

pas un Penny sans parler de son aisance à se déplacer. Elle bondit comme un tigre sur notre pont et se rétablit avec une telle grâce que même la bordée des juges les plus sévères aux compétitions de patinage artistique ne pourrait que s'incliner à sortir un 10/10 de bon aloi.

Avec un sourire qui reléguait Julia Roberts dans la catégorie des pisse-froid les plus hautaines, style gouvernante de manoir du Devonshire tout droit échappée d'un roman de Jane Austen, elle se présenta de la manière la plus chaleureuse qui soit. Derrière elle, ses compagnes arboraient les poses les plus lascives, faux air mutin, sourires à la Mona Lisa, lèvres humides, attributs en évidence. Nous étions tous sous le charme, envoûtés. Quelle allait être la suite ?

L'émissaire portait sous son bras une longue boîte rouge foncée qui pouvait contenir une brassée de roses en guise de bienvenue, un présent de forme allongée quelconque ou encore une composition artistique du meilleur goût exécuté par de si fines et expertes mains.

Marc s'avancait en se courbant pour procéder à un baisemain dans les règles de l'art quand, soudain, la belle brune écarta le bras gauche, libérant le couvercle de la boîte rouge. Elle fit un quart de tour et se trouva armée à l'épaule d'un fusil mitrailleur dernier cri.

Elle nous tenait en joue.

Dans son dos, la petite dizaine de superbes créatures faites pour l'amour s'étaient, comme par un coup de baguette magique, transformées en guerrières sans foi ni loi, chacune armée de machines à tuer au métal aussi glacé que leurs peaux étaient brûlantes.

Leur intervention était bien rodée. En moins de dix minutes, les milliardaires présents sur le voilier se voyaient délestés non pas de leurs bijoux ni du cash qu'ils avaient sur eux ; les nantis du XXIème siècle ne se baladent plus avec leur fortune sur les épaules, mais sous la menace d'un revolver, les émoustillantes pirates extorquaient leurs mots de passe et réalisaient en temps réel des opérations financières, transmutant de l'argent virtuel d'un compte à l'autre – la plupart du temps d'un paradis fiscal à un autre.

Un quart d'heure plus tard les amazones affriolantes disparaissaient à bord de leur yacht, surement financé par ces exactions répétées. A bord, les fortunés de la nouvelle économie se trouvaient soulagés de quelques millions de dollars et leur excitation avait fait place à un énervement somme toute compréhensible. Le mécontentement de ces nantis fut porté à son plus haut point lorsque Arthur avoua qu'il n'avait pas souscrit d'assurance contre ce genre de désagrément

maritime. Il ne restait qu'à rentrer au plus vite vers la civilisation, dernier rempart légal contre ce genre d'avanie. Quelques nantis avaient emporté dans leurs valises des kits de connexion satellites et tous ces champions de la finance pianotaient déjà sur leurs portales pour tenter de faire annuler les récentes transactions. Peine perdue, tout était validé depuis d'autres postes, inviolables ceux-là. Les donzelles alliaient une beauté vénéneuse à une pratique de hacker au plus haut niveau.

A bord, c'était la consternation. Nul doute qu'après un coup pareil, il serait difficile de trouver de nouveaux richissimes clients pour des croisières de remise en forme. L'équipe altermondialiste était rattrapée dans ses convictions. Finalement, ils ne donnaient pas tort aux amazones, mais commençaient à réfléchir à leur avenir quand Louis sortit de la cabine, une liasse de cartes marines à la main.

- Une tempête fonce sur nous à la vitesse d'un cheval au triple galop !

Aussi sec, Arthur ordonna la mise en marche des moteurs auxiliaires. On entendit une petite déflagration comme un fouet qui claque. Le vieil anar dépêcha aussitôt deux matelots, Alan et Birgit, les spécialistes en mécanique.

D'après Louis, nous avons moins de deux heures avant le cataclysme, soit largement le temps de regagner la côte la plus proche à

bonne allure, mais en ne comptant que sur des voiles restant désespérément flasques, c'était tout autre chose.

Alan et Birgit tardaient à remonter. Arthur, n'y tenant plus, descendit dans la calle, une clé à molette dans une main et une poignée de tournevis et autres instruments chirurgicaux pour moteur en détresse dans l'autre. Nous comptions tous sur ses capacités de débrouillardise au milieu des vociférations et bougonnements de clients que quelques dizaines de millions de dollars en moins avaient rendus moins zen qu'il y a une demi-heure.

Le vieillard remonta une heure après, la mine défaite. Les deux moteurs principaux étaient hors circuit et ne pouvaient être réparés sur place. C'était inexplicable et cela tombait très mal. Était-ce le fait de nos pirates en maillot de bain deux pièces ou une malchance prophétique ? L'assistance motorisée refusait de répondre à l'appel. Il fallait se résigner à voguer sur une mer d'huile... qui ne tarderait pas à se transformer en bouillon porté à son paroxysme.

Nous nous préparions à affronter le pire sous les remontrances de nantis qui avaient l'habitude qu'on ne discute pas leurs ordres, ne serait-ce qu'à l'approche d'une vulgaire tempête dans les Caraïbes. Alors, le vieil

homme se fendit d'un large sourire et, appuyant d'une simple pression de son petit doigt gauche sur le bouton de démarrage fit rugir le moteur d'appoint. Théâtral ! Il n'était pas aussi puissant que le principal mais il allait quand même nous tirer de ce piège. Nous respirions un peu mieux, les milliardaires s'étaient un temps calmés et leurs compagnes ne se répandaient plus en cris hystériques de biches affolées par l'approche du loup.

Plein cap sur les côtes, il ne fallait surtout pas se retourner. Dans notre dos, le ciel s'était noirci en trainées violacées annonciatrices d'un enfer lancé à nos trousses, comme une maudite toile d'un peintre tourmenté par le diable. Arthur visait une île au loin.

- Si nous passons les îles Vierges, nous sommes sauvés. On pourra toujours débarquer à Porto Rico. Je vais envoyer des messages d'alerte.

Mais à la course du lièvre et de la tortue, cette dernière ne l'emporte pas toujours, n'en déplaise à monsieur de la Fontaine. Nous reçûmes les premières gouttes, larges comme des médaillons olympiques alors que l'horizon restait, devant nous, désespérément plat. Cinq minutes plus tard, la mer s'ouvrait devant la proue du voilier comme un abîme sans fond tandis que, dans notre dos, des vagues hautes comme des immeubles venaient nous rappeler

la sauvagerie des éléments.

Les cris des femmes de milliardaires, plus habituées aux doux salons feutrés, aux défilés de mode sous les sunlights, aux séances de soin corporels, aux déambulations dans des shopping sans fin furent étouffés par la cataracte d'eau qui s'abattait un peu partout et en particulier sur le pont du navire. Tout le monde s'était réfugié en cabine, s'agrippant de toutes ses forces au mobilier judicieusement fixé. Mais c'était au-dessus de l'entendement et au-delà de toute description rationnelle. Quiconque n'a pas vécu le cœur d'une tempête ne peut comprendre ce que l'on ressent. D'autre part, celui qui a eu la malchance de le vivre peut s'estimer béni des Dieux s'il est encore en ce monde pour témoigner de la fureur des éléments, à savoir l'eau et le vent. Plus précisément des vagues monstrueuses, de vraies crevasses mouvantes aux gueules démoniaques et des rafales qui giflaient, arrachaient, broyaient, déchiraient, écartelaient, fracassaient. Il aurait fallu inventer un nouveau mot pour bien définir les effets dévastateurs de la tempête.

Les richissimes clients étaient terrifiés. Ballotés en tous sens, leur récent hold-up leur apparaissait désormais comme une broutille, un léger contre temps. L'équipage était désemparé mais ne ressentait pas la peur de la

mort, plutôt une grande faiblesse, une infinie impuissance face à des grandeurs qui nous dépassent. Je repensai aux longues discussions lors de nos soirées au clair de lune ou, mieux, sous la voûte étoilée du ciel polaire. Les astronomes amateurs m'avaient éclairé sur la mesquinerie et la futilité de nos ambitions, sur la médiocrité de nos appétits. Nous n'étions qu'une vaste fourmilière sur cette planète, dépensant notre énergie à des frivolités sans fondement. Il suffit d'un petit accès de colère des éléments, juste un éternuement de volcan, un souffle de vent, une augmentation ou diminution de la température d'à peine quelques degrés et nous serions aussitôt rayés de la carte. D'autres prendraient notre place. Ainsi allait le monde depuis toujours. Il n'y avait aucune raison que cela cesse.

Le voilier était brinquebalé dans tous les sens. J'étais en compagnie de Marc, du vieil anar et de Louis dans la cabine de pilotage. Il n'y avait plus rien à faire maintenant. Toute la science de la navigation était impuissante face à ce déferlement sans répit. Il fallait s'armer de patience et espérer... ou prier, selon ses certitudes.

Il y eut un énorme craquement qui couvrit un instant les décibels échappés des cascades d'eau et des coups de tonnerre. Le mat principal venait de se briser comme un fétu de

paille. Les femmes ne criaient plus. Il y a un moment où la peur, l'angoisse, la frayeur vous rend muet et immobile. Tétanisé.

Puis, la tourmente parut stopper d'un seul coup. Les bruits de la déferlante nous parvenaient comme étouffés, à la manière dont nos oreilles asphyxient les sons environnants après avoir subi de trop forts décibels. Le navire semblait ne plus bouger, suspendu comme en apesanteur.

En apesanteur. Je lisais la panique se peindre sur le visage de Marc.

En apesanteur. Louis avait les yeux comme des billes, comme s'il cherchait à voir par delà l'invisible.

En apesanteur. Le silence complet dans le bateau ne présageait rien de bon.

En apesanteur. Le vieillard qui en avait sûrement vu de pareilles dans d'autres domaines, était résigné. Il savait, lui aussi.

En apesanteur. Comme posé au sommet de la vague qui allait nous projeter dans la gueule affamée de l'océan, rassasiant son impitoyable appétit de chair humaine et d'orgueils trop exacerbés.

Imaginez que vous êtes dans un ascenseur au sommet d'une tour et que, pour une raison ou une autre, les câbles lâchent soudainement. Vous n'auriez qu'un léger aperçu de ce que nous avons ressenti à cet instant précis. Une

chute infernale, infinie. Suivie d'un...
grand fracas. Puis, plus rien. Le noir total.
Comme lorsqu'on s'évanouit.
C'est donc ça, la mort ?

Mai

Quand je me réveillai, ce n'était pas dans un appartement à la montagne. Il n'y avait pas de neige derrière les fenêtres ornées de rideaux vichy. Et ce n'était pas l'hiver.

Le ciel au-dessus de ma tête encore endolorie était du bleu cher à Van Gogh ; la plage s'allongeait entre une végétation exubérante faite de palmiers, de cocotiers et de fougères aux immenses feuilles et une mer apaisée comme après une nuit d'amour vache.

Les vaguelettes qui léchaient mes pieds étaient-elles les petits enfants des immenses lames, les modestes héritiers des monstrueux rouleaux qui nous avaient déchiquetés la nuit dernière ?

Une chose était sûre : ce naufrage ne m'avait pas rendu ma mémoire.

Des débris flottaient sur la mer désormais apaisée, derniers vestiges du fringant navire et ultime témoignage de la fureur des éléments nocturnes. Mais aucune présence humaine. Je me levai en n'éprouvant aucune courbature. Etonnant, car j'avais sûrement dû subir les outrages du déchainement des flots enragés, comme en témoignait ce voilier démantibulé pièce par pièce, flottant à la surface d'une mer apaisée et tout juste bonnes à alimenter un feu de cheminée.

Je longeai la plage et ne tardai pas à faire le tour de l'île minuscule, sûrement inhabitée si ce n'est que par quelques oiseaux, lézards ou tortues qui furent les seuls êtres vivants qui m'honoraient de leur présence. Il ne devait pas accoster grand monde sur cette île perdue car aucun des animaux présents ne s'enfuyait à mon approche. Il me semblait même qu'ils recherchaient ma compagnie. Les oiseaux ne s'envolaient pas à mon approche, certains voulaient même me confier leurs secrets dans un babillage incompréhensible, bien que... Au-delà de leur gai pépiement, je parvenais à discerner un message dans les intonations. Peu importait les notes, seule la tonalité comptait et l'accentuation de certains trilles délivrant le propos.

J'étais une fois de plus le premier étonné. Les petits étourneaux semblaient s'adresser à moi le plus sérieusement du monde et j'arrivai à saisir l'idée générale. Incroyable. Je ne m'en étais jamais rendu compte. Cette population aviaire me disait son étonnement de croiser un représentant d'une espèce qu'ils ne portaient pas spécialement dans leur cœur. Leur discours trouvait un écho parmi les tortues qui, muettes comme des carpes, m'envoyaient des signaux d'alerte, épaulés par le comportement médusé de quelques reptiles.

Une sorte de perroquet aux couleurs de l'arc-

en-ciel vint se poser sur mon épaule, me faisant sursauter.

- Crêêê, foutreueueueu de Dieueueueu. Grrr grrr, vachier duuucon ! Arrrrgh, spess de plouc.

Un perroquet n'invente pas les mots, il se contente de les répéter. Ce langage fleurit garantissait une présence humaine. Peut-être pas des plus aristocratique mais, selon toute probabilité, je ne devais pas être seul.

J'examinai l'oiseau de toutes les couleurs plus attentivement. Il portait un anneau, une sorte de bague, mieux : une boucle d'oreille attachée à sa patte gauche. C'était certain, l'île était habitée. Mais qui était donc ce Vendredi qui régnait sans partage sur un kilomètre carré de sable et de verdure ?

Je m'enfonçai dans une jungle touffue mais pas totalement impénétrable. On devinait les sentiers qu'un passage régulier avait ouverts dans l'inextricable végétation. Des singes minuscules, sortes de capucins noirs rayés de deux traits blancs horizontaux sur leur face, s'approchaient par curiosité. Je ne les effrayais pas davantage mais cela ne m'étonnait plus. Certaines espèces sont plus curieuses que méfiantes. Je sentais, là encore, dans leurs mimiques et leurs petits couinements une volonté de m'avertir d'un danger. Tant de sollicitude m'amusait. Qu'avais-je donc à

craindre ?

Le sentier se divisa en deux branches. L'une menait visiblement à un énorme rocher qui devait dépasser la canopée finalement assez basse de cette végétation naine et l'autre contournait ce bloc de roche volcanique pour desservir l'entrée d'une caverne. J'aurais dû opter pour le point de vue en premier – toute la suite de mon aventure n'aurait peut-être pas eu lieu. Mais je choisi de visiter d'abord la petite grotte.

C'était le repère d'Ali Baba. Sur un sol de terre battue s'entassait un butin hors normes. Des coffres à demi ouverts débordaient de pièces d'or. Des malles vomissaient des habits de princes et des robes de reines. Des chandeliers par centaines, une argenterie digne du plus somptueux château, se répandaient pêle-mêle dans le plus grand désordre. Un bassin directement taillé dans la roche dégorgeait de bijoux, bracelets en or, diamants et pierres précieuses montés sur des colliers ou diadèmes. Des piles d'assiettes de porcelaine, parfaitement intactes, protégées par de la paille. Tout un bric-à-brac insensé au cœur de cette île perdue. Un vrai trésor de pirates.

Je ne pouvais pas mieux dire. Le perroquet m'avait suivi et poursuivait ses imprécations charmantes dans un langage qui aurait fait rougir un charretier. Mais c'est une voix

humaine qui m'a fait retourner sur le champ.

- Par tous les alizés ! Que fais-tu là, sombre manant ?

J'allai répondre à cette invective quand il s'écria, soudain hors de lui :

- T'es un négro, ramassis de fiente ! Comment t'as échappé de la cargaison ? Tu vas le payer chèrement, renégat de moisissure vomie.

D'après ce charmant vocabulaire, je venais de rencontrer le maître du perroquet. Avant que je ne puisse esquiver le coup, il m'avait déjà assommé d'un bon coup de gourdin.

Je me réveillai sur un plancher sale. On venait de me lancer une bassine d'eau salée sur la figure. Autour de moi des dizaines d'africains, pour le peu que je pouvais en apercevoir, en guenilles, luisant de sueur et au regard résigné me dévisageaient sans comprendre. Pas un ne parlait français. Ils étaient tous des colosses de muscles mais laissés dans un état lamentable, ils ressemblaient à des épaves.

Une odeur épouvantable vint me prendre à la gorge. Je ne pus résister : je vomissais le contenu de mon estomac sur le plancher dont je comprenais mieux maintenant l'état.

Quelques rires mauvais s'échappèrent de gorges dépitées, puis un grand gaillard vêtu comme ses congénères d'un simple caleçon me posa une question que je parvins à comprendre.

- D'où venir, frère ?

S'il ne parlait qu'approximativement un français petit nègre, il comprenait visiblement ce que je lui répondis de mes récentes aventures en y ajoutant la question de savoir quel était ce navire.

Il fit un effort pour aligner quelques mots de français.

- Nous esclaves pour Amérique.

Je ne pus m'empêcher de rire. Autour de moi, les regards désespérés se chargeaient maintenant de hargne et d'agressivité. Le cercle qui s'était naturellement formé autour de moi se resserrait. Allait-on m'étriper sur place ? Qui étaient ces types ? Effectivement, ils ressemblaient plus à une cargaison d'esclaves qu'à des migrants. Pourtant, je continuai à les considérer comme tels. Je connaissais le sort de ces misérables déracinés, ballotés entre un pays qui était le leur mais où ils ne pouvaient continuer à vivre décemment et une destination hasardeuse où personne ne voulait d'eux. Entre les deux : le parcours du combattant, le chemin de croix, parsemé d'embûches et de profiteurs sans scrupules.

Je voulus désamorcer cette révolte qui allait m'en coûter quand un claquement net déchira le grondement de rumeurs qui s'enflait, sourdement dirigés vers ma personne.

Le coup de fouet rétablit le silence dans la cale

du navire.

- Vos gueules, bande de zoulous !

Un homme se tenait sur la deuxième marche de l'escalier raide qui menait dans cette cale nauséabonde et surchauffée. Petit, râblé, la tête directement posée sur des épaules courtaudes, une paire de bras velus tatoués jusqu'aux coudes, des mains puissantes aux doigts boudinés. Son marcel moulait un torse qu'on aurait pu qualifier d'athlète si son abdomen ne le disqualifiait pas en rebondissant jusqu'à la ceinture ornée d'un gros médaillon où je notais la présence d'une tête de mort barrée de deux fémurs entrecroisés : la marque des pirates. Son pantalon de corsaire s'arrêtait aux mollets. Il était pieds nus. Comme il s'avavançait vers moi, le cercle s'agrandit. Le gugusse était craint autant que son fouet.

- Alors négro, tu voulais nous fausser compagnie ?

Je n'avais pas prononcé deux syllabes pour lui expliquer que, primo on ne s'adressait pas à un homme en le traitant de nègre, qu'ensuite j'avais été victime d'un naufrage et que sa façon de me porter secours n'était pas des plus civilisées qu'il soit, qu'en outre...

- Ta gueule, face de cul.

Le fouet claqua une nouvelle fois, je préférais me taire. Il y a des personnes avec lesquelles il

ne sert à rien d'argumenter. Il me fallait rencontrer le capitaine. Avec lui, je pourrais m'expliquer.

Autour de moi, je remarquai le regard perplexe de mes compagnons infortunés d'un jour.

Le fouet claqua au même instant où une brûlure me déchira les côtes.

Je hurlai.

- Je veux voir le commandant.

L'homme s'esclaffa du rire gras d'un buveur de bière.

- Hé, espèce de singe boiteux, ici, le capitaine, c'est moi.

Et le fouet de claquer de nouveau. L'homme était déchainé. J'allai succomber à ces coups répétés si un second gaillard n'était intervenu.

Il lui empoigna l'avant bras qui tenait le fouet, le stoppant d'un seul élan.

Lui était vêtu d'une redingote ouverte sur une chemise de grosse toile. Il portait un large chapeau d'époque, une culotte couleur de rouille et une paire de bottines lacées. Un monsieur, un aristocrate. Il était difficile de ne pas croire que le capitaine, c'était lui. Et pourtant, il s'adressa à l'indompté en ces termes :

- Doucement, capitaine. Vous commandez ce vaisseau, mais c'est moi qui ai la responsabilité du chargement. Or, cet homme me semble disposer de qualités de grande valeur. Je ne

tolérerai pas qu'on abime une marchandise de premier choix.

Marchandise ? Chargement ?

Où étais-je donc tombé ? J'avais lu des récits de quasi esclavage sur des chantiers au moyen orient ou dans des ateliers clandestins en Asie du Sud Est. Mais la situation présente n'avait que peu de rapport avec ces conditions d'exploitation humaine moderne. Un navire était contrôlable, il y avait les douanes. Non, ce n'était pas possible. Quelque chose clochait.

Le commanditaire, habillé comme au XVIème siècle, s'approcha de moi.

- Toi y'en a savoir parler français ?

J'étais à deux doigts de m'esclaffer à nouveau quand je me souvins du capitaine qui tenait toujours son fouet d'une main vigoureuse, tout prêt à en faire l'usage derechef. Ca le démangeait. Pas la peine de lui donner l'excuse de faire mugir à nouveau son serpent de cuir.

Je pris mon meilleur accent francilien :

- Je suis citoyen français, né à Maubeuge en 1982, je parle donc parfaitement le français et je ne comprends pas...

Mais le capitaine partait déjà d'un rire d'ogre.

- Mille... neuf... cent... quatre... vingt... deux !

Rien que ça, négro ?

Puis, se tournant vers l'aristocrate en costume :

- Laissez-moi corriger ce vaurien qui se moque

franchement de vous, votre honneur. En plus d'être un renégat de la pire espèce, il entend nous narguer avec des propos sans queue ni tête. Je n'aime pas les nègres, mais ceux qui se prennent pour plus qu'ils ne sont, alors là !

Il s'apprêtait à lever la main lorsque l'aristocrate lui empoigna l'avant bras d'une poigne de catcheur.

- J'ai dit : pas de ça, capitaine. Moi, son audace me plaît bien. Je suis sûr d'en faire quelque chose.

Il me prit le menton entre deux doigts particulièrement fins mais je sentis toute la force que ses phalanges pouvaient développer. Dans son costume d'époque, il semblait fluet, cependant il devait être en réalité tout en muscles. Il fit pivoter ma tête comme lorsqu'on évalue du bétail à la foire. Et c'était bien ça, en réalité.

Il hocha la tête et marmonna pour lui-même.

- C'est certain, ce gars-là vaut de l'or. J'ai de grands projets pour lui.

Puis il remonta sur le pont. Le capitaine s'avança vers moi et me vomit quelques paroles de haine.

- On se retrouvera, négro. Et je te ferai danser la bamboula avec mon fidèle ami, fit-il en désignant son fouet.

Aussitôt les deux hommes partis, une rumeur s'enfla dans la soute surchauffée.

On n'osait s'approcher de moi. Je notai que tous était quasiment nus, ils n'avaient qu'un mauvais caleçon qui collait à leurs cuisses luisantes de sueur. Je n'étais pas mieux loti. Le naufrage avait déchiqueté mes vêtements, mais mon jean les intriguait. Ils tournaient autour de moi. Un gaillard aux tempes grises qui semblait respecté de tous engagea la conversation.

- Tu viens d'où, négro ?

Tout de suite, je ne compris pas pourquoi lui, un noir comme moi, me qualifiait de la sorte.

- Pourquoi vous m'appellez négro ? Nous avons la même couleur de peau.

Il eut un sourire défaitiste.

- Pasque nous sommes tous des négros ici, t'as pas compris ?

L'un des hommes tâta le tissu de mon jean déchiré. Il n'avait visiblement jamais rien vu de pareil. Comment un individu pouvait-il ne pas connaître ce textile universel ?

Mais l'homme âgé reprit ses recommandations.

- Tu as eu tort de te moquer du M^hsieur, négro. Tu vas le payer cher au débarquement.

- Où allons-nous, me croyais-je le droit de demander.

Des rires étouffés fusèrent de la cale.

- En enfer ! répondit le vieil homme, découvrant une rangée de chicots pourris.

Et toute la soute retentit d'un franc éclat.
L'homme âgé se rapprocha de moi et me dit sur le ton de la confiance :

- Tu sors d'où, négro ? Tu ne sais pas le trafic que se livrent les blancs depuis que le monde est monde ? Ou bien tu es peut-être l'un de ces affranchis qui ont gagné leur liberté par quelque moyen malhonnête.

Je ne comprenais plus rien du tout. Où étions-nous ? Dans quel pays ? A quelle époque ?

Et là, je me souvins du marquis d'Oricourt, le propriétaire du château qui nous avait si gentiment accueillis et qui vivait comme il y a deux cents ans. Il nous avait parlé d'autres personnes qui vivaient leur passion anachronique. J'étais peut-être au cœur d'une de ces sociétés parallèles qui avaient la nostalgie du bon vieux temps où l'homme exploitait l'homme. Je tentais d'en savoir davantage. Mes réflexions et mes demandes semblaient grandement amuser le vieil homme et je percevais le regard provocant et belliqueux de tous les autres. Entouré d'une bonne centaine de gaillards dans la force de l'âge, je devais faire attention à ne pas m'attirer d'ennuis. Personne ne viendrait me secourir dans cette antichambre de l'enfer.

Le vieil homme continuait de m'affranchir.

- Tu dois être un des modèles de La Fayette. Tu viens peut-être de Guyane ou bien tu fayottes

auprès de George Washington dans ce nouveau pays dont il est le chef.

La Fayette, Washington ? J'allais m'épancher d'un bon rire quand je me rendis compte qu'il ne plaisantait pas et que sans sa protection, des dizaines de gaillards allaient me tomber dessus. Ils n'attendaient que ça, je le voyais bien. Je le sentais. Pour eux, je représentais un idéal intouchable. J'aiguais sans le savoir leur jalousie d'esclaves.

Tout à coup, les conversations avec Gus sur le bateau scientifique en pleine mer du Nord me revinrent à l'esprit. Ses théories d'univers parallèles m'avaient un peu ébranlé. Tout se tenait, si on y réfléchissait un brin. Tout semblait possible. Et j'étais en train de vivre ce glissement de l'espace-temps. Notre naufrage se situait non loin des Bermudes, lieu mystérieux qui regorge de faits inexplicables, de disparitions énigmatiques, de légendes sibyllines. Rien n'excluait qu'un vortex m'ait fait glisser dans une autre réalité, une sorte de porte vers une autre dimension.

Gus avait choisi l'exemple du millefeuille pour bien faire comprendre le principe des mondes parallèles. Découlant des théories sur la relativité découvertes par Einstein, il était possible à certain moment et certain endroit du cosmos de découvrir des passerelles qui permettaient de changer d'univers, de bascule

dans une autre réalité, tout aussi palpable. Apparemment elle avait l'aspect de notre monde, mais elle différait juste d'un iota. Le scientifique expliquait qu'à chaque prise de décision infime de chaque être vivant correspondait un monde différent. Si, par exemple, j'ouvrais la paupière gauche avant la paupière droite le matin, mon avenir ne serait pas le même. Cela ne provoquerait sûrement pas de changements bien notables, mais leur potentialité était bien réelle. Le monde ne changerait peut-être pas beaucoup, mais il ne serait pas tout à fait le même. Une nouvelle réalité, découlant d'un infime changement à un instant T.

Plus parlant, il nous racontait les scénarii imposés par la victoire des nazis en 1945 : une alliance entre le troisième Reich et la toute puissante Amérique qui se partageraient le monde comme les deux blocs lors de la guerre froide. De là, plusieurs possibilités : ou bien un monde idéal, basé sur une stabilité économique nouvelle, une sorte de 1984 avant la lettre ou bien l'enfer total, parsemé de minis conflits localisés, comme une guerre civile qui n'en finirait jamais et permettrait au pouvoir en place de légitimer une violence armée, de ne jamais mettre ses soldats au chômage et faire peser une terreur sur la population. D'un autre côté, cela canalisait une jeunesse

débordant d'enthousiasme en l'enrôlant soit dans une logique militaire ou, à l'inverse, lui faisant croire à une liberté illusoire en s'enrôlant dans des groupuscules rebelles.

Il donnait aussi l'exemple d'avortement de l'assassinat contre Kennedy. Tout le complot mêlant le Fbi et les services secrets déjoué. Des généraux mis en prison et la volonté de désarmement du jeune président validée. Plus de Vietnam, plus de manifestations contre cette guerre inutile. Le monde des années 60 et 70 totalement chamboulé.

Là, dans cette cale surchauffée où l'air n'était plus respirable, je pensais à ces élucubrations que Gus proférait sur le bateau et je me disais qu'il avait parfaitement raison.

Selon toutes les apparences, je me situais à la fin du XVIIIème siècle, quelque part dans les Caraïbes au fond d'un navire négrier en partance pour la Louisiane.

Comment m'en sortir ? Où se situait le point zéro de cette nouvelle réalité ? Et pourquoi avais-je glissé de 250 ans dans le passé ? Quelle part du monde réel allait être modifiée ? Les lois de la physique régissaient-elles de la même façon ce monde parallèle ? Allais-je rencontrer mes aïeux ? Allais-je enfin savoir qui j'étais ?

Le claquement du fouet me réveilla de mes questionnements existentiels. Là était la dure

réalité. Echapper à ce navire de la honte et, si possible, permettre à mes compagnons d'infortune de s'évader. Il me fallait réfléchir à toute vitesse, trouver une idée, une astuce pour fuir et éviter une mort probable, du moins une existence d'esclave.

Le capitaine se tenait sur deux caisses retournées. Son air mauvais avait laissé place à une contenance soucieuse. Avait-il des remords ou des soucis ? Non, un tel homme ne pouvait connaître le remord. Des soucis, alors. Une mer d'huile et sans espoir de voir un quelconque vent se lever dans les prochains jours alors qu'il était lié par un contrat stipulant une date limite de remise de la « marchandise » à bon port, sinon il pourrait faire une croix sur le fameux bonus qu'on lui avait promis. Bref, le monde n'avait pas changé, même en reculant de deux cents ans.

- Allez, négros, montrez-moi de quoi vous êtes capables, faites chauffer vos muscles et empoignez-moi ces rames.

Voilà : nous allons changer de statut et devenir galériens en plus d'être esclave pour le reste de nos jours. Si mes prévisions étaient exactes, il s'en fallait d'au moins quarante ou cinquante ans pour que l'esclavage soit aboli. Et encore, seulement dans les textes de loi. Pour la pratique, il faudrait attendre le vingtième siècle. Ne parlons pas des mœurs.

Ce changement d'activité était peut-être notre chance.

On fit monter, un par un, mes compagnons d'infortune sur le deuxième pont. Premier point positif : nous respirions mieux, même si, à l'évidence, aucune brise ne rafraichissait une moiteur d'étuve. Chaque prisonnier se voyait enserrer ses deux chevilles dans une paire de fers reliés entre eux par une lourde chaîne. Il ne fallait pas rêver : nous n'étions là que pour ramer, pas pour danser la carioca.

J'avais bien conscience que mon apparence et la façon de m'exprimer avait déplu à ces confrères de misère. Bien que semblable à eux physiquement, j'étais d'un autre monde. D'un autre temps, plus précisément. Il me fallait ruser. Personne ne m'accorderait le moindre crédit si je devais tenter d'haranguer la compagnie. Puisque j'avais l'oreille du vieil homme, je devais plutôt l'inciter à rameuter ses troupes. Lui, ils l'écouteraient, j'en étais sûr. Seulement le capitaine n'avait surement pas besoin d'un vieil homme affaibli pour ramer. Au passage, je me posai la question de savoir pourquoi on l'avait embarqué. Quelle serait son utilité dans les champs de coton ? Je compris plus tard qu'il n'était là que pour assurer la cohésion du groupe, son homogénéité. Sa mission était en fait d'amener le plus de captifs en bonne santé à destination

en agissant sur le moral de chacun. Chaman aguerri, il était aussi un médecin réputé dans son village d'origine et il avait la confiance des hommes. On guérit mieux quand on éprouve de la loyauté envers son guérisseur.

La chance voulut que je me retrouve à marcher derrière le chaman pendant notre montée sur le pont inférieur. Je lui expliquai mon plan permettant d'échapper à nos tortionnaires. Il émit un petit rire et me fit comprendre qu'autant donner un coup d'épée dans l'eau.

Moins d'une demi-heure après l'ordre de venir prêter un coup de main à la voile pendant dans le vide, nous étions une bonne centaine prêt à agripper des rames particulièrement lourdes.

Le fouet claquait à intervalles réguliers, venant lacérer des épaules nues et luisantes de sueur. Mes loques de naufragé ne tarderaient pas à partir définitivement en lambeaux et je pourrais me fondre dans la foule de la troupe des esclaves.

Tout en empoignant fermement le manche de bois d'ébène qui commandait la rame, je réfléchissais à ce glissement temporel. Il était peu probable que je parvienne à réintégrer mon présent mais cela ne me dérangeait pas autant que si j'avais eu une famille, des amis, un cercle de connaissances autour de moi. Bref, si j'avais eu une vie à perdre. J'allais

vivre, j'étais déjà en train de vivre une expérience inouïe que bon nombre de mes congénères auraient rêvé de partager. Recommencer à zéro dans un monde parallèle où tout allait être différent : il suffisait de faire d'autres choix. Mon avantage était énorme : je savais ce qui allait se passer et je pourrais appréhender les situations nouvelles en connaissance de cause. Il fallait simplement s'extirper de ce mauvais pas.

Deux cents gaillards dans la force de l'âge, même diminués par les conditions effroyables de voyage, ça représente une puissance formidable. Au troisième coup de rame, le navire se mit en mouvement. Deux minutes après le premier coup de rame, une certaine harmonie régnait, rythmée il est vrai par le métronome du fouet qui s'abattait tout aussi régulièrement que nos coups de rein faisaient avancer le navire.

Nous avançons ainsi, à la seule force des bras de futurs bêtes de somme envoyées dans le nouveau monde, un monde qui allait être leur enfer pour le reste de leurs jours.

Nous ramions depuis un peu moins d'une heure lorsque je remarquai un léger murmure provenant de mes compagnons d'infortune. Ce n'était pas une prière, pas plus un air entonné qui allait donner naissance plus tard aux négros spirituals, base de toute la culture de

musique populaire mondiale deux siècles plus tard.

Les murmures étaient un conseil qu'on se passait d'un compagnon à un autre. Je tournai la tête vers le vieux chaman qui, vu son état et sa fonction, était dispensé de tout effort violent. Il me fit un léger signe de la tête. Un acquiescement. Avait-il changé d'idée ? Trouvait-il subitement mon projet moins risible ? Était-il à l'origine de ce susurrement qui s'étendait d'un homme à l'autre jusqu'au bout du navire ? Le message me parvint et, docile comme un animal domestique, je le répétais à mon voisin de devant :

- Au signal, décrocher les rames.

Je n'étais pas surpris. C'était bien mon idée de mutinerie qui nous était proposée. Mais quel serait ce signal ?

Je le compris moins de cinq minutes plus tard lorsque un cri de babouin en chaleur résonna sur l'embarcation. Aussitôt, deux cents rameurs se transformèrent en un bataillon armé de manches de trois mètres de long.

L'équipage fut proprement surpris par cette révolte incongrue. Il était rare que des esclaves matés en viennent à se rebeller. En plus de leur dignité, on s'appliquait à effacer au plus profond d'eux cette étincelle d'insurrection. Ils étaient considérés comme un vulgaire troupeau de moutons dociles. La résignation

leur devenait une seconde peau. A moins d'un meneur, une poignée de blancs pouvait parfaitement tenir en respect un chargement d'une centaine d'hommes, aussi ces négriers veillaient à bien repérer les leaders potentiels et les éliminer au plus vite.

Dans la bataille qui s'en suivit, j'ai compris en croisant le regard du capitaine qu'il me tenait comme unique responsable de ce délabrement et que, si d'aventure la mutinerie était domptée, je passerais un bien mauvais quart d'heure.

Pour l'heure, il faut imaginer une foule de deux cents hommes encore en pleine santé qui se déchainaient face à une douzaine de marins, pas tous équipés d'armes à feu qu'il fallait de toute manière recharger après le premier coup. L'équipage avait bien compris que cela ne servait à rien et qu'il valait mieux empoigner un bon vieux et fidèle sabre.

Je me jetai dans la bataille comme un lion. Finalement, je n'avais rien à perdre. Déjà, je ne me souvenais de rien au vingt et unième siècle, alors devoir vivre en plein dix-huitième en tant que noir dans un monde basé sur l'esclavage, merci bien.

Les manches de rame résonnaient en rebondissant sur le pont inférieur, parfois assommaient un membre de l'équipage. Mais elles servirent d'abord pour faire éclater les

serrures qui nous gênaient dans notre élan. Elles se brisèrent assez facilement sous les coups répétés, quelques-unes étant déjà rongées par le sel ou rouillées par une trop longue période d'inactivité.

Quelques coups de feu déchirèrent le brouhaha qui gagnait la totalité du navire. Quelques corps tombèrent mais cela ne suffit pas contenir l'élan formidable qui s'échappait du ressentiment trop longtemps gardé au fond de soi qui animait maintenant la totalité des prisonniers.

Les plus agiles avaient gagné le pont supérieur et on se battait maintenant à l'air libre. Les relents iodés de la haute mer semblaient donner une nouvelle force à ces combattants improvisés. Traités comme du bétail pendant des semaines, voilà qu'ils se révélaient des partisans de la liberté de tout premier ordre ; de vrais soldats qui luttaient pour leur vie.

Munis de ces manches de bois qui commandaient les véritables rames, la cargaison prenait le dessus sur l'équipage dans un combat bientôt inégal : pour chaque marin armé se présentait une quinzaine de mutins bien décidés à prendre leur vie en main. Cette proportion ne pouvait qu'aboutir à une victoire sans partage.

Du reste, l'équipage avait renoncé aux armes à feu. Les assauts de sabre estropiaient encore,

ça et là, quelques africains malchanceux mais le vent tournait dans la bataille qui se déchainait maintenant sur tout le navire. On en venait aux mains et à ce jeu là, les blancs ne faisaient pas le poids.

Les six derniers marins l'ont bien vite compris et ils se rendirent sans plus opposer de résistance tandis que le capitaine s'était enfermé dans sa cabine et que le commanditaire avait préféré se jeter à l'eau.

Les nouveaux affranchis se ruèrent sur la petite cabine où s'était réfugié le commandant et commençaient à y donner de grands coups de hache. Le bois volait en éclats sous les assauts répétés d'une foule déchainée. C'est alors qu'une formidable explosion éclaboussa les assaillants. Aussitôt un incendie se déclara. Le capitaine, se sentant acculé, n'avait pas hésité à mettre le feu à sa réserve de poudre. Ces nouveaux événements stoppèrent illico les mutins. Qu'allait-il se passer maintenant ? Tous cherchaient du regard le vieux sorcier. Lui-même était estomaqué. L'embrasement gagnait rapidement tout le navire. Des flammes grimpaient aux mâts comme un vigoureux matelot. Nous étions entourés d'eau mais il nous était impossible de l'utiliser au mieux pour stopper le carnage.

Le capitaine riait aux éclats dans sa cabine. Il était devenu fou, son bras droit à moitié

déchiqueté qui pendait sans vie et son visage reflétant la démence qui n'animait. Plus personne ne songeait à se venger de lui. La providence se chargerait de lui faire payer très cher sa mauvaise conscience : il allait finir par s'étouffer de ses rires démoniaques en se cognant la tête contre les vitres jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le feu gagnait du terrain. Bientôt, seules deux solutions se présentaient : ou bien mourir grillé comme des saucisses sur un barbecue ou plonger dans l'océan sans savoir vers où nager pour gagner la côte la plus proche. De toute manière, la majorité des esclaves promis ne savait pas nager.

Nous avons donc lutté pour une liberté de pacotille quand, soudain, j'entendis des cris de femmes provenant de l'arrière du bateau. Je me précipitai vers un petit réduit cadenassé. Au passage, je bousculai un grand gaillard en lui arrachant une hache des mains. A mon tour, je m'acharnai sur la boiserie pour délivrer une ou plusieurs prisonnières promises au même triste avenir que leurs camarades.

La porte céda. J'entrai soudain avec précaution. Dans la pénombre de la cabine, je distinguai vaguement une forme recluse sur une paille qui servait de lit. Il n'y avait apparemment qu'une seule esclave. Je

m'approchai doucement, pour ne pas l'effrayer. Je n'osais pas parler, du reste elle ne comprendrait sûrement pas mon langage. Alors, à la faveur d'un éclat de jour lorsqu'elle bougea de sa couche, je reconnus le visage de la femme sur la photo trouvée dans le portefeuille de Jérôme Lavoisier.

Au même moment, je sentis une violente douleur sur ma nuque.

Puis tout devint noir.

Juin

La plage était parfaitement déserte, une vraie carte postale ou une de ces affiches que l'on voit parfois dans les agences de voyage, promettant un paysage idyllique à des gens tristes et sombres de tracas quotidiens. Les vaguelettes léchaient mes orteils en me chatouillant gentiment. Il me semblait avoir déjà vécu cet épisode. Non seulement je n'avais pas retrouvé la mémoire mais celle-ci tournait visiblement en rond.

J'entrepris une rapide inspection des lieux. Décidément, cette île ressemblait à deux gouttes d'eau à celle où je m'étais trouvé naufragé avant de basculer dans un nouvel espace temps. J'y reconnaissais certains détails évocateurs : le même palmier penché selon un angle précis, deux blocs de rochers formant une sorte de caverne où l'on pouvait déduire une présence humaine par les cendres disposés en cercle.

Était-ce un effet de ce monde parallèle ?

La première chose, je le savais d'instinct, était de trouver de l'eau. Indispensable.

Je pénétrai donc à l'intérieur de l'île. Il me fallut une bonne journée de marche dans un paradis végétal où des perroquets tendaient leur cou pour dévisager ce drôle d'animal

évoluant sur deux pattes tout comme eux, mais néanmoins dépourvu d'ailes et arborant de sombres couleurs au regard de leur plumage d'arlequin. Je croisai également des petits singes curieux lorsqu'ils se croyaient en sécurité, mais qui détalait dans les branchages dès que vous posiez votre regard sur eux. Il y avait des présences que je pouvais seulement sentir, entendre un froissement de buissons, deviner un frôlement entre mes jambes, humer une odeur animale forte sans jamais voir quoi que ce soit, à peine quelques larges feuilles remuer, mais était-ce tout simplement l'effet de mon imagination ou de la petite brise qui m'accompagnait dans cette étuve rendant toute ma peau poisseuse de transpiration.

La nuit tomba d'un seul coup, comme il est de rigueur sous ces latitudes. La soif me tenaillait, mais la fatigue fit son œuvre : je tombai dans un sommeil noir, la joue sur une feuille de bananier. Ses nervures allaient sûrement me dessiner la carte de l'île sur la joue demain matin.

Avant l'aube, je repris mon exploration. Au passage, je léchai de larges feuilles d'un vert tendre qui luisaient de rosée. Pourvu qu'elles ne soient pas toxiques, mais ma soif se jouait de ces préventions. Cela n'apaisa qu'à peine mon besoin d'eau douce. Si je ne trouvais pas à

boire d'ici le crépuscule, mon avenir serait grandement hypothéqué, même au XVIIIème siècle.

Le doux murmure d'un ruisseau qui coule me rendit mon optimisme. Je débouchai ainsi dans une clairière qui n'avait rien de naturel.

Ce que j'avais pris pour le chant d'un ruisseau perdu n'était que le bruit des jets d'eau d'un aquaparc géant où une foule d'obèses américains allait s'ébattre d'ici quelques heures. Pour le moment, si tôt, les vacanciers bénéficiaient de la climatisation de leur chambre d'hôtel, les plus matinaux simplement étant en train de refaire leur niveau de sucres et de graisses devant un copieux petit déjeuner européen, à l'écoute des nouvelles du monde, distillées sur un écran géant disposé dans un angle de la salle du restaurant trois étoiles qui servait de cantine à ces milliardaires du XXIème siècle.

Nul doute, à voir l'architecture du lieu, j'étais de retour à mon époque. Tout cela – le navire négrier, mes compagnons d'infortune et même la jeune femme de la photo – n'avait été qu'un rêve, probablement les conséquences du naufrage sur mon inconscient. La Théorie du glissement de l'espace-temps n'était pas encore au point, du moins n'en avais-je pas été le témoin privilégié. Dans un sens, ça me rassurait.

Tout en m'approchant de ce centre de détente pour milliardaires, je m'interrogeai. J'étais à des lieues de pouvoir retrouver qui j'étais. Les seules pistes, adresses retrouvées dans le portefeuille de Jérôme Lavoisier, se trouvaient en Europe, bien au-delà de l'océan qui me séparait de mon passé.

Il faut croire que j'ai un sérieux problème avec les forces de l'ordre. Ou bien la couleur de ma peau ne colle pas avec les lieux dans lesquels je me trouve. J'avais été alpagué par deux policiers au petit matin d'un premier Janvier dans une station huppée de sports d'hiver, je me retrouvai maintenant face à un vigile pas plus tendre, ni plus futé, au milieu d'un lieu paradisiaque pour qui a le portefeuille bien garni.

- Alors Bamboula, on prend des vacances ?

Apparemment, le chien de garde me prenait pour un employé au service des nantis.

- Allez, zou, au turf, l'ami chocolat, et plus vite que ça.

Il avait dégainé sa petite matraque et m'intimait de rejoindre illico mon poste de travail qu'il devait supposer à vider poubelles ou garnir les tables des petits déjeuners.

En guenilles et sans aucun papier, je n'insistais pas et le suivais bien gentiment jusqu'au centre névralgique de ce club med version haut de gamme.

Le bâtiment ronronnait comme une usine métallurgique. Là, le cerbère me confia à un petit gaillard aussi large que haut, vêtu d'un tablier blanc où se dessinaient des traces rougeâtres (dépeçait-il des quartiers de barbaque ?), jaunes pâles (était-il le boulanger du village ?), quelques trainées vertes (s'occupait-il des espaces verts en qualité de jardinier en chef ?) et quelques reflets sombres sur les flancs (mécano ou intendant attaché au bon fonctionnement des installations mécaniques et électriques du lieu, à commencer par l'indispensable climatisation ?).

Il grommela d'un fort accent Texan :

- J'le connais pas c'type !

Le vigile se tourna vers moi :

- Alors t'es qui, toi ? Pourquoi t'as rien dit ? Un clandestin, hein ?

J'essayai d'expliquer mon naufrage sur la côte de l'île refuge-vacances des fortunes du monde libéral. Ils n'en croyaient pas un mot. A partir du moment où les infos ne parlaient pas d'un événement, celui-ci n'existait pas pour ces petites têtes trop formatisées.

Le cerbère régla le problème d'une seule phrase :

- Allez, au poste ! Tu t'expliqueras face au chef, mais je te préviens, si tu continues à jouer les fanfarons, y va pas te louper, Monsieur Légal.

Le tas de viande au tablier sale l'arrêta en lui prenant l'avant bras.

- Ecoute Jimmy, ça peut attendre un p'tit peu ton affaire. Va pas s'envoler ton loulou. Moi, j'ai b'soin d'un gars vaillant pour remplacer Kim Jong ou bien Jing Kong... Bon, on l'appelait King Kong entre nous. Y s'est barré avant-hier. Soit disant que son frère a obtenu des papiers en Floride. Saloperie de niaquoués, ils sont en train d'envahir le pays avec l'appui des autorités en plus. C'était bien la peine de se griller le cul au Vietnam.

C'est comme ça que je me retrouve en ce moment face à un Cambodgien, un Sri Lankais et un Sud Américain à éplucher un monceau de légumes : pommes de terre (je rappelle que la majorité de la clientèle est américaine), carottes, navets, betteraves et d'autres légumes dont je ne connais même pas le nom.

Nous ne communiquons pas avec la parole autour de la table, seulement par gestes. Le seul qui connaît quelques bribes d'anglais est Pedro, originaire des hauts plateaux péruviens. Entre deux corvées d'épluchage, il me raconte son pays natal, le village où il a grandi, sa famille soudée, les traditions et l'apparition d'un premier téléviseur il y a seulement cinq ans. Dès lors, leur vie leur paru bien terne comparée aux rutilances qu'exposait l'écran en couleurs. C'était lui le plus jeune en âge de

travailler. D'un commun accord, on l'envoya faire fortune dans ces pays d'Eldorado que montrait le petit écran. Il ne lui fallut pas deux mois pour s'apercevoir qu'il était passé de la pauvreté de son village perdu sur les plateaux des Andes à la misère des bidons-villes de la banlieue d'une mégapole mexicaine. Car, bien entendu, il n'avait pas pu franchir ce nouveau mur de la honte, érigé tout le long de la frontière qui devait protéger la bonne société riche et performante du tiers monde, piaffant à ses portes.

Quand l'opportunité de s'embarquer pour une île paradisiaque des Caraïbes se présenta, il n'hésita pas. Quitte à suer sang et eau pour quelques billets verts de misère, autant le faire dans un lieu plus accueillant que les bas-fonds de cités déshumanisées, à faire la plonge dans les deuxièmes sous-sols d'un restaurant.

Le vigile qui m'avait alpagué semblait m'avoir oublié car je restai une bonne semaine à effectuer quantités de petits boulots de misère aux côtés de mes compagnons de galère et je me surpris à faire le parallèle avec mon rêve de naufragé : il fallait se résigner à observer que l'esclavage n'avait pas complètement disparu, même deux siècles après son apparente abolition.

Je m'aperçus aussi qu'il n'est point besoin de partager la même langue pour se comprendre.

Expressions faciales et gestes sans équivoque permettent une communication parfaite. Nous formions une équipe soudée et efficace, nous partageant équitablement les tâches à effectuer selon les aptitudes et les facilités de chacun. Pedro avait mis de côté un bon petit pécule, juste de quoi rentrer chez lui. Sa philosophie de l'occident était arrêtée : là, plus qu'ailleurs, on exploite le travail des masses pour le bien être de quelques uns.

C'est ainsi que nous nous retrouvâmes sur un vol de liaison entre l'île perdue et les côtes Mexicaines un beau matin chargé de nuages menaçants et sous une chaleur moite.

Pedro n'était pas tout à fait Péruvien. Il n'était d'aucun pays. Son talon d'Achille n'était pas une déficience de la mémoire, mais une enfance égarée entre différents orphelinats disséminés sur le tout le continent américain inférieur. En effet, Pedro avait la bougeotte : il ne pouvait rester au même endroit trop longtemps. Il ne comptait plus les diverses fugues et échappées de centres impersonnels qui leur donnaient l'air de prisons pour garnements dont personne ne voulait.

Il avait su se débrouiller tout seul dès son plus jeune âge, mais finissait toujours par se faire rattraper par une administration zélée en ce qui concerne l'enfance dans ces pays où être un gamin n'est pas réellement un gage de sécurité

et d'attention. Plusieurs fois, il avait échappé à des bandes peu scrupuleuses quant au commerce des innocents. Et il avait fini par échouer dans les cuisines en sous-sol de mauvais restaurants à faire la plonge, une odeur de grillade collée à la peau et du mauvais gras sous les ongles qu'il mettait pourtant un point d'honneur à couper très courts.

Ces voyages obligés lui avaient effacé la mémoire : il ne se rappelait plus d'où il venait, de quel pays, de quelle région, sa ville natale. Il est difficile, quasiment impossible de contenir les souvenirs de sa petite enfance si l'on n'est pas aidé en cela par un album de photos ou la mémoire de nos parents, plus fiable.

Ainsi Pedro n'avait pas de destination précise, mais il me parlait toujours des hauts plateaux de Colombie. Il avait dû voir une affiche dans une agence de voyage ou croisé un paysan souffrant du mal du pays et lui vantant les mérites de ces landes esseulées où un homme de bonne volonté peut vivre sa vie, tranquille, à l'abri des soubresauts du monde et de la folie des hommes avec, pour toute compagnie, un troupeau de lamas ou de chèvres, peut-être des chevaux sauvages ou un élevage de brebis.

Nous étions partis pour l'Eldorado : plein sud, vers ce pays de cocagne dont Pedro me vantait les mérites matin, midi et soir.

Nos poches étaient vides, nos têtes remplies

d'espoir. Spécialement Pedro qui marchait vers sa terre promise, Moïse des temps modernes, aidé en cela par quelques pickups et camions de passage qui nous transportaient gratuitement dans leur bennes, qu'il pleuve ou qu'il vente. Heureusement le soleil régnait sans partage sur ses contrées brûlées par un climat déroutant. Quelques herbes folles roulées en boule comme on peut en voir dans les westerns hollywoodiens des années 50. Des cactus revêches, s'accommodant fort bien de la pénurie en eau générale. Et ces routes rectilignes qui, sans prévenir, enchaînaient une série de virages sans queue ni tête.

Nous traversons ce Mexique de légende, les cheveux au vent et la tête dans les étoiles. Contrairement aux apparences, nous avons un but. Pedro gardait précieusement dans la poche intérieure de sa maigre veste un papier, véritable sésame de notre avenir : une recommandation dûment paraphée par l'un des associés d'un ranch de Colombie, notre destination et notre droit d'entrée comme gardiens de troupeaux. Je n'avais jamais été cowboy, du moins je ne m'en souvenais pas, là encore. Mais Pedro avait le don de la persuasion.

- C'est pas difficile comme travail. Il suffit de savoir monter.

Je gardai précieusement le silence sur mes

capacités à dompter un quelconque cheval. Je saurais, sur place, si cette pratique m'était habituelle, comme bon nombre de choses que je découvrais au cours de mon périple planétaire.

Ainsi, sans même le savoir, je connaissais quasiment l'espagnol aussi bien que mon collègue de voyage et je savais repérer les plantes comestibles qui jalonnaient notre périple, au grand étonnement et ravissement de Pedro.

Il fallut franchir quelques frontières, dans ce bout de terre qui relie le nord au sud de ce vaste continent américain, tel un cordon ombilical qui rattache deux cultures, deux façons de vivre, deux mondes.

Ce fut d'abord l'entrée au Guatemala par la presqu'île du Yacatan. Cela ne posa pas de problèmes majeurs, bien que dépourvus, lui comme moi, de papiers légaux.

Nous réussîmes l'exploit de traverser le pays (400km) en une seule journée grâce à deux véhicules peu regardants, brinquebalés sous une bâche qui nous protégeaient à peine d'une pluie incessante, puis dans une remorque qui tressautait comme un engin de foire foraine.

Nous arrivâmes au Honduras, fourbis et courbaturés, des bleus sur tout le corps qui nous faisaient ressembler à un couple de Schtroumpfs, d'où notre surnom : los pitufos.

Nous nous rendîmes immédiatement compte du changement de régime politique. Il fallait sans cesse louvoyer entre les patrouilles militaires qui arpentaient les routes et les chemins comme s'ils n'avaient que ça à faire. Eviter les contrôles qui nous auraient aussitôt envoyé derrière les barreaux de prisons sans étoiles. Plusieurs fois nous faillîmes tomber droit dans la gueule de ces loups affamés de chair fraîche. La chance était avec nous.

Au Nicaragua, ce ne fut plus la même chanson. Nous longions la côte Est du pays, à quelques encablures de la mer des Antilles, réputée pour ses accès de fièvre climatique quand nous tombâmes nez à nez avec une patrouille qui avait un sens aigu du règlement et de la procédure. Sans papiers, nous nous retrouvâmes aussitôt encadrés de près par deux rangées de quatre représentants d'un ordre pas moins inoffensif que la police régulière : la mafia locale, détentrice du trafic de drogue et autres réjouissances fructueuses, partageait assurément le zèle des policiers, dont la hiérarchie était grassement arrosée de pots de vins par les différents parrains tout puissants.

Nous marchions en convoi : l'officier responsable en tête, suivi comme son ombre par son second qui avait, semblait-il, pour mission de traduire les différents hochements

de tête, roulement d'yeux, moues diverses et tics faciaux de son supérieur en vociférations tapantes et bruyantes à notre rencontre. Suivaient Pedro et moi-même, à la queue leu-leu, bordés comme je l'ai mentionné précédemment par deux rangées de quatre pions qui ne pipaient mot.

Nous n'avions pas marché un kilomètre que je remarquai d'imperceptibles bruits dans cette sorte de jungle moite et étouffante qui vous colle en moins de deux minutes une pellicule de sueur sur tout le corps qu'aucun moyen de ventilation ne parvient à atténuer; le vent est ici un concept qui relève du rêve.

Sous les fougères, au raz du sol, une armée d'insectes en tout genre se déplaçait, provoquant ce bruissement que j'étais apparemment le seul à percevoir. Puis ce fut le froissement d'ailes de dizaines, bientôt de centaines et finalement de milliers d'oiseaux qui fendaient l'air suintant de leurs ailes légères. Là encore, l'escorte néo policière ne repérait pas ce cinéma. Quand les buissons environnants résonnèrent de craquements nettement plus ostensibles, l'officier fronça les sourcils, signe que ne prit pas la peine de traduire son second, mais il était clair que quelque chose se tramait. Notre petit groupe accéléra nettement l'allure.

Maintenant c'était toute cette forêt inextricable

et impénétrable qui grondait des signes d'une importante (totale ?) migration soudaine. Tous les animaux, tout ce qui vivait là-dedans et pouvait se déplacer le faisait au pas de course, fuyant un invisible danger.

Invisible jusqu'à ce que je remarque, à la faveur d'une rotation à 210 degrés de ma tête, que le ciel, à l'horizon, – du moins ce que l'enchevêtrement sylvestre nous laissait le loisir d'apercevoir - présentait une couleur d'apocalypse.

On ne distinguait pas un seul nuage dans cette masse compacte. Une tache noirâtre, virant sur le violet par endroits, qui s'élevait haut dans le ciel à mesure que cela se rapprochait. J'avais entendu parler de nuées de sauterelles ou de criquets qui volaient ainsi avant de s'abattre pour tout détruire sur leur passage. L'un des sept fameux fléaux d'Égypte. On raconte même que les vents puissants charrient parfois des hordes de grenouilles, inoffensives en l'état, mais créant un joyeux chaos lorsqu'elles s'effondrent au sol dans un bruit glauque de bombes à eau qui explosent ou de fruits pourris qu'on écrase. Quel était ce cataclysme qui se préparait ?

C'était maintenant toute la moitié du ciel dans notre dos qui se noircissait dangereusement. La course des animaux s'était tarie : il régnait maintenant un silence de mort tout autour de

nous. Nous gagnâmes enfin la lisière de cette forêt impénétrable, surplombant un petit village aux toits de tôle ondulée qui semblait écrasé par les collines qui l'entouraient. Un nouveau rictus sur le visage de l'officier fut traduit dans un hurlement par son second et toute la troupe partit au grand galop. Pedro et moi restions abandonnés, seuls au monde. Toute la vie alentour avait disparu. Nous n'en croyions pas notre chance quand une bourrasque faillit nous renverser par sa violence soudaine. Nous levâmes nos têtes : la chape violacée était à l'aplomb de nos frêles silhouettes. Cela n'augurait rien de bon.

On se regarda, Pedro et moi, sans dire un mot juste le temps d'un clignement d'œil et nous prîmes nos jambes à nos cous à la poursuite de nos geôliers. Mieux valait encore séjourner en prison que subir les foudres que le ciel n'allait pas tarder à nous envoyer.

Ce ne fut pas long.

Mais aucune averse trépidante ne se précipita de toute sa vigueur, pas la moindre cataracte qui arrose copieusement, ne laissant pas le plus petit centimètre carré au sec. Pas davantage la giboulée attendue de grêle, hachant tout ce qui se trouve sur sa trajectoire, assommant les petits animaux insouciantes et causant d'irrémediables dégâts dans les constructions humaines.

Rien ne tomba du ciel.

Par contre, quelques objets suffisamment légers, furent aspirés par des vents violents qui s'enroulaient sur eux-mêmes.

Une tornade.

Dorénavant, il ne servait à rien de courir comme des dératés. A 300 kilomètres heure, les rafales eurent tôt fait de nous envelopper, Pedro et moi. Nous vîmes le siphon se former lentement et onduler comme s'il exécutait une abominable danse du ventre. Nous étions pile dans sa ligne de mire.

Nous étions hypnotisés par la violence du phénomène et aussi par sa beauté. N'est-il pas curieux que les accès de colère de la nature nous apparaissent comme de fabuleux spectacles d'un flamboiement inouï, d'une grandeur incomparable et inaccessible à l'art humain. Il y a de la perfection dans le chaos.

Le tourbillon gagnait en puissance au fur et à mesure qu'il se renforçait. Tel un ogre, il avalait, il gobait, il aspirait tout ce qui était à sa portée. Ce furent d'abord des petits objets : un ballon abandonné, une poubelle vide, un balais, un cageot. Puis son appétit grandissant, il soulevait sans le moindre effort vélos, mobilier de jardin, voitures, déracinant des arbustes puis de vrais arbres, décapitant les quelques maisons éparses. En prenant de l'ampleur, le tourbillon devenait plus exigeant.

Ce qu'il absorbait tournoyait dans une danse inconnue, s'élevant comme les rapaces ont coutume de le faire en utilisant les courants ascendants. Le phénomène enflait, gonflait, bombait son torse grandiose. Tout ce maelström virevoltait sans ordre tel un derviche incontrôlable. C'était inconcevable. C'était beau. D'une beauté apocalyptique. C'était le chaos désorganisé. C'était la fin du monde.

Nous fûmes à notre tour enlevés comme deux fétus de paille.

Je n'ai jamais eu l'occasion de sauter en parachute, du moins je n'en ai, là encore, aucun souvenir, mais c'est la seule comparaison que j'ai. Seulement cette fois, la chute se déroulait dans l'autre sens. Nous étions aspirés par les cieux tout comme les lois de la gravité attirent l'audacieux qui plonge d'un avion.

Je ressentis alors comme une impression d'enveloppement qui n'est pas si éloignée de cette sensation de flotter dans l'eau. Je n'avais plus aucun point d'appui, je me laissais glisser, tête en bas pour commencer, puis tournoyant un peu, derviche des airs. Je croisai un âne qui fut tout aussi surpris que moi, divers objets plus ou moins épais, plus ou moins dangereux dans le cas d'une possible et probable collision. Mais cela n'arriva pas. J'avais le sentiment que

de nouvelles forces étaient en action au cœur de la tempête. Tels des électrons fous, nous nous repoussions les uns les autres, évitant tout télescopage fatal, toute percussion funeste.

Je finis par m'évanouir. Ca devenait récurrent. Une nouvelle fois, j'allais devenir un naufragé. A la place des vagues, ce furent les turbulences aériennes poussées à leur extrême qui allaient me faire échouer non plus sur une plage de sable, un peu trop consistant pour m'épargner de douloureuses et fatales blessures mais dans un lac d'une eau pure et sacrément fraîche qui me sortit immédiatement de mon coma.

Je pataugeai encore sur les rives de cette vaste étendue reflétant la petite tribu de nuages qui assistait, goguenard, à mon piteux état - je remarquai en effet que les nuées ressemblaient à une rangée de visages moqueurs, espiègles et taquins – qu'un bruit d'éclaboussures et de clapotis désordonnés résonna dans mon dos.

Pedro s'était lui aussi échoué de la même manière. Nous ne nous quittions plus.

Encore tout contusionnés par ce nouveau mode de transport, nous observâmes autour de nous, comme au sortir d'un mauvais rêve.

Le paysage ne ressemblait plus du tout à ce qui nous environnait jusque là, il y a quelques minutes pensions nous. En réalité, nous nous aperçûmes à la position du soleil déjà presque

couchant que nous avions volé plusieurs heures. Il semblait impossible de voyager ainsi, porté par une tornade sur quelques centaines de kilomètres sans être déchiquetés par la force des vents. Nous avons bénéficié d'une sorte d'apesanteur, en quelque sorte. Et devant l'incrédulité des rares personnes à qui nous avons confié cette aventure, allant parfois jusqu'à la suspicion et la méfiance envers les racontars exagérés de deux quidams sortis de nulle part, nous n'avons pas désiré en savoir plus. Nous étions là, debout, d'un seul tenant et pas trop amoché par ce nouveau type de locomotion, juste des courbatures qui mirent une bonne semaine à se résorber et un mal de tête tenace, surtout pour moi, dû en grande partie à l'altitude de ce plateau sur lequel nous avons atterri.

Contre toute attente, nous étions effectivement sur le sol Bolivien.

Je m'aperçu bien vite que Pedro avait largement exagéré ses connaissances des lieux. En réalité, il était aussi perdu que moi. La seule chose effective était ces fameux ranchs qui regroupaient de fabuleux troupeaux de ruminants, de chèvres au poil tombant, de brebis bêlant à n'en plus finir et, bien entendu, des lamas récalcitrants.

Nous avons réussi à nous faire embaucher à la garde de l'une de ces cohortes d'alpagas au

pelage crème et au caractère de cochon.

Le lama est un animal docile, affectueux et doué d'une forme avancée d'intelligence. Il est au mouton ce que l'âne est au cheval : on ne lui fait pas faire ce dont il n'a pas envie.

Notre mission était d'accompagner un cheptel d'un demi millier de têtes sur trois cents kilomètres de pampa jusqu'à leurs quartiers d'hiver (inutile de rappeler qu'étant dans l'hémisphère sud, le début de l'hiver se situe en plein mois de Juin). Bien évidemment, le propriétaire du bétail n'avait pas confié son précieux gagne-pain à deux inconnus, même portés par le vent. Nous faisons équipe avec un baroudeur au visage buriné par les ans et surtout par les vents des hauts plateaux et le soleil cuisant, deux constantes qui allaient nous accompagner dans nos nouvelles aventures. Un large feutre noir rivé sur sa tête complétait le tableau du véritable gardien patenté. Il ne l'enlevait même pas pour dormir ni pour manger, occupation qui se résumait à récurer de vieilles boîtes de conserve mises à chauffer sur les braises du feu quotidien. Le seul moyen de l'apercevoir tête nue aurait été de le persuader de pénétrer dans une église. Autant faire entendre raison à un lama déterminé.

Ramuntcho était son seul nom. Nous n'avons jamais su si c'était le prénom ou le patronyme

et cela ne nous empêchait pas de dormir.

Son jeune neveu l'accompagnait, histoire d'apprendre le métier. C'était un bon gars, toujours souriant, serviable et honnête. Son seul défaut était sûrement de devoir suivre les basques de son oncle et, au passage, d'en prendre les tics et le caractère.

Ramuntcho nous considérait comme de la bleusaille, ce que nous étions sans conteste. Le dédain qu'il affichait à notre encontre n'allait pas jusqu'à l'arrogance mais peu s'en fallait. Il savait parfaitement que nous allions apprendre le métier et qu'une fois à destination nous serions opérationnels. C'est cela qui l'embêtait plus que tout : se rendre compte qu'il allait faire notre apprentissage et que d'autres, plus tard, en profiteraient. Cette sorte de mépris à notre adresse n'allait pas plus jusqu'à la violence de propos ou d'attitude, il nous faisait juste sentir que lui seul était compétent pour ce boulot et que nous étions deux trous du cul qui avaient intérêt à ne pas péter plus haut que notre postérieur et suivre à la lettre ses directives.

Un événement permit de nous sortir de cette impasse et révéla une nouvelle aptitude à mettre à mon actif.

Je l'ai déjà dit, le lama est un animal truffé de qualités mais pas celle d'obéir aveuglément aux ordres qu'on lui donne, si toutefois cela

peut s'apparenter à une qualité, permettez moi d'en douter. Nous avons passé une nuit assez calme, les animaux se reposant tranquillement, certains ronflant comme des locomotives, d'autres crachant ou éructant, le reste émettant des bruits gutturaux d'origine diverse : l'air macérant dans leurs estomacs ou leurs intestins parvenait à s'échapper pendant leur sommeil. Bref, une nuit comme les autres où il n'était pas aisé de s'endormir pour qui n'a pas l'habitude de côtoyer un troupeau d'un demi millier d'animaux bien vivants.

Au petit matin, avant que l'aube ne point, l'ensemble du troupeau s'éparpilla dans toutes les directions sous un prétexte qui demeura à jamais mystérieux. Le lama ne s'effraye pas si facilement. Un rapace, un serpent, même des mercenaires armés jusqu'aux dents, ne parviennent pas à troubler son impavidité. Avaient-ils perçu une secousse tellurique qui nous échappait totalement ? Un alignement de planètes avait-il provoqué un changement dans le champ magnétique terrestre ? Une explosion nucléaire à l'autre bout du globe que seul un sixième sens aurait pu détecter ?

Ramuntcho nous raconta après que tout soit rentré dans l'ordre qu'un jour d'éclipse solaire, il n'avait pu maîtriser l'affolement d'un troupeau bien plus consistant. Trois mille bêtes, apeurées par une nuit tombant au

milieu de la journée et filant droit devant alors qu'on aurait aisément imaginé que les quadrupèdes s'endorment tout simplement. Il avait ce jour-là, malgré une douzaine de gardiens expérimentés, perdu une cinquantaine de bêtes.

Nous nous séparâmes dans trois directions en regrettant de n'avoir pas un quatrième cavalier.

Je partis au grand galop vers le soleil levant. Ma monture réagissant au quart de tour à mes commandements. En réalité, je ne dirigeais rien du tout. J'évoquerais plutôt une collaboration, comme si je parvenais inconsciemment à dialoguer avec mon cheval. Je n'ai pas le souvenir d'avoir su monter. Lorsqu'on me présenta celui avec qui j'allais faire corps pendant des semaines, je craignais que sa réaction à mon postérieur posé sur son dos ne révèle que j'étais un piètre cavalier et, du coup, me priver de ce job au grand air dont Pedro semblait visiblement ravi de partager avec moi.

Instinctivement, je passai ma main droite sur l'encolure du Paso Fino à la robe Alezan semée de minuscules taches grises sur sa croupe qui me servait de monture. Sa taille élancée cachait de réelles aptitudes en terrain difficile et sa robustesse est légendaire. Bref, un cheval habitué aux conditions rudes de ces pays

rugueux. Celui-ci émit un léger hennissement, comme on salue un ami de longue date, après que des événements de la vie ont séparé pendant un certain laps de temps. L'animal tressaillit en penchant sa tête. Lorsqu'il la releva, j'étais en selle. Depuis, nous sommes copains comme cochon. C'est lui qui me réveille au petit matin, en exerçant une légère pression de son museau sur mes reins. Lui qui réagit à mes pensées plus qu'à mes ordres.

J'avais déjà remarqué que j'avais un bon contact avec les animaux qui avaient croisé ma route depuis mon départ de France, spécialement les animaux sauvages. J'ai plus de difficultés avec les chiens.

Je ne guidai en rien ma monture, la laissant aller où bon lui semblait. Je n'avais pas la moindre idée où le troupeau, du moins la partie du troupeau de lamas qui avait pris cette direction, pouvait se trouver. Je m'en remettais à mon partenaire, pensant qu'entre animaux il doit exister une connexion que nous, humains, avons depuis longtemps perdue.

Cela ne manqua pas. Au bout de vingt minutes bride abattue, une petite centaine de lamas cernait un point d'eau boueux. Certains se roulaient dans le marécage nauséabond, d'autres avaient déjà pris leur bain un peu spécial vu la croûte encore fraîche de boue

maronnasse qui poissait leur fourrure. De vrais romanichels. Et je compris alors la raison qui avait disséminé le troupeau. Un essaim de moustiques ne s'attaquant qu'aux animaux à pelage avait démangé chaque bête de notre troupeau et ils n'avaient trouvé d'autre solution que de fuir à toutes jambes afin de trouver une mare boueuse à souhait avec, si possible, des émanations répugnantes afin de faire fuir les insectes irritants.

Il n'y avait là à peine le tiers du cheptel, les autres devaient errer quelque part sur ce haut plateau désert ou bien avoir trouvé une mare où apaiser leurs démangeaisons.

A ma grande surprise, aussitôt que les lamas me virent, ils se rassemblèrent autour de ma monture. En fait, j'avais déjà remarqué que les animaux me considéraient comme un allié; ils se méfiaient davantage de Pedro. Là encore, je me remis à la providence, en l'occurrence au bon sens du troupeau qui prit après moult hésitations la direction du sud. Parfois la cohorte changeait de direction sans aucune raison apparente. Toutefois, au fil de ces divagations plus ou moins orientées, nous récupérions quelques éléments isolés, parfois une dizaine de têtes bien étonnées de voir leurs congénères venir en rang serrés vers elles. Le soir allait tomber et je n'avais toujours pas de nouvelles de Pedro. Il débarqua en plein milieu

de la nuit, suivi d'un petit comité de lamas. Il avait fait chou blanc tandis que j'avais récupéré la bonne moitié de l'effectif. La quête dura trois jours pleins. J'avais parfois l'impression que nous tournions en rond, mais l'efficacité des lamas me dictait de leur faire confiance. Ce sont eux qui effectuaient la majeure partie du travail. Instinctivement, ils se regroupaient au fil de leurs étranges divagations. Ramuntcho était bien obligé de reconnaître ma méthode, en l'occurrence l'absence de celle-ci, comme terriblement efficace. A partir de ce jour, il nous considéra comme de vrais gardiens et nous laissa, Pedro et moi, un peu tranquilles.

Au crépuscule du troisième jour, ce qui par ailleurs ferait un excellent titre de western, nous n'avions à déplorer l'absence que d'une poignée de bêtes. Elles réintégrèrent du reste le troupeau au cours de la nuit suivante. Ramuntcho s'était absenté pour vingt quatre heures, nous laissant le soin de veiller sur le troupeau, Pedro et moi.

Nous avons déniché une vieille grange abandonnée pour nous reposer. C'était bien agréable d'avoir un toit pour dormir, spécialement pour Pedro. Les bivouacs à la belle étoile, nous devions nous blottir au centre du troupeau afin de bénéficier de la chaleur des lamas. Les nuits sont

particulièrement fraîches sur les hauts plateaux, souvent battus par les vents et nous n'étions pas à l'abri de quelques averses de neige fondue ou cinglés par un grésil mordant. Je m'accommodais assez bien d'être entouré d'animaux mais mon collègue avait quelque répugnance à se trouver ainsi cerné. Une claustrophobie animale en quelque sorte.

Dans cette grange subsistait quelques balles de foin qui régalerent les lamas, n'ayant bien peu d'occasions de savourer un tel dessert.

Nous nous installâmes pour la nuit, Pedro pas mécontent d'abandonner sa position au centre du troupeau pour une couche nettement plus confortable. A part le froid mordant porté par le vent pernicieux venant s'infiltrer au travers des planches disjointes comme une eau glacée qui s'immisce dans le moindre espace.

Pedro, n'y tenant plus, se mit en quête de faire du feu. Je lui fis remarquer que ce n'était peut-être pas la bonne solution étant donné le fort vent qui battait les planches de la grange assez vulnérable à des flammes mal maîtrisées. Il maugréa en lançant quelques imprécations en espagnol dont on comprenait aisément le sens à sa mine irritée. Il sortit en revanche un petit cigarillo d'une boîte en métal qui ne le quittait jamais. Il n'en fumait jamais un entier. Il avait l'habitude, au bout de dix minutes, d'éteindre le bout incandescent en le plongeant dans le

sable ou une flaque d'eau et le remettait dans la boîte, parmi six ou sept autres mégots de différentes longueurs.

Il en choisit un après avoir réfléchi quelques secondes en examinant consciencieusement chaque mégot comme s'ils étaient si différents les uns des autres. Il le porta à ses lèvres en le mâchonnant puis l'alluma en faisant claquer la pierre de son briquet. Nous restâmes ainsi à veiller dans le noir, attendant que le sommeil vienne nous rendre visite. J'entendais les rumeurs et éructations du troupeau resté à l'extérieur, face abritée du vent et je regardais la braise du cigarillo gagnant en intensité à chaque fois que Pedro inspirait une bouffée.

La nuit était silencieuse, à peine entendions-nous les lamas émettre quelques gloussements incongrus, séparés d'eux cette fois par une simple rangée de planches disjointes. Lentement, nous glissâmes dans un sommeil profond.

Avant de ressentir la forte chaleur, c'est d'abord l'odeur de foin brûlé qui me réveilla. J'étais entouré de flammes qui ondulaient comme les épis bien mûrs d'un champ de blé. Elles composaient une danse fascinante à la manière de ces serpents qu'on charme au son d'une petite flûte. Fascinante mais un brin macabre. Quelques flammèches venaient déjà me lécher les orteils alors que Pedro continuait

d'en écraser des tonnes. La fin du monde pouvait bien arriver au grand galop, rien ne l'éveillerait. D'un puissant coup de coude dans les côtes, je le réveillai.

Toute la grange s'embrasait dans des gémissements de mauvais augure. Le toit n'allait pas tarder à s'effondrer. La cause de ce carnage flamboyant ne faisait aucun doute. Pedro détourna son regard en haussant les épaules. Fatalité.

Il fallait s'extirper au plus vite de ce brasier qui crépitait, pétillait, grésillait, scintillait et semblait même croustiller comme un obèse dévore quantité de tartines et biscottes au petit déjeuner. Par bonheur, la porte, du moins ce qu'il en restait, n'était pas en meilleur état que l'ensemble de la grange qui flamboyait dans la nuit noire. Nous fûmes dehors en moins d'un soupir. Les lamas regardaient le spectacle inédit avec une sorte de fascination dans les yeux. Qui a prétendu que les animaux avaient peur du feu ? Ils se tenaient certes en cercle à une certaine distance du sinistre, mais profitaient du spectacle en fins connaisseurs. Du reste, c'était joliment agréable à contempler. La danse du feu exécutait pirouettes et tourbillons, virevoltes et contournes, tel un harem produit une danse du ventre synchronisé. Nous restions à proximité. Que pouvions-nous faire ? C'est ce qui pouvait

de mieux arriver à ce fantôme de grange bien éprouvé par les années. Le toit ne tenait que par un fil, les murs laissaient entrevoir le jour, le foin abandonné à l'intérieur était quasiment épuisé après la razzia de nos lamas et je doute qu'il puisse y avoir quelque objet de valeur laissé dans un coin. Sur ce, je me trompai dans les grandes largeurs.

J'avais bien senti, au-delà de l'odeur âcre du mauvais foin en train de partir en fumée, un parfum original, puissant et opiacé, mais ces émanations suivaient la fumée qui s'élevait haut dans le ciel avant de suivre la direction du vent, vers une aube qui ne tarderait pas à se lever.

Après être resté une petite heure à contempler ce formidable décor de jeux de lumière, nous reprîmes notre route, le troupeau de lamas ouvrant la voie, devant nous.

La nuit était sur le point de mourir une nouvelle fois lorsque nous croisâmes deux 4x4 qui traçaient droit devant dans la pampa, les anfractuosités du terrain faisant bondir les essieux et secouer fortement les occupants qui s'agrippaient d'un poignet ferme aux barres de fer qui enserraient l'habitacle ouvert, façon Jeep de l'armée. D'une seule main, car de l'autre ils tenaient un fusil mitrailleur sûrement chargé et prêt à l'emploi. Les deux véhicules stoppèrent à notre hauteur dans un

nuage de poussière. Leur visage et les imprécations qu'ils nous servirent ne laissaient pas de doute sur leurs intentions belliqueuses. Déjà les canons des instruments de mort à répétition étaient tous pointés sur nous. Six fusils de fabrication Russe ayant transité par Cuba nous tenaient dans leur ligne de mire, n'attendant qu'une infime pression de l'index pour déclencher la troisième guerre mondiale, du moins en ce qui nous concernait. Le septième individu, celui qui vociférait injures et jurons dans un mauvais espagnol, semblait nous reprocher tous les maux du monde, à commencer par le fait d'avoir intentionnellement détruit sa « marchandise ». A cet instant, nous ne savions, ni Pedro ni moi-même, ce qu'il entendait par « marchandise de première qualité ». Nous allions l'apprendre plus tard. Pour le moment, impossible de réfléchir et d'espérer une issue favorable à cet écueil : nous étions pris au piège par une bande de gugusses armés jusqu'aux dents... Dents qui auraient certainement gagné à recevoir la visite d'un chirurgien dentaire de premier ordre. Mais tout ceci est secondaire et pourtant c'est à ces petits détails que s'occupe notre esprit juste six secondes avant de passer de vie à trépas. Ça en dit long sur les supposés visées philosophiques qui devraient nous assaillir

lors du grand basculement dans l'inconnu d'une prétendue vie après la mort, revoir en accéléré toute sa vie, revenir sur les choix qu'on a fait, se rappeler les chemins parcourus, les gens croisés, les situations cocasses ou agréables. A l'instant même où la vie ne tient plus qu'à un fil – plus exactement à l'infime pression d'un index sur une gâchette trop sensible dans notre cas -, il faut se résoudre à l'évidence : notre cerveau ne fait pas plus le malin que quiconque et part en roue libre.

Nous en étions là, avec tout le cheptel de lamas pour public quand quatre nouveaux véhicules débouchèrent de derrière une petite colline que les ténèbres encore pénétrantes ne laissaient distinguer précisément. Ils étaient, cette fois, accompagnés d'un petit hélicoptère vrombissant dans les airs, moustique de métal et d'acier, éclairant toute la scène de son puissant projecteur.

Une voix sortie d'un hautparleur intima à chaque personne de l'assemblée de se tenir figée et de lentement déposer toute arme à terre sans un mouvement brusque. Les occupants des deux 4x4 qui nous tenaient en joue une seconde auparavant étaient maintenant à la merci de ce qu'il convenait d'appeler les forces de l'ordre, si cela signifie encore quelque chose en Colombie. Les policiers à terre fouillèrent les véhicules et

menottèrent ce qu'il était nécessaire désormais d'appeler des trafiquants de drogue. Un puissant cartel qui régnait sur le commerce des hallucinogènes, inondant tout le pays, mais surtout spécialisés dans l'exportation à l'étranger : Etats-Unis et Europe de l'ouest. Les malfrats furent embarqués manu militari dans trois des quatre véhicules alors que nous prenions place dans le dernier, Pedro et moi. Assis à la place du passager, un homme au visage buriné, au cheveu rare et à la gouaille d'un titi parisien, s'était retourné de trois quarts et nous racontait ce fabuleux coup de filet. Les autorités filaient depuis quelque temps Ricardo Santiago del Sol, célèbre propriétaire terrien, et sa bande sans pouvoir le coincer. Nul policier n'avait pu jusqu'à présent mettre la main sur un des nombreux entrepôts de narcotiques et Santiago del Sol, protégé par le meilleur cabinet d'avocat de la région et, accessoirement, par une corruption en règle du milieu de la justice. Il parvenait à chaque perquisition, à chaque mise en examen, à chaque procès à s'en sortir les mains propres. Il allait parfois jusqu'en appel, gagnant sur des points de procédure et dégoûtant ainsi les policiers qui lui filaient le train, en vain. La récente nomination d'un juge plus intègre avait ranimé une flamme, une impulsion aux policiers. Il leur avait surtout

redonné une motivation dans leur action sur le terrain, assurés que leur zèle ne serait pas un coup d'épée dans l'eau.

Pedro, en s'assoupissant et laissant choir le mégot de son cigarillo sur la paille de cette vieille grange abandonnée avait permis de mettre à jour la preuve irréfutable que Santiago del Sol stockait une importante cargaison de produits psychotropes à destination des juteux marchés occidentaux. Quelques dizaines de millions de dollars étaient partis en fumée, la bande des trafiquants arrêtée et mise en prison. Cela fit boule de neige. Dans les jours qui suivirent, ne voyant pas venir leur cargaison, les revendeurs américains utilisèrent la manière forte : une demi-douzaine de mercenaires payés grassement fit le ménage dans l'équipe de Santiago. On alla même jusqu'à faire évader des geôles colombiennes une partie des hommes du célèbre trafiquant afin de les faire parler. La police les retrouva, l'un une balle entre les deux yeux, un autre noyé dans une mare et un troisième carrément démembré. Le cabinet d'avocats véreux fut mis en examen par une justice qui, soudain, portée par les événements et cette volonté pas toujours très orthodoxe, se sentit pousser des ailes. Libérés du système de corruption instauré par le narcotraffiquant, les juges retrouvèrent une

ardeur éthique. Cinq hommes de loi furent aussi inquiétés pour abus de pouvoir, faux et usage de faux, et complices du trafiquant par le biais de pots de vin et autre largesses que dispensait habituellement Santiago del Sol. Enfin, l'anecdote la plus spectaculaire avait eue lieu juste quelques heures à peine après le flamboyant incendie de la vieille grange.

Le vent avait porté le nuage d'émanations par delà le haut plateau, arrosant au passage quelques fermes et ranchs isolés où l'on avait assisté toute la matinée à certaines scènes épiques : un fermier dansant avec ses animaux, eux-mêmes abandonnant tout instinct pour s'avachir durant trois jours ou, à l'inverse et selon le tempérament, devenir ingérables, courant comme des dératés sur des dizaines de kilomètres, sautant et pirouettant, piaillant et hululant comme s'ils participaient à un concours d'imitation de cris de leurs congénères. Les animaux domestiques et ceux d'élevage se mêlaient aux animaux sauvages, eux-mêmes atteints par les émanations psychotropes des produits de première qualité que Santiago del Sol entendait bien vendre à prix d'or aux meilleures sociétés du monde.

Les vapeurs attinrent une petite ville et c'est là que le plus fabuleux eu lieu.

Tous les habitants changèrent de caractère et de comportement. On assista à des

embrassades gigantesques, à des concerts improvisés où des chorales hétéroclites entonnaient en chœur des airs traditionnels ainsi que quelques tubes du top cinquante. On dansa dans les rues, sur les toits. On se fit des promesses. Mieux : les populations, jusque là enfermées dans leur quartier et les catégories sociales ne se mêlant pas, se brassèrent dans une foule sans barrière ni préjugés. Des millionnaires ouvrirent grand les portails de leurs immenses demeures, offrant à tous et toutes de gigantesques repas. Les billets de banque pleuvaient. Toute la ville était remodelée selon un nouveau code : celui de ne pas avoir de code justement.

On raconte que, suite à cette expérience inédite, nombreux nantis de la ville changèrent radicalement leur conception de la vie, ils furent plus altruistes, plus humanistes. Des fonctionnaires aidèrent les plus démunis à obtenir des prêts, des autorisations, des passe-droits avant que l'administration centrale n'y mette le holà. Toute une région se réveilla de cette fête trois jours plus tard, changée en profondeur. Les gens se parlaient à nouveau. Il n'y avait plus d'appréhension ni de crainte. Un monde nouveau, né de la rencontre des malversations d'un célèbre narcotrafiquant et d'un mégot mal éteint.

Une équipe de chimistes étudia le phénomène.

Il s'avéra, on put le lire dans la presse spécialisée trois semaines plus tard, que l'effet psychotrope de la drogue mêlée au foin en décomposition, permettait une désinhibition des codes sociaux, une plus grande compassion et la libération de comportements trop souvent régulés et conditionnés par les règles imposées par la société. Ce fut un mini mai 68 sur quelques kilomètres carrés. On raconte que deux économistes de gauche, un philosophe, deux sociologues réputés et un écrivain à succès firent le voyage pour interviewer la population afin de comprendre le phénomène en profondeur et comment pourrait-on réitérer l'expérience à plus grande échelle.

Sagement assis sur la banquette arrière du véhicule tout terrain de la police, nous cogitions, Pedro et moi. Le fait qu'on ne soit pas mêlé aux trafiquants ne supposait pas qu'on nous considérait probablement comme des complices. Un indice cependant : nous n'étions pas menottés.

Nous arrivâmes dans une bourgade de taille moyenne, stoppâmes devant ce qui devait être le commissariat du coin : une bâtisse sans étage, parallélépipède parfait, uniquement troué dans la face donnant sur la rue par deux étroites ouvertures qui ne devaient pas laisser entrer beaucoup de lumière et encore moins

les regards des éventuels curieux.

Le policier (lieutenant, inspecteur, commissaire, sergent ?) qui semblait diriger toute l'opération à terre nous mena dans un bureau situé tout au bout d'un étroit couloir mal éclairé tandis que les hommes de Santiago del Sol étaient jetés sans circonspection dans une cellule qui devait servir de prison préventive. Nul doute que pour ces hommes de main, cette situation temporaire allait surement présenter d'ici peu des airs définitifs. Un homme en costume nous reçut sans se lever de derrière son bureau encombré de nombreux dossiers et paperasses. Nous prîmes place sur deux chaises ayant vécu tandis que le policier responsable de l'opération faisait un rapport bref mais circonstancié sur les événements de la nuit passée. On nous interrogea pour le principe. Déjà, tout le commissariat était au courant de l'importante planque de drogue qui venait de partir en fumée vers la petite ville voisine et de notre implication inconsciente dans le dénouement d'une enquête de plusieurs mois.

Il faut croire que les émanations hallucinogènes et psychotropes touchèrent aussi cette modeste ville, du moins les responsables de la police locale.

On nous remercia. On nous congratula. On voulu nous remettre une médaille, nous

présenter au président en personne, nous élever au grade de bienfaiteur de la communauté colombienne. Plus prosaïquement, nous eûmes droit à toutes les attentions possibles.

Dans un premier temps, on nous permit de récupérer notre troupeau, resté sagement sur place : les effets des exhalaisons phantasmatiques n'avaient eu comme effet que des les plonger dans une léthargie dont il fut difficile de les extraire. Ensuite, Pedro eut droit à toutes les aides et faveurs pour obtenir les prêts et les autorisations en vue de s'établir dans un ranch sur les hauts plateaux. Son rêve, devenu réalité grâce à un simple mégot. On mit également à sa disposition trois hommes à tout faire.

On m'offrit non seulement un billet d'avion, classe affaire, mais plusieurs lettres de recommandation et on me proposa même de la chirurgie plastique afin que les trafiquants à la solde de Santiago del Sol ne puisse me retrouver. Je déclinai l'offre, non que je tienne plus que tout à mon apparence mais je n'avais pas l'intention de passer par le bistouri d'un chirurgien Colombien.

Le plus important à mes yeux fut l'obtention de nouveaux papiers. Je possédais enfin une identité sous la forme d'un passeport en bonne et due forme au nom de N'Pi Félicien, né le 28

Mai 1988 à Bamako, domicilié 47 rue Pasteur à Genève. Nationalité luxembourgeoise. Ma profession indiquait consultant en patrimoine, on avait également apposé des visas plus vrais que nature : cela validait mon demi tour du monde (Allemagne, Danemark, Angleterre, Caraïbes, Mexique, Colombie). S'ajoutait à cette reconnaissance administrative un permis de conduire, une carte d'assuré social et plusieurs documents faisant de moi un membre actif de quelques associations notoires ou clubs sportifs prestigieux, spécialement celle des amis des services d'ordre Colombiens : avec ce précieux sésame, j'avais tous les flics du pays dans ma poche.

Juillet

Je traversai l'océan Atlantique à plus de dix mille mètres bien au-dessus de ses eaux tumultueuses en direction de Genève, histoire de voir à quoi ressemblait le 47 rue Pasteur. Existait-il seulement ? Je mis ces longues heures d'inactivité pour faire le point, un résumé de ces six mois à parcourir le monde à la recherche de mon identité.

Je me rendis compte que je n'en savais pas plus sur mon compte qu'au départ, un matin de Janvier, dans un village huppé de sports d'hiver. Je n'avais pas avancé d'un pouce.

J'avais vécu mille expériences, rencontré des dizaines de personnes, pas toujours très recommandables mais certaines m'avaient fait une très grosse impression. Et surtout, j'avais appris des tas de choses sur mon compte, comme de me trouver à peu près à l'aise dans tous les domaines. Je savais tout faire ou quasiment. Cela ne m'aidait en rien à déterminer ma personne. Bien au contraire, cela élargissait les infinies possibilités. Quelle était l'activité que je pratiquais, quel était mon métier ? Etais-je marié, avais-je de la famille, des amis ? En ce sens, mes faux papiers délivrés par une autorité Colombienne

passablement altérée et corrompue par les effets des vapeurs psychotiques ne mentaient qu'à moitié. On pouvait me consulter sur à peu près tout et n'importe quoi, alors pourquoi pas le patrimoine ?

J'avais gardé bien entendu cette photo de femme trouvée dans le portefeuille de Jérôme Lavoisier. Comme un porte-bonheur puisque chacune de mes aventures se terminait bien jusqu'ici.

J'avais le délicieux sentiment de l'avoir croisée à plusieurs reprises au cours de mon périple. Mais n'avais-je pas moi-même inventé de toutes pièces ces rencontres furtives ? A bien y réfléchir, le cerveau possède la plus grande réserve de psychotropes au monde et capable de les infuser au quart de tour. Je commençais à penser que cette femme n'avait impressionné que le papier argentique de la photo. Qu'elle n'existait pas vraiment.

Je résolus, dès mon arrivée en Suisse, d'aller faire un tour à l'hôtel Majestic. Avec un peu de chance, un message pour le dénommé Jérôme Lavoisier m'attendait à la réception. Ensuite, j'irais fureter à la gare de Nice pour savoir ce que renfermait la consigne dont je possédais le ticket.

J'allais reprendre le cours de ma vie et tenter d'y voir plus clair. J'avais assez perdu de temps comme ça dans des élucubrations sans queue

ni tête.

C'est alors qu'elle traversa l'allée centrale du Boeing qui fendait l'azur, laissant derrière lui deux belles traces blanches, une autoroute céleste.

Sa démarche était parfaite, à peine roulait-elle des hanches à la façon qu'ont ces mannequins lorsqu'elles défilent sur les podiums devant des rombières qui n'ont ni leur grâce ni leur prestance mais, en revanche, un confortable compte en banque et toutes les cartes gold possibles dans leur sac Vuitton.

Comme les tops modèles, elle tirait une tronche de six pieds de long – ça devait être une joie lorsqu'elle souriait, un état qu'elle ne devait réserver qu'à l'élu de son cœur. Ou l'élue. Ou personne.

Il fallait que je tente ma chance.

Elle revint quatre minutes plus tard, effectuant le trajet de dos, cette fois. Je pouvais ainsi tout à loisir la détailler de haut en bas et inversement.

Ses cheveux, d'un blond naturel, effleuraient ses épaules. Elle n'utilisait probablement pas d'artifice coloré pour leur donner cette impression de légèreté. Des épis de blé jetés dans un ciel sans nuage.

Son dos était parfaitement droit, le creux des reins à peine creusé. Surement le résultat de la pratique assidue de dix ans de danse classique,

à suer devant des barres bien trop hautes pour des petites filles en ne courbant que la tête devant un (ou une) professeur intransigeant et sévère. Cela forme le caractère et donne le goût de l'effort. Cela me convenait.

Ce dos portait avec élégance un chemisier prune dans une matière qui semblait se mouvoir à chacun de ses pas, comme de douces vagues qui caressaient son dos de princesse d'opéra. Le vêtement tombait nonchalamment sur la partie la plus douce de son anatomie, la masquant à moitié. On devinait des fesses fermes, des fesses en forme de pomme, deux Grany Smith belles à croquer. Une jupe rouge tirant sur le Bordeaux venait mourir juste aux creux des genoux, ne laissant voir que deux jambes bien galbées, aux mollets fuselés de championne de triathlon. Ses pieds disparaissaient dans une paire de chaussures acajou dont le talon ne flirtait pas avec les gratte-ciel, Dieu merci. J'ai en horreur ces échafaudages pour équilibristes en mal d'altitude, qui vous cambre une silhouette mieux que quiconque et vous bousille une colonne vertébrale en moins de deux sans compter les risques de chute inévitables.

Je n'ai pas mentionné ses bras qui scandaient joliment sa démarche, balançant à peine dans une souplesse toute féline.

Bref, elle était une chatte sur un toit pas encore

brûlant. Cela, j'allais le découvrir (ou pas) dans les minutes qui allaient venir.

Elle prit place six sièges devant moi, le second à gauche. Je laissais passer cinq minutes, histoire de lui laisser le temps de se détendre en ne lui donnant pas l'impression du fauve qui attendait impatiemment sa proie, tapi dans l'ombre d'un cyprès et, par la même occasion, de m'assurer que le siège voisin du sien n'était pas occupé.

Je me levai, la tête vide et les jambes flasques. Tous les signes d'un grand émoi provoqué par une grande personne. Tous les signes que je ne m'appartenais déjà plus. En un mot tous les signes que j'allais faire une belle connerie.

- Bonjour, mademoiselle. M'accorderiez-vous cinq minutes ? J'ai quelque chose à vous demander.

Passé la surprise de ma demande, elle esquissa un faible sourire et d'un geste équivoque m'indiqua le siège vacant. Je m'installai, le cœur déjà au sprint et mes jambes qui commençaient imperceptiblement à trembler. Je pris mon élan et sautai dans le vide :

- Je me suis réveillé le matin du premier Janvier en ayant perdu la mémoire avec, dans ce portefeuille, cette photo de vous.

Je lui tendis le cliché qu'elle accepta avec un léger intérêt dans le regard.

- Connaissez-vous un certain Jérôme

Lavoisier ?

Elle examinait consciencieusement la photo comme si c'était une pièce rare, à la façon dont les spécialistes de l'Art dissèquent un tableau de maître ou encore des paléontologues étudiant de vieux ossements.

Elle se tourna vers moi. Une nouvelle émotion se lisait sur son visage. J'avais bien ferré le poisson. Restait à le ramener doucement sur le rivage.

Elle ouvrit ses lèvres parfaites et prononça d'une voix claire avec un très léger accent scandinave :

- Vous êtes un ami de Jérôme ?

Je la regardais droit dans les yeux pour deux raisons fondamentales. D'abord pour soutenir son intérêt soudain et surtout pour le plaisir de plonger dans ces deux lacs d'altitude aux eaux parfaitement claires qui éclairent son visage.

- C'est justement ce que j'aimerais savoir. Je vous l'ai dit : je ne me souviens d'aucun événement de ma vie avant ce fameux premier Janvier.

Une ombre passa dans son regard, comme une accusation.

- Et pendant six mois, vous ne vous êtes pas inquiété de cette absence. Vous n'êtes pas très curieux, Monsieur...

- On m'appelle N'Pi pour n-p (no papers, sans papiers). Vous voyez, je ne sais même pas mon

propre nom. Et il se trouve que les événements se sont enchainés pendant tout ce temps sans me laisser le répit d'enquêter sur mes origines. Mais j'ai décidé de reprendre les recherches avec le plus grand sérieux. Donc, Jérôme Lavoisier ?

Elle retourna la photo dans ses longs doigts fins, donna un coup d'œil au recto, puis me la tendit avant de se raviser.

- Puisque vous avez trouvé l'original, vous n'avez peut-être plus besoin de cette photo ?

J'avalais ma salive en manquant de déclencher une quinte de toux qui m'aurait assurément fait passer pour le dernier des tuberculeux aux yeux de... Je ne savais même pas son nom.

- Terminons d'abord les présentations, Mademoiselle...

- Comtesse Irena Valbrönn von Heidelberg pour vous servir, cher monsieur. Mes connaissances m'appellent Valbrönn et mes intimes simplement Irena.

- Je vous appellerai donc Valbrönn, n'ayant pas, pas encore, l'honneur et le privilège d'être de vos intimes.

Elle sourit tout en glissant la photo dans la poche intérieure de son sac à main blanc crème.

- Que voulez-vous savoir sur Jérôme ?

- Tout. Enfin, pour commencer, j'aimerais le rencontrer pour lui rendre son portefeuille et

quelques papiers sans grande importance et surtout pour savoir enfin qui je suis.

Elle m'observa comme peut le faire un portique de détecteur de métaux. Scanner serait le mot exact. A priori, je réussissais moyennement l'examen puisqu'elle enchaina :

- Jérôme ne m'a jamais parlé de vous. Il n'a jamais mentionné un grand type au teint de cirage et aux manières courtoises quoique directes qui parvient à aborder les inconnues sur un vol transatlantique dans le but de retrouver son identité. Ou bien tout autre chose ?

La question resta en suspension dans l'air régulièrement renouvelé de l'avion. Il me semblait pouvoir distinguer les contours de la question flotter à quinze centimètres de mes yeux, tourner sur elle-même, effectuer une pirouette moqueuse avant de se désintégrer en un minuscule feu d'artifice m'envoyant des milliers d'étincelles dans mon cerveau. Cette fille commençait à m'intriguer sérieusement.

- Que voulez-vous dire ?

Son regard se fit plus dur, comme si elle cherchait à percer un mur de kryptonite avec la puissance de ses seuls yeux. Du reste, elle en était parfaitement capable.

- Un jeune homme bien élevé, quoiqu'il ne se souvienne apparemment pas d'où il vient et qui il est, plutôt bien de sa personne de

surcroit, aborde une jeune femme sur un vol long courrier d'une façon peu commune. Ai-je besoin de vous faire un dessin ?

Elle me fixait de ses yeux limpides, un léger air ironique dans l'iris. Mais ce que je retenais c'était ce bout de phrase prononcé l'air de rien : plutôt bien de sa personne. Je ne lui étais donc pas indifférent.

Elle enchaina.

- C'est parce que je viens de vous percer à jour que vous ne dites plus rien ? Où est passée la verve du fringant jeune séducteur ?

Je devais rebondir illico au risque de ne plus l'intéresser du tout, de perdre le maigre avantage que j'avais pu obtenir à mon insu.

- Croyez-moi, je désire réellement avoir des renseignements sur Jérôme Lavoisier. Si nous ne nous connaissons pas, nous nous sommes forcément croisé le soir du réveillon.

Mon regard se fit plus tendre pour ajouter

- Cela dit, j'apprécie hautement votre compagnie. Je ne pourrais rêver d'un meilleur guide... Ou autre.

Ses yeux s'écarquillèrent et je pus y percevoir quelques reflets d'émeraude dans ces lacs d'un bleu transparent. Ils semblaient sourire alors qu'elle déclara du ton de la mère qui prend sur le fait son rejeton en train de grignoter en douce les biscuits dissimulés dans le placard du buffet.

- Je constate que vous ne doutez de rien. Apprécier hautement. On ne me l'avait jamais fait, celle-là.

Le reste du voyage se déroula en badineries diverses. Je lui racontais mes aventures.

- On peut dire que vous vous êtes rattrapé en l'espace d'une demi-année. Peu de gens peuvent prétendre à un tel curriculum en si peu de temps. J'ignore comme vous votre passé, mais soit vous prenez votre revanche sur une vie morne et terne, soit vous êtes un agent de renseignements ou un aventurier hors pair. Cela pourrait expliquer vos aptitudes.

- C'est tout à fait la réflexion que je me fais. D'où me viennent ces capacités d'adaptation ? Bien que l'envie de retrouver mon identité soit forte, j'ai un peu peur de découvrir qui je suis vraiment.

Elle laissa passer un moment puis ajouta d'une voix douce

- Je crois que tout le monde éprouve cette peur là. Finalement, on ne se connaît jamais vraiment tout à fait.

Elle fut moins prolixie sur sa vie à elle, se résumant à une jeune femme parcourant le monde en vue de repérages de lieux naturels pour le tournage de certaines séries, feuilletons ou films. Elle me parla de Jérôme Lavoisier. Je n'appris pas grand-chose. Elle ne le

connaissait pas tant que ça. Juste une connaissance, pas un intime.

- Pouvez-vous m'expliquer comment votre photo se trouvait dans son portefeuille, alors ? Elle appuya son regard, le sérieux l'emporta soudain sur le ton badin qui avait enrobé nos échanges jusque là.

- C'est exactement la question que je me pose, voyez-vous.

Lavoisier était un écrivain à succès. Il publiait un roman tous les deux ans, tel un métronome parfaitement réglé. Et, avec la même régularité, les ventes explosaient sitôt le bouquin en devanture de toutes les librairies. Lavoisier était pourtant un ovni dans le monde littéraire, refusant de se plier au circuit traditionnel de la promotion. On ne le voyait jamais dans une émission de télévision. Il réservait le peu d'interviews aux trois ou quatre réseaux radiophoniques qui n'étaient pas que des robinets à musique. S'il était égratigné régulièrement par les critiques littéraires dans la presse spécialisée, il avait la faveur et la confiance des chroniqueurs des quotidiens grand public et des périodiques de programmes télé.

Plus étonnant encore, Lavoisier avait une éthique. Il refusait qu'on vende ses livres dans les grandes surfaces. Il était en bonne place

dans les rayons et les étals des grandes surfaces du livre, référencé sur tous les sites de vente en ligne, mais surtout il chouchoutait les libraires indépendants, n'hésitant pas à afficher des séances de dédicaces dans des boutiques à peine plus vastes qu'une boîte d'allumettes.

Cette promotion hors des sentiers battus ne lui était nullement néfaste. Au contraire, il semblait que ses lecteurs l'encourageaient à se démarquer des autres auteurs. On ne lui reprochait pas son absence des médias, bien au contraire ; on le louait pour ce détachement, sachant que son métier était d'inventer des histoires, pas d'en raconter le déroulement par le menu à un petit comité de journalistes avides de scoop. Ainsi personne ne connaissait sa vie privée. On avait déjà du mal à cerner son univers public. Ne pas trouver son dernier opus dans une grande surface, entre les yaourts et les produits ménagers était un gage de qualité dans l'inconscient collectif. Il était le chéri de ses dames et les messieurs trouvaient dans sa prose un mélange d'écriture soignée, ne recherchant pas les effets de style Proustiens qui alourdisent un récit fort, il savait « écrire comme personne avec les mots de tout le monde », d'inventions époustouflantes (mais où allait-il chercher tout ça ?) et de rebondissements ahurissants

jusqu'à la chute finale, soignée aux petits oignons qui était sa marque de fabrique (si bien que pour étonner son monde, il pourrait désormais publier un roman avec une fin « normale »).

Lavoisier ne misait que sur son talent et la puissance évocatrice de ses romans.

On avait coutume de dire qu'en ouvrant un de ses livres, on se faisait son propre film tant ses mots étaient suggestifs. Il n'en fallait pas davantage pour que le septième art s'intéresse au personnage. Mais, une fois encore, Lavoisier était intraitable : jamais, au grand jamais, il n'accepterait de céder ses droits pour une adaptation sur grand écran. Les réalisateurs les plus prestigieux brandissant le casting le plus audacieux ne pouvaient l'infléchir.

J'osai une question.

- Vous m'avez dit travailler en repérages pour le cinéma et lui ne jamais vouloir frayer avec ce monde-là. Comment vous êtes-vous rencontrés ?

L'ironie était de retour dans ses yeux clairs.

- Ah, ça, ça ferait un bon sujet de roman justement.

Je n'en sus pas davantage. En résumé, tout ce que m'avait résumé la jeune femme de la photo pouvait aisément se trouver sur une page Wikipedia.

Je regagnai mon siège en vue de l'atterrissage. Nous nous séparâmes à l'aéroport, lieu de tous les adieux, en nous promettant de mener conjointement notre enquête sur Lavoisier. Moi pour enfin le rencontrer afin d'en savoir plus sur notre relation, si toutefois celle-ci était un brin consistante. Elle pour comprendre pourquoi une photo d'elle se trouvait dans son portefeuille à lui.

Il tombait un petit crachin sur l'aéroport international de Genève. Les taxis étaient pris d'assaut à la sortie des bâtiments imposants. Nous partageâmes une berline anthracite elle et moi. Le chauffeur la déposa sur une artère cinquante où elle disparut rapidement dans une foule pressée et j'indiquai le 47 rue Pasteur. L'homme fronça les sourcils. Visiblement l'adresse était confidentielle car il ne connaissait pas la voie. L'administration Colombienne n'avait sûrement pas jugé utile de vérifier si la rue Pasteur existait bel et bien à Genève et si elle était suffisamment longue pour abriter un numéro 47.

Il entra les données dans son Gps. Aussitôt deux tracés apparurent en surligné rouge et bleu.

- Une préférence pour l'itinéraire, me fit le chauffeur, toujours très classe comme le nom de sa berline.

- Peu importe le chemin, seule m'intéresse la destination.

Il eut un sourire de convention avant d'embrayer et se glisser habilement dans une circulation des grands jours. Il y a toujours des congrès à Genève.

La bruine avait cessée lorsque nous pénétrâmes dans la rue Pasteur. Une artère paisible, située sur les hauteurs de la cité qui aurait bénéficié d'une splendide vue sur le lac si celle-ci n'était obstruée par une barre d'immeubles bourgeois qui bordaient une avenue plus passante. Le numéro 47 correspondait à une maison de maître sûrement divisée en trois appartements comme semblait l'indiquer les trois lourdes portes de façade. Le taxi stoppa devant l'entrée située au centre, déclencha ses avertisseurs lumineux.

- Non, non, ce n'est pas la peine de vous arrêter. Je voulais juste m'assurer de quelque chose. Et j'indiquai aussitôt l'adresse du Majestic.

Le chauffeur de taxi me souhaita un bon séjour, je le remerciai d'un pourboire et franchis d'un seul mouvement l'immense porte coulissante du Majestic.

A peine passé le seuil, tout nous faisait sentir que nous étions moins dans un autre monde que dans un autre temps. A l'heure des cartes

magnétiques et des distributeurs impersonnels, des codes d'accès et des mots de passe, le Majestic entendait faire perdurer une certaine idée du service.

Ca commençait par le portier, en livrée s'il vous plaît : un grand manteau rouge carmin aux bordures grenat et orné de boutons dorés. Un vrai personnage de conte pour enfants. Coiffé d'une casquette de chef de gare, il affichait cet air intermédiaire que seuls présentent les gens de cette profession en voie de disparition. Il ne souriait pas, il ne boudait pas : ses traits arboraient la plus parfaite indifférence, bien que le mot ne soit pas adéquat. Détachement serait plus approprié. Pas du dédain ni de l'insouciance et pas davantage cet ailleurs qu'affichent les lamas tibétains. Ni résignation, ni abattement. Quelque chose d'indéfinissable qui est la marque même de la profession. Il était transparent tout en étant primordial. Il ne renseignait sur rien, il ne portait aucun bagage, ne vous débarrassait d'aucun manteau. Il était là. Point. Sa seule présence était sa raison d'être, du moins sa principale et seule mission auprès d'une clientèle qui ne le remarquait pas.

Des porteurs s'affairaient en revanche d'un pas pressé vers les coffres déjà ouverts des berlines qui stationnaient un instant devant la grande

porte avant que les chauffeurs maison ne prennent le relais des rares clients ne disposant pas du leur.

Des serveurs et des hôtesse sillonnaient le hall. Mieux vêtus que je ne pouvais l'être, ils s'enquéraient des désirs des clients avant même que ceux-ci ne soient énoncés, avant qu'ils soient même pensés. Ils dirigeaient alors les fortunés clients vers la réception, les accompagnaient dans le coin salon où un bar immense courait sur un demi cercle ou encore désignaient les cinq ascenseurs, tous rutilants et ornés de garçons d'ascenseur pas plus âgés qu'un frais bachelier.

A une charmante demoiselle en tailleur strict, rayé de Bordeaux, j'annonçai que je recherchais un éventuel client.

- Par ici, fit elle en m'accompagnant jusqu'au comptoir de la réception. A l'instar du bar, il courait sur tout un pan de mur, mais lui était désespérément droit, d'une rectitude de juge de paix.

C'est la réplique d'un Lord de la chambre Londonienne qui me reçut. Son visage, tout en longueur, présentait des rides savamment tracées, comme si, tous les matins en se rasant, il avait pendant quarante ans, cinquante peut-être, mis un point d'honneur à dessiner ce qui serait plus tard sa marque de fabrique. Son pedigree. Son logo.

Je demandai s'il y avait des messages pour Jérôme Lavoisier. Il me toisa d'un air hautain comme si nous n'appartenions pas au même monde. Sur ce point, il avait parfaitement raison.

- Nous ne sommes pas admis à remettre le courrier destiné à un client au premier venu ni même à donner ce genre de renseignement. Vous êtes un proche, peut-être ?

Je m'avouais vaincu. J'étais devant une porte triplement verrouillée, un coffre fort inviolable et dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit pour en trouver le mécanisme d'ouverture.

- Non, non. Je suppose que monsieur Lavoisier n'est pas actuellement dans vos murs.

Il ne prit cette fois même pas la peine de me fixer. Il griffonnait quelques mots sur une petite carte tout en me répondant :

- Je peux effectivement vous informer sur ce point, c'est dans mes attributions. Vous avez parfaitement raison : monsieur Lavoisier n'est pas présent actuellement.

Il poussa délicatement le petit bristol sur lequel il avait noté un nom et une suite de chiffres et me fit, d'un ton définitif qui ne souffrait aucune répartition :

- Vous pourrez joindre sa maison d'édition à ce numéro.

J'empochai le petit carton. Cette information était vraiment précieuse. Elle m'évitait d'entrer

dans la première librairie, repérer le nom de l'éditeur au bas du dernier opus de l'écrivain, sûrement en bonne place sur les étals puis de lancer une recherche sur Google afin de dégoter le numéro du siège parisien.

Je pianotai les dix chiffres sur un appareil mis à ma disposition par le barman affable d'un petit café à proximité du lac où nous avions convenu, Irena et moi, de nous retrouver pour entreprendre l'enquête. On décrocha à la seconde sonnerie. Une voix de femme, d'un aplomb de ministre et certainement habituée à renvoyer les importuns dans leurs pénates, la queue entre les jambes.

- Editions du Soleil Levant, bonjour.

Je demandai à parler à Jérôme Lavoisier, sachant très bien que la réponse ne pouvait être positive.

- Jérôme n'est pas ici. C'est à quel sujet ?

Je ne lui racontai que la stricte vérité. Je possédais un portefeuille qu'il avait égaré quelques semaines plus tôt et je désirais le lui rendre en mains propres, en laissant planer le doute qu'il contenait des papiers importants, voire compromettant, histoire qu'elle me prenne au sérieux.

Cela fonctionna à merveille. J'avais réussi à passer le premier barrage insurmontable de l'hôtesse d'accueil façon cerbère.

Elle marqua un temps, puis, d'une voix

adoucie :

- Je vous passe son collaborateur.

Collaborateur. Elle n'avait pas parlé de secrétaire, ni d'assistant. Entendait-elle par là que Jérôme Lavoisier n'écrivait pas ses livres lui-même mais qu'il se faisait aider par un homme de l'ombre, qu'on nomme collaborateur mais dont le nom n'apparaît jamais sous le titre du roman. Peut-être à la page des remerciements. Mais je m'en étais rendu compte en feuilletant quelques-unes des parutions de Lavoisier : il ne remerciait jamais personne, n'apposait aucune photo de lui en quatrième de couverture, tout juste s'il se fendait d'une citation sur la page de garde, bien avant que ne commence le texte, avant même la page du titre.

La voix de Pierre Ardit me répondit, chaude et envoûtante.

- Roland Dumoulin, assistant de Jérôme Lavoisier. Que puis-je faire pour vous ?

Deux informations délivrées en moins de deux secondes. Ça commençait fort. D'abord, lui-même se considérait comme assistant, non comme collaborateur. Une subtilité sémantique qui ne m'échappa pas. Ensuite, il s'enquérissait s'il pouvait m'être utile. Bien que la formule soit galvaudée, elle me plaît toujours assez. J'aime qu'on s'intéresse à mon cas, même si dans ce cas ce n'est qu'une formule.

L'hôtesse ayant dû lui parler du portefeuille, j'attaquai directement en demandant à pouvoir joindre monsieur Lavoisier.

- Jérôme n'est pas sur Paris actuellement.

Ca continuait mal. S'il y a une chose qui me sort par les oreilles c'est bien ces excès de langage enrobés d'un mauvais snobisme. Comme, par exemple, prétendre être sur une ville alors qu'on y est, tout simplement.

- Je comprends parfaitement que vous aimeriez une sorte de gratification pour votre geste, mais actuellement c'est vraiment impossible de rencontrer Jérôme. Passez à nos bureaux, je me ferai une joie de vous rencontrer et je puis vous assurer que, dès son retour, Jérôme aura plaisir à vous dédicacer son dernier roman en exclusivité. Il ne sort que pour Noël, comme à son habitude.

Je ne connaissais pas cette nouvelle marotte de l'écrivain : faire paraître son roman non lors de la fameuse Rentrée Littéraire où plus de la moitié des romans se livrent une foire d'empoigne sur les tables et dans les vitrines des libraires, prenant un départ commun pour le traditionnel marathon des prix littéraires décernés à l'automne. Mais Lavoisier et sa maison d'édition savaient très bien qu'ils ne concourraient pas dans cette catégorie un peu trop littéraire pour l'auteur de « A la tombée du jour » ou bien « Plus tard, ce soir » et

même « De la neige en Juillet ». S'ils étaient bien écrits, dans un style sans fioritures mais savamment construits, ils étaient trop populaires pour avoir une chance d'atterrir sur le bureau des membres du prix Goncourt ? Renaudot ou Médicis ; à la rigueur, ils ornaient leur table de chevet.

Mais ça s'enchainait mal : l'assistant subodorant que j'attendais une récompense pour mon simple geste civique. Peut-être même pensait-il que j'étais prêt à monnayer ce modeste service ?

Je voulus en avoir le cœur net et demandai, à mots couverts, si une récompense plus concrète qu'une simple dédicace était possible. L'assistant collaborateur remonta d'un seul coup dans mon estime. Sa voix était maintenant teintée de mépris et d'une pointe d'arrogance. On était passé de Pierre Arditì à Michel Piccoli, peut-être même Michel Bouquet.

- Je vois, fit-il, dans le vague. Voulez-vous convenir d'un rendez-vous ?

Je m'excusai aussitôt, lui avouant que je l'avais expressément poussé dans ses retranchements pour savoir s'il mangeait de ce pain-là. Bien sûr que je n'attendais rien en retour, même une dédicace du Dieu vivant. Je n'étais qu'un être humain désirant rencontrer un autre être humain afin de lui rendre ce qui lui

appartenait comme si nous nous étions croisés dans la rue.

Un long silence à l'autre bout du téléphone, ce qui est parfois bon signe. Ce fut le cas. La voix de Pierre Ardit était de retour, avec cette fois en plus du charme un brin d'espièglerie qui est la marque de fabrique du célèbre acteur.

- Nous nous comprenons. Jérôme est sensible à cette simplicité, mais nous ne la rencontrons plus trop dans ce monde aux rapports humains tellement faussés par le fait d'une célébrité.

Une nouvelle pause. La voix devenait confidentielle, comme s'il voulait partager un lourd secret.

- Je ne vous ai pas menti. Jérôme est quelque part en Afrique du Sud, au Swaziland il me semble. Au bien au Lesotho, ce petit pays enclavé dans l'Afrique du Sud.

Et, pour corroborer cette affirmation saugrenue, il ajouta, triomphant :

- Son prochain roman se déroule dans la savane africaine. L'histoire d'amitié entre une petite fille et un lion.

Nous raccrochâmes chacun de notre côté. Lavoisier voulait-il parodier Kessel ? Bref, si je voulais le rencontrer, je devais aller me perdre sur les hauts plateaux du sud du continent premier.

Irena m'avait posé un lapin. Le numéro qu'elle m'avait donné était celui de l'horloge parlante

Zurichoise : une voix gutturale égrenait l'heure dans un allemand rêche, mais irrémédiablement précise.

J'allais donc me passer d'elle, qui, au fond, n'en savait pas plus que moi. Ou bien en savait elle trop, justement.

Mes dernières économies suffirent pour que je puisse monter dans le premier 747 qui allait atterrir sur l'aéroport de Yaoundé. Je rassure les professeurs de géographie, je connaissais un peu la physionomie de l'Afrique : une gigantesque planisphère était punaisée dans la salle d'attente de la première agence de voyage dont je poussais la porte, à deux pas du palais où se réunissent régulièrement les membres de l'O.N.U.

Il se trouve qu'une liaison était disponible le jour même et pas trop cher. De la capitale du Cameroun, l'hôtesse m'assura que je pourrais facilement trouver un bimoteur faisant la navette entre le centre du continent et sa partie sud.

Il n'était pas huit heures du matin lorsque je quittais Genève et la température était déjà élevée. Mais quand les portes de l'avion s'ouvrirent, il était midi passé et on crut entrer carrément dans un four à pain.

Yaoundé grouillait de vie. J'avais cinq heures devant moi. Un pilote qui faisait la navette entre le Cameroun et Maputo acceptait de me

prendre. Juste le temps de faire le check-up complet du petit Cesna d'une blancheur éclatante, juste rayé d'un liseré bleu et vert courant sur toute sa longueur et de mettre à jour une paperasserie administrative conséquente et nous pourrions décoller.

Je déambulais nonchalamment dans les rues surchauffées de la capitale, ce qui est une grossière erreur, je l'appris plus tard. Flâner donne l'impression d'avoir du temps. Et il y a deux genres de personnes qui possèdent ce précieux privilège : les clochards et les touristes. Baguenauder vous range illico dans la seconde catégorie pour peu que vous possédiez un air convenable. Et dans une ville où la pauvreté est récurrente cela équivaut à être l'objet de convoitises. Cela commence par les enfants qui s'agrippent aux pans de votre veste en vous demandant une piécette, cela continue par quelques jeunes hommes aux chemises fleuries flottant sur un vieux jean's vous proposant un taxi, de quoi vous restaurer, quelque chose d'inoubliable à voir quand ce n'est pas directement la gamme complète de produits illicites. Pour se balader tranquillement dans une ville d'Afrique, d'Amérique du Sud ou du continent Indien, il faut filer à grandes enjambées, l'air décidé de savoir où l'on va. Ne surtout pas donner l'impression d'avoir du temps et, par là, de

l'argent à perdre.

Je feignais d'ignorer toutes ces alléchantes propositions quand, soudain, un homme se pétrifia à cinq mètres devant moi. Je détaillai le gaillard.

Pas très grand, il ne devait pas dépasser les un mètre soixante, son corps semblant flotter dans une chemise qui avait dû être blanche à quelque moment d'un passé lointain et un bermuda baggy qui couvrait tout juste une paire de genoux pointus. Il portait des sandales aux lanières qui ne demandaient qu'à vivre leur propre vie. Un sac d'os recouvert d'une peau d'ébène. Dans d'autres circonstances, on aurait pu le croire à l'article de la mort mais son enthousiasme et sa joie de vivre prouvaient le contraire. Sa stupéfaction ne dura qu'un instant. La seconde suivante, il me prenait dans ses bras.

- Patrick ! Mon ami, mon frère. Ca fait un bail, non ?

Il se recula, me tenant fermement par les épaules. Je pouvais noter les veines qui striaient ses bras, les tendons davantage que les muscles qui maintenaient une pression dont on n'aurait jamais cru capable une telle constitution.

- Alors, la France, c'est comment ?

Et, sans attendre une éventuelle réponse de ma part, il m'entraîna, une main osseuse sur mon

omoplate, vers le premier café venu.

- Je t'invite. Tu bois toujours du lait grenadine ?

Il partit d'un grand rire, un rire qu'on ne trouve qu'en Afrique subsaharienne, dévoilant une rangée de dents en quinconce mais toutes parfaites et d'une blancheur qui assombrissait davantage le noir de ses joues qui voulaient pénétrer à l'intérieur de ses mâchoires : son visage n'était qu'angles.

Une fois assis en terrasse d'un bouiboui assez quelconque, je pus en placer une.

- Il y a six mois, je me suis réveillé avec aucun souvenir. Et rien ne m'est revenu depuis. On se connaît ?

Il marqua un temps, m'examinant comme si j'étais vraiment la bonne personne. Puis il se remit à rire de toutes ses dents.

- Tu me fais marcher, là ? Sacré Pat'.

Je l'assurais que, malheureusement, tout ça n'était que la pure et stricte vérité. Devant mon air si sérieux, sa bonne humeur disparut pendant un moment. Et je m'aperçus que lorsqu'il ne riait pas, les traits de son visage évoquaient le masque d'un mourant. Mieux : d'un cadavre. Pire : une momie.

Il m'avoua qu'il se nommait Lulu.

- Sur ma carte d'identité, y'a marqué Lucien, mais j'aime pas trop. Tous mes potes m'appellent Lulu, alors voilà, je suis Lulu.

J'exaltai. Lulu était la première personne à savoir qui j'étais. J'allais enfin pouvoir retrouver mes traces. D'où je venais, ce que je faisais, les gens que je connaissais. A partir de là, je pourrais aisément retisser le fil de ma vie. Je déchantai rapidement.

Lulu m'avoua qu'il ne me connaissait aucune relation. On s'était rencontré il y a environ deux ans ici même, à Yaoundé. Je n'étais pas très disert et il ne m'avait pas trop poussé à en savoir plus, lui-même ayant coupé tous les ponts avec sa famille.

- Des bouseux qui vivent dans la savane. Ils ne connaissent rien à rien. Ils vivent comme il y a deux cents ans, avant même que l'homme blanc ne soit venu saigner l'Afrique.

Il avait en grippe toute forme de colonisation ainsi que le pouvoir, exagérément corrompu, qui était aux ordres des Américains après l'avoir été à celui des Français. Bientôt ce sera les Chinois, remarqua-t-il, l'air défait. Mais plus encore, il ne supportait pas la manière de vivre toute simple et humble du milieu dans lequel il avait grandi. Amertume d'être passé à côté de quelque chose, il prenait sa revanche en profitant des joies de la ville.

J'avais donc rencontré Lulu dans une rue de la capitale, un peu comme aujourd'hui. Je cherchais du boulot. Il venait de se faire embaucher dans un restaurant pour touristes,

situé en plein centre ville. Plongeur, il n'avait pas tardé à se faire remarquer et obtenir la place du premier serveur qui s'était envolé vers d'autres cieux. C'était du reste son ambition. Parti de rien du tout, il avait pendant trois mois lavé les assiettes sales, puis avait fait ses classes comme apprenti en cuisine sous les ordres draconiens du chef, que tout le monde craignait. Il avait courbé l'échine ; ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Il lui avait fallu presque six mois pour saisir l'occasion. Depuis, il avait quitté l'univers claustré des cuisines où régnait une discipline toute militaire pour gagner un peu de liberté entre les tables de la salle et, surtout, en terrasse. Sa bonne humeur, son entrain et sa débrouillardise ravissaient les touristes qui n'hésitaient pas à allonger sa maigre pitance de généreux pourboires. Bientôt, m'avoua-t-il, il aurait amassé suffisamment pour aller tenter sa chance ailleurs.

- L'Europe, c'est mort, fit-il. Y'a de bons restaurants, mais y'a plus d'argent. Les poches des clients sont vides. Plus de pourboires. Non, l'Amérique, mon frère, l'Amérique. Ou bien peut-être la Chine. La Chine, c'est l'avenir.

Il se pencha vers moi, au-dessus de la minuscule table ronde, et me fit une confidence qui ne devait pas s'ébruiter à la façon qu'il avait de chuchoter soudainement,

comme si des oreilles malveillantes étaient aux aguets autour de nous. Pour renforcer ce sentiment, il jeta imperceptiblement deux ou trois regards de biais.

- En fait, j'ai plus qu'il ne me faut. J'attends simplement de rencontrer un client qui pourrait me servir de recommandation. Pour ne pas débarquer les poches pleines dans un pays inconnu et devoir recommencer tout au bas de l'échelle. Je suis serveur. Un bon serveur, et j'entends démarrer au moins à ce niveau. Après, je passerai chef de rang. Ce ne sera pas long. On raconte qu'aux Etats-Unis, les blancs n'ont plus le sens du service. Même qu'ils rejettent ces petits boulots. Ils ont trop fait d'études. Ils ne veulent plus se salir les mains, les blancs. Ils veulent des postes à responsabilité tout de suite.

Il laissa passer un moment, pour assurer son effet, et lança, triomphant comme s'il en racontait une bien bonne :

- Et ils se retrouvent au chômage !

Il avait élevé la voix. Il reprit un ton en dessous pour conclure :

- Si tu veux en être, y'a assez pour toi et moi.

Il se renfonça dans le dossier de sa chaise, content de sa proposition.

Je souriais en guise de remerciement pour cette tendre attention et l'encourageai aussitôt à me parler de moi. Il m'apprit que mon

parcours avait été le même que le sien, empruntant d'autres voies.

- Toi, t'es un diesel, m'avoua-t-il.

Devant mon air interrogateur, il précisa :

- Moi, je suis un battant. Je vis à cent à l'heure et j'aime ça. Tu vois, en moins d'un an, je suis passé de simple nettoyeur d'assiettes dégueulasses à premier serveur en salle et terrasse dans un restaurant classe du centre ville. J'ai le bagout. Toi, tu as la force d'un rouleau compresseur, mais il te faut de l'élan.

Lulu me raconta qu'au bout d'un an, alors qu'il sortait enfin des cuisines du grand restaurant, je trouvai un emploi de laveur de voitures. On se croisait de temps en temps. Et puis, plus rien depuis six mois.

Pour le reste, je n'en savais pas plus. Lulu ignorait d'où je venais, comment j'étais apparu un beau matin à Yaoundé (tu n'es pas du pays, m'avoua-t-il en connaisseur), ce que j'avais fait et même ce que je comptais faire.

- Le problème avec toi, fit-il la mine sérieuse, c'est que tu n'as pas d'ambition. Passer de plongeur à laveur de voitures, en voilà une promotion ! Et où étais-tu passé tout ce temps ? Il faut que tu voies le monde, Patrick ! Je lui racontai en deux mots mes six derniers mois.

Il était scié.

- C'est pas croyable.

Puis il se redressa et prit un ton plus péremptoire.

- Je le savais. Au fond de moi, je le savais. Tu as quelque chose au plus profond de toi, je ne savais pas quoi mais maintenant tout s'éclaire. Si ça se trouve tu es un agent spécial, genre James Bond.

Je me rappelais avoir déjà entendu ça. Ce n'était peut-être pas faux.

Nous nous quittâmes dans une belle accolade. Pour en avoir le cœur net, je désirais faire un tour au restaurant le plus en vue de tout Yaoundé. Lorsque j'évoquais cette intention, Lulu botta en touche. Il avait quelque chose d'important à faire, fit-il l'air soucieux. Et il disparut aussi sec.

J'arrivais devant l'établissement. Il n'y avait pas de terrasse donnant directement sur la rue. Pour atteindre la salle extérieure, il fallait traverser tout le rez-de-chaussée du restaurant. A l'étage, une seconde salle, plus privée, servait aux repas de travail, aux réunions, aux séminaires. On n'y déjeunait pas forcément, chacun piochant dans un buffet établi pour l'occasion. La grande salle du rez-de-chaussée proposait une trentaine de tables de toutes dimensions. A cette heure, elle était déserte, seul un barman tentait de retenir de puissants bâillements derrière un comptoir qui s'allongeait sur toute la longueur de la salle. Je

m'approchai, sans rien dire. En principe, on me reconnaîtrait. Lulu n'avait pas mentionné le barman. Peut-être avait-il changé depuis six mois. Je demandai Madame Maboutou, la patronne de l'établissement, réputée sévère, mais juste. Le serveur se glissa à moitié par une porte donnant sur une petite pièce attenante et appela : Mabou !

Puis il reprit le lent essuyage de son plan de travail, vingt centimètres en contrebas du bar.

Une bonne minute plus tard, une femme tout en rondeurs, saucissonnée dans une robe à fleurs jaunes et oranges avec une pointe de rose, apparut dans l'entrebâillement de la porte : on n'aurait pas pu y glisser une feuille de papier tellement elle occupait tout le seuil.

D'humeur chafouine, elle me toisa en aboyant :

- Qu'est-ce que tu veux, toi ?

Je compris aussitôt que Lulu s'était bien foutu de ma gueule.

J'expliquai brièvement mon histoire d'amnésie et ma rencontre avec Lulu, mon boulot ici.

Elle me regardait comme on observe un équilibriste sur le point de se casser la figure.

Le barman avait cessé son chiffonnage et me fixait sans comprendre. Il n'était pas le seul.

- Je ne comprends rien à tout ce galimatias. Tu vas me faire le plaisir de déguerpir de mon restaurant immédiatement. C'est un établissement honnête, ici. Allez, du vent !

Et déjà, elle avançait ses 170 kilos vers moi, tel un bulldozer paré à toute éventualité pour me jeter dehors.

Sur le chemin du retour à l'aéroport, je m'arrêtai dans les trois entreprises de lavage de voiture, sans aucune conviction. Je m'interrogeai : pourquoi Lulu m'avait-il raconté des histoires ? Dans quel but ?

M' enrôler dans quelque mauvais plan ? Il ne m'aurait pas lâché si facilement. Et comment pouvait-il savoir que je souffrais d'amnésie ? Peut-être était-il un filou qui tentait sa chance avec n'importe qui. Il avait dû constater que je ne faisais pas l'affaire et m'avait laissé tomber.

Me soutirer de l'argent ? Mais je n'avais plus un kopeck après avoir donné mes derniers billets au pilote. A cette évocation, je frémis. Dans cette ville de la magouille organisée, s'il avait prit prétexte d'un check-up de son coucou pour filer avec le prix de mon billet ?

Sur le tarmac de l'aéroport annexe, je retrouvai le certain Max, pilote privé, qui finissait de donner un tour de clé sur son petit appareil. La petite boule qui s'était formé au creux de ma gorge disparut instantanément. Non, tous les hommes n'étaient pas de fieffés aigrefins véreux et malhonnêtes.

De gros sacs étaient disposés en vrac dans la minuscule soute. Il me tendit la main en m'invitant à monter dans l'appareil. Au

passage, je remarquai que le personnel au sol nous regardait avec curiosité.

Le bimoteur s'élança sur la piste de l'annexe de l'aéroport international. La cabine de pilotage donnait sur l'étroite salle munie de six sièges. Cinq étaient inoccupés. J'étais le seul passager. Une fois les manœuvres du décollage effectuées, Max me cria de venir le rejoindre à ses côtés.

- On ne va pas rester chacun dans son coin pendant tout le vol quand même !

Il me demanda ce que j'allais faire au Swaziland à cette époque de l'année. La saison touristique était terminée. Je lui répondis que j'étais à la recherche d'un écrivain qui, apparemment, se moquait bien des périodes propices à faire du tourisme.

Il hocha la tête sans chercher à en savoir plus. Je lui retournai la question.

Comment devient-on à pilote d'un petit avion de tourisme en Afrique australe ?

Max était l'archétype du bourlingueur de brousse. Vêtu d'une chemise de chasse aux manches retroussées juste au dessus du coude qui laissait saillir les muscles proéminents de ses biceps et d'un pantalon assorti aux multiples poches, dans les tons marron vert bouteille, il incarnait le style colonial sur le retour. Un visage anguleux de légionnaire, de bonnes oreilles rendues plus conséquentes par

le cheveu coupé court, un nez droit et volontaire, le menton de Gary Cooper et un regard qui semblait indéfiniment fixer un point lointain sur l'horizon, les paupières juste plissées comme si un soleil couchant l'éclairait. Il parlait un anglais teinté d'un léger accent néerlandais. Il m'avoua être né à deux pas de Maastricht, une bonne poignée d'années avant que la petite commune ne devienne le symbole d'une Europe commerciale et financière. Ses parents avaient émigré en Afrique du Sud alors qu'il n'avait pas quinze ans. C'était encore le temps de l'apartheid. Là, il fit une pause, sembla remarquer seulement que ma peau était noire d'ébène avant de continuer comme s'il marchait sur un fil tendu entre deux précipices.

- Je n'ai rien contre les noirs, me fit-il. Je ne suis pas raciste. Des cons, y'en a partout, dans tous les pays, pratiquant n'importe quelle religion, pauvres ou riches. Mais faut reconnaître quand même que l'homme blanc a l'esprit d'entreprise dans le sang. Le noir aime à se la couler douce.

Pour affirmer ses propos, il me raconta une anecdote. De la pure vérité, insista-t-il.

Le dirigeant d'un prestigieux club de foot allemand était venu au Cameroun il y a quelques années. Il cherchait des gamins, des ados talentueux avant que les agents qui

écument le continent à la recherche de la perle rare ne fasse gonfler les tarifs. Il voulait faire son marché directement sur place. Arrivé dans un village qui grouillait de gamins tous plus fanas de foot les uns que les autres, il leur demanda de prendre le départ d'une petite course autour du village, afin d'établir une première sélection. Les gamins s'alignèrent en désordre et partirent un peu dans tous les sens. Ils finirent par arriver tous ensemble après avoir cavale autour du village dans ces immenses éclats de rire que seuls peuvent avoir les Camerounais ou les Ivoiriens.

- Voilà, l'Afrique. Voilà les africains. Un peuple qui n'est surement pas inférieur à l'homme blanc, mais qui a une autre façon d'aborder la vie, la compétition de la vie.

Je le relançai :

- Mais c'est l'homme blanc qui a jeté les règles de la compétition de la vie.

Il inspira un grand coup ce qui fit siffler ses narines.

- Je le répète : je ne juge pas. Je constate ce que j'observe. Le problème de l'Afrique, c'est que le monde tourne comme ça. Alors y'a deux solutions : soit les Africains finiront par prendre le pli, soit le système s'écroulera de lui-même. Je ne sais pas quelle hypothèse verra le jour.

Un long silence s'installa. Silence n'est pas le

mot exact puisque nous entendions parfaitement le vacarme des deux moteurs qui propulsaient le petit avion au-dessus de paysages de rêve. D'abord, une forêt si dense qu'on ne pouvait y plonger le regard. Une mer de feuilles. Quelques minuscules nuages que nous traversions comme un navire fend la houle. Puis les arbres se firent moins serrés. Les clairières devinrent plus larges, ne restaient que quelques arbres solitaires au milieu d'une prairie qui s'étendait à l'infini.

La brousse. La savane.

Et tous les animaux qui la peuplaient. A deux cents mètres au-dessous de nous, les girafes semblaient des naines, les troupeaux de zèbres s'éparpillaient dans tous les sens, des colonnes d'éléphants levaient à peine la tête vers nous et la clameur des deux moteurs. Seuls les éléphanteaux étaient plus curieux. Aux abords des points d'eau, tous les animaux se côtoyaient le temps d'une trêve : boire en toute tranquillité avant que chacun ne reprenne sa place dans la chaîne alimentaire. Les plus gros ne mangeant pas forcément les plus petits.

Je regardai tout ça avec une ivresse nouvelle.

- Vous n'êtes pas du coin, je me trompe ?

Lança Max, un petit sourire en coin.

Je lui avouai mon amnésie. Alors que nous survolions le paradis ou ce qui pourrait

aisément passer pour l'être, je me demandais ce que j'allais trouver dans cette savane où vivaient paisiblement (mais pour combien de temps encore ?) la faune des origines.

Manzini se déploya soudainement lorsque nous émergeâmes d'un banc de brumes qui enserraient les collines. Des maisons en forme de petits parallélépipèdes de toutes les couleurs (jaunes, oranges, rouges, vertes, bleues, mauves, roses) s'étageaient jusque dans la plaine où je découvris une surface asphaltée bordée de pelouses : un Champ de Mars en plein milieu de l'Afrique australe. L'aéroport où nous ne tardâmes pas à atterrir. Max disposa son petit bimoteur en marge de la piste, devant un petit local partiellement délabré. Aussitôt que l'avion s'immobilisa, deux petits gaillards à l'air chafouin en émergèrent et, après avoir salué Max d'un simple hochement de tête, s'emparèrent des mystérieux sacs de sport qui avaient été embarqués dans la plus grande discrétion au Cameroun. Ils chargèrent une petite Jeep.

J'attrapai mon propre petit sac de voyage quand Max se retourna vers moi :

- Vous voulez profiter du véhicule ? Nous allons justement vers le parc naturel de Nyonyane.

Ce n'était pas de refus. Je ne savais pas ce que complotait Max, mais cela m'éviterait de

devoir trouver un taxi ou un autre moyen de transport pour faire la petite centaine de kilomètres qui nous séparait de ce sanctuaire de la vie sauvage, situé juste au Nord de la capitale économique du petit état situé au Nord Est de l'Afrique du sud, comme une goutte de poix qui semblait gouter à la pointe du Mozambique, .

Le Swaziland est une monarchie absolue où les partis politiques sont interdits. Cela ne veut pas dire que le pays est tenu par les militaires. Durant les deux heures du voyage, nous ne vîmes même aucun policier, juste quelques villageois qui se rendaient au marché à proximité, leur récolte disposé sur une charrette à bras ou tractée par un bœuf famélique. Il y avait aussi un Land Rover qui nous suivait depuis une paire de kilomètres. Je ne l'avais pas remarqué, mais Max savait très bien de quoi il retournait. A un moment, il vira brusquement dans les fourrés en me criant « accroche-toi ! ».

Les branches basses des arbustes giflaient le pare brise de la Jeep et nous étions souvent obligé de baisser la tête. Pourtant Max ne ralentissait pas l'allure. Le Land Rover en avait après nous, c'était maintenant manifeste. Il nous pistait comme le jaguar la gazelle. Les soubresauts du tout terrain nous faisait bondir sur nos sièges défoncés (je savais maintenant

pourquoi) et la végétation fouettait nos flancs. Heureusement, l'espace devint moins encombré, laissant place à une sorte de savane aux herbes rares et hautes. Le sol était tout de même dissimulé et inégal : les nids de poule, on pourrait même parler de nids d'autruche, se partageaient l'espace avec des sortes de termitières. Sur ce terrain, la légèreté de la petite Jeep était un atout et le Land Rover rapetissait régulièrement dans le rétroviseur. Cependant Max continuait de rouler à bride abattue. Et ce qui devait arriver arriva. Un trou plus conséquent, masqué par une touffe d'herbes sèches et nous voilà planté dans le sol, la calandre enfoncée dans la terre rougeâtre et le train arrière continuant de tourner dans le vide sous un ciel éclatant.

Dans cette acrobatie, Max avait été projeté par delà le pare-brise dans un buisson d'épineux qui générait des piques aussi longues que la protection d'un porc-épic. Je m'en sortais pas trop mal, juste coincé entre le rudimentaire tableau de bord et le dossier du siège qui s'était refermé sur mon dos, bloquant ainsi tout mouvement mais me protégeant du choc. Une sorte d'air bag de fortune.

Trois personnes étaient descendues du Land Rover, plus lourd mais plus robuste. De ma position, je pouvais les détailler à l'envers. Chaussés de Rangers qui montaient jusqu'à mi

mollet, portant des shorts beiges descendant au niveau du genou, serrés par une ceinture en cuir maintenant une chemise dans les mêmes tons, nos visiteurs acharnés portaient un foulard noué autour du cou qui avait dû être rouge sang avant de changer de couleur, baigné par la transpiration que la petite brise qui souffle sur ces plateaux ne parvient pas à endiguer. Chacun portait un large chapeau. Ils s'écartèrent et je découvris le troisième personnage. Lui ne portait pas de rangers mais de bonnes chaussures de marche, son short était plus court dévoilant une partie de la chair des mollets et des cuisses qu'il avait jugé utile pour une raison ou une autre de raser. Sa taille était plus marquée, ses pectoraux plus saillants et son visage plus fin.

Faites-en l'expérience : retournez tête en bas une photo d'un inconnu et vous ne pourrez plus affirmer si ses traits sont gracieux ou grossiers. Peut-être n'arriverez vous même pas à distinguer un homme d'une femme. Il vous sera même impossible de reconnaître un visage familier.

Les deux premiers personnages me saisirent par les pieds, leurs puissantes mains empoignant mes mollets sans la moindre délicatesse. Lorsque je fus debout, la tête à l'endroit, devant le troisième personnage, je m'aperçus que celui-ci était celle-là et que son

visage était une perfection de la nature.

Elle me toisa d'un air interrogateur tandis que le premier gars saisissait sans ménagement Max et lui glissait une paire de menottes aux poignets après l'avoir attaché à un montant en acier de la Jeep tandis que le second fouillait le véhicule.

La jeune femme prit la parole, me regardant de biais.

- On connaît bien Max. Ca fait bien longtemps qu'on le piste. Mais toi, t'es qui ?

Nous faisons route vers le parc de Nyonyane, mais ce n'était plus Max qui pilotait. Mes nouveaux guides l'avaient laissé menotté à la carcasse de la Jeep en attendant que les autorités viennent le délivrer... pour le jeter en prison !

La jeune femme se nommait Gladys, un prénom peu commun.

- Normal. Mes parents sont légèrement hors-normes.

Elle n'en dit pas davantage mais les deux hommes sourirent. Gladys m'expliqua que le dénommé Max était un convoyeur de trophées de braconniers. Il transportait peaux, dents, ivoires, pattes, bois et revenait avec des sacs remplis jusqu'à la gueule de belles devises, américaines de préférence.

- Il ne me semble pas qu'il soit très discret, leur

fis-je remarquer.

Les trois partirent d'un bel éclat de rire.

- A Yaoundé, il arrose la police et les douanes. C'est le pays de la corruption. Comme dans tous les pays d'Afrique, du reste. Il n'y a que la manière forte qui peut arrêter les individus de cette trempe. Nous n'utilisons que leurs propres armes.

Des hors la loi, tout comme les braconniers contre lesquels ils luttèrent. Voilà pourquoi ils n'avaient pas attendu tranquillement la police autour de la Jeep.

Ecowarriors. C'est comme ça qu'on les appelait un peu partout. Ils étaient la terreur des braconniers, car entraînés d'une façon toute militaire, ils pouvaient être d'une redoutable efficacité. Gladys n'avait pas tort dans un sens : pour combattre les ennemis de la nature (faune et flore, car on pillait tout aussi bien les essences rares qu'on traquait le gibier), seule la manière forte fonctionnait dans des pays gangrénés par la corruption généralisée sur un fond de racisme ordinaire.

- Mandela c'était il y a vingt cinq ans. Mais rien n'a réellement changé depuis. Les grandes propriétés sont à 97% aux mains des afrikaners. Blancs. Qui se moquent ouvertement des nouvelles lois d'équité.

Un des deux hommes ajouta :

- Nous, on ne s'occupe que des animaux. A

chacun son boulot.

Quand je faisais remarquer que l'Afrique du Sud et le Swaziland bénéficiaient de grandes aires de liberté dans les réserves, ils s'esclaffèrent à nouveau.

- Ca n'arrête pas les braconniers. Bien au contraire. Ils savent qu'ils vont rencontrer du grand gibier en abondante quantité. C'est là que nous intervenons. Et puis, les animaux ne savent pas lire les écriteaux : bien souvent, on retrouve des rhinos, des éléphants, des zèbres en dehors des limites des parcs.

Pour parler d'autre chose, j'évoquai Jérôme Lavoisier.

- Y'a tellement de touristes autour des parcs qu'il est impossible de savoir qui est qui, même pour des gens qui arpentent régulièrement ces contrées.

Le trio fut alerté par radiotéléphone. Parmi les grésillements de l'appareil, une voix lançait une alerte : des chasseurs de fauves avaient été repérés dans la région sud du parc. Pas très loin d'où nous nous trouvions. J'allais assister à une course poursuite digne d'un vrai safari. Sauf que, cette fois, ce seraient des hommes qui pourchasseraient d'autres hommes.

Le Land Rover quitta brusquement la piste sablonneuse pour s'engager dans la brousse. A nouveau, des secousses me bouscullaient en tous sens.

Le paysage valait le détour. De grands arbres, aux branches et feuillage bien plus étendus que la hauteur du tronc, formaient de gigantesques parasols sur une terre fanée où ne poussaient que des brins d'herbes sèches, pliant mollement sous la petite brise qui ne rafraichissait pas grand-chose. Le pilote stoppa devant un monticule qui n'était qu'une termitière géante.

- Maintenant, c'est à pied, fit le plus costaud des deux.

En effet, il convenait de faire le moins de bruit possible pour prendre sur le fait les amateurs de gâchette facile.

Nous avançons aussi discrètement que possible, tous nos sens en éveil et à demi accroupis parmi les herbes folles qui se balançaient suivant un rythme connu d'elles seules. Nous avançons ainsi depuis trois quart d'heure, n'ayant parcouru qu'une infime distance quand, soudain, Gladys qui marchait en premier, leva la main. Nous nous immobilisâmes dans une posture de chien d'arrêt. Les oreilles et les narines grandes ouvertes. Dans la brousse, les sons et les odeurs sont plus importantes que ce que l'on peut voir. Nous bifurquâmes sur notre droite. Je ne sentais absolument rien si ce n'est cette infime odeur de terre brûlée que peut exhiler un territoire en manque crucial d'eau. J'avais

beau écouter avec la plus grande attention, je ne percevais que le froissement des herbes qui se frottaient les unes contre les autres au gré de leur balancement nonchalant et le bruissement des feuilles des arbustes frissonnants sous la plus légère des brises. En écoutant mieux, je parvins à détecter un babillage d'oiseau et peut-être aussi un souffle, comme une respiration.

Nous progressions maintenant dans la plus grande prudence, tous nos sens en éveil. Mes compagnons avaient même quitté leurs hautes et épaisses chaussures et continuaient nus pieds afin, je le présume, de pouvoir ressentir le moindre frémissement du sol.

Il y eut un bref craquement, comme une branche de bois sec qu'on brise d'un seul coup. Puis, dans la seconde, un grondement que, malgré le fait d'avoir gardé mes baskets, je pouvais percevoir à la plante de mes pieds. Le sol tremblait comme lors d'un tremblement de terre. Les trois combattants de la nature détalèrent en direction du premier arbre parasol en m'invectivant fortement de ne pas rester là. Je demeurai un peu en retrait et il était déjà trop tard pour leur emboiter le pas : un monstre de deux tonnes se trouvait devant moi. Un rhinocéros venait de stopper sa course dans un nuage de poussière. Une femelle, visiblement à la recherche de son petit égaré.

Bref, elle n'était pas d'humeur à partager un brin de causerie. Elle était juste devant moi, à trois mètres à peine et baissait la tête comme si elle allait charger. Je pouvais détailler les plis et les écailles de sa peau d'un gris foncé tirant sur le bleu. Les écailles se révélèrent des plaques de boue séchée. Pour se prémunir contre les insectes, les rhinos ont deux solutions : soit accepter de servir de perchoir à des petits oiseaux qui font office de nettoyeur, tout comme ils servent de dentistes aux hippopotames. Ou bien, ils se roulent dans la boue des rares points d'eau encore disponibles. Celui qui me faisait face n'avait pas l'air commode. Je savais bien qu'il était illusoire de pouvoir s'enfuir devant ce mastodonte qui aurait tôt fait de me rattraper même si je pouvais gagner quelques mètres au démarrage. Alors, perdu pour perdu, je m'avançai tout doucement vers cette masse de muscles à la corne saillante qui aurait fait la joie des braconniers et la fierté des amateurs de safari. Pour ma part, je restais émerveillé par cette scène surréaliste. Je ne me rendais même plus compte de ce que je faisais. Mon cerveau était déconnecté et j'avançais lentement, comme attiré par une force inconsciente. Le rhino ne bougeait plus. Sa respiration s'était ralentie. Je pouvais voir ses épaules se lever à peine à chaque inspiration, comme apaisé. J'étais

maintenant à moins d'un mètre du phénomène. Si il avait voulu attaquer, je serais déjà en bouillie sous ses pattes puissantes. Je ne pouvais concevoir ce qu'il était en train de m'arriver. Epargné par un des animaux les plus dangereux de la savane lorsqu'il s'agit d'une femelle à la recherche de sa progéniture. Alors, je tendis le bras et caressa sa corne. C'était étonnamment chaud et lisse comme du bois parfaitement poli. Et je vis dans son regard une sorte de compréhension, pas cette désolation que certains éléphants possèdent comme s'ils savaient que le monde allait à sa perte, faisant ainsi preuve de bien plus de discernement que l'humain et son trop gros cerveau trop mal utilisé. Non, c'était une sorte de générosité, comme si il m'acceptait comme un membre de sa horde, comme si je faisais partie de son monde et qu'il ne me viendrait pas à l'idée de lui vouloir le moindre mal. De vieilles connaissances qui se retrouvent après des années de séparation. Il me sembla pouvoir discerner quelque chose de protecteur dans ce regard qui ne s'éternisa pas. Il fit un quart de tour, remuant toute son imposante carcasse à moins d'un mètre devant moi, hypnotisé par cette scène. Je ne bougeais plus. Mes muscles ne pouvaient répondre aux stimuli de mon cerveau. Il tourna une dernière fois la tête vers moi en guise d'adieu, puis il

partit au petit galop. Vingt secondes plus tard, il avait disparu et mes trois compagnons m'entouraient, les yeux grands ouverts sur ma personne.

Je savais que j'avais une aura particulière avec les animaux, je l'avais déjà remarqué avec le troupeau de lamas, mais jamais avec des grands animaux sauvages qui ne ressentait pas encore la peur de l'homme dans leurs gênes. Ca n'allait surement pas durer bien longtemps à cause des braconniers. Mais de ceux-ci, aucune trace.

Nous avançons à pas de loup et je voyais bien que mes compagnons me regardaient d'un air différent, à la manière qu'avaient les pieux du moyen âge de considérer les impies et les sorcières.

Alors que nous allions regagner le Land Rover, la mine basse et l'air dépité, spécialement les combattants écologiques qui n'aimaient rien moins qu'en découdre physiquement avec les chasseurs hors la loi, d'étranges bruits nous parvinrent depuis une combe, une légère dépression qui permettait de voir sans être vu. Des dizaines d'oiseaux pépiaient dans les arbres rabougris qui parsemaient l'espace. Gladys partit seule en éclaireur, ses deux associés la couvrant à bonne distance. Je restai en retrait, n'ayant pas la témérité de me retrouver au milieu d'une scène de bataille.

J'avais un meilleur contact avec les bêtes sauvages qu'avec les hommes, en particulier ceux qui se croient tout permis en pensant être supérieurs à toute créature, y compris les possibles Dieux.

Je n'étais pas à plus de cent mètres de mes compagnons mais je ne les entendais nullement, je pouvais seulement les apercevoir au gré d'une ouverture dans les herbes hautes uniquement parce que je savais d'où ils venaient. Impossible de les repérer sinon, à moins de posséder un bon odorat, sens radicalement émoussé chez l'homme depuis qu'il s'est sédentarisé.

Je retenais mon souffle, étant persuadé d'entendre claquer des coups de feu sous peu. Une altercation musclée, peut-être des blessés. Des morts ?

Cette attente était interminable et j'allais m'avancer vers le point central situé dans cet affaissement naturel lorsque j'entendis clairement des voix s'élever sans pouvoir déchiffrer la moindre parole. Je pressais le pas. Mes trois compagnons, combattants de la nature, étaient en discussion avec trois personnes.

Un gaillard d'une quarantaine d'années, long comme une tige, qui portait une large sacoche en bandoulière sur son épaule gauche et parlait un anglais à l'accent guttural (Allemand

ou Hollandais). Un second homme blanc, plus petit et plus râblé, silencieux et affublé d'un énorme casque audio sur ses oreilles qui le faisait ressembler à un personnage de dessin animé. Il tenait une perche à bout de bras, terminée par une boule de poils que je pris d'abord pour un ragondin empalé. Mais ce n'était que le lourd matériel d'une prise de son professionnelle. Enfin, un tout petit homme ne dépassant pas les cinquante kilos tout mouillé, d'un noir mat et qui faisait claquer sa langue d'une drôle de façon en parlant.

C'était un bushman, plus exactement l'un des représentants de l'ethnie San qui fut la première ethnie humaine à peupler l'Afrique australe. Chasseurs cueilleurs à l'origine, on ne les retrouve plus que dans le désert du Kalahari aujourd'hui. Les rares qui ont émigré dans les pays voisins se sont habitués au mode de vie occidental. Celui-ci servait de guide aux deux preneurs de son.

- L'endroit est fantastique, s'extasiait le grand maigre, qui avoua travailler pour la banque de données de sons de l'Unesco.

- Un grand projet. L'idée est, à terme, de classer tous les sons naturels.

Ses yeux brillaient comme ceux d'un gosse au pied de l'arbre de Noël. Un voile passa cependant sur ces étincelles.

- Bien sûr, nous n'y parviendrons pas. Il est

impossible de cartographier tous les sons de la Terre. Il y en a tellement. C'est un peu comme tenter de recenser tous les insectes de la planète : il en disparaît plus qu'on n'en découvre. On appelle cette science l'écoacoustique. Cela consiste à enregistrer les sons provenant d'un milieu naturel afin d'en déterminer et évaluer les différentes espèces animales et inventorier ainsi la biodiversité. Une sorte de recensement général.

A condition de ne faire absolument aucun bruit, même le très léger sifflement nasal que produisait l'un des deux ecowarriors avait pour effet d'irriter le chasseur de phonèmes, nous étions autorisés à assister à une prise de son. Au début, je n'entendais rien. Juste le gazouillement lointain des oiseaux que nos paroles avaient éloigné un temps. Leur pépiement se rapprocha sensiblement. Il régnait parmi nous un calme digne des étendues glacées, bien que je me souvienne des craquements et gémissements inquiétants de la banquise, coups de tonnerre amplifiés par l'absence de bruit. Ici, la vie grouillait sous nos pieds et dans les airs. Il fallait juste se concentrer. Tout comme les sons infimes n'apparaissent qu'à la nuit tombée, lorsque nous sommes reposés sur notre lit, les bruits les plus infimes prennent une nouvelle ampleur. Au bout de quelques minutes, je

distinguai de nouvelles notes, par delà le babillage aviaire. La légère brise faisant trembler des feuilles sèches, le martèlement microscopique des pattes des coléoptères avançant en formation serrée sur un sol bien sec, faisant écho à leur cadence. Je parvins aussi à isoler de la symphonie ambiante le glissement d'un reptile, jusqu'à la respiration de mammifères s'approchant. Tout cela était enregistré par le matériel de pointe de l'équipe, l'efflanqué dirigeant son preneur de son uniquement par des gestes lents, afin de ne pas interférer avec les bribes de sons, telles les molécules qui se baladent dans l'air, insaisissables.

Je m'apercevais que le monde des sons est infini, bien davantage encore que ce que nous pouvons voir.

- Et pourtant notre appareil auditif ne nous permet qu'une infime portion des sons émis, m'expliqua John, le spécialiste des sons travaillant pour l'Unesco. L'oreille ne perçoit les sons qu'entre 15 et 18 hertz, soit une broutille. Les infrasons aux fréquences inférieures à 15 hertz, les sons graves donc, et les ultrasons supérieurs à 20 hertz, les aigus, ne nous parviennent pas. Malgré ces précisions ultérieures, tandis que nous nous dirigeons vers le premier village, j'avais expérimenté une nouvelle facette des

possibilités du corps humain, du mien en l'occurrence. En prenant le temps et en se concentrant suffisamment, il était possible de découvrir un monde de sons qui se superposait aux images, à la lumière. Intérieurement, je pensais que les odeurs devaient être également un univers immensément riche et subtil. Nous avons une Ferrari (nos sensations) commandée par un super ordinateur (notre cerveau) et nous pilotions un grossier tracteur grâce aux seules fonctions de calculette de notre esprit. John dissertait sur les sonorités tandis que le Land Rover brinquebalait de droite et de gauche au gré des nids de poules qui venaient se loger sous ses épais pneus.

- Tous les sons, du fracas d'un avion de chasse et du grondement du tonnerre jusqu'aux plus infimes murmures, résultent d'un changement de la pression de l'air. Sans atmosphère, pas de bruit. Il sourit en ajoutant : les bruits de moteur et de tirs des films de science fiction qui ont lieu dans l'espace sont un contresens. Pour qu'il y ait un son, il faut de l'air, du moins un milieu capable de se déformer sous la pression et capable de véhiculer une onde. Ainsi le son est une affaire de temps aussi. Le son est une variation de la pression et l'information sonore une variation de cette variation.

John nous faisait un véritable cours sur les sons. Nous étions tout ouïe.

- Le son possède plusieurs caractères. D'abord son origine, sa source, ensuite son intensité, son volume sonore, les fameux décibels. On distingue également sa hauteur, son relief en deux dimensions qui se décompose en hauteur tonale et hauteur spectrale. Et enfin le timbre, la variation de l'émission sonore dans le temps.

Il nous donna des exemples. Ainsi la sirène d'une ambulance ou d'un fourgon de pompiers, qui nous apparaît plus aigüe lorsqu'elle se rapproche et plus grave lorsqu'elle s'éloigne.

Nous arrivâmes au village alors que John continuait son exposé en abordant la sonothérapie.

- Un certain Emmanuel Comte, originaire du Canada, a mis au point cette pratique consistant à soulager par les sons, s'appuyant sur la sonologie, la science des sons.

Il nous parla des fameux bols chantants, originaires du Tibet, une cloche renversée que l'on fait résonner à l'aide d'un maillet et qui aide la méditation grâce aux sons audibles mais aussi aux infrasons et aux vibrations.

C'était un village typique de brousse. Quelques maisons bâties d'une sorte de torchis aux toits en chaume. Une bonne vingtaine, pas plus. Il

n'y avait pas de porte et les habitants étaient continuellement dehors. Les femmes pillaient et préparaient les repas devant leur hutte, les hommes cultivaient des lopins de terre à proximité, des enfants jouaient assis par terre, certains couraient autour du village lorsqu'ils s'étaient acquittés de la corvée d'eau. Seule concession à la modernité occidentale : une parabole installée à même le sol, reliée à deux récepteurs de télévision en panne et deux voitures dans un état pitoyable. Une vieille Peugeot 504 à qui il manquait une aile et un modèle Mercedes des années 70 qui devait avoisiner le million de kilomètres au compteur.

John était intarissable. Une fois lancé sur son sujet, il ne pouvait plus s'arrêter.

- La musicologie a un effet avéré sur les plantes et les animaux et, dans une moindre mesure sur les humains car on a trop développé notre cognition, bref on s'est coupé des ressentis naturels en intellectualisant hors de proportion nos vies et nos rapports. Mais quelques thérapies fonctionnent assez bien. La phonophorèse, l'acuponcture musicale. On remplace simplement les aiguilles par des sons, des vibrations.

Un attroupement attira Gladys et toute la troupe au centre du village. Je suivis.

Une planche reposait sur deux chevalets et

faisait office de table. Deux billots de bois en guise de siège. Sur la table, l'attirail chirurgical de rigueur : pansements, seringues, compresses, désinfectant, quelques fioles contenant un liquide trouble et verdâtre. Une jeune femme à la peau noire portait une blouse blanche d'infirmière et secondait un homme aux larges épaules, le cheveu court, le front haut, des oreilles bien dessinées, un nez volontaire et des joues à peine bleuies par le commencement d'une barbe poivre et sel. Son regard brillait de la satisfaction de ceux qui ont fait de leur vie un sacerdoce. Il avait un faux air de Sean Connery à la quarantaine flamboyante. Mais ce qui frappait le plus dans cette assemblée et qui avait provoqué cette assemblée soudaine, c'étaient les cris d'un bébé d'à peine vingt quatre mois. Il se débattait dans les bras de sa mère, gigotant tant qu'il pouvait, gesticulant de tous ses membres, donnant des coups de ses petits pieds contre la poitrine de la femme robuste qui ne parvenait à le maintenir qu'à force d'une poigne de fer. Le trépidant bébé agitait ses menus bras comme s'il voulait chasser les nombreuses mouches qui tournoyaient autour de la scène, ne comprenant pas mieux que moi de quoi il retournait. Et le bébé vociférait comme s'il était possédé par un quelconque diable.

John, plus habitué aux sons délicats de la nature qu'à cette manifestation typiquement humaine d'une forte animosité, grimaçait : ses tympanes ne pouvaient souffrir d'une manifestation aussi ostensible.

Je compris la cause de ces débordements hors normes. Le sosie de James Bond qui ne portait pour tout uniforme qu'un brassard de la Croix Rouge, maintenait une seringue entre les deux doigts de sa main gauche.

- Je suis désolé, fit-il à la maman qui tentait de plus en plus difficilement de maintenir son enfant, mais il faut absolument que l'on vaccine ce bébé. Il n'y a pas d'autre solution. L'infirmière tenta de calmer le bébé en posant sa délicate main sur la tête avec pour toute conséquence de voir le nourrisson redoubler de vigueur à la fois dans ses gestes et dans ses vociférations de plus en plus aigües.

Le médecin se tourna vers moi par hasard et je vis dans ses yeux qu'il escomptait quelque chose. Alors je m'avançai, fendant la foule qui me laissa passer. J'étais devant la mère déboussolée et son enfant, rouge de colère. Instinctivement, je posai ma main sur le crane au duvet soyeux et la mère me tendit l'enfant. Aussitôt dans mes bras, il cessa de se trémousser et de trépider. Sa respiration, hachée, au bord de l'apoplexie, se calma et reprit rapidement un rythme normal. Je

sentais tout autour de moi la tension baisser d'un cran, comme après une tornade évitée de justesse ou un quelconque danger qui s'éloigne. Maintenant le bébé tout contre moi, je caressais machinalement sa petite tête velue de deux doigts. Le bébé esquissa un sourire tandis que le médecin de la Croix Rouge, ne perdant pas le Nord, s'avavançait avec sa seringue maintenue comme une épée au-dessus du bras potelé du bambin. Je redoutais un nouvel éclat de colère, une fureur décuplée, cette fougue enfantine qui peut soulever des montagnes. Mais rien ne se produisit. Le bébé se pressa un peu plus contre moi alors que l'aiguille s'enfonçait dans le menu bras. Dix secondes plus tard, tout était fini. La maman reprit son bébé, une lueur de reconnaissance dans le regard mieux qu'un grand merci.

L'homme au brassard de la Croix Rouge était le docteur Emile Brabant.

Il avait été stupéfait comme tous les villageois par le don que, visiblement, je possédais. Ceux du village murmuraient déjà entre eux et mot sorcier revenait souvent dans leurs conversations. Plus pragmatique, Emile Brabant parlait de « fluide » ou encore, plus précisément, de phéromones que le cerveau humain adulte, trop intellectualisé, ne pouvait plus percevoir. En revanche, les animaux et les tout jeunes bébés percevaient ces molécules

apaisantes. Cela expliquait le soulagement des angoisses du bébé et l'atténuation de l'instinct d'attaque des animaux en réponse à une appréhension. Inconsciemment, j'agissais comme un neuromédiateur au niveau des peurs ressenties.

- C'est fabuleux. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous. Vous n' imaginez pas tout le bien que vous pouvez tirer de cette aptitude.

Il se pencha vers moi et, d'une voix étouffée, me demanda :

- Vous avez quelque chose à faire les deux mois à venir ?

Je répondis que je n'avais rien de prévu, à part retrouver Jérôme Lavoisier et, par ricochet, mon propre passé.

Il m'avoua ne pas avoir connaissance d'un écrivain français venu se ressourcer dans la savane.

- Le pays est grand, mais les langues courent vite. Si une personnalité était sur place, ça se saurait. A moins qu'il ne soit venu seul et incognito ; ce qui semble difficile à croire pour un non initié.

Nous convînmes de nous retrouver dans un mois pile à l'aéroport de... Delhi.

Le docteur Brabant possédait en Inde un dispensaire spécialisé en pédiatrie, sa spécialité. Selon lui, mes talents seraient

grandement bénéfiques à son exercice médical.
- Les relations humaines ou animales sont un formidable analgésique naturel. Elles permettent la diminution de la peur de l'inconnu et soulagent les blessures autant morales que physiques. Vous me seriez d'une immense utilité.

Nous nous serrâmes la main. Jamais je n'avais ressenti une telle empoignade. Ferme mais chaleureuse, donnant l'impression d'avoir en face de soi quelqu'un de solide et prêt à vous venir en aide. Etrange sensation de sécurité.

Des cris retentirent à l'extérieur du village, immédiatement suivis de villageois qui couraient en tous sens. Une panique s'empara illico de tous les habitants qui filaient se terrer dans leur cahutes de terre et de paille. Quelle était l'alerte ? Tout le monde se précipitait dans toutes les directions sans savoir où vraiment aller. Dans ce brouhaha, impossible de comprendre ce qui se passait. Quelque chose de grave. Une attaque de mercenaires ? Peu probable dans la région, épargnée par les guerres civiles qui mettent à feu et à sang les régions du centre est de l'Afrique. Des représailles de braconniers furieux ? Ils n'étaient pas si fous pour attaquer un village innocent. Un incendie ? Je ne percevais pas la moindre odeur de brûlé ni le bruit

caractéristique d'un embrasement de la brousse, grondement plus qu'une crépitation.

Le preneur de son put traduire le mot qui revenait sur toutes les lèvres. Des lions.

En moins d'une minute, le village s'était vidé de ses occupants. Les plus vigoureux s'étaient volatilisés dans la nature à la recherche d'un abri plus sûr que les huttes qui, faut-il le rappeler, ne possédaient pas de porte. Certains avaient barricadés leur entrée avec des moyens de fortune : matelas éventrés, maigres planches, armoires bancales. Tous comptaient sur la providence et sur leur prochain. Nul doute que le fauve, après s'en être pris au plus malchanceux, s'en irait retrouver sa tanière.

Je restai seul, au milieu des habitations.

Alors, je le vis.

Il ne bondissait pas dans un nuage de poussière, l'écume aux babines, le poil dressé et l'air farouche. C'était un vieux mâle à l'imposante crinière qui devait encore impressionner lorsque, le poil dressé en signe d'attaque, elle gonflait, lui conférant une masse qu'il ne possédait plus. L'œil las, il avançait dans un déhanché félin du plus bel effet. Il possédait l'allure du justicier qui ne craint rien ni personne, donnant de vagues coup d'œil à droite et à gauche. Les villageois surveillaient la scène, claquemurés dans l'obscurité rassurante de leur demeure. Le

prédateur avançait tranquillement vers moi. Chaque pas soulevait un minuscule nuage de poussière. Un vieux mâle sans doute, mais encore fort de toute sa puissance de maître de la brousse qui ne craignait qu'une seule espèce : l'éléphant. Depuis deux ou trois siècles, il avait appris à se méfier de l'homme. Un bipède maladroit et sans aucune élégance, dépourvu des atouts qui permettent de survivre dans la savane et particulièrement cruel et barbare. Non content de dévaster tout autour de lui : plantes et arbres pour cultiver des espèces plus abondantes mais aussi plus fragiles dont il se nourrissait, toutes les espèces animales par envie, par besoin ou simplement par jeu, pour se prouver qu'il était le maître des lieux sans savoir que, ce faisant, il s'abaissait à un moins que rien. Mais il était surtout capable de se détruire entre lui-même. Ceux qui, du plus loin que l'on pouvait se souvenir, détenaient le rôle de régulateur suprême, ces fauves aux crinières abondantes qui se prélassaient la plupart du temps, perchés sur une petite éminence, de façon à surveiller leur domaine, ceux-là que, de tout temps, on respectait comme les seigneurs des hauts plateaux, contemplaient cette nouvelle espèce si mal adaptée à son environnement, avec un brin de dégoût mêlé de pitié. Il valait mieux ne pas s'en approcher. De surcroît,

certains y ayant goûté assuraient que leur chair était bien fade et peu nourrissante.

Mais les temps avaient changé. La nourriture, le gibier se faisait de plus en plus rare. Les groupements d'humains offraient la possibilité de nourriture facile à gagner car déjà morte. Débris jetés, os à ronger, carcasses encore chaudes.

Le roi de la savane n'était plus qu'à quelques pas de moi, poursuivant toujours son chemin d'un pas sûr et ne déviant pas d'un millimètre. J'étais à nouveau comme paralysé, exactement de la même façon que devant le rhinocéros. Plus hypnotisé que paralysé du reste. Dans mon dos, j'entendis une voix dire en anglais :

- Regardez, regardez bien, vous n'allez pas en croire vos yeux. Il va caresser le lion.

Je reconnus l'accent du preneur de son qui s'adressait au petit comité autour de lui.

Parvenu à deux mètres de moi, le lion s'immobilisa. Je fis alors les deux pas qui me séparaient de cette masse de muscles encore capables de broyer ma simple carcasse, un seul coup de patte me mettant k-o, ses griffes pouvant me lacérer de haut en bas mieux qu'un scalpel, son poids m'immobilisant au sol tandis que ses crocs cherchaient le meilleur angle d'attaque pour trancher ma gorge.

Le fauve se coucha sur le flanc. Je me mis à genoux. Et nous nous étreignîmes comme de

vieux amis se retrouvant après une trop longue
séparation.

Aout

Nous avançons sous un soleil brûlant malgré les amples vêtements qui nous faisaient ressembler à des Touaregs, si ce n'est les larges chapeaux de toile blanche pour mieux refléter la toute puissante lumière qui éclairait la plus petite parcelle de terre ou de sable, ennemie de l'ombre, la chassant dans ses moindres encoignures, ses plus minces renforcements. Jamais l'expression flot de lumière ne fut aussi approprié.

Le désert.

Celui qui rebute, qui empêche et engloutit toute velléité de végétation. Pas le moindre atome de chlorophylle jusqu'à l'horizon qui semblait trembler, mélangeant ainsi le ciel et la terre qui devenait bleue, mirage que la chaleur instillait durablement. La caravane était constituée de chameaux, seuls animaux à pouvoir supporter un tel climat, de telles conditions. L'homme, trop faible et mal adapté à son environnement, a su de tout temps s'entourer d'alliés mieux conçus que lui pour affronter les éléments. Et lorsque ceux-ci font défaut, il s'en remet à la science, à la technologie. C'est là le commencement des problèmes.

Je marchais en queue de convoi, pliant le

genou et avançant lentement par réflexe, sans y penser, comme on respire. De temps en temps, je jetais un regard à mon compagnon de fortune, remarquant que lui aussi était passablement éreinté.

Une semaine auparavant, j'étais encore dans ces immenses étendues de parcs nationaux à la recherche improbable de Jérôme Lavoisier. Je commençais à me rendre à l'évidence : jamais je ne retrouverais l'écrivain célèbre dans cette partie du monde. Le rencontrerais-je seulement un jour ? Et en avais-je seulement le désir dorénavant ?

Je naviguais quelques jours entre les ecowarriors lorsqu'ils ne se lançaient pas dans des actions trop musclées pour ma philosophie. Lutter pour le bien-être des animaux, d'accord, mais le faire sans violence, tel était mon crédo.

- Parfois, on doit répondre à la violence par la violence, m'avoua Gladys, désolée elle aussi d'en venir à ces excès.

- Il existe d'ailleurs une violence plus pernicieuse que celle, bien visible, des braconniers. Celle des autorités et du pouvoir en place qui laisse faire à l'échelle mondiale. L'écologie c'est un peu comme la démocratie : elle véhicule des valeurs de paix mais pour s'établir elle doit forcément avoir recours à une certaine forme de violence. C'est comme ça.

Je préférerais plutôt les expéditions, plus douces et calmes, des preneurs de son. Grâce à eux, j'ai appris à ouvrir mes oreilles, à écouter plutôt que simplement entendre ce qui m'entoure. Comme apprendre à déguster un bon vin. Au début, tout se ressemble et puis, petit à petit, on découvre quantité de subtilités, de différences, la finesse et la délicatesse des sons, leur amplitude et leur texture.

Enfin le docteur Brabant m'enrôlait assez souvent pour ses campagnes de vaccination des nouveaux nés, rendues toujours délicates par le fait que les bébés n'avaient rarement vu d'homme blanc et encore moins de seringue.

Un après midi où nous nous reposions à l'ombre d'une sorte de pin parasol, nous vîmes venir vers nous un gaillard à la démarche chaloupée. Visiblement un touriste. Il s'enquit du docteur Brabant, lequel se leva en lui demandant ce qu'il pouvait bien faire pour lui. L'homme se tenait le ventre en grimaçant. J'avais déjà compris et Brabant aussi.

- J'ai dû boire de l'eau. Grossière erreur.

Je reconnus alors le lieutenant Dugain, de l'inspection des fraudes, qui m'avait tiré des pattes du retors Monsieur Raoul. Pour vous rafraîchir la mémoire, prière de remonter au chapitre 3. Il avait troqué sa tenue de flic parisien, blouson de cuir noir, t-shirt moulant ses pectoraux et un vieux Jean's maintenu par

une large ceinture ornée d'une grosse boucle où se cabrait un cheval et une paire de Santiags pour une tenue plus en adéquation avec le climat : tongs, bermuda vert pomme et chemise Hawaïenne ouverte dont les pans flottaient sur ses reins et provoquaient un semblant de fraîcheur en se balançant au gré de l'air torride. Subsistait le dernier rempart de sa tenue parisienne : un Marcel qui ne le quittait jamais.

- Pour les Européens, la seule boisson admise ici c'est le thé. A la rigueur, le Whisky pour ceux qui peuvent se le permettre.

Brabant laissa passer un moment, puis il ajouta, plus sérieusement :

- Venez, je vais vous faire une injection. Je vais également vous donner une plaquette de pastilles purificatrices. Indispensable.

Je fixai le commandant Dugain. Ses douleurs abdominales lui faussaient sa mémoire. Ce n'est que parvenus au dispensaire qu'il parut se rendre compte que je ne lui étais pas inconnu.

- Ca alors ! N'Pi ! Je suis heureux de vous savoir en bonne santé.

Il me serra plus chaleureusement la main.

- Alors, vous avez retrouvé vos souvenirs à ce que je vois.

Il ne voyait pas bien du tout. Un noir en Afrique, cela va de soit, sauf que c'était un peu

plus compliqué.

Nous passâmes la soirée autour d'un plat local où je reconnus riz et bananes écrasées mais rien de tout le reste. On m'affirma que la viande était de la gazelle, accompagnée de baies récoltées sur les buissons entourant le village et agrémentés d'épices, de piments, de condiments divers. C'était délicieux et c'est tout ce qui comptait : il ne valait peut-être mieux ne pas en savoir davantage sur l'exacte composition. Nous nous racontâmes nos parcours. Brabant fut loquace sur sa mission en Inde où j'allais l'accompagner. Je relatai brièvement mes aventures de ces derniers mois et Dugain parla de trafiquants, délinquants en cols blancs, du rebus de l'humanité qui avait dorénavant pignon sur rue.

- Pas facile de faire régner un peu d'ordre dans tout ce magma.

Il était en congé pour trois semaines et avait décidé de découvrir le continent des origines.

Il avait commencé par l'Afrique du Nord. Son activité basique le faisait rencontrer des nord africains, simples revendeurs de drogue ou ayant gravi les premières marches de cette profession lucrative. Il voulait savoir comment ils se comportaient dans leur pays. Et il avait été enthousiasmé. Un autre rythme s'imposait dès qu'on franchissait la Méditerranée. Plus

indolent, plus cordial, plus humain. Du coup, cela l'avait incité à poursuivre vers le Sud. Il avait longé la côte Atlantique, faisant escale à Nouakchott puis avait traversé le Sénégal et le sud du Mali pour atteindre la Côte d'Ivoire et filer plein Est vers le Nigéria. Là, il avait délaissé les côtes pour s'enfoncer dans le continent primaire. République Centrafricaine et l'immense Congo et sa forêt primaire. Evitant l'Angola qu'on lui avait affirmé peu sûr pour un voyageur sans guide, il avait choisi la Zambie avant de revenir vers l'ouest par le Botswana et la Namibie et atteindre ainsi le Cap, point extrême de l'Afrique du Sud. Il entreprenait maintenant sa longue remontée vers l'Egypte, bouclant ainsi un véritable Tour d'Afrique. Au programme les grands lacs de la Tanzanie, le Kenya et ses parcs fabuleux puis l'Ethiopie et directement l'Egypte en sillonnant la mer Rouge plutôt que traverser le Soudan, lieu tragique d'affrontements interethniques qui perduraient.

Le docteur Brabant ne retournait en Inde que dans deux semaines. Cela me laissait tout le loisir de suivre le lieutenant Dugain dans la suite de son Afric Tour.

Nous passâmes une semaine magique à sillonner les grands lacs, Tanganyika et Victoria et nous plonger dans un Kenya devenu bien trop touristique, une annexe des sociétés

occidentales où on retrouvait tout le confort et la marchandisation d'une société acculée à la faillite.

C'est en traversant la frontière Ethiopienne que le drame est survenu. Une bande de pirates du désert nous a délestés de nos biens, qui ne s'élevaient pas à grand-chose, somme toute.

Je me retrouvai à nouveau sans papiers.

Nous nous dirigeons vers le consulat le plus proche, c'est-à-dire Addis-Abeba au centre du pays, lorsque nous rencontrâmes cette caravane qui traversait le pays du Sud au Nord.

Et nous voilà avançant en queue de convoi, Dugain et moi, harassés, exténués, épuisés. Nous allions faire halte dans une sorte d'oasis, juste un petit point d'eau, un peu à l'écart de la piste principale.

Il faut s'ôter de l'esprit qu'un désert doit être nécessairement plat, ne présentant qu'une succession de dunes et recouvert de sable sculpté par le vent. La seule réalité est qu'il n'y a pas de végétation. Pour le reste, chaque désert présente ses propres caractéristiques. Ici, on gravissait des collines de pierres, d'une roche grenat, sur des pistes de cailloux qui heurtaient nos pieds à chaque pas. Le soleil régnait en maître absolu et lorsque le vent se levait, c'était pour charrier un air étouffant et

brûlant, qui vous desséchait le moindre centimètre carré de peau offerte et brassait une poussière ocre au détestable goût de fer. Nous avancions ainsi, emmitouflés dans des étoffes que nous rendions le plus ample possible, afin de faire circuler un air à 38 degrés, soit environ dix de moins que la température ambiante.

Il n'en avait pas toujours été ainsi, comme en témoignait ces trouées serpentant dans la roche, fossiles de ruisseaux et rivières asséchés bien avant que l'homme ne vienne traverser ces étendues inhospitalières. On ne faisait que passer, jamais personne n'avait eu l'idée insensée de s'établir dans un tel enfer.

Une rumeur parcouru soudain toute la longueur de la caravane. Elle annonçait la proximité immédiate du point d'eau. Et puis cette rumeur de soulagement se transforma dans des lamentations d'amertume et de rancœur, piquée de quelques cris à l'encontre de délinquants du désert.

Même au cœur de conflits meurtriers, il reste une loi primordiale pour tous les peuples du désert : un point d'eau est sacré. Ceux qui avaient déversé ainsi de l'huile de vidange dans cette marre abritée n'étaient surement pas des autochtones mais bien des êtres qui ne devaient plus se considérer comme des hommes, juste des renégats indignes. Si la

troupe que l'on accompagnait parvenait à mettre la main sur ces rebus de l'humanité, je ne donnerais pas cher de leur peau.

Restait l'effrayante réalité : nous étions à plus de 150 kilomètres de tout village, distance qui se traduisait ici par cinq jours de marche quasi ininterrompue. Les plus faibles n'y survivraient pas. On décréta un rationnement de l'eau mais les responsables du convoi ne nous cachèrent pas que nous n'aurions que peu de chance de survivre dans un tel enfer, eux-mêmes comptaient sur moins de dix pour cent de rescapés. Pour souligner ce triste constat, ils nous donnèrent à chacun une sorte de long couteau, façon poignard, et avec force gestes sans équivoque, nous mimèrent un égorgement mutuel. Mourir de soif est le pire des supplices. Lorsque nous sentirions nos forces nous abandonner, nous devrions ne pas hésiter à percer le cœur de l'autre, d'un commun accord, à moins que l'un soit plus résistant que l'autre. Une décision lourde de conséquence que ni Dugain ni moi, ne pourrions prendre à coup sûr. Nos esprits étaient trop occidentalisés pour commettre pareil forfait, pourtant le seul susceptible de nous préserver d'une mort atroce.

Nous avons pu tenir deux jours. Le soleil semblait ne jamais vouloir descendre sur l'horizon, promesse d'un peu de fraîcheur

avant le froid glacial des nuits qui nous aurait tout simplement engourdi dans un sommeil éternel si nous n'avions pas pris la précaution, et ce depuis le départ, de marcher à la tombée du jour et nous arrêter avant midi, faisant une courte halte au summum de l'intensité ardente, calfeutrés comme nous le pouvions. Seul, j'aurais pu rester au contact du convoi, mais je ne pouvais abandonner Dugain qui avait davantage de mal à avancer dans cette jungle de pierres. A plusieurs reprises, il m'avait sommé de ne pas l'attendre, qu'il ne pourrait jamais parvenir au bout, que sans lui j'avais une chance mais qu'en restant ensemble nous péririons de concert dans d'atroces souffrances, entendu que nous serions bien incapable de nous transpercer l'un l'autre à l'aide du poignard fourni à cette lugubre occasion.

Dès lors, nous nous traînions, seuls au monde, dans ce désert infini, heureusement balisé de petits tas de cailloux laissés par la caravane pour nous indiquer le chemin, les éventuels changements de direction. Nous fîmes une pause. Je repérai un endroit proposant de l'ombre. Trois rochers formant deux pans et une sorte de toit. Je m'avançai, trainant Dugain à mes basques. Je me penchai pour pénétrer dans cet abri de fortune où régnait une fraîcheur à peine perceptible. En

revanche, un courant d'air frais semblait remonter depuis le sol. Je m'enfonçai de deux ou trois mètres dans cette cavité naturelle. Il régnait ici comme ailleurs un silence absolu, seulement troublé par la musique du vent sur les rochers, jamais la même comme si l'élément se plaisait à jouer une quelconque symphonie. Un requiem, en ce qui nous concernait. Et le souffle asthmatique et moribond de la respiration de Dugain dans mon dos.

Je posai un pied sur une petite dalle semblable à un carreau de faïence et soudain tout s'effondra.

Nous fûmes précipités vers les entrailles du désert, dévalant un toboggan sans fin, semblait-il du moins. Le désert, qui n'avait pu parvenir à nous assoiffer, à nous assécher, parvenait tout de même à nous avaler comme la baleine happe tout ce qui se trouve à sa portée. Nous étions emportés par une vague de sable qui s'immisçait partout, comme des flots impétueux, mais qui avait la propriété d'atténuer les chocs contre la roche et amortir notre arrivée au fin fond du gouffre.

Il y régnait une nuit d'encre. Ni Dugain ni moi n'avions d'allumettes, encore aurait-il fallu posséder de quoi enflammer la mince étincelle. A tâtons et sans la moindre idée de la topologie des lieux, nous avancions au hasard des

couloirs, des galeries, des corridors, boyaux et goullets s'ouvrant ensuite sur de vastes espaces. Seul l'écho de nos pas sur le sol débarrassé de sable dorénavant nous indiquait les dimensions des salles que nous empruntions. Comment s'échapper de cette prison ? Comment s'évader de notre probable tombeau ?

Impossible de remonter par notre point d'arrivée, qui menaçait de s'effondrer sous nos timides et maladroits assauts. Il fallait trouver une autre issue ou bien devoir mourir sous terre, oubliés de tous.

Il régnait ici une température constante, juste tempérée, une permanence du thermomètre qui jurait avec les extrêmes de l'extérieur. Et c'était bien agréable. Un silence d'église régnait en maître. Ajouté à la privation de notre sens le plus développé, cela permettait d'aiguiser les autres sens au maximum, mon ouïe déjà bien affutée par les quelques jours passés avec mes nouveaux amis les preneurs de sons naturels.

Nous étions ainsi à l'écoute constante du moindre changement de pression dans l'air. Mes narines reniflaient une odeur de fer, sûrement celui contenu dans la roche rouge, mais aussi de relents cachés de vanille et de champignon. Nous marchions sur la pierre mais de la terre devait reposer quelque part.

Enfin, je saisi quelques molécules plus précises et témoins de la présence dans un passé plus ou moins proche de présence humaine. Une infime fragrance animale, cette odeur reconnaissable entre toutes, celle du sang et de la chair. Des cellules faisandées. Allions-nous découvrir des tas d'ossements que nous irions bientôt rejoindre ?

Au détour d'un couloir plus étroit, je devinai un insignifiant courant d'air. Cela indiquait une chose : il y avait une sortie quelque part.

Nous progressions toujours à tâtons dans le noir le plus complet, l'accoutumance rétinienne ne donnait, ici, aucun résultat.

La fraîcheur des lieux nous avait requinqués mais nous savions parfaitement que notre sort était joué, même si nous parvenions à sortir de ce gouffre.

Le souffle se fit soudain plus intense, un très léger vent de face rafraichissait une atmosphère confinée et cependant sèche. Je butai sur ce qui se révéla une marche, puis une autre : un escalier, taillé dans le roc remontait vers la surface. Nous étions sauvés. On pouvait discerner un semblant de jour au-dessus de nos têtes. Une trappe. Nous poussions de toutes nos forces mais elle résistait. De rage, Dugain donna un fort coup de pied dans le mur à notre gauche. Celui-ci s'effrita. La roche était poreuse à cet endroit mais nous n'avions

pas un seul outil à notre disposition pour parvenir à creuser un passage. D'un seul et même mouvement nous nous effondrâmes sur le sol, dépités mais pas encore tout à fait résignés. Le corps et la volonté humaine disposent de ressources insoupçonnées ; je m'en apercevais chaque jour.

Alors se produit le même affaissement qui nous avait envoyé sous le sol. Nous reçûmes une large pelletée de terre mêlée de sable sur la tête et le jour se fit découvrant l'immensité bleutée du ciel. Le sable se répandit sur les marches de l'escalier qui nous avait permis de remonter à la surface et s'engouffra plus profondément encore. Nous regardions ce spectacle, Dugain et moi, sans dire un mot. Le plafond s'était écroulé et nous étions dorénavant au bord d'une cavité assez large et profonde. Il avait été impossible d'en apprécier la profondeur lors de notre chute, en revanche nous avons gravi plusieurs dizaines de marches pour revenir à la surface. Le trou était profond d'au moins vingt à trente mètres. Nous nous regardâmes et décidâmes de redescendre explorer le gouffre, bénéficiant maintenant d'un rayon de clarté, comme une poursuite au théâtre.

Après les marches de l'escalier conduisant aux premières galeries dont celle que nous avons parcourue nous pénétrâmes sous le couvert de

pierres. Il était maintenant certain que tout cela n'était pas le seul fait de la nature, ni même qu'on eut utilisé le roc pour simple support, comme dans ces innombrables constructions troglodytiques qui ornent les falaises de l'Europe méridionale. Il apparaissait que tout cela avait été bâti, pierre après pierre à une époque où l'électricité n'existait pas. En effet, la percée à ciel ouvert, qui devait exister avant d'être obstruée par un amas de sable durci, permettait d'éclairer un réseau de couloirs par un système de miroirs qui reflétaient ainsi la même source lumineuse. Nous pouvions donc progresser dans une semi pénombre, offrant d'apprécier le gigantisme de l'ensemble.

Ce fut d'abord une sorte de cathédrale à la voûte impressionnante qui couvrait à quinze mètres au dessus de nos têtes. Nous ne pouvions distinguer si la coupole était ornée de peintures. Plusieurs passages s'engageaient sous terre, un véritable labyrinthe de constructions en pierres sèches. Un village conséquent, presque une petite ville, là, cachée sous la terre, s'étendant au long de boyaux plus obscurs qui nous étaient condamnés, sans la possibilité d'éclairage, mais le jeu de miroirs permettait de suivre un parcours qui slalomait entre des bâtisses plus ou moins grandes, réalisées avec des roches de plus ou moins

grande qualité. Il y avait des avenues, des ruelles, des impasses avant de déboucher sur ce que l'on pouvait appeler une place. Au centre de celle-ci, une fontaine, et au milieu du bassin, un bec en pierre qui laissait s'écouler un mince filet d'eau.

Nous nous précipitâmes comme deux assoiffés. L'eau était fraîche et pure. Nous buvions au creux de nos mains jointes en coupe. C'était un vrai délice et valait toutes les boissons du monde, même les plus alcoolisées, les nectars les plus raffinés.

Le principe d'éclairage par effet de miroir s'arrêtait sur cette place. Au-delà, il nous aurait fallu des torches car cette véritable ville souterraine semblait s'étendre bien davantage. Après nous être reposés le restant de l'après midi, nous remplîmes nos gourdes et entamions notre remontée vers l'enfer du désert, requinqués et prêts à affronter les dures conditions qui nous séparaient d'un semblant de civilisation.

Cette halte avait été bénéfique. Nous marchions plus vite tout en économisant notre énergie. Mais la route était longue, presque insurmontable, d'autant qu'il n'y avait pas de chemin, et sans posséder de boussole ni d'éclairage, il nous était difficile de suivre les traces de la caravane.

L'aube n'était pas encore une promesse que

nous aperçûmes une colonne de feux scintillants à l'horizon. Cette caravane ne pouvait être la nôtre puisque nous venions à sa rencontre.

Plus elle s'approchait, plus Dugain devenait nerveux. La région était réputée comme politiquement instable et il n'était pas rare de croiser des convois de mercenaires armés.

Que pouvaient-ils bien faire dans ce désert abandonné de tous ? lui fis-je remarquer. Mais je ressentais à mon tour un pincement dans le ventre et des frissons irradiaient le bas de mon dos, remontant le long de ma colonne vertébrale.

Nous fûmes enfin devant une troupe d'une quinzaine d'hommes dont deux blancs.

John MacKenzie et Jackie Delage formaient un couple tout droit venus de Canberra, la capitale de l'Australie. Férés d'archéologie et historiens spécialistes de la préhistoire, ils faisaient équipe avec trois chercheurs basés à Addis-Abeba dont je n'ai pu retenir précisément les noms. Leurs prénoms donnaient approximativement en phonétique : Touloukblou, Artant'la et Ziblisk'tir. La prononciation devait faire sentir une accentuation constante sur la deuxième syllabe : Tou – loouuk – blou (presque chuchoté), Ar – taaann – tla (quasiment expiré comme un dernier souffle) et Zi – bliiisk – tir

(comme inaudible).

Les cinq spécialistes des origines de l'homme étaient sur la piste d'une prétendue cité enfouie, cachée dans le désert, selon ce que soutenait la légende.

Nous nous regardâmes à nouveau, Dugain et moi, et partîmes dans un grand éclat de rire. Les scientifiques devaient nous prendre pour des fous ou des voyageurs insouciant de la dureté du désert et ayant perdu tout entendement.

Nous fîmes demi-tour vers notre récente découverte tout en remarquant que nous faisons fausse route : ivres de notre soif enfin apaisée, nous étions repartis dans l'autre sens.

En chemin, John et Jackie nous précisèrent le but de leur expédition. Cela faisait trente ans qu'ils sillonnaient la corne orientale du continent africain à la recherche d'une trace d'une civilisation antérieure à l'empire égyptien. Ils étaient persuadés que, quelque part en Somalie ou dans le sud de l'Ethiopie se cachait la preuve d'une colonisation humaine dotée d'un sens aigu de la sociabilité.

Pourtant, en trente ans, ils n'avaient mis à jour aucun vestige de civilisation passée et engloutie.

- Le désert efface tout et cela très rapidement. On prétend qu'une ville laissée à l'abandon est recouverte par la végétation en moins d'un

siècle, que les murs de béton peuvent s'écrouler en une génération, que la nature reprend ses droits à la vitesse d'un cheval au galop. C'est encore plus vrai dans le cas du désert. Le sable et le vent ont tôt fait de tout faire disparaître, comme un bon coup de gomme.

Le fait que la cité que nous avons découverte était souterraine, la protégeait d'une certaine façon contre les aléas subits en surface. Le couple quinquagénaire aux allures de lord et lady anglais semblait excité comme des puces de cirque. Lorsque nous abordâmes le site, ce fut une injonction de « oh my god », de « Jesus only » et autre « lord damn me » lancés sans aucune retenue par des gens pourtant issus de la grande bourgeoisie australienne, héritiers des premiers colons britanniques, collet monté et hauts principes, marquant une frontière infranchissable entre le corps et l'âme (car il n'était pas question d'esprit à leurs yeux, ce concept étant réservé aux seuls aborigènes).

Equipés de puissantes torches et de l'exhaustif savoir des deux scientifiques, nous fîmes des découvertes ahurissantes.

Ils transportaient avec eux tout le matériel nécessaire pour ce genre de découverte. Appareils à datation au carbone 14, d'autres encore plus précis, tout un équipement chimique afin d'analyser chaque particule à

son niveau moléculaire. Un des trois scientifiques Ethiopiens se révéla un spécialiste en histoire des origines. Il avait, du reste, déjà participé à plusieurs expéditions afin de déterminer le lieu de naissance de l'homme moderne, quelque part sur les rives du grand rift est africain. Son collègue était un archéologue émérite, plusieurs fois cité au titre honorifique de savant dans son pays, l'Erythrée. Le troisième, géologue de formation et sachant manier la topologie comme personne, confirma ses aptitudes en sachant se repérer dans ces espaces souterrains sans queue ni tête, tel un labyrinthe où bien d'autres s'étaient apparemment perdus.

Car, au coeur de cette petite ville souterraine, organisée comme la plus industrielle des cités grecques, nous découvrîmes des tas d'ossements.

D'abord des restes d'explorateurs moins chanceux que nous. Les squelettes, parfaitement conservés dans cette température constante et à l'abri des tempêtes, furent datés de l'époque de la Renaissance, entre 400 et 500 ans. Mais nous n'étions pas au bout de nos surprises.

Ce qui intriguait le géologue, par ailleurs spécialiste des architectures antiques, c'était la découpe de la roche. Car, ce qui rendait cette

découverte ahurissante, c'est que toutes les constructions souterraines avaient été taillées à même la roche. Des habitations à deux ou trois étages, mais aussi une véritable cathédrale affichant une hauteur de plafond démesurée. Un tel labeur était déjà un chantier pharaonique avec nos moyens modernes d'extraction, mais visiblement, cette cité avait plus de trois mille ans. Il avait dû falloir des siècles, peut-être un millénaire, pour parvenir à excaver des millions de mètres cubes de roche, pas particulièrement tendre. Le labeur d'un sculpteur qui aurait travaillé non les contours extérieurs d'une pièce brute, mais ciselé avec application tout l'intérieur.

La précision des découpes impliquait une technologie avancée et l'utilisation des filons plus tendres au cœur de la roche dure dénotait la connaissance de notions approfondies en géologie, voire en chimie.

Ceux qui avaient construit ce chef d'œuvre appartenaient forcément à une civilisation évoluée, reléguant les égyptiens et leurs ostensibles pyramides à de simples jeux de construction pour enfants.

Non seulement le fait de parvenir à tailler la roche de cette manière, mais aussi l'architecture précise de la cité intriguait nos chercheurs.

Je passais des journées à déblayer des tonnes

de gravas, un mélange de sable et de terre fine, noire d'ébène. Je transportais des statues en marbre, de véritables chefs d'œuvre. Nous nous enfoncions toujours plus loin, toujours plus profond. Et les salles s'enchaînaient comme les places et les ruelles d'une petite ville. Une civilisation enfouie. Les chimistes ont r'appliqués dès la deuxième semaine. Les spécialistes de l'antiquité au début de la troisième. En moins de quinze jours, tout ce que compte le monde d'experts en histoire de l'art, en paléontologie et les plus grandes compétences en préhistoire s'étaient donnés rendez-vous dans les méandres du gigantesque labyrinthe qui, peu à peu, se dévoilait et révélait ses secrets.

Si nous avons mis à jour de nombreuses statues, elles représentaient toujours des animaux, certains dont les espèces avaient disparu depuis belle lurette, parfois même avant la naissance de l'homme. Mais nous ne dénichâmes pas la moindre pièce de monnaie, pas le plus petit trésor. Cas de pillage ? C'était évidemment possible, mais alors ces richesses auraient apparu quelque part, passant de mains en mains. Or il n'avait jamais été question d'un quelconque trésor, même légendaire, dans cette partie perdue du monde. Les historiens penchaient plutôt pour une civilisation qui ne connaissait pas la monnaie

et devait soit vivre en autarcie sans aucun échange commercial ou bien pratiquer le troc ou une autre façon de marchandage.

La révélation eut lieu au douzième jour après que j'eus découvert cet antique lieu. Cela fit l'effet d'un coup de tonnerre. L'explosion d'une bombe. C'était tellement incroyable que les chimistes refirent leurs prélèvements et analyses au moins une douzaine de fois. Les marqueurs ne mentaient pas. Ces pierres furent taillées au minimum il y avait cinq millions d'années.

Cinq millions d'années !

Cela remettait en question toutes les théories sur l'évolution humaine.

Pour rappel, les ossements de Lucy, notre célèbre ancêtre commun, découverts au début des années 70, n'affichaient que trois petits millions d'années. Et encore, elle devait être bien incapable de produire de pareils chefs d'œuvre.

Les paléontologues fouillèrent dans tous les recoins : impossible de trouver le moindre vestige de squelette datant de cette époque, pas le plus petit os qui aurait pu éclairer nos lanternes qui n'illuminaient que notre ignorance. Les seuls ossements découverts appartenaient à des malchanceux qui avaient visité une seule et unique fois ce village et n'en étaient jamais ressortis.

Les grands pontes séchaient lamentablement comme un candidat du bachot ayant fait l'impasse sur le sujet qui s'exposait sur sa feuille, résolument blanche.

Toutes les découvertes quotidiennes contredisaient les schémas établis depuis des siècles. Les preuves mis à jour démentaient la science. Et la science a horreur d'être prise en défaut. On refaisait les calculs. On cherchait encore. On tentait d'expliquer. Et à chaque fois, le même constat : il y a au moins cinq millions d'années, quelque part en Ethiopie, une poignée d'animaux intelligents (comment les qualifier d'humain puisqu'on ne trouvait aucune preuve de leur existence physique) avaient engendré une civilisation capable de produire un tel ouvrage.

Un paléontologue, féru d'ésotérisme, se risqua à parler d'une civilisation extra-terrestre. Ce fut un tollé. Mais, de jour en jour, il fallait bien se rendre à l'évidence que toutes ces prouesses techniques laissées à l'abandon sans la moindre trace d'engins capables d'un tel labeur ni aucun ossement de leurs auteurs donnaient une certaine aura à cette hypothèse pour le moins insolite.

Jusqu'à l'arrivée de Théodore Lampion.

Le personnage était une légende dans le monde des médias. Il était passé de la qualité d'obscur écrivain, traducteur de l'ombre,

pigiste anonyme au rang de star mondiale avec son best-seller « les hommes de l'Atlantide », écoulés à plusieurs millions d'exemplaires traduits dans le monde entier, en particulier aux Etats-Unis où la rigueur scientifique d'un peuple qui croit encore, et dans un pourcentage respectable, que le soleil tourne autour de la Terre ne permet pas de faire la part des choses. En particulier des événements qui se sont déroulés bien avant la naissance d'Adam ou Eve.

Théodore Lampion possède un diplôme du réputé MIT, l'institut des hautes technologies situé dans le Massachussetts. Cela pose son homme, même si, de cerveaux aiguisés peut naître les plus folles divagations. En réalité, Lampion n'a qu'un crédo : il est certain que nous ne sommes pas la première espèce d'homme cultivé et civilisé à avoir trainé nos pas sur cette Terre.

Sa théorie tient dans la loi des grands nombres, de la même manière que les plus élémentaires calculs de probabilités ne peuvent que valider le fait que nous ne sommes pas seuls dans l'univers et même que d'autres civilisations, somme toute assez proches de la notre, sont disséminées dans le vaste cosmos : les mêmes causes produisant les mêmes effets. Après tout, l'univers entier est constitué des mêmes éléments qui peuvent,

sur le nombre quasi infini de systèmes identiques, se combiner d'une façon comparable.

Un scientifique comparait l'apparition de la vie intelligente sur notre morceau de caillou au fait qu'un chimpanzé mis devant une machine à écrire pourrait composer Hamlet, à la virgule près. Sur les milliards de milliards de combinaisons possibles, cela peut se jouer.

Théodore Lampion ne rêve pas de petits hommes verts. Son hypothèse tient dans une évolution comparable à la notre, il y a exactement 55 millions d'années, à quelques siècles près. Cela laisse dix millions d'années pour prendre la place laissée vacante par les dinosaures. Un sacré bail.

Fort de cette intime conviction, il cherche depuis toujours des preuves à sa spéculation. Il avait sillonné pendant deux ans l'océan Atlantique avant de comprendre que l'Atlantide était peut-être un mythe. Un mythe qui l'a rendu immensément riche et connu du monde entier.

Quand il débarque sur le site, c'est avec son cortège habituel de fans. C'est-à-dire ces parasites qui accompagnent toujours ceux qui sont dans la lumière : les journalistes de télévision. Caméras tout azimuts, filmant les allées et venues de la star d'un ésotérisme qui cache à peine son nom.

Après « les hommes de l'Atlantide », il avait surfé sur la bonne vague en publiant « retour à Atlantis », habilement écrit, mêlant faits rigoureux avec preuve à l'appui et romance policière. Nouveau succès.

Ensuite, il avait jeté son dévolu sur les étendues glacées du Groenland et de la Terre de Baffin, convaincu que l'homme pré-préhistorique vivait sous le cercle arctique, à l'ombre des palmiers à cette époque. « Les hommes du froid » connut un nouveau triomphe.

Et Lampion, héritier de planteurs de coton en Louisiane, de forger sa réputation et son look. Longs et fins cheveux ramenés en une queue de cheval maintenue par un ruban chaque jour de différente couleur, veste de Tweed bleue marine, flottant sur un t-shirt publicitaire pour ses propres œuvres, moulant des pectoraux parfaits. Une paire de Jean's grenats tombaient sur des mocassins de la plus belle coupe et du meilleur cuir. Et, désormais, une nuée de journalistes le suivant à la trace pour relater les avancées de sa théorie et, accessoirement, ses déclarations fracassantes. L'affaire prenait un drôle de tour. En tant que découvreur officiel du site, je fus aussitôt bombardé en ouverture de tous les journaux télévisés du soir. Cette fois, quiconque me connaissait pourrait se manifester. C'était

toujours ça de gagné !

La nouvelle de la preuve tant attendue de l'existence d'une civilisation peut-être supérieure à la notre, ayant vécu cinquante millions d'années avant que Homo Sapiens ne vienne pointer le bout de son nez, rameutait ce que le monde entier contenait de caméras de télévisions, de spécialistes certifiés ou pas, de philosophes, de politiques. On argumentait, on débattait, on échafaudait des scénarios inédits, on cherchait à comprendre pourquoi cette civilisation avait soudain disparu sans laisser la moindre preuve de son existence, y cherchant une leçon à retenir, un avertissement.

Ce fut, en l'espace de quelques jours seulement, une foire internationale couverte par tous les médias.

Je m'enfuis à toutes jambes.

Septembre

Le docteur Emile Brabant avait bien fait les choses. Un homme m'attendait à la sortie de l'aéroport de Mumbai, avec une petite pancarte N'PI, levée bien au-dessus de sa tête. Selimane était un Soudanais qui avait suivi le docteur en Inde comme homme à tout faire. Il ne souriait jamais mais était toujours de bonne humeur, serviable et compétent dans tout ce qu'il entreprenait. Ainsi, son side-car se faufila sans mal dans la circulation immobilisée de la mégapole indienne et, en moins de vingt minutes, nous tracions dans une campagne de carte postale. Femmes indiennes en sari de couleurs vives, déambulant sur l'accotement, vaches maigres tournant le museau vers notre pétaradante présence dans cesser d'avancer au ralenti, palmiers isolés n'offrant qu'une ombre parcimonieuse, bancs de brumes stagnant à proximité du fleuve, minarets et coupoles s'élevant parfois, symbolisant la présence d'un village ou d'une petite ville.

Au bout de deux heures de route, nous arrivâmes dans un bidonville exemplaire. Rien n'y manquait : faux ou vrais infirmes faisant la manche, affalés sur le trottoir ; murs de sable renvoyant la lumière du crépuscule ; linge

séchant sur des fils de funambules ; le son d'un transistor diffusant une chanson à la mode ; des chiens galeux quémandant un reste de repas, avançant de biais la queue entre les jambes.

Le dispensaire du docteur Brabant était un cube parfait posé sur une petite éminence qui dominait les misérables cases où s'entassaient toute une population désœuvrée, la plupart venus des campagnes, alléchés par les promesses de la grande ville et aussitôt désenchantés par le manque de travail non qualifié. Le même scénario se répétait ici en Inde, mais aussi dans l'immense Chine et un peu partout en Afrique. Bref, le rêve citadin faisait des ravages, déplaçant des populations entières, déracinant ces paysans en quête d'une vie meilleure, remplaçant la pauvreté par la misère.

Les conditions d'une vie insalubre multipliaient les infections bénignes qui se transformaient bientôt, sans les premiers soins et une hygiène élémentaire, en des pathologies plus sérieuses. Il fallait prendre le mal à la racine.

- Evidemment, la meilleure médecine serait d'offrir à ces gens des conditions de vie meilleures. Leur rendre leur dignité. Moi, je ne fais que panser les blessures. C'est un peu comme tenter de vider le Gange à la petite

cuillère. Mais bon, il faut bien que quelqu'un le fasse.

Lorsqu'il s'exprimait, Emile Brabant laissait transparaître une immense tristesse dans son regard. Dans l'action, en revanche, il affichait un optimisme contagieux. C'était un personnage comme on n'en rencontre pas tous les jours. Un envoyé de Dieu pour ceux qui avaient la foi.

Ici, tout comme dans le village d'Afrique, mes mains firent des miracles. Il suffisait que je caresse la tête d'un bébé pour qu'il se calme aussitôt. C'était magique et j'étais toujours le premier surpris. D'où me venaient ces aptitudes ? Cette communion instinctive avec les animaux, ce pouvoir plus apaisant que toutes les crèmes et les onguents, plus réconfortant que les meilleures paroles, plus tranquillisant que le plus puissant analgésique ?

Plus les jours passaient, plus les semaines s'enchaînaient, plus les mois déclinaient, moins je me connaissais. J'avais souvent l'impression d'être quelqu'un d'autre, de vivre dans le corps d'une personne différente, comme si mon cerveau avait été implanté dans l'enveloppe d'un inconnu.

Au bout de cinq jours, le docteur Brabant, deux assistants et moi-même partîmes pour une tournée dans des endroits excentrés, à la

rencontre de personnes souffrant dans l'indifférence générale. Sur le chemin, nous fûmes appelés en urgence pour aider une femme à accoucher. L'affaire se présentait mal. Il n'y avait aucun hôpital à la ronde, du reste il lui était impossible de se déplacer.

Nous nous trouvions dans un village étrange. Les habitations ne se ressemblaient pas, la plupart semblaient être faites de brique et de broc et l'ensemble formait une spirale, comme la coquille d'un escargot. Cela surprenait car, des huttes en paille aux chalets de montagne en passant par les barres d'immeubles impersonnels, les petits pavillons coquets, les igloos et les pagodes, un même lieu propose systématiquement à la vue le même habitat.

La jeune femme hurlait depuis un bain d'eau chaude où, traditionnellement, on aidait les futures mamans à accoucher. Emile Brabant ne fut pas surpris par cette coutume.

- Il existe plusieurs peuplades qui pratiquent cette façon de mettre au monde, plus apaisante pour le nouveau né et plus confortable pour sa mère. Le bébé passe d'un milieu liquide dans un autre, quasiment à la même température.

- Il n'y a pas de risque de noyade ?

- Absolument pas. Les poumons du bébé ne fonctionnent qu'une fois à l'air. Parfois, on maintient les bébés les plus faibles pendant quelques minutes, on les masse, on les fait

passer d'un monde à l'autre en douceur. Il existe une pratique semblable dans sa philosophie chez quelques tribus amérindiennes. Si le bébé naît pendant la nuit, tout se passe normalement. Mais s'il se présente en plein jour, on prend soin qu'il le fasse dans l'obscurité quasi complète d'un tipi. Il n'apercevra la clarté se répandre progressivement le lendemain. Ainsi, son premier contact avec la lumière naturelle sera graduel et doux, mais sûrement pas cette violence de lumière agressive que l'on sait si bien proposer dans nos maternités modernes.

- Je croyais que les nouveaux nés avaient les paupières closes.

- Exactement, N'pi. Cependant, ferme les yeux et approche-toi d'une source de lumière. Tu pourras constater une différence.

Ces traditions de mise au monde étaient plus paisibles que nos traumatisantes maternités occidentales. Cela en disait long sur nos manières dites évoluées d'aborder la vie dès le premier jour. Le premier psychanalyste venu en aurait conclu bien des choses.

Mais parfois, tout ne se passait pas comme il fallait. Et c'était le cas ici.

J'apposai mes larges mains sur la tête de la jeune femme. Toutefois mon pouvoir ne fonctionnait que sur les animaux sauvages et les bébés. Je n'avais d'influence que sur

l'innocence. La future maman aurait été déficiente mentale, j'aurais pu l'apaiser. Elle continuait de vociférer comme si on lui ouvrait le ventre. Et c'était bien le cas.

Le docteur Brabant brandit une seringue anesthésiante pour pratiquer l'obligatoire césarienne. Deux rangs d'hommes et de femmes vinrent s'interposer. Il n'était question ni d'endormir la future maman, et encore moins de la délivrer par des moyens occidentaux. Brabant s'énerva.

- Bon Dieu, vous ne voyez pas qu'elle va y rester, elle et son bébé !

Cette communauté ne s'apparentait pourtant pas à une secte. Si ses habitants vivaient en autarcie, ils n'interdisaient pas aux personnes étrangères de venir leur rendre visite. Les visiteurs étaient, du reste, traités avec les plus grands égards. Ils aimaient palabrer pendant des heures, discuter à bâtons rompus de grandes questions philosophiques. Sans faire de prosélytisme, ils conviaient vivement leurs hôtes à partager leur vision du monde et leurs coutumes. Ils étaient leurs propres ambassadeurs.

Pour être définitivement accepté comme membre du village, le néophyte devait se plier à plusieurs rites. Tout d'abord, construire lui-même sa propre maison. Si on ne rechignait pas à aider le nouveau venu, c'est lui qui devait

imaginer et bâtir sa demeure de ses mains et à la sueur de son front. De la même façon, et selon les préceptes du mahatma Gandhi, il devait tisser lui-même ses vêtements et cultiver un petit potager afin d'être autonome alimentaires, sans pour autant interdire de pouvoir acheter le complément à son régime alimentaire. Les habitants se nommaient eux-mêmes des Nipun Adami (hommes accomplis). Ils mettaient un point d'honneur à réparer, restaurer, reprendre les objets du quotidien plutôt qu'entasser, année après année, des quantités de choses obsolètes. Certains outils n'appartenaient à personne tout en étant la propriété de tous. Ainsi tous les moyens de locomotion, vélos y compris. Tout ce qui servait généralement à la communauté ne pouvait être réservé à un strict usage personnel. Si les habitations possédaient une porte, celle-ci était toujours ouverte, du moins jamais fermée à clé. Cette communauté présentait un curieux rapport aux objets. Il était fortement déconseillé de s'y attacher. Les liens ne devaient exister qu'entre personnes. Lorsqu'on s'apercevait qu'on tenait à un objet, y compris même un souvenir qui rappelait un être aimé, on devait s'en séparer. La notion de propriété privée n'existait pas et cette façon de se détacher d'un matérialisme tout occidental m'interpella. Avaient-ils

raison ? Était-ce la porte ouverte sur un monde plus convivial, plus solidaire, plus libre ?

On cultivait la différence en érigeant une égalité de principes.

La communauté était née du désir de s'émanciper du monde occidental de quelques post hippies au début des années 70. De ceux qui avaient entamé un long voyage vers Katmandu et s'étaient, pour la plupart, perdus en route. Certains n'étaient pas revenus. Qu'ils aient succombés aux diverses drogues ingérées sans modération ou qu'ils se soient perdus dans la mendicité et la clochardisation. Ici, on avait construit quelque chose de pérenne. Cela expliquait le nombre important d'européens, mais aussi des hommes et des femmes venus du monde entier : africains fuyant les guerres ethniques, paysans chinois sans terre, australiens dégoûtés de la politique anti-écologique de leur gouvernement, californiens revenus du modèle américain, canadiens frileux, scandinaves désabusés par le racisme sous-jacent de leur société moderne, russes ne faisant pas confiance à Poutine, juifs honteux de la politique de leur pays à l'égard de leurs voisins. Le monde entier se donnait rendez-vous ici, pour construire un autre monde, basé sur une réelle écologie, un respect du vivant et des rapports humains débarrassés de toute connotation pécuniaire.

L'accouchement se présentait mal. Le docteur Brabant se sentait, pour une fois, inutile. Quand la science occidentale ne peut rien faire, il n'y a plus qu'à s'en remettre à la providence et prier Dieu, si toutefois on y croit.

Deux hommes et deux femmes entouraient la future maman, massant ses membres dans des positions de yoga. Brabant ne cachait pas son scepticisme.

- C'est bien beau toutes leurs idées sur la société débarrassée de tout scientisme et basée sur les rapports humains. Je suis même l'un de leur premier avocat, mais là, il y a deux vies humaines en jeu. Il ne faut pas toujours rejeter la faute aux occidentaux. La science n'est pas en cause intrinsèquement, c'est l'utilisation qu'on en fait qui pose problème. Il y a des situations d'urgence où elle fait merveille.

Désabusé, Emile Brabant aidait de son mieux les sages femmes improvisées dans leur délicat travail. L'angoisse dura deux heures pendant lesquelles toute la population du village retenait son souffle. Je restai le spectateur pataud du drame qui était en train de se jouer.

Le docteur Brabant me confia quelques détails sur la vie et la philosophie de cette communauté désireuse de vivre au plus près de la nature et d'instaurer de vraies relations, basées sur la confiance et l'estime, sur le partage et dans la paix.

- Cela peut paraître choquant pour des esprits occidentaux, mais les Nipun Adami considèrent qu'un nouveau né, trop faible pour affronter la vie, ne pourra s'épanouir et avoir une belle vie. C'est une sorte de sélection naturelle comme elle existait encore chez nous il y a moins d'un siècle. Seuls les plus robustes survivaient. Cela ne les empêchait pas de développer des maladies une fois adultes ou d'être fauchés par les guerres. Cela dit, il faut reconnaître que cette communauté ne connaît aucun cas de cancer ni de maladies cardiovasculaires, pas plus que d'infections bactériologiques majeures. J'ai eu le loisir, un jour, d'analyser la flore intestinale de quelques individus. Leur microbiote, c'est-à-dire l'ensemble des bactéries qui oeuvrent au sein de notre ventre, est remarquable. Savez-vous que ces bactéries sont plus nombreuses que l'ensemble de nos cellules ? Je n'ai jamais observé une telle densité chez ce peuple sain. Leur système immunitaire est l'un des plus vigoureux au monde. On ne retrouve pareille armada que parmi les peuples premiers, plus exposés aux aléas climatiques et environnementaux. Bref, nous avons un groupe jouissant d'une belle santé physique et mentale, morale. En cela, la génétique n'y est pour rien puisque nous avons ici un panel complet de toutes les populations mondiales.

Seul leur régime alimentaire et leur hygiène de vie peuvent expliquer cette prouesse. Nous pourrions tous en être capable. A condition de revoir en profondeur notre mode de vie.

Puis, pestant contre un jusqu'aboutisme dépassé, il ajouta :

- Mais parfois, ils me prennent vraiment le chou avec leurs principes.

Je sentis alors comme une immense vague de soulagement parmi la population. Le bébé nageait dans l'eau du bain, la maman était délivrée, mais extrêmement faible. On autorisa le docteur Brabant à lui inoculer un remontant par voie intraveineuse. Tout était bien qui se terminait bien.

Il y eut une grande fête pour célébrer l'évènement. Nous y fûmes conviés, Brabant et moi, bien que n'ayant pas pu prendre part à l'action.

Peu avant minuit, un vieil homme me tendit une énorme pipe. Je jetai un regard au docteur, il hocha la tête. J'inspirai deux ou trois bouffées. Je n'avais jamais fumé de ma vie, du moins je n'en avais aucun souvenir. Cela déclencha forcément une quinte de toux sous les demi-sourires de l'assemblée. Pendant quelques minutes, il ne se passa absolument rien. Puis, une sorte de langueur m'envahit, comme lorsqu'on tombe dans un sommeil profond ou que l'on s'évanouit. Je lâchai prise

puis dormis comme un bébé. Au petit matin, le docteur Brabant alla rendre visite à la jeune maman encore très faible mais apparemment sortie de la zone rouge et la petite Anya qui se portait, elle, comme un charme. Le médecin avait dû raconter mes exploits africains car tous me pressèrent de toucher la tête du bébé. Je posai mes deux mains sur le crane chauve. Aussitôt, le nourrisson émit son plus beau sourire.

Il ne s'était pas passé une heure lorsqu'on m'invita de nouveau à apposer mes mains sur la tête du nouveau-né. J'avais l'étrange sensation de déjà-vu, comme si cette scène n'était pas une répétition mais qu'elle se déroulait une seconde fois, en tous points exacts.

Cette sensation perdura toute la matinée. J'avais l'impression de vivre deux fois les choses. Ainsi, je pris deux fois mon petit déjeuner, avalant les mêmes ingrédients dans le même ordre et en même quantité, parmi les mêmes personnes qui se comportaient de la même façon. J'en parlai au docteur Brabant.

- Etonnant, remarqua-t-il. Peut-être un effet de la choumanya que tu as fumé hier soir.

- La chouma quoi ?

Brabant sourit.

- Choumanya. C'est un mélange d'herbes aromatiques et d'un puissant hallucinogène

que l'on ingère pour décupler nos sensations. Les effets sont différents selon les personnes. En règle générale, cela donne l'impression de développer ses sens. On entend jusqu'au martèlement des pattes des insectes et le moindre échange liquide ou gazeux à l'intérieur de son corps. Certains prétendent même avoir pu écouter leurs cellules se diviser. Chez d'autres, c'est l'odorat qui prend des proportions hors du commun. Ils peuvent déceler la moindre molécule à des kilomètres. Beaucoup affirment avoir pu dialoguer avec des personnes disparues ou éloignées à l'autre bout de la terre. Des cas de télépathie ont même été avérés. Mais cela affecte surtout la vision. Les rêves sont plus contrastés, les couleurs plus vives. Quelques-uns témoignent avoir vu les confins de l'univers, le fameux Big-Bang, du moins l'éclat de lumière qui s'en est échappé. Peut-être que chez toi, cela se manifeste par une sorte de dédoublement du quotidien.

Je regardai le docteur sans comprendre.

- Les effets sont si puissants et tellement différents d'une personne à l'autre, qu'on ne laisse jamais seul quelqu'un ayant prit de la Choumanya. Il est impossible de savoir comment quelqu'un va réagir. C'est plus prudent. Ses effets s'estompent au bout de vingt-quatre heures.

J'étais mal à l'aise. J'avais l'impression de vivre chaque minute deux fois. Ce n'était d'ailleurs pas une impression mais bien la réalité. Le temps, mon temps se dilatait en me permettant de tout vivre en double, comme un homme ivre multiplie sa vision par deux.

Je voulus tenter une expérience. Un homme avait trébuché sur une bûche posée sur son chemin. Je me précipitai et plaçait la bûche hors du chemin, contre un mur. La scène se déroula bientôt une seconde fois. Le même homme refit le même trajet. A l'endroit exact où se trouvait le morceau de bois, il tourna la tête vers la bûche disposée contre le mur et marcha sur son lacet défait. Il trébucha une seconde fois de la même façon.

Au repas de midi, un convive s'étant étranglé avec une arête de poisson, je voulus éviter au brave homme l'étouffement qui s'en suivit en lui proposant un autre plat. Il accepta à mon grand soulagement : la suffocation due à l'arête avait pris des allures d'asphyxie et le docteur Brabant avait eu bien du mal à lui faire recracher la cause d'un étranglement prémédité. Mais, la première bouchée d'une cuillerée de pois chiches eut le même effet. Son visage devint tout rouge, il haletait en se contorsionnant. Il échappa de justesse à une apoplexie fatale.

J'avais la capacité d'anticiper l'avenir de

quelques minutes mais l'impossibilité décourageante de pouvoir y changer quoi que ce soit. A plusieurs reprises, je tentai de modifier les choses. Tout ce que j'entreprenais ne servait à rien. Le hasard, les circonstances ou la providence s'arrangeait toujours pour contrecarrer mes choix. Ou alors, il m'était impossible de parvenir à rectifier le cours du temps comme lorsque j'essayai par tous les moyens d'éviter que le linge étendu ne s'envole dans une bourrasque inattendue.

Au milieu de l'après-midi, une scène plus grave se déroula.

Une fillette jouait à un jeu dont elle seule connaissait les règles. Elle ne vit pas la motocyclette qui déboucha au dernier moment et vint la percuter avec tout son chargement de briques. Les os broyés, la petite fille gisait sur la terre battue. On fit un cercle autour d'elle. Le docteur Brabant tenta de la ranimer, en vain. Le plus proche hôpital était à quelques heures de route. Jamais nous n'arriverions à temps pour la sauver. Je devais faire quelque chose. C'était sérieux. Je réfléchis à toute allure. Stopper la fillette en lui proposant un autre jeu, un facile tour de magie par exemple, l'intéressant à autre chose qu'à courir sans but et croiser la route du cyclomoteur chargé à mort. Chargé de mort ? Il serait probable que la fillette m'ignora et continue son chemin ou,

m'évitant, alla se jeter plus précocement sous les roues meurtrières. Dévier la trajectoire du convoi en me jetant moi-même en désespoir de cause devant ses roues ? Cette option ne faisait que déplacer le problème : la mobylette ferait un écart et irait, dix mètres plus loin, percuter la fillette.

Il ne restait que quelques secondes avant l'impact. J'apercevais déjà la petite fille contournant la dernière hutte avant de déboucher au dernier moment devant l'engin de malheur. Je me tenais prêt, mais ne savais quelle option choisir. Au moment crucial, je ne réfléchis plus et fonça sur la petite fille pour l'enlever dans mes bras et lui épargner un accident fatal. J'allais plonger sur elle comme un trois quart aile marque un essai sur un terrain de rugby lorsqu'un chien déboula toute langue pendante devant mes pieds m'envoyant rouler à quelques centimètres du drame.

La journée fut ternie par ce drame. Je restai prostré, impuissant, durant tout le reste du jour. Les événements se déroulaient toujours de la même façon : je les vivais deux fois. Mais sans être capable de la moindre influence sur le cours du temps. C'était logique, en un sens. Mais terriblement frustrant. Un vieil homme vint me trouver le soir.

- C'est un don provoqué par la choumanya si rare que cela ne s'était pas produit depuis des

décennies. Je pense être le dernier à avoir ressenti ce que tu viens de vivre et sûrement le seul dans ce village. Je connais cette impuissance à modifier les choses. Mais on ne peut pas changer le passé, tout juste orienter l'avenir. Même Dieu ne le peut pas. On doit faire preuve de modestie et d'humilité devant le destin et s'en accommoder. Juste prévenir. Ne dit-on pas qu'un homme averti en vaut deux ?

Les explications se voulant rassurantes du vieil homme ne me convainquirent pas le moins du monde et je me fis la promesse de ne plus jamais toucher à cette maudite drogue.

Le lendemain, je retrouvai un présent bien présent. Plus aucun décalage dans ma perception de la réalité. J'étais redevenu un homme parmi les autres, sans aucune aptitude particulière, du moins en ce qui concerne l'avenir. J'étais soulagé.

Dans l'après-midi, le docteur Brabant et moi-même rejoignons le bidonville crasseux et son défilé d'éclopés en tous genres, souvent des enfants, qui serait notre lot pendant quelque temps. Je secondais le docteur en apaisant comme j'avais le don de le faire les plus jeunes. Je m'étais juré ne de plus toucher au moindre produit licencieux pourtant je fis une exception. Après une journée harassante, Brabant retrouva quelques connaissances qui

nous entraînent dans un bar de la ville, repère d'occidentaux venus s'encanailler sans risque. Couleur locale et ambiance des bas-fonds, mais au service d'ordre si discret qu'il en était invisible mais particulièrement efficace lorsqu'on en avait besoin.

On enchaina diverses boissons au taux d'alcool conséquent. Je n'étais pas préparé à telle débauche d'ivresse. Je me sentis bien jusque vers une ou deux heures du matin, participant à la gaieté factice des heures grisées qu'offre un taux d'alcool inhabituellement élevé dans nos artères. Ensuite, ce fut le trou noir. Je ne me rappelle rien, sauf...

Octobre

...Sauf m'être réveillé la bouche pâteuse, des haut-le-cœur à vouloir vomir sans y parvenir, les jambes en coton et un terrible mal au crâne. Bref, une gueule de bois carabinée. En plus, cela tanguait dangereusement, comme si j'étais en pleine mer.

J'étais en pleine mer.

Mais je ne le savais pas encore. En recoupant les informations glanées ici ou là, voilà comment je vois les choses.

Un grand coup de barre m'avait raidi la nuque lors de cette soirée de beuverie exagérée. J'étais sorti sur le trottoir afin de me passer la tête sous un robinet d'eau froide et reprendre un peu le sens des convenances. Sans savoir trop où j'allais, j'étais tombé dans un caisson servant de poubelle. J'avais ainsi commencé un bon somme avant que les éboueurs du petit matin ne viennent décharger son contenu dans la benne d'un camion aux gyrophares illuminant une fin de nuit dans le sud-ouest de l'Inde. Le docteur Brabant, lui-même dans un sale état, ne s'était pas inquiété de mon absence jusqu'à ce qu'il émerge d'un brouillard post apocalyptique, vers dix heures du

matin. Précisément l'heure où je commençai un long voyage.

Le camion benne contenant les déchets du quartier aurait dû aller vider son chargement dans l'une de ces immondes déchetteries à ciel ouvert où grouillent toute une population de gamins à la recherche d'un trésor, ou tout simplement de quoi subsister. Il aurait dû. Mais il ne l'a pas fait, apparemment. Et ça, je n'aurai jamais le moyen de le savoir. Comment son contenu a atterri dans un container en partance pour l'extrême orient restera un mystère absolu.

Un détournement ? Dans quel but ? Un pari gagné ou perdu, selon le point de vue où l'on se place ? Une erreur d'aiguillage ? Surement un enchaînement de circonstances dont la providence est parfois redevable. Pourquoi ne pas imaginer lors d'une pause pipi des deux convoyeurs d'ordures ménagères que deux ou trois hurluberlus à l'esprit festif se soient emparés du camion benne pour un rodéo improvisé. On s'amuse comme on peut. J'aime bien imaginer la scène : les deux éboueurs, la braguette encore ouverte, galopant derrière leur outil de travail dont les larrons ajustaient la vitesse de manière à donner une chance aux poursuivants, tout en donnant un coup d'accélérateur lorsqu'ils étaient à deux doigts de le rattraper.

Une fois l'excitation du forfait retombée, les malfaiteurs avaient dû abandonner leur prise. Mais pas n'importe où. Pour que l'œuvre d'art soit complète, ils avaient sûrement projeté de l'envoyer par le fond dans le premier port venu. Sûrement éméchés au dernier degré, ils avaient actionné toutes les manettes du tableau de bord comme un gamin s'amuse avec un camion de pompier en miniature. L'une d'entre elles commandait l'ouverture de la benne qui se déversa pile dans un container situé en-dessous.

Ceci est une possible solution au problème. Si vous voyez d'autres options, je ne vous en tiendrai pas rigueur de la substituer à ma modeste hypothèse.

Désormais, je voguais sur la mer de Chine, entre le continent du Milieu et l'île du Japon sur un cargo qui faisait la liaison Mumbai – Kyoto, transportant des composants électroniques pour l'industrie technologique japonaise. Délices de la mondialisation où l'on ne produit jamais ce dont on a besoin à l'endroit même où l'on en a besoin. Sur le pont, un convoyeur m'apprit que tous les ans, le monde produisait plus de transistors, ces petits composants électroniques indispensables au monde moderne, que de grains de riz. Confession révélatrice d'un

monde où l'informatique est prédominante sur la nourriture.

Ce qui m'intriguait le plus était de constater que personne ne faisait attention à moi. On m'adressait parfois la parole, sans mettre en doute la légitimité à me trouver présent sur un porte-container en direction du Japon. Ma présence ici ne devait pas qu'au seul hasard, si loufoque soit-il, d'avoir cheminé depuis les entrailles d'un camion poubelle d'un bidon ville de la grande banlieue de Mumbai jusqu'à ce cargo. Quelqu'un s'était forcément chargé de m'extirper des immondices, avait réglé les commodités du trajet, les formalités de douane, le prix du billet. A moins qu'on ne m'ait fait passer pour un spécialiste ou un expert quelconque. Peut-être un contrôleur des douanes justement.

Je fouillai mes poches à la recherche d'un document, un laissez-passer, une preuve pour comprendre ce qui m'arrivait. Il n'y avait rien que je ne possédasse pas avant cette fameuse soirée trop bien arrosée. Il m'était difficile de demander aux marins ou au personnel de maintenance quelles étaient mes fonctions. Il fallait employer les grands moyens et demander à rencontrer le capitaine du cargo. Rien de moins. Peut-être qu'au débouché d'une conversation, j'apprendrais ce que j'étais censé faire ici.

Je devais être quelqu'un de respectable car le capitaine me reçut sans faire aucune difficulté et me serra la main comme un égal.

- Alors, appréciez-vous votre traversée, cher ami ?

Une politesse qui ne m'apprenait strictement rien. Je devais jouer le jeu, le rôle d'un personnage que je ne connaissais pas. Drôle d'improvisation.

Je répondais quelques considérations météorologiques qui permet toujours de gagner du temps sans s'engager, se dévoiler, se trahir.

- En cette saison, c'est courant, me répondit-il, toujours aussi évasif.

J'avais l'impression de jouer une partie d'échecs ou de participer à une partie de « ni ou ni non » de haute volée. Il poursuivit en abattant enfin sa carte maîtresse.

- J'avoue ne rien y connaître en océanographie. J'imaginai un type bardé d'instruments de mesure : Gps, pointeurs laser... Et vous, vous arrivez les mains dans les poches, tranquille. A la limite, si je ne savais pas qui vous étiez, je vous aurais pris pour un clochard.

D'un coup, il m'apparut plus suspicieux que sa bonhomie ne le laissait paraître. Allais-je me trahir par mon manque cruel de connaissances sur le sujet. Océanographe ? Ben voyons !

J'arguai, un peu mal à l'aise, que j'étais envoyé

seulement en repérage en quelque sorte, qu'on ne mesurait les océans qu'avec d'énormes moyens : navires spéciaux, équipage conséquent, matériel de pointe coûteux et qu'avant de mettre en branle une telle entreprise, il valait mieux ne pas se tromper de coin à étudier.

Il hocha la tête, incrédule. Mais j'avais dû le convaincre car il reprit son ton de capitaine, le donneur d'ordres qui ne souffre d'être contredit.

- Nous allons bientôt arriver à proximité de votre coin, comme vous dites. Je vais vous affréter le canot demandé. Vous avez une fusée de détresse au cas où. Mais en principe, en cette saison, vous ne devriez pas rencontrer de problème. Les prévisions sont excellentes pour les quarante huit heures à venir. D'ici là, vous devriez avoir fait vos « repérages » et débarqué au large des côtes Indonésiennes. Surtout, ne déviez pas de votre route, sud/sud/est, sinon vous êtes perdu. Enfin, perdu, c'est pas vraiment le mot : ici c'est un vrai boulevard avec les incessants échanges commerciaux. Mais vous risquez de croiser des cargos encore plus volumineux que le notre, ça peut être dangereux, le tirant d'eau est un véritable tsunami pour un petit canot comme le votre.

Une demi-heure plus tard, j'étais seul sur un

canot pneumatique, au milieu de la mer de Chine, ne sachant vraiment pas quoi faire.

Le capitaine m'avait fortement recommandé de garder le même cap. Facile à dire sur terre où l'on a toujours des points de repère. Ici, il ne fallait compter que sur le soleil qui effectuait sa course, un arc parfait orienté au sud. Je tentais tant bien que mal de filer droit, en espérant découvrir le plus tôt possible une ligne de terre à l'horizon.

C'est une étoile filante qui traversa mon champ de vision. Peu banal en plein midi. Elle stria le ciel en une oblique parfaite et laissant un fin panache de fumée dans son sillage. Une étoile filante ? J'étais plutôt témoin de l'atterrissage d'une météorite, ce qui revient à la même chose. Encore heureux qu'elle ne soit venue percuter ma frêle embarcation.

Il y eut un claquement dans le ciel. Un parachute se déploya soudain, accroché au caillou extraterrestre.

Ce n'était pas une météorite.

Un demi-cône se balançait sous la voile ouverte aux couleurs du drapeau Chinois, rouge sang avec une petite étoile jaune dans le coin supérieur gauche. Une capsule de fusée. Elle plongea dans l'eau à une cinquantaine de mètres de mon frêle canot dans un bruit de plongeur s'élançant du plus haut plongoir. Plouf ! Je pagayai avec vigueur vers cette boîte

de conserve qui valait sûrement quelques millions de dollars. J'étais impatient de savoir ce qu'elle pouvait bien contenir sans envisager le moins du monde qu'elle pourrait aussi bien être radioactive.

Le métal n'avait pas eu le temps de se refroidir. Son entrée dans l'atmosphère l'avait chauffé à blanc. Par chance, il y avait une paire de gants en kevlar dans la boîte de secours du canoë. Je tripatouillai au hasard les diverses manettes, mais impossible d'actionner une quelconque ouverture. J'étais comme un esquimau en présence d'une boîte de sardines sans ouvre-boîte.

Il y eut un bruit de geyser, en tous points identique à la respiration des baleines. Le souvenir de mon odyssée en compagnie de Gus, Gibé, Rolland et Barberine me revint comme un boomerang. Que de chemin parcouru depuis ce voyage sur les eaux de l'Europe du Nord.

Un sas s'ouvrit et de la fumée s'échappa de l'intérieur. Alors, une bouille ronde comme une orange et fendue d'un sourire jusqu'aux oreilles émergea du module.

J'ai finalement compris qu'il s'appelait Ying Tsou et en ai déduit au vu des circonstances qu'il était astronaute, enfin un taïkonaute pour être précis, rentrant d'une mission spatiale mais n'ayant pas atterri selon les calculs de sa

base. Il s'en fallait de beaucoup.

Un désaccord s'installa en plus de la barrière de la langue sur la direction à prendre. Lui voulait à tout prix rentrer chez lui, 2000km au bas mot plein Nord par la mer de Chine alors que nous étions à moins de deux jours des côtes Indonésiennes. Du haut de son mètre cinquante cinq et sa carrure du meilleur grimpeur du Tour de France, je devais avoir l'avantage physique, mais je ne voulais pas en arriver là. Mais comment argumenter quand on n'utilise pas les mêmes mots ?

Ce fut une conversation épique. Chacun tentant, dans sa propre langue, de convaincre l'autre sur la direction à prendre. Au passage, je me rendis compte que le mandarin n'entrait pas dans mes connaissances intrinsèques. C'était bien dommage.

Malgré notre différent, Ying Tsou gardait une bouille toujours fendue d'un large sourire, si bien que je commençai à supposer que cela faisait partie de ses traits indélébiles. Certains ont un sourire inscrit sur leur visage, tout comme une générosité et le sens du devoir imprimé dans leur esprit.

Un bourdonnement lointain mit fin à nos palabres sans but. Un hélicoptère approchait dans notre direction. Inutile de faire de grands gestes d'appel au secours, il venait spécialement pour nous. Précisément pour

Ying Tsou.

Sa base avait dépêché un hélico pour effacer l'erreur d'appréciation des savants dans leurs calculs ou, plus probable, une faute dans le timing du jeune taïkonaute. C'est du moins ce qui semblait ressortir de la volée de bois vert que le voyageur en orbite devait supporter de la part d'un gaillard en costume qui hurlait depuis le cockpit de l'appareil tandis qu'un militaire se laissait glisser le long d'un filin tendu depuis l'engin. Ce n'était pas seulement pour tenter de couvrir le ronronnement assourdissant des pales de l'engin. Vu le ton, il était clair que Ying Tsou aurait des comptes à rendre à ses supérieurs et à la nation Chinoise toute entière.

Je remarquai que le sourire inné de voyageur de l'espace ne se modifiait aucunement. Finalement, ça devait être un handicap pour qui ne travaille pas dans le domaine des relations publiques. Seul son regard projetait une sincère contrition face aux fulgurantes remontrances de son supérieur.

Le militaire commençait à harnacher mon compagnon improvisé d'un baudrier avant de faire cliqueter un mousqueton et déjà ils s'élevaient ensemble vers le coléoptère mécanique sans qu'il ait daigné me jeter un seul regard. Ying Tsou, en revanche, laissa passer une étincelle dans ses yeux où je

pouvais comprendre qu'il était autant désolé pour moi que pour lui.

Je criai deux ou trois mots d'anglais en direction de l'homme au costume resté à bord de l'appareil, à tout hasard. Il ne répondit rien, mais son regard était fixé sur moi. C'était déjà ça. Je n'étais donc pas devenu subitement invisible. Plus rien ne m'aurait étonné dorénavant. Il y eut un échange entre le présumé responsable de l'opération et le militaire puis ce dernier redescendit le long de son filin. Tandis que je me rendais compte tout à coup que je n'avais aucune envie d'aller en Chine, j'étais déjà attaché au sauveteur et nous remontions rapidement vers l'appareil qui vrombissait comme une guêpe.

A l'intérieur, l'homme en costume m'expliqua en quelques mots d'anglais approximatif qu'il était un peu compliqué de me débarquer en République Populaire de Chine, leur mission de secours n'incluait que le taïkonaute, toutefois je compris tout juste l'allusion : la mission avait été un échec, du moins en ce qui concernait le retour, et ils n'avaient pas besoin d'un témoin plus ou moins gênant.

Ca m'allait parfaitement. Je proposai qu'ils me laissent sur les côtes les plus proches, une histoire d'une dizaine de minutes, mais là encore, nous butions sur un problème de droit international. Il ne leur était pas permis

d'atterrir sur un sol étranger avec un appareil militaire, cela équivalait à une invasion.

- Mais qui parle d'atterrir ? répliquai-je aussi sec.

L'homme au costume me regarda en silence et dans le plus grand sérieux puis s'esclaffa en me donnant une bourrade qui faillit me faire éjecter du cockpit avant que le militaire, toujours aux aguets, ne me saisisse fermement le bras droit.

Vingt minutes plus tard, je me trouvais sur une plage absolument déserte d'une des nombreuses îles appartenant à l'archipel Indonésien. Le bruit des pales de l'hélicoptère Chinois s'estompait dans un silence qui n'en était pas un. Le clapotis des vaguelettes léchant le sable était dominé par la vie grouillante de la jungle qui s'offrait à moi. Pas d'autre solution.

J'avais déjà connu pareille situation. L'histoire aimait à se répéter même sur ma propre personne. Ici, ce n'était pas les Caraïbes, mais les lieux y ressemblaient étrangement. Tout en me frayant un passage dans l'inextricable végétation, je songeai à mon objectif premier qui était de savoir tout simplement qui j'étais. Je n'avais pas avancé d'un pouce lors de ces quelques mois et je devais bien me résoudre à admettre que je ne le saurai jamais. J'étais un orphelin du monde. Je devais trouver un sens

à ma vie puisqu'il n'était pas question de vivre sans intention.

Alors que je jouais les philosophes de pacotille avec ma conscience, je m'enfonçais au cœur de cette forêt de Bornéo que l'on prétend se réduire comme une peau de chagrin à cause de la déforestation. Je peux vous certifier que des arbres, il en reste !

La première nécessité était de trouver de l'eau. Je tendais l'oreille comme j'avais appris à le faire avec l'équipe des spécialistes en écoacoustique sur le sol Africain.

Au-delà du bruissement de la végétation, telle que l'on pouvait imaginer l'entendre pousser, des milliards d'insectes (coléoptères, diptères, lépidoptères, dermoptères, hétéroptères, odonates, névroptères, trichoptères, orthoptères, hyménoptères et toutes sortes de noms se terminant par -ptère, à l'exclusion de chiroptère qui sont, comme chacun le sait le nom savant des chauve-souris, mammifères de leur état et hélicoptère, une invention humaine bien utile pour récupérer les taïkonauts égarés) qui trottaient, rampaient, volaient, fouillaient, je tentais de dénicher par l'ouïe le délicieux son de l'eau qui coule. Toutes les cinq minutes, je m'arrêtais et m'obligeais à scruter les sons de la jungle. Je devenais un expert. J'entendais jusqu'au froissement des ailes des oiseaux virevoltant au-dessus de la

canopée, les lointains cris d'alerte ou de jeu de toutes sortes des singes, les gémissements des rongeurs occupés à partager pitance et même le pas feutré des félins qui hantent la forêt, aux aguets de la proie facile. Mais il existe un animal qui ne fait aucun bruit. Il se faufile, glisse, se répand sans que l'on puisse ni le voir puisqu'il se fond dans ce mur végétal ni que l'on puisse détecter sa présence par un quelconque son.

On dénombre plusieurs règles dans le monde naturel. Tout ce qui porte des couleurs vives, en particulier le rouge, doit être à priori considéré comme toxique. Dans le monde animal, ce n'est pas le plus gros le plus dangereux. Ainsi, toutes les statistiques montrent bien que l'animal qui cause le plus de morts humaines n'est certes pas le requin ni même l'un des nombreux fauves, un rhinocéros ou un éléphant enragé, mais bien le si fragile moustique, porteur inconscient et vecteur impitoyable de terribles virus.

Chez les serpents, ces invisibles de la jungle, on ne doit pas tellement redouter l'anaconda, le boa ou le python qui signalent forcément leur arrivée par leur taille, mais bien les plus minuscules d'entre eux qui ne possèdent que la puissance de leur venin pour toute arme.

Je ne l'ai pas vu. Je ne l'ai pas entendu. J'ai juste senti qu'une aiguille me perçait le mollet,

pas plus douloureux qu'une piqûre. Je ne m'en suis pas inquiété sur le moment, songeant à une épine de ronce un peu plus vengeresse que les autres.

Les effets commencèrent à se faire sentir au bout de dix minutes. Ma tête tournait. Je voyais double, trouble, comme si un stroboscope découpait la faible lumière qui parvenait au sol. J'avais le vertige, je tanguais, j'oscillais, je chancelais. Je finis par tomber.

Je n'avais mal nulle part et je m'endormis d'un sommeil sans rêves et certainement définitif.

L'évanouissement a-t-il duré quelques heures, une journée, une semaine de coma ou bien seulement dix minutes. Comment savoir ?

Ma vision restait floue comme un appareil photo ou une caméra qui n'aurait pas fait correctement le point. Je percevais une lumière bien plus éclatante qu'au fond de la jungle. Étais-je dans une chambre d'hôpital ?

Je sentais plus que ne percevais l'agitation autour de moi, mais les gestes étaient mesurés et d'une lenteur exagérée : pas du tout le ballet d'infirmières ou du personnel soignant, toujours sur le qui-vive, harcelé entre deux portes. Une main secourable épongea mon front. J'avais de la fièvre et transpirais comme un goret, en même temps mes os étaient glacés et je frissonnais sans pouvoir m'arrêter. Surement les effets du venin dans mes artères.

Mon cœur continuait de battre. C'était déjà une bonne base. J'essayais mentalement d'en compter les pulsations. 65, 70. C'était bien plus que d'habitude au repos, mais encore bien loin d'une tachycardie alarmante. Je n'avais toujours mal nulle part.

Mes yeux s'accommodaient mieux à la lumière maintenant. Je voyais les feuilles des arbres. J'étais donc encore au cœur de la forêt vierge, mais quelque chose avait changé dans le décor. Une tribu avait dû me trouver inanimé et m'avait transporté dans une clairière où se trouvait leur village. On devait me soigner avec les plantes rudimentaires qui sont le lot de ces peuples premiers. Je n'étais pas inquiet. Ils devaient être couramment en proie à de morsures semblables et savaient comment soulager et guérir, en éliminant le poison qui courrait dans mes veines.

Une main velue et orangée vint de positionner juste au-dessus de mon front. Je tentai de me lever d'un bond, fuir à toutes jambes pour éviter un nouveau danger, mais aucun de mes muscles ne pouvait répondre à mes souhaits. J'étais paralysé, allongé dans une ouate douillette, mais bien prisonnier de mes membres.

Enfin, la face de mon bienfaiteur m'apparut. Deux yeux expressifs et enfoncés au plus profond d'un visage bienveillant aux bajoues

tombantes, ébènes comme ses doigts d'un cuir rugueux. Le pelage était uniformément couleur abricot.

Un orang-outang.

Paisible. Attentionné. Prévenant. Et surtout, m'ayant sauvé la vie et prenant maintenant soin de moi. Pourquoi ?

Instinctivement, passé l'effroi de la surprise, je lui souris en guise de remerciement. C'était la moindre des choses. Il effectua un mouvement lent de la tête comme pour s'excuser, que tout cela n'était rien, qu'il ne faisait que son job, tel Bruce Willis dans la série des Die Hard.

Je ne pus m'empêcher de rire. Cela sembla le réjouir à son tour. Il frappa dans ses mains et roula du bassin, façon Elvis. J'étais tombé sur un sacré gaillard.

Les convulsions de mon fou-rire me réchauffaient astucieusement et faisaient également tomber ma fièvre. Lorsque je fus calmé, mon hôte pressa un fruit en faisant couler un liquide jaunâtre un peu sucré au goût de mangue dans ma bouche. C'était délicieusement acidulé avec des touches de banane et de noix de coco. Jamais je n'avais avalé pareil mixture.

On m'avait installé à mi-hauteur d'arbre, ce qui expliquait la plus grande luminosité, sur une sorte de paillasse tressée de lianes enchevêtrées. Les singes étaient-ils capables

d'un tel tissage, ou bien avaient-ils récupéré une composition humaine à des fins de convalescence à l'abri des bêtes dangereuses de la forêt et d'une trop grande promiscuité avec des insectes affamés par une chair affaiblie.

Je restais immobile pendant encore toute une journée. L'orang-outang s'occupait seul de ma personne mais je sentais que d'autres « forestiers » (c'est la traduction de leur nom) gravitaient autour de mon perchoir. Dès le deuxième jour après mon réveil, je pouvais remuer le bout des doigts. Le troisième jour, la sensibilité s'étendait aux poignets et aux chevilles. Le quatrième, j'esquissais quelques mouvements simples des jambes et des bras. Enfin, à peine une semaine après être sorti du coma, je tentai de me lever pour inspecter les alentours.

Mon infirmier était un jeune mâle au pelage reluisant. Deux spécimens plus anciens, car plus massifs et au poil plus terne, l'accompagnaient. Ses géniteurs ? Ils ne se rapprochèrent de moi que par paliers, gagnant quelques mètres au fur et à mesure que je retrouvais ma mobilité. Tact grandiose.

Ils me nourrissaient de fruits et de racines qu'ils broyaient entre leurs puissants doigts. On a tort de penser que l'orang-outang, parce qu'il est nonchalant et paisible n'est qu'un gros

nounours. J'eus la preuve qu'il peut être un redoutable combattant, n'hésitant pas à payer de sa personne pour protéger ses semblables ou, mieux, ses invités.

Amitié serait un bien grand mot, toutefois mes sentiments envers ce peuple de la forêt furent proche de sentiments purement humains. Ils valaient bien des hommes.

Nos adieux furent des plus simples, cependant je discernais une lueur de regret dans leur regard et je ne pus m'empêcher de verser une larme. Cette famille de grands singes dont on réduit un peu plus chaque année leurs lieux de vie, m'avait accueilli, secouru, soigné, protégé comme aucun humain ne saurait le faire.

En guise d'au-revoir, mon hôte m'avait tendu une poignée de feuilles en forme de losange allongé. Je devais en mâchouiller une par jour. Cela avait le goût de l'argile et comme un petit parfum de menthe et d'ortie.

Je marchais trois jours en prenant bien soin de me reposer accroché à un arbre. Le petit serpent qui m'avait inoculé le terrible poison ne semblait vivre qu'au sol.

Il n'existe plus sur notre planète de lieux qui n'aient été colonisés par l'homme, à part les étendues désertiques, qu'elles soient de sable ou de glace. Même la plus inextricable forêt finit par céder la place à des plantations de palmiers ou d'hévéas. Je parvins à un village

de huttes visiblement abandonné. Je stoppai là cependant. Ces huttes étaient des tentes en néoprène ultra modernes. A l'intérieur, du matériel scientifique, des tubes à essai, des réchauds, des fioles contenant des liquides de différentes couleurs, des herbiers en pagaille et quelques machines qui m'étaient totalement inconnues. On aurait dit des électrocardiogrammes, des moniteurs de mesure de voltage. Plusieurs ordinateurs portables étaient en veille. L'expédition scientifique que trahissait tout ce bric-à-brac ne devait pas être loin.

En effet.

Toute une équipe de biologistes venus des quatre coins du monde, si tant est qu'un globe peut avoir le moindre coin, s'était donné rendez-vous au fin fond de la plus inhospitalière des forêts du monde. Coupés du monde civilisé, ils cherchaient, parfois découvraient, analysaient, comparaient et classaient les rares plantes encore inconnues du monde des hommes en blouse blanche. Du reste, aucun ne portait l'uniforme du laborantin de base. A les voir, on aurait plutôt songé à un commando entraîné pour un stage de survie en milieu hostile.

Je leur racontai brièvement mes récentes péripéties et ma convalescence en compagnie d'orangs-outangs de bonne composition. Ils

parurent étonnés en n'offrant pas le moindre crédit à mes divagations, l'animal étant réputé certes curieux mais terriblement craintif vis-à-vis de l'homme. Je leur expliquai en réduisant la vérité à ce qui pouvait être perçu par l'entendement public mes rencontres avec les animaux de la brousse.

Ils devaient me prendre pour un illuminé, encore sous l'effet du poison, jusqu'à ce que je tire une feuille à mâchonner.

Cette simple feuille en losange étiré éveilla leur curiosité scientifique. Leurs yeux brillaient.

- Où avez-vous trouvé ça ?

Je n'osais confier qu'un orang-outang m'avait conseillé de mâcher ces feuilles un peu amères en guise de médecine. Effectivement, je leur trouvais un pouvoir régénérateur et apaisant. En extrapolant, elles avaient un peu le même effet que l'hallucinogène que j'avais ingéré en Inde, à cette cruciale différence que ces feuilles permettaient au cerveau de retrouver tout son potentiel sans rien déconnecter de la réalité. On restait maître de ses sensations.

Aussitôt les biologistes se transformèrent en chimistes et commencèrent à analyser cette plante apparemment inédite. C'est fou comme une simple découverte peut rendre aussi passionné des hommes mûrs et blasés. On aurait dit une bande de gamins à qui l'on

donne un ballon de football. Il fallut à tout prix que je leur montre l'endroit où j'avais été convalescent. Je ne savais que penser. Quel était le bon choix ? Était-ce une bonne chose de leur permettre de dénicher ce coin encore préservé de la présence humaine qui, il faut bien le reconnaître, ne peut s'empêcher de tout détruire sur son passage. Attila des temps modernes.

Mais, après tout, cette plante pouvait être cultivée si elle était aussi bénéfique à l'humanité que le soupçonnaient ces candides biologistes, de la même façon que les physiciens qui mirent au point la bombe atomique. Pour le bien de l'humanité... et sa perte, une fois placée dans de mauvaises mains. Tout est affaire de point de vue et d'objectif.

L'expédition prit deux jours. A notre retour, les deux chimistes restés sur place pour peaufiner les analyses étaient dans une excitation de jour de Noël : les propriétés chimiques de la plante avaient des implications sur le système neuronal principal. En elle-même, elle ne possédait que des molécules insignifiantes et inefficaces ; c'est le contact avec la salive qui permettait leur action directe sur le système nerveux central. Les conséquences étaient immenses, dépassant tout ce que l'on pouvait imaginer. Il était peut-être même probable

qu'elles permettaient, dans certaines conditions, de restaurer les brins d'ADN défectueux. J'avais, malgré moi et grâce à un bon vieil orang-outang qui ne se doutait de rien, puis par l'entremise d'une bande de biologistes particulièrement zélés, découvert le médicament miracle qui allait secourir toutes les personnes atteintes de dégénérescence cérébrale, maladie d'Alzheimer et de Parkinson en tête, mais aussi toutes les pathologies liées aux erreurs de duplication d'ADN. En un mot : toutes les maladies et désordres génétiques.

L'application dépassait tout entendement. Le monde médical allait être pris d'une fièvre bienfaitrice. Et mes chercheurs rêvaient déjà de prix Nobel. Pour le moins. Une gloire mondiale certes, mais ils n'auraient surement pas les poches remplies de billets verts. Se seraient bien les laboratoires qui allaient, une fois de plus, se goinfrer comme des cochons. Ainsi va le monde d'aujourd'hui.

Novembre

Aligato.

Je déambule dans une rue encombrée de Kyoto. Autour de moi, des milliers de gens vont à pied, débordant des trottoirs, masque anti-pollution sur le nez, dissimulant tout leur visage et ne laissant que leurs yeux dépasser dans le petit matin glacé de la métropole Japonaise. Ils se dirigent sans hésitation vers leur lieu de travail. Pas de place à la déambulation touristique. Le Japon est un pays besogneux où la firme est érigée en temple moderne. Le culte de l'entreprise est une seconde nature.

Comment ai-je atterri dans ce pays, au cœur de l'hiver le plus froid qu'on n'ait jamais connu dans l'île ?

Il y a une semaine, je suffoquais par trente degrés au milieu d'une végétation que peu d'humains se risqueraient à pénétrer et me voilà, par moins dix, dans un des endroits les plus urbanisés de la planète.

Le chaud et le froid.

La solitude et la promiscuité.

Le Yin et le Yang ?

En tant que découvreur officiel de la plante à

laquelle on n'avait pas encore trouvé de nom, Je fus invité à suivre la troupe de scientifiques lors de leur tournée triomphale. Le groupe était constitué d'un Néerlandais, d'un Anglais, d'un Australien, de deux Russes, d'un Coréen et d'un Philippin. Où iraient-ils proposer leur découverte ?

Pour un tel groupement cosmopolite, la seule destination possible était le siège de l'Organisation des Nations Unies à Genève. Ils s'étaient tous mis d'accord afin de garantir pour la première fois dans l'histoire des découvertes médicales l'internationalisme de cette première. Aussitôt arrivés sur le sol Suisse, ils allaient prendre contact avec les meilleurs avocats afin qu'aucun laboratoire ne vienne mettre sa patte exclusive sur cette avancée majeure dans le traitement de plus de la moitié des affections pathologiques modernes. J'espérais vivement qu'ils réussissent et que le monde se porte mieux, mais je n'avais plus rien à faire à Genève. La piste Jérôme Lavoisier était morte là-bas et je gardais en travers de la gorge les faux-fuyants d'Irena, la belle Arlésienne.

J'étais à l'aéroport de Jakarta – avec mes récents congénères, ne sachant pas encore quelle destination choisir, dans quel endroit de ce vaste monde chercher qui j'étais, quand je la vis.

Irena Valbrönn von Heidelberg. Il faut croire qu'elle hante les liaisons aéroportées puisque je l'avais rencontré une première fois au-dessus de l'Atlantique et qu'elle m'apparaissait à nouveau dans un terminal encombré de voyageurs divers à l'autre extrémité de la planète.

Je m'avançais, bien décidé à ne lui faire aucun reproche de vive voix mais lui montrer qu'elle m'avait exaspéré au plus haut point. J'avais le regard de la blanche colombe que n'atteint pas la vulgaire boue.

- Je vous perds à Genève et vous retrouve à l'autre bout du monde. Nous sommes faits pour ne plus nous quitter.

Le ton était badin et devait ricocher sur les soupçons qu'elle avait émis lors de notre première rencontre : je reprenais mes habits de séducteur au second degré, histoire de reprendre les choses là où nous les avons laissées.

Elle parut surprise, me dévisageant comme si elle ne m'avait jamais vu. Ses manières et sa voix avaient changé du tout au tout.

- Monsieur, avons-nous l'honneur de nous connaître ?

Quelle comédienne ! Quel talent ! Quel aplomb !

- Nous nous sommes rencontrés il y a quelques semaines sur un vol à destination de Genève

où vous n'avez pas daigné honorer un rendez-vous. Et, d'un ton guilleret, j'ajoutai : je ne vous en veux pas. Je comprends que vous ayez été effrayée par mon charme ravageur...

Ses yeux formaient deux points d'interrogation, ses joues rosirent et elle baissa les yeux. Non, vraiment, l'Irena Indonésienne n'avait plus grand-chose à voir avec l'Irena Suisse.

- Veuillez m'excuser répondit-elle avec cette voix de basse au délicieux accent scandinave (Greta Garbo, Katherine Hepburn, Ingrid Bergman), je n'ai...

Les gens manquaient de nous bousculer. Nous étions tout les deux seuls debout, immobiles, dans cette marée humaine qui se précipite on ne sait vers quoi, tout spécialement dans les gares et les aéroports.

- Ecoutez, nous avons des choses à nous dire, laissez-moi vous offrir un café dans un endroit moins encombré et plus tranquille.

Pour appuyer l'invitation, je posai délicatement ma main sur son épaule. Il se passait quelque chose d'inédit. Cette fille qui m'avait exaspéré sitôt qu'elle avait ouvert la bouche dans le vol de Genève, imbue d'elle-même et ne m'accordant que peu d'intérêt, me troublait à nouveau. Je retrouvais cette fugace impression que j'avais croisée sur la photo que j'avais possédé d'elle. Un mélange de retenue

et de douceur accompagné d'une généreuse et franche curiosité. Je ne voulais plus la laisser m'échapper.

Quelque chose avait changé en elle, comme si ce n'était plus la même personne. Elle accepta de me suivre dans le premier café qui proposait une salle où nous pouvions, un moment, échapper à l'effervescence de la foule. Elle commanda un thé, je l'accompagnai.

- Je ne vous demanderai pas pourquoi vous n'avez pas honoré notre rendez-vous à Genève et si vous avez réellement des contacts avec Jérôme Lavoisier. Vous êtes là, c'est le principal.

Je sirotais un instant mon verre de thé, assez fort ma foi. J'avais une montagne de choses à lui dire mais elle profita de la pause pour parler à son tour.

- Vous dites que vous m'avez rencontré à Genève... Dans un avion à destination de Genève.

Je hochais la tête, attendant la suite, sûrement une histoire alambiquée pour se justifier de son comportement assez cavalier.

- Pouvez-vous m'en donner la date précise ?

Je fouillai ma mémoire. Elle n'avait que neuf mois de stockage, il était facile de me souvenir du jour précis, mais je jouais l'évasif. On ne sait jamais. Avec elle, il convenait d'avancer masqué.

- C'était l'été dernier. En Juillet.
- Vous ne pouvez pas être plus précis ?
- Disons la première semaine.

Je savais très bien que le vol transatlantique avait touché l'aéroport international de Genève le 8 Juillet vers 9 heures du matin.

- ... Avant le 15 ?
- Mais pourquoi cette préci...

Elle réitéra sa question en appuyant sur chaque syllabe, sans élever le ton. Avec cette conviction, elle aurait fait avouer n'importe quel malfrat.

- Oui, avant le 15. Mettons une petite semaine avant.

- Et vous dites que j'étais en relation avec un certain Jérôme Lavoisier ?

- Vous le connaissiez, oui. Et lui aussi. J'ai votre photo... Mais pourquoi toutes ces questions ? Vous savez parfaitement que l'on s'est rencontré sur ce vol, que nous avons discuté ensemble, que vous m'avez promis de m'aider à retrouver l'écrivain et que vous... m'avez lâchement laissé tomber.

- Ecoutez, ceci est très important pour moi. Pouvez-vous me donner des renseignements sur moi ? Comment étais-je début Juillet ? Quel était mon emploi, mes relations.

- Je ne comprends pas, vous...

Elle m'empoigna l'avant bras d'une main fraîche et son regard se fit implorant.

- Au matin du 15 Juillet, je me suis réveillée sans me souvenir de rien. Depuis je vis comme si j'avais six mois. Je ne sais pas qui je suis, ni quel est mon métier, quels sont mes amis. Ce matin-là, je n'avais dans mes poches que quelque monnaie, un ticket de bus, un poème manuscrit et une photo. Aucun papier d'identité.

J'étais sidéré.

- Vous pouvez me montrer ce poème ?

Elle fouilla dans une poche intérieure. Le texte était le même que celui que j'avais découvert dans le portefeuille de Jérôme Lavoisier, de la même écriture un peu surfaite. Un instant j'ai pensé l'avoir perdu à ce moment là et qu'elle se jouait de moi, mais elle me tendit une photo.

Sur le cliché huit par quinze, je souriais benoitement.

Voilà comment je me retrouve à déambuler à Kyoto, parmi la foule pressée des petits matins studieux. Ce soir, Jérôme Lavoisier dédicace son dernier roman dans la prestigieuse librairie du centre ville, Junkudo.

Irena est restée à l'hôtel.

Je n'ai pas pu lui apporter beaucoup de renseignements sur elle-même, mais c'est déjà plus que je n'ai jamais pu en apprendre sur mon propre passé. Notre discussion dans l'avion à destination de Genève n'avait pas

beaucoup porté sur elle. Je ne connaissais pas quel métier elle exerçait ni le monde dans lequel elle vivait. Elle avait prétendu effectuer des repérages pour le cinéma. Tout un chacun aurait pu en dire autant. Ce qui était certain, c'est qu'elle n'était pas au RMI et ne pointait pas au chômage, vu son allure et le fait d'emprunter des vols transatlantique comme on prend le métro.

Je ne lui offrais qu'un prénom, somme toute. Mais était-ce même le bon ? Cette Irena d'il y a six mois m'avait peut-être mené en bateau. Elle prétendait connaître Jérôme Lavoisier, mais tout le monde connaissait le célèbre écrivain à succès, d'une certaine manière.

Ce que nous ne parvenions pas à comprendre, en revanche, c'est comment une photo de ma personne était parvenue dans l'une de ses poches. Car, pour qu'elle la possède, encore eut-il fallut que je sois photographié. Le cliché devait donc dater d'avant mon amnésie, mais elle ne pouvait le posséder lors de notre première rencontre. A moins que si. Et cela abondait dans l'idée qu'elle s'était bel et bien payé ma figure il y a six mois, feignant ne pas me connaître alors qu'elle savait très bien qui j'étais. Je ne pouvais m'empêcher d'évoquer une machination à mon endroit. Un complot orchestré entre elle et Jérôme Lavoisier. Mais dans quel but ?

Je ne cédaï pas à la paranoïa et espérait grandement des explications de la part du célèbre écrivain, autour de qui tout ce galimatias gravitait.

L'Irena actuelle, privée de son passé comme je l'étais du mien, m'apprit qu'elle avait trouvé un boulot bien rétribué et qui ne lui prenait guère de temps en lui permettant de voyager afin de retrouver la piste de sa mémoire perdue. Quand je lui demandais comment elle s'en sortait financièrement, elle eut un petit sourire, de ceux qu'arborent celles ou ceux qui ont trouvé le bon filon.

- Je surenchéris lors de ventes aux enchères.

Cela demandait un développement, une explication.

- Ce sont les vendeurs d'objets d'art qui me contactent le plus souvent. Sculptures, toiles, lithographies, bibelots, meubles d'époque, tout ce qui a une valeur mais pas réellement de prix, juste une cote assez floue permet ce stratagème lié à une certaine spéculation. Sur des ventes d'objets usuels, comme lors de liquidations judiciaires, je n'ai aucune marge de manœuvre, les acheteurs connaissent le prix de ce qui est proposé. En revanche, dans le monde de l'art, on peut croiser de véritables fous, capables de claquer plusieurs années de Smig pour une croûte abimée mais signée ou une commode certifiée Louis XV.

Je n'avais jamais entendu parler d'une telle activité. Et pour cause.

- Surenchérir lors de ventes aux enchères n'existe pas officiellement et je me demande même si c'est bien légal. Quand je dis que les vendeurs me contactent, c'est vrai maintenant, mais les premiers mois c'est moi qui les démarchais. Je commence un peu à être connue et je n'ai plus besoin de quémander. De toute manière, c'est tout bénéfique pour le vendeur, je ne touche une commission que sur la plus value qu'il obtient.

Je lui demandais des précisions. En quoi consiste la manoeuvre ?

- Rien de plus simple. Disons que vous êtes le propriétaire d'un Degas que vous mettez aux enchères. La mise à prix est, mettons, de 15 000 euros, sa cote oscille entre 30 000 et 40 000 et vous espérez en obtenir au minimum 50 000. Vêtue de mon plus beau tailleur, le chignon parfait et le maquillage discret, je m'installe dans la salle, parmi les acheteurs potentiels. Et j'attends. J'observe surtout. Je suis assez douée pour ça, pas étonnant que j'ai pu faire du repérage avant. Lorsque les enchères dépassent le niveau de la cote, j'entre en jeu. J'attends parfois le seuil espéré par le vendeur afin de montrer que je ne suis pas venue pour des clopinettes, que je m'y connais et sais la vraie valeur des choses

vis-à-vis des autres candidats. Je repère parmi les deux ou trois acheteurs, celui qui ne veut pas lâcher l'affaire et je vais surenchérir jusqu'à un certain point, puis abandonner, l'air dépité.

- Et si personne ne surenchérit sur votre dernière offre ?

Elle parut piquée au vif.

- Cela ne s'est jamais produit. Je vous l'ai dit, je sais observer et je suis un brin psychologue. Le langage corporel est très important dans ces situations de stress et de tension. Il faut savoir déceler le geste ou le tic qui indique l'instant précédant le renoncement. Chez une personne ce sera une main passée dans les cheveux, les commissures des lèvres qui se crispent, un changement de position. Chez d'autres, la manipulation d'un objet, un stylo par exemple, ou encore un regard de biais, les narines qui frémissent. Je sais quand m'arrêter. En revanche, un jour il m'est arrivé que, certainement touché par mon désappointement ostentatoire et sûrement une grandeur d'âme et une bonne dose de galanterie, l'heureux détenteur m'offre la statuette qu'il avait acquise pour 15 000 euros au-dessus de sa valeur espérée par le vendeur. Statuette qui revint finalement au vendeur. Cette-fois ci, j'ai empoché la moitié du prix de l'œuvre, le vendeur étant subjugué par ce qui

venait de se passer et surement mon charme ravageur.

Elle me fit un sourire en guise de connivence, c'est mot pour mot exactement le trait d'humour que j'avais employé avec elle quelques minutes plus tôt.

- Sinon, le vendeur me cède 50% de l'excédent espéré.

Elle but une gorgée de thé puis ajouta :

- Deux ou trois ventes réussies par mois suffisent largement à couvrir mes besoins. Parfois, l'enchère n'atteint pas le seuil prévu et je repars les poches vides. Il arrive aussi que, le monde de l'art étant assez petit, je repère dans la salle des acheteurs précédemment rencontrés. Dans ce cas, je reste muette ou je m'éclipse. Si je les ai reconnus, eux forcément auront fait également le lien et se méfieront de moi. En général, je reste. On ne sait jamais. Parfois la cote dépasse le seuil souhaité par le vendeur sans que je n'ai rien à faire. J'empoche la prime sans avoir pris la peine de jouer. C'est pratique.

Elle revenait d'une vente à Jakarta. La collection totale d'un magna des plantations de palmiers à huile était vendue par ses héritiers. Deux mille cinq cents pièces de valeur hétéroclite. La vente s'était étendue sur toute une semaine. Une vraie aubaine. Elle s'était entendue avec les héritiers sur un lot de

quarante pièces, allant de 500 euros à 50 000 euros chacune. Elle avait empoché au final une enveloppe de 12 000 euros.

- Je préfère les grosses ventes sur deux ou trois pièces emblématiques qui peuvent atteindre parfois deux à trois fois leur cote. Là, je peux m'exprimer totalement. Vous devriez m'accompagner lors d'une vente. En fait, le spectacle est dans la salle, par sur l'estrade.

Elle finit sa tasse de thé.

- Il y a toutes sortes de candidats à l'acquisition. Les passionnés, capables de vider leurs poches et ratisser leur compte en banque pour un tableau ou une applique. Ils fonctionnent sur le mode émotionnel et sont faciles à subodorer. Je leur dois mes plus belles réalisations. Il y a les sang-froid qui ont une calculatrice à la place du cœur et un logarithme dans le cerveau. Avec ceux-là, impossible d'aller au-delà de ce qui est espéré. Il y a les professionnels des ventes qui ne collectionnent rien et ne viennent que pour spéculer. Inutile de se bagarrer avec eux. En revanche, ce sont mes futurs clients. Leur objectif est d'acheter au plus bas et vendre au maximum. D'ailleurs, ils ne m'accordent que le tiers du surplus, pas la moitié. Ce sont de vrais requins aux dents acérées. On rencontre des occasionnels qui ne connaissent rien à l'art et encore moins à la plus élémentaire des

psychologies. Avec ceux-là, il est facile de manœuvrer, surtout que je suis certaine de ne jamais les revoir dans d'autres enchères.

J'étais bluffé.

- Et d'où vous viennent ses aptitudes ?

Elle lança un regard dans le vague comme pour y chercher la réponse.

- Je n'en sais rien. C'est en moi. Surement une réminiscence de mon métier d'avant. J'ai, du reste, remarqué d'autres prédispositions. Je suis un vrai cordon bleu, je suis imbattable au tennis de table et je peux décrypter une toile de maître que je n'ai jamais vue, du moins dont je n'ai aucun souvenir avec les arguments parfaits et justes des meilleurs chroniqueurs d'art. Ca m'aide dans mon activité. Par ailleurs, je connais plusieurs langues sans le savoir. En fait, je ne sais pas que je sais. En entendant parler des langues inconnues autour de moi, je comprends ce qu'elles signifient et je peux y répondre instinctivement, sans même chercher à traduire. J'ai lu des articles sur plusieurs personnes sorties d'un coma qui se mettent à parler une langue qu'elles n'ont jamais apprise. Ce doit être le même principe. J'ai peut-être subi un coma.

Je lui avouais que j'observais la même chose chez moi. Cette facilité pour les langues, cette aisance dans les gestes précis de certains métiers, cette communion avec les animaux...

- Ah ? Je n'ai pas encore éprouvé ça.

Elle semblait ravie et terriblement désireuse de savoir si elle partageait ce don. Nous étions donc convenus de nous rendre au premier zoo disponible sur le sol Japonais dès que la rencontre avec Jérôme Lavoisier aurait eu lieu. Je craignais un peu qu'elle me pose un lapin dès la sortie de l'aéroport, un peu comme à Genève. Il devait être écrit quelque part que nous ne nous rencontrions que dans les avions de ligne. Mais cette fois, elle m'accompagna. Nous descendîmes dans le même hôtel. A ma grande surprise, elle loua une seule chambre pour deux.

- N'allez pas imaginer quoique ce soit de scabreux. C'est une chambre double avec salon et room service inclus.

Elle eut un regard espiègle auquel j'étais déjà accroc. Elle ne m'avait pas fait cet effet lors de notre première rencontre. Au-delà du physique, il faut croire que le sentiment amoureux naît ailleurs, sans encore connaître ce qu'il y a à l'intérieur, nos sens perçoivent la personnalité profonde au travers des gestes, des tics, du comportement général. Exactement comme elle parvenait à lire sur le visage des acheteurs potentiels s'ils allaient surenchérir ou pas. Après tout, c'est un peu logique. Trois millions d'années d'évolution et à peine cent mille à pratiquer le langage. Nous

sommes peut-être des êtres de parole, mais avant tout des mammifères capables de déceler les non-dits dans l'attitude de l'autre.

Je passais le reste de l'après midi à me reposer dans une vaste chambre confortable sans ostentation. Elle frappa discrètement à ma porte en début de soirée.

- Il y a deux options. Soit se faire livrer un gentil diner pour deux ici, dans le salon en zappant sur l'écran géant. Soit partir à la découverte de la ville et de ses secrets en réservant dans le meilleur restaurant par exemple.

J'avouai que je n'étais pas casanier et que l'idée du restaurant était alléchante. Je ne connaissais absolument pas la cuisine japonaise.

Après une promenade par les rues touristiques du centre de Kyoto, dépourvues de la cohue habituelle des japonais affairés et remplacées par le ballet des nantis du monde entier venus passer les fêtes au pays du soleil levant, nous atterrîmes devant un restaurant réputé.

Le Okudohan Ichinofunairi

Nous n'avions pas réservé.

C'était mal connaître Irena. En douce, elle avait retenue une table pour deux avant que l'on quitte l'hôtel.

- Je ne pensais pas qu'on puisse dénicher une table le jour même dans un établissement

pareil, lui confiai-je une fois que nous fûmes installés à ce qui devait être la meilleure table.

- Je vais vous confier un petit secret, fit-elle toujours avec ce petit quelque chose dans le regard empli d'ironie moqueuse.

J'avais bien remarqué une certaine déférence de la part du portier et de tout le personnel lorsque Irena avait prononcé une première phrase, mais j'attribuais cette condescendance au rang du restaurant. Ici, on devait traiter n'importe quel quidam avec les égards pour un prince.

Sauf que je n'étais pas un simple quidam. Pour obtenir une table dans la journée, la meilleure de surcroît, elle s'était fait passer pour l'agent du célèbre transfuge de l'équipe de Yakyu de la ville, autrement dit le baseball.

- Je vous demanderai de prendre votre meilleur accent Californien possible, puisque c'est officiellement votre région adoptive.

Décidément cette fille me plaisait de plus en plus.

Tout au long du diner, gastronomiquement en tout point excellent, les serveurs redoublèrent d'attentions et, bien entendu, le patron lui-même se présenta avec le dessert, des fruits succulents givrés à l'azote liquide. Je jouais mon rôle avec le brio qui s'imposait. Irena était subjuguée. J'étais sous le charme.

L'avantage de n'avoir aucun souvenir est que la

conversation est forcément débarrassée de ce qui l'alourdit fatalement dans des circonstances semblables. Nous nous parlions de nous au présent, éventuellement à l'avenir, jamais au passé. Aucun fantôme ne venait s'immiscer dans notre relation naissante, aucune casserole ne faisait entendre son brinquebatement de pacotille.

Le patron insista pour que je signe le livre d'or. Irena m'avait subrepticement glissé à l'oreille mon nom de transfuge : Simon Clarke. Ça sonnait effectivement comme un champion en herbe.

Juste au moment où nous allions franchir le seuil du fameux restaurant où toute la jet-set de cette ville moderne se donnait rendez-vous, nous croisâmes cinq hommes costumés qui venaient d'entrer d'un pas d'habitues. Le patron qui avait eu le malheur de nous accompagner se jeta dans les bras du premier des arrivants avec force salutations. Heureusement nous n'avions pas été aussi chaleureusement accueillis. Irena et moi allions nous éclipser discrètement lorsque le patron me retint par le coude, légèrement surpris.

- Monsieur Clark, vous ne connaissez pas Hitori Takamoto ?

D'abord surpris, un vague instinct alerté par un sixième sens opportun me conseilla de

jouer les blasés, une fois de plus.

- Mais si, mais si. Comment vas-tu, Hitori ?

L'homme parut surpris de cette soudaine familiarité.

- Je n'ai pas l'honneur de...

Aussitôt coupé par le maître des lieux.

- Voyons monsieur Takamoto, j'ai le grand privilège de vous présenter monsieur Simon Clark.

Je notai alors deux choses simultanément. D'abord, j'avais fait la bourde de donner du prénom à un respectable que, même le patron qui le connaissait comme sa poche, interpelait par son patronyme et que cet homme entouré d'une garde comme peut l'être un parrain de la mafia ou une star du rock and roll devait être le directeur des Giant Kyoto Lions. Il me semblait qu'Irena m'avait donné un autre nom. Peut-être avait-elle mal lu l'article, car j'étais à cet instant persuadé que j'avais devant moi mon supposé futur employeur.

Je fis profil bas.

- Désolé, je viens juste d'arriver de...

L'homme me coupa en prenant mon avant bras droit.

- Ne vous excusez pas monsieur Clark, simplement vous avez deux jours de retard. Le match se déroule demain après midi, nous commençons à nous inquiéter. Votre bureau de Los Angeles nous a encore affirmé il y a

deux heures que vous aviez bien prit le vol de 7h47 de la TWA, hier. Nous ne comprenons pas.

Moi non plus, du reste. Je présentai Irena comme mon agent, pour gagner du temps. Je n'avais pas la moindre idée où était passé le vrai Simon Clark et redoutait qu'il ne se présente à tout moment. Mais déjà l'homme qui se révélait être l'entraîneur en chef et non pas le dirigeant du club, palabrait avec Irena en Japonais. Elle ne m'avait pas menti, elle jonglait avec les langues comme personne.

Il y eut un mouvement, des conciliabules entre eux puis, elle me glissa discrètement à l'oreille :

- Il faut absolument que nous les suivions au siège du club. Vous avez une chambre réservée.

J'allai prétexter de leur avouer la vérité, que tout cela était fou, mais elle se fit plus sérieuse, un brin sévère. Et je reconnaissais que cette fermeté de ton associé à son regard toujours aussi malicieux m'excitait grandement. Je n'avais qu'une envie : me retrouver dans un grand lit avec elle.

- Le code de l'honneur et les conventions sont extrêmement importants dans ce pays. Ce serait une offense de refuser. Et un suicide d'avouer la vérité. Ici, c'est quasiment un crime de se faire passer pour qui on n'est pas.

Et nous voilà embarqués dans une limousine impeccable en direction de la proche banlieue de Kyoto, vers les infrastructures modernes du club local du sport national japonais.

Impossible que Irena, officiellement mon agent, partage ma chambre, toute spartiate qu'elle soit par ailleurs.

On me rassura :

- Ce n'est que pour cette nuit. C'est préférable pour la réunion de préparation du match qui aura lieu demain matin aux aurores. Nous avons réservé une suite à votre nom dans le meilleur hôtel de la ville (qui était vraisemblablement le même où nous avions déjà notre appartement), en attendant de vous trouver une jolie villa au calme. Tout est allé si vite.

Je ne pouvais que le reconnaître. Tout s'accélérait impitoyablement. Et j'avais sans cesse la crainte que le vrai Simon Clark débarque en plein milieu de l'ultime entraînement du club.

Je passai une nuit sans dormir en m'interrogeant sur la meilleure façon de fuir. Mais il était impossible de tenter quoique ce soit. Simon Clark avait deux jours de retard et on n'entendait plus le laisser s'échapper. D'autant que le lendemain, le coup d'envoi de la finale du championnat opposant les deux meilleurs clubs de l'île allait être donné à

quinze heures précises. Je regrettai aussi l'absence d'Irena. Où était-elle ? Que pensait-elle ?

On me présenta à toute l'équipe qui me détailla avec envie et respect. Aucun ne remarqua le subterfuge, à part le lanceur attitré qui me fit, d'un air soupçonneux :

- Je te croyais plus petit et moins baraqué, avant d'ajouter, pour se dédouaner : les caméras déforment et trahissent le plus souvent.

Tout s'enchaina sur un rythme que seuls les japonais connaissent et peuvent endurer sans dommage majeur. A peine eus je le temps d'avaler un frugal petit déjeuner où chaque portion était dûment pesée avant absorption, croiser Irena qui haussa les imperceptiblement ses touchantes épaules dans un signe de désolation et d'impuissance que la réunion de tout le collectif commençait.

Nous étions déjà en tenue et, entre deux conseils qui s'apparentaient davantage à des exhortations à la victoire obligée, nous échangeâmes quelques gestes techniques. Une fois encore, je fus surpris par mes capacités hors normes. Il me semblait avoir fait ça toute ma vie. Je lançais avec force et précision, je pouvais courir avec la rapidité d'un félin poursuivant sa proie et, dans le rôle du

batteur, j'étais au top niveau. Mais je ne comprenais absolument rien aux règles.

Après un repas frugal, nous pénétrâmes dans les vestiaires du Kyoto Dome. On pouvait entendre la rumeur du public. Trente mille personnes trépignaient dans ces arènes modernes, attendant impatiemment leurs champions, leurs Dieux du Stade. Et je n'avais toujours aucune idée des règles du jeu.

L'entraîneur s'approcha et, goguenard, m'avoua :

- Mais personne ne connaît les règles. De toute manière, ce qu'un bon batteur doit savoir c'est frapper de toutes ses forces et détalier comme un lapin.

Au moins, c'était clair. N'importe quel quidam savait ça. On comprend alors mieux pourquoi ce sport a la faveur des américains. Depuis l'aube des temps, l'homme n'avait, en définitive, que deux solutions face à un danger. Soit l'affronter et cogner de toutes ses forces. Soit fuir et prendre ses jambes à son cou. La diplomatie, les négociations, les accords parlés, les conciliabules, les colloques, les pactes, les compromis, tout cela viendrait plus tard. Et encore aujourd'hui, la plupart du temps, la compétition l'emporte souvent sur la coopération. Triste réalité.

Il y eut un instant de calme, comme si une zappette géante avait mis sur pause les trente

mille supporters lorsque nous fîmes notre entrée. Puis ce fut le tonnerre qui s'abattit dans l'enceinte ovale. Un grondement entrecoupé de sifflets stridents et de cris d'hystérie. Il faut reconnaître le fair-play du public car il applaudit également les visiteurs, cependant dans une moindre mesure.

La partie pouvait commencer. J'étais fébrile, vaguement inquiet. Dans moins de deux minutes, trente mille japonais allaient découvrir que le transfuge record de l'année ne savait pas jouer au base-ball. Ce serait le scandale absolu et je serais au centre de l'ouragan, enfin du typhon puisque nous étions dans le pacifique.

Afin de me donner le courage nécessaire, je cherchai Irena du regard, perdue dans ce magma vociférant et gesticulant que représente une foule de supporters en délire. Je croisai finalement son regard encourageant. En tant qu'agent, elle se tenait sur le bord du terrain, à quelques mètres du staff du club au complet qui espérait une victoire éclatante.

Je pris place deux mètres devant un gaillard muni du célèbre gant servant à réceptionner la balle que, forcément, j'allais rater. Le lanceur était à trente mètres à peine. La distance idéale pour un champion de sa trempe d'envoyer la baballe juste où il le voulait. Il fit un signe discret à son compagnon placé dans mon dos,

le pouce de la main gauche replié sur l'annulaire. Et ce fut comme une évidence, comme si je l'avais toujours su. La balle s'éleva, aussi rapide qu'un boulet tout en tournant sur elle-même. Le lanceur lui avait donné un effet qui la fit dévier légèrement à mi course. Je savais ce subterfuge. J'empoignai ma batte en bois et fis un demi-tour en roulant bien mon bassin, mes jambes bien campées au sol, comme si elles y étaient rivées. Au millième de seconde près, je me détendis dans un trois quart de cercle parfait, tenant fermement ma batte à l'horizontale. Le bois sec frappa la balle en liège enveloppée de caoutchouc dans un bruit mat, exactement le même que lorsqu'on explose un melon pas mûr. Je vis la balle s'élever dans le ciel parfait du stade, sa vitesse démultipliée par son changement brutal de direction. Dans mon dos, l'entraîneur gueulait à perdre haleine :

- Vas-y, bordel, cours Clarke, cours !

Je me réveillai d'un rêve et détala comme un hamster en cage. Mon but : faire le tour des différentes bases pour revenir à mon point de départ avant que l'équipe adverse ait pu ramener la balle partie je ne sais où. J'en fis deux ! La foule était maintenant déchainée. Plié en deux par l'essoufflement, mes mains posées sur mes genoux tremblants, je constatai le public en liesse scandant mon nom comme

un psaume. Sur le bord de la pelouse, Irena applaudissait en sautillant sur place, comme une simple pom-pom girl. Alors je sus que c'était elle. Je n'avais plus de passé, c'est sûr. Mais j'avais un avenir. Un très bel avenir. Et dès cet instant, plus rien ne compta.

Le match se déroula sans anicroche. Je ne pus répéter à nouveau le coup d'éclat des débuts, mais notre avance aux points ne fut jamais mise en défaut. Kyoto remportait la finale du championnat par trois points d'avance sur les Hokkaido Nippon Ham Fighters.

Un grand sportif est comme une star du showbiz ou un homme politique : on ne le laisse jamais seul. Il est constamment sollicité, toujours en représentation. Spécialement après un tel succès. Un chanteur vedette ou un député réélu ne se couchent pas avant quatre heures du matin. Ce fut mon cas. Je n'avais qu'une envie : me retrouver seul avec Irena. Dans les rues désertes d'une fin de nuit dans une ville étrangère, sur le banc isolé d'un parc endormi, blottis dans les sièges moelleux d'une berline ou, plus simplement dans une chambre d'hôtel, seuls l'un devant l'autre, soudainement rendus un peu timides par la situation inédite.

La nuit se termina au petit matin dans le froissement sensuel des draps. Nous avons réintégrés notre suite du grand hôtel.

Jérôme Lavoisier n'était pas présent lors de la finale de baseball. Lorsque le coup d'envoi fut donné, il se préparait dans l'arrière salle de la prestigieuse librairie à passer trois heures assis à une table encombrée de piles de ses best-sellers à griffonner des dédicaces, à sourire à ses lecteurs et lectrices, à se plier au rituel des selfies. Bref, à assurer le côté de son métier qu'il haïssait le plus : l'après-vente.

Ceux qui font preuve de ma plus élémentaire démagogie avancent pour argument l'amour du contact vrai et réel avec leur lectorat. Lavoisier était moins hypocrite que ça. Il assumait son statut d'écrivain star en se pliant à ces séances de pseudo camaraderie parce qu'il fuyait le sacro saint parcours de la promotion. Il n'accordait qu'une seule interview à chaque nouvelle parution et se réservait une seule émission de télé ou une longue interview radiophonique. Mais son éditeur était intransigeant sur cette relation particulière aux lecteurs. Dès qu'un nouveau succès se présentait dans toutes les vitrines, il cochait une douzaine de villes et leurs emblématiques librairies pour une tournée mondiale. Les Rolling Stones à lui tout seul. A la place des stades de cent mille personnes, il écumait les salons feutrés des temples des

lettres mais les destinations étaient les mêmes : Berlin, Londres, Philadelphie, Rio, Amsterdam, Sarajevo, Tel Aviv, Taipei, Séoul, Sydney, Johannesburg, Kyoto.

La séance de dédicaces s'était déroulée dans une ambiance feutrée, un peu guindée, comme un orchestre de chambre jouant pour une poignée d'initiés. Lavoisier avait parfaitement conscience que son lectorat principal n'avait pas grand-chose à voir avec ces pseudo intellectuels qui défilaient dans la librairie de prestige au cœur de Kyoto. Il aimait assez à dire qu'il écrivait pour ceux qui n'ont pas l'habitude de lire. L'intelligentsia le boudait gentiment, ne lui reprochant au final que son manque évident d'ambition littéraire. On ne pouvait attaquer son style, pur et franc, sans fioritures, sans effets. Il parvenait, au fil de ses romans aux histoires fortes, à infuser cette langue des élites à ceux qui n'en font pas partie. Les universitaires de tout poil étaient davantage jaloux de son succès à cause de cela, justement. S'il avait été le héros des foules en pondant des romans à la chaîne, aux intrigues cousues de fil blanc, aux rebondissements ne paraissant étonnants qu'à ceux qui ne pratiquent pas ou peu le sport de lire avidement, aux pages noyées de bons sentiments politiquement correct et surtout d'une écriture sans ambition, plate et efficace à

défaut d'être élevée, on l'aurait aisément rangé dans la catégorie des auteurs à succès qui ne décrocheront jamais un quelconque prix littéraire. Interdit de séjour dans les salons cossus de la bourgeoisie des lettres. Mais ceux-là le lisaient avec délectation et une pointe d'envie : eux pouvaient rivaliser sur le style et les références, mais jamais ils ne tireraient à plus de cent mille.

Lavoisier occupait donc une niche à part, le cul entre deux chaises. Un extra-terrestre dans le monde codifié de la littérature, du moins des livres. Son public dévoué, ménagères au smig et supporters de foot se transformaient, le temps de dévorer un roman calibré à 350 pages, en amateurs d'art urbains et cultivés. Il savait parfaitement que tous ces gens demandant une griffe sur la page d'avant-garde n'étaient pas ce qu'ils montraient le temps de la séance de dédicaces : posés, n'osant élever la voix, choisissant leurs mots, s'étant mis sur leur trente et un comme lors d'une cérémonie marquante. Alliant littérature et péripéties des feuilletonistes du dix-neuvième, il était parvenu à modifier le comportement et l'apparence de ceux qui le lisait, ne serait-ce que le temps de ces rencontres fortuites. Même si on le considérait comme un vieil ami, un parent éloigné qu'on aime bien, il y avait un respect inné de la part

de son lectorat.

Peu avant vingt heures, les portes de la librairie se fermèrent. Lavoisier se dirigea avec son agent, l'interprète dévouée pour l'occasion et les deux responsables du lieu de vente vers le même restaurant où N'pi et Irena avaient diné la veille. Eux étaient pris dans l'excitation des fins de matchs victorieux. Rien à faire ; ils ne rencontreraient pas l'écrivain à succès ce soir-là.

Je me réveillai comme au sortir d'un doux rêve où j'étais devenu, en vingt quatre heures, un champion de base-ball adulé par une foule délirante et l'amant de la plus belle fille du monde. Et un moment, je le crus vraiment. J'étais seul dans le lit désordonné. Les rideaux aux fenêtres laissaient deviner une clarté voilée comme lorsque le soleil peine à dissiper des brouillards à l'allure de barbe à papa. Pourtant j'avais encore bien à l'esprit cette folle nuit japonaise, je le sentais sur ma peau et dans mon cœur. J'étais amoureux. Mais Irena n'était pas là. Je fis rapidement le tour de la petite suite, rapide partie de cache-cache infructueuse. Une fois de plus elle m'avait échappé. J'étais donc condamné à errer de par le monde, découvrant chaque jour de nouvelles aptitudes insoupçonnées mais qui ne me satisfaisaient que le temps d'en jouir. Ma

mémoire n'allait pas au-delà d'un an et mes péripéties étaient fugaces, éphémères, inconsistantes. Quand aurais-je une vie normale ?

Je repris mes esprits. Le plus urgent était de déguerpir au plus vite. Les dirigeants du club sportif ne m'accorderaient pas plus d'une journée avant de m'entraîner dans de sempiternels entraînements et une carrière de rêve... jusqu'à ce que le vrai Simon Clark débarque de sa Californie natale. Là, je serais mal dans ce pays où le code de l'honneur veut encore dire quelque chose.

Il n'y avait pas à hésiter. Je prendrais mon petit déjeuner dans le premier avion en partance, qu'importe la destination. Privé d'Irena, j'avais fait une croix sur Jérôme Lavoisier. De toute façon, quoi que je fasse, il m'échappait toujours. Existait-il vraiment, du reste ?

Lorsque j'ouvris la porte de la chambre, Irena introduisait la clé dans la serrure. Plus précisément son passe magnétique dans la fente prévue à l'ouverture ou la condamnation de la lourde porte d'entrée. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Elle avait pu dénicher, je ne sais comment, un gros sachet de croissants, petits pains bien chauds et croustillants et toute une ribambelle de viennoiseries dans un gros sachet en papier

journal derrière lequel elle disparaissait presque.

- On trouve de tout à Kyoto, me fit-elle, même l'une des meilleures boulangeries françaises au monde.

Le sachet explosa sur la moquette impeccable de la chambre, répandant son contenu dans un désordre artistique et nous finîmes de détériorer le chaos apparent de l'immense lit.

Décembre

A la une du Asahi Shinbun, le principal quotidien Japonais, de gros caractères barraient la première page tel l'annonce d'une imminente troisième guerre mondiale.

- Je croyais que tu connaissais le japonais.

Irena me regarda comme la maîtresse toise l'élève qui demande pourquoi deux et deux font quatre.

- Je sais instinctivement parler et comprendre bon nombre de langues. Mais je ne reconnais pas les caractères, pas même les mots écrits.

Il y avait une édition du New York Times en anglais. L'information ne faisait pas la une, du moins était-elle réduite à un petit encart en bas de page, preuve qu'une troisième guerre mondiale n'était à craindre. Pas encore.

L'entrefilet dénonçait une arnaque sportive d'envergure : le célèbre Simon Clark, le plus gros transfert du baseball mondial, avait fait l'objet d'une belle mascarade. Retenu par des circonstances imprévues (l'article complet en page sept restait étrangement évasif sur ce point), le fameux batteur de Los Angeles était arrivé hier en fin de matinée au sein du club de Kyoto, entouré de tout son staff : agents,

masseurs, médecin, secrétaire, coach divers, avocats... alors qu'il avait permis, la veille, à Kyoto de remporter haut la main la finale nationale. Le scandale commençait à remuer le petit monde du sport international et celui du sport insulaire en particulier. Plusieurs procès étaient déjà en vue. Simon Clark demandait un cachet pour un match qu'il n'avait certes pas joué mais où son nom avait permis le succès. Le club de Kyoto intentait une action pour faux et usage de faux. L'équipe adverse remettait en question le titre, usurpé par un inconnu se faisant passer pour le vrai Clark.

Tempête dans un verre d'eau.

Mais en feuilletant l'édition internationale du quotidien New-Yorkais, j'apprenais qu'une nouvelle molécule allait être mise sur le marché dans le traitement des maladies dégénératives et pouvant même être efficace dans les erreurs de duplication du code génétique.

Je passais mon bras autour du cou d'Irena, inspirant un air soudainement plus pur. Mes poumons se gonflaient d'orgueil car ce n'était fini. On parlait de la découverte d'une cité enfouie dans le sable Ethiopien, en tête sur la liste des prochains sites inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco. En outre, l'hypothèse, jusque là farfelue, d'une possible civilisation pré-humaine était à envisager le plus

sérieusement du monde par les éminents spécialistes.

Et j'étais à l'origine de ces bonnes nouvelles. Il faut croire que les coïncidences allaient bon train car, quelques pages plus loin, il était encore question des retombées du formidable coup de filet contre les trafiquants de drogue Colombiens l'été dernier. Un à un, les parrains des mafias Mexicaines et Boliviennes tombaient les uns après les autres. L'effet faisait boule de neige : les policiers se sentaient débridés dans leurs actions, comme libérés par un vent nouveau qui soufflait sur toute l'Amérique du Sud. Les juges s'affranchissaient des pressions qu'ils avaient trop longtemps subies. Jusqu'aux gouvernements qui mettaient un point d'honneur à suivre un mouvement parti de la base comme toujours. Cette édition du New York Times aurait pu être encadrée, tellement les nouvelles étaient optimistes ; un monde nouveau était en train de se construire ; des rêves inouïs prenaient forme. Mais tous les autres titres imprimaient des articles aussi encourageants sur le monde à venir. D'une certaine, j'étais à l'origine de se renversement spectaculaire.

Notre vol faisait escale au Caire avant de traverser la Méditerranée et atterrir à l'aéroport international de Genève. Irena avait

insisté pour que je la ramène à l'endroit précis où nous nous étions quitté six mois plus tôt.

- Peut-être qu'en m'immergeant dans des lieux connus, je pourrai retrouver des indices, des traces de mon passé. Comme un choc psychologique.

Mais le choc n'eut pas lieu. En fait, j'avais quitté l'ex Irena devant un hôtel, le Majestic, ce n'était pas suffisamment parlant ni intime pour permettre un rapprochement, le déclenchement d'associations cognitives.

Cela me fit penser à ma propre histoire. Puisque nous étions si près, autant aller passer la période des fêtes dans le petit village de sports d'hiver où j'étais né, un frais matin de premier Janvier, il y a à peine un an.

Le taxi roulait sans un silence majestueux, ouaté, feutré. Nous entendions juste le vent glisser sur les courbes fuselées de la berline allemande.

- Moteur hybride, nous expliqua le chauffeur. Costume cravate, le cheveu discipliné et les traits assurés de la quarantaine. La grande classe. De plus, une diction impeccable avec juste une pointe d'accent Valaisan.

- A l'heure des taxis Uber, notre société a tout misé sur l'élégance et la distinction, un certain chic qu'on ne trouve plus désormais. Le principe est d'offrir aux passagers un confort et une sécurité optimaux, comme s'ils

bénéficiaient d'un chauffeur personnel. Tout le parc automobile fonctionne en mode hybride, en fait nous n'utilisons quasiment plus de carburant. Ca, c'est le volet écologique avec, en prime, un petit gadget : à chaque kilomètre parcouru, un arbre est planté dans le monde. Ca a l'air de rien, mais cela représente plusieurs milliards de kilomètres par an.

Il s'interrompt le temps de négocier un carrefour en prenant bien soin de regarder dans toutes les directions.

- Nous sommes tenus à une visite médicale tous les trimestres et, en même temps, nous bénéficions d'un stage de remise à niveau, tant sur la sécurité que sur le pilotage.

Nouvelle pause. Notre chauffeur inspirait une confiance égale à la luxueuse berline à l'odeur de cuir neuf qui nous emportait.

- Tous les chauffeurs de la société ont entre quarante et soixante ans. Ce n'est un rejet des plus jeunes, mais la garantie d'une plus grande maturité et une meilleure confiance pour les passagers.

Sur l'autoroute la puissance de la voiture semblait bridée, comme un si un champion du cent mètres se mettait à trotter. Il tombait une pluie fine et pénétrante. Irena se serra contre moi. Nous étions comme dans un cocon protecteur et j'étais bien, si bien.

Un philosophe de pacotille a dit un jour que le

bonheur c'est quand on ne s'en aperçoit pas. A cet instant, ce n'était donc pas du bonheur puisque j'y pensais totalement.

Mon amnésie n'avait pas que du mauvais. J'étais automatiquement débarrassé de toutes les névroses que l'on traîne comme des fantômes muets qui s'agrippaient à vos épaules comme des toiles d'araignée et je pouvais commander ma vie comme je le souhaitais, dans la mesure de mes moyens et de mes capacités cela va sans dire. J'étais un homme neuf et, qui plus est, amoureux et visiblement aimé d'une femme partageant mon handicap. Qui se ressemble s'assemble. Nous allions construire quelque chose de beau, c'était certain.

Une petite ombre vint se nicher en tête de mes glorieuses et optimistes pensées. L'homme est ainsi fait que, même quand tout va bien, il lui faut un motif de souci, même mineur.

Sans avoir lu Freud, je me doutais bien que mon inconscient avait tout enregistré, à la manière d'un disque dur dont les données ont été effacées : il en reste toujours une marque, une ombre. Et ça fit « tilt » dans ma tête. Il y avait peut-être un moyen de retrouver la mémoire.

Je me penchai vers Irena et, au lieu de lui susurrer quelques doux mots d'amour, je lui murmurai :

- Tu as déjà pensé à l'hypnose ?

Elle se redressa d'un bond, détruisant aussitôt la douce intimité qui s'était installée. Il y a des moments où il vaudrait mieux se taire.

- Pourquoi cette question saugrenue ?

- Pas si absurde que ça, ma chérie. Si nous ne nous souvenons de rien, notre cerveau a gardé quelque part la trace de nos vies d'avant. Une psychanalyse dure trop longtemps, alors j'avais pensé que...

Elle sourit dans la pénombre du taxi.

- Mais c'est une très bonne idée ! en se pelotonnant à nouveau contre mon torse puissant. J'étais aux anges.

Le chauffeur actionna le clignotant dont le clic-clac était lui aussi feutré et nous quittâmes l'autoroute. Les bruits de succion des pneus sur l'asphalte détrempe me parvenaient amortis par l'épaisse carrosserie. Un silence de boudoir, à peine voilé par le chuintement additionné de l'eau et du vent qui glissaient autour de la berline, n'y trouvant aucune prise. Le progrès avait du bon parfois. Je commençais à somnoler comme un notable repus après un bon repas. Tout allait bien. Je pouvais dormir en paix.

Une embardée me sortit de mon engourdissement mais Irena continuait d'être bercée tout contre moi. Le chauffeur s'excusa de cette faute où il n'y était pour rien. Un

conducteur moins expérimenté nous aurait envoyé dans le décor en dérapant dans un lacet. Car la petite pluie fine s'était maintenant transformée en flocons gentillets qui blanchissaient la chaussée. La route de montagne était suffisamment large pour que la dextérité de notre pilote puisse éviter le drame. Contrairement à 90% des automobilistes, notre ange-gardien ne s'époumona par envers le novice qui avait faillit jouer les auto-tamponneuses. Pour toute remontrance, il parut excuser le comportement imprudent du chauffard tout juste croisé.

- Conduire sur neige ou sur verglas est tout un art et la plupart des gens ne sont pas formés à ces conditions particulières.

Au fur et à mesure que nous gagnions de l'altitude, la chaussée devenait un ruban blanc et il était difficile de savoir où se situait l'accotement. Heureusement, le trafic était quasi nul en cette soirée hivernale, le flot des touristes n'était pas encore aux portes des montagnes. A présent de gros flocons venaient s'étaler sur le pare-brise et augmenter significativement la couche au sol.

Le village apparut dans un brouillard jaunâtre dû aux éclairages qui lui donnaient un air mystérieux tout droit sorti des contes de mon enfance. Enfin, j'imagine.

Des congères de part et d'autre des rues

formaient quantité de formes menaçantes ou apaisantes selon l'humeur du moment ou l'angle de vue. Notre chauffeur stoppa devant l'entrée d'un immense chalet dont les pans gigantesques du toit semblaient protéger une série de minuscules balcons dépourvus de neige grâce à l'avancée de la toiture. Un homme en t-shirt déblayait l'entrée de l'hôtel. Il se démenait tellement qu'il ne ressentait pas le froid mordant.

- C'est l'humidité qui renforce la sensation de froid. Tant qu'il neige, le thermomètre ne descendra pas sous les moins cinq. En revanche, si le ciel s'éclairci cette nuit, je ne sortirai sûrement pas en maillot de bain demain matin, fit le costaud et vaillant bonhomme dans un rire sonore avant de se remettre à l'ouvrage.

A la réception, une demoiselle endimanchée se tenait à la réception. Elle nous indiqua notre chambre et appela un groom d'étage en émettant un petit sourire en coin, comme si elle était fière d'une plaisanterie désopilante. Un gamin d'une dizaine d'années se présenta aussitôt. La réceptionniste nous fit un clin d'œil et ajouta à mi voix que c'était son fils et qu'il aimait par-dessus tout jouer le rôle de guide qu'il prenait très au sérieux. Ne surtout pas lui faire une remarque sur son âge et les occupations habituelles d'un petit garçon.

Nous jouâmes le jeu en lui donnant du Monsieur et hochant ostensiblement la tête à chaque précision qu'il émettait.

- Si vous voulez me faire l'honneur de me suivre...

Il n'y avait pas d'ascenseur et le fluet fiston grimpa les marches en bois de l'escalier formant un parfait demi cercle en chaloupant un peu sous le poids de nos deux sacs. Hors de question de lui proposer de monter nous-mêmes nos bagages, c'eût été l'offense suprême.

- Il neige depuis midi. Si ça continue toute la nuit et que demain le soleil brille comme la météo le prévoit, vous devriez bénéficier d'un début de séjour optimal.

Nous le remerciâmes chaleureusement pour son obligeance.

Parvenus au second, il ajouta une note d'histoire.

- Le chalet a été bâti par mon propre arrière grand-père, entre les deux guerres. A l'époque, ce n'était qu'une modeste pension de famille qui ne proposait qu'une dizaine de chambres. La structure a été étendue et rehaussée de deux étages supplémentaires à la fin des années cinquante, lorsque les sports d'hiver se sont démocratisés. Nous apportons des modifications régulièrement afin d'offrir le meilleur confort à nos invités – on ne dit pas

client – et la pointe de la modernité alliée à un respect de l’environnement.

Il tourna dans une coursive longeant le flanc Est du chalet et desservant les chambres ayant vue sur le Mont Blanc.

- Toute l’eau chaude des douches et de la piscine est produite grâce aux panneaux solaires installés depuis bientôt dix ans. Nous sommes, de plus, impliqués dans une gestion durable de la commune. Et vous ne trouverez jamais ici de commandes digitales, verrous à carte ni digicode. Nous avons la prétention de servir nos hôtes avec le sérieux et convivialité de personnes humaines.

Il poussa une porte en merisier et actionna un interrupteur avec son nez.

- Nous considérons nos invités comme faisant partie de notre famille.

Il se tut alors que l’éclairage augmentait sensiblement, découvrant une chambre typiquement montagnarde, nous laissant éprouver par nous même la chaleur qui se dégageait de l’ameublement et de la décoration. Lambris ambrés, tissus aux motifs campagnards, coussins moelleux, épais tapis, appliques douces, tableaux évoquant des paysages de montagne ou animaliers. Un lit recouvert d’un plaid aux motifs de cristaux de neige entremêlés dans les tons rouge Bordeaux et vert Champagne. Un nounours en peluche

trônant à sa tête en guise d'oreiller.

- C'est Edgar.

Le groom laissa suivre cette révélation par un grand silence, comme si la peluche était une personnalité majeure pour se passer de patronyme et que nous devions nous recueillir un instant. Par considération, par respect.

- Chaque chambre possède un « gardien » particulier. Il existe une légende à ce propos. Si vous y tenez, je vous la raconterai demain matin lors du petit déjeuner. Nous sommes aux regrets de vous prévenir que nous ne servons pas de collation dans les chambres.

J'articulais un « c'est parfait » à demi mot, encore tout étonné de l'aplomb dont faisait preuve ce serviteur d'à peine dix ans.

Arrivé à la porte, il se retourna et nous souhaita une bonne nuit.

- J'espère que la décoration de la chambre vous convient. Il n'y a malheureusement pas d'autre chambre disponible actuellement.

Irena me poussa du coude. J'avais complètement oublié que nous étions dans un hôtel haut de gamme, donc...

Je tirai un billet de vingt de ma poche et fis trois enjambées pour rattraper notre guide sur le seuil de la chambre.

Le très jeune homme parut offensé et refusa sèchement le pourboire.

- Je vous ai parlé d'une grande famille. Le

personnel n'accepte aucune gratification de la part des invités.

Il me tourna le dos puis, fit volte face juste avant que je ne referme la porte.

- En revanche, si vous voulez faire un don, je ne saurais trop vous conseiller de contacter les « Ailes de la Colombe ». C'est une association qui permet aux enfants souffrant d'un handicap de profiter des joies de la montagne.

Je le remerciai, encore éberlué par la prestance de ce petit bonhomme jouant son rôle de grande personne à la perfection.

Nous avons pris rendez-vous avec le docteur Ballotz, psychologue patenté, spécialiste des troubles du comportement liés aux traumatismes subis suite à un attentat, un quelconque accident impliquant le patient ainsi que toutes les mochetés que la vie, parfois, nous abreuve assez sauvagement.

Alors que nous nous frayions un passage entre les murs de neige fraîchement formés par l'importante chute de l'avant-veille, j'aperçus une figure connue qui sortait de son imposant 4x4. Je m'avançai les deux mains en avant, ravi de retrouver Carlos, mon premier patron, le gérant de la boîte qui m'avait employé en Janvier dernier.

Sa réaction me laissa un goût amer. D'abord, il recula avec une moue de dégoût puis,

immédiatement après ce réflexe épidermique, son naturel reprit le dessus.

- Ne me touchez pas ! Je vous préviens que je dispose d'une bombe lacrymogène et je n'hésiterai pas à m'en servir.

Je fus stoppé net dans mon élan généreux, non par sa menace mais par son attitude. Je ne le reconnaissais plus et visiblement, lui ne me reconnaissait pas non plus d'une autre manière.

- Enfin, Carlos. N'pi, j'ai travaillé pour vous pendant presque un mois. C'était en Janvier. Ces paroles apaisantes n'eurent aucun effet.

- Restez où vous êtes, répéta-t-il en plongeant sa main dans la poche extérieure de son grand manteau. Si vous tentez quoique ce soit je vous envoie une giclée de gaz et j'appelle les flics. M'est avis que vous ne devez pas être très réglo avec l'administration.

Je restai pétrifié. Jouait-il un jeu ? Avait-il, lui aussi, perdu la mémoire ? J'insistai bêtement.

- Je vous assure qu'on se connaît. Vous m'avez secouru le matin du premier Janvier et pendant un mois j'ai donné un coup de main à la boîte, en montant parfois sur scène. Je jouais de la batterie et...

Je ne pus terminer ma phrase.

Il actionna aussitôt la bombe de gaz dans ma direction. Je me protégeai autant que je pus et ne dû mon salut qu'à un coup de vent qui

dispersa aussitôt les effluves irritantes.

- Allez, dégage de là, bamboula. On n'a pas besoin de toi !

Alerté par l'esclandre, un chef de chantier sanglé dans une doudoune qui épousait au mieux ses muscles s'avança.

- Un problème, Carlos ?

L'amnésique se fendit d'un sourire dominateur à l'adresse du nouveau venu.

- Non, non, ça va. Je crois qu'il a compris à qui il avait à faire.

La scène me contraria. Irena se taisait, ne trouvant pas les mots pour me reconforter. Je me tournai vers elle et pressa plus fortement son bras.

- Ca va, ça va, chérie. Je ne comprends pas. Nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Ce n'est pas possible qu'il m'ait oublié. En ruminant ces pensées noircies par la remarque raciste – Carlos n'avait pas l'ombre d'un tel sentiment en lui – je m'interrogeai. Depuis que je l'avais rencontrée la première fois, Irena avait souffert d'une amnésie. Etait-il possible que Carlos eut souffert du même trouble ? Mon amnésie était-elle contagieuse ? Je glissai ma main dans ma poche intérieure et fit apparaître un petit objet rectangulaire, sorte de miroir de poche moderne. Je pianotai sur trois ou quatre icônes. Un numéro s'afficha et je lançai la communication. On décrocha à la

troisième sonnerie.

- Barberine, j'écoute.

Je retrouvais ce mélange d'accent Marseillais mêlé à celui du sud des Etats-Unis avec une pointe de ton nordique, spécialement sur les voyelles.

Je me présentai. Nous avions parcourus une partie de Groenland à la recherche de glace pure pour la commercialisation de ses eaux minérales prestigieuses.

Sa réaction fut la même que celle de Carlos. Je m'en doutais déjà. Je réussis cependant à lui poser la question avant qu'il ne raccroche. A ma grande surprise, il n'avait pas subi de perte de mémoire.

Je savais que le baron de la Trémolière ne possédait pas de ligne téléphonique, à plus forte raison un mobile.

Je dégotai le numéro du commissariat où travaillait Dugain. Je l'avais retrouvé en Afrique, quelques mois après notre première rencontre : il se souvenait bien de moi. Fallait-il davantage de temps pour qu'on m'oublie d'une façon inexplicable ?

Une voix à l'air désenchanté décrocha puis me passa aussitôt le commissaire Dugain.

Non seulement il ne se souvenait pas de moi, mais pas davantage de notre périple en montgolfière ni d'avoir passé ses vacances en Afrique.

Ca devenait dément.

Pour en avoir le cœur net, je tentai de joindre le docteur Brabant, que j'avais quitté à peine deux mois plus tôt.

Il avait bien eu un assistant d'origine Camerounaise qu'il avait rencontré au Swaziland. Mais celui-ci n'avait pas perdu la mémoire et se nommait Lucien Mombata.

Lucien, le prénom donné par celui qui affirmait qu'on avait bossé ensemble dans les cuisines du restaurant réputé de Yaoundé...

Tout s'embrouillait dans un galimatias sans fond. J'appelais Gladys, l'écowarrior, puis l'un des preneurs de sons spécialistes de l'écoacoustique. Je joignais dans la foulée un des archéologues croisés dans la ville souterraine enfouie sous le désert en Somalie, puis un biologiste de l'équipe d'Indonésie.

A chaque fois, le même son de cloche : personne ne semblait se souvenir de moi. Pire : ils avaient bien croisé un homme noir, de mon âge et ma corpulence, mais qui avait un passé et un nom, qui n'était pas moi.

Comme si j'avais pris la place d'un autre. Si j'avais été seul dans ce cas, j'aurais commencé à avoir de grands doutes sur mes capacités mentales, mais il y avait Irena. Elle souffrait du même handicap que moi et elle était la preuve que je n'avais pas tout inventé. Mais tout cela était arrivé avant que je ne la

rencontre pour la seconde fois. Peut-être bien que j'avais rêvé toute ma courte vie.

Je passai deux derniers coups de fil : nous arrivions devant le cabinet de la psychologue avec laquelle nous avions rendez-vous.

La réception de l'hôtel où nous avions passé deux nuits avait bien une réservation au nom que j'avais donné, mais il ne fut pas possible de contacter un membre du personnel qui nous aurait vus. Au Okudohan Ichinofunairi, un serveur se souvenait bien du fameux faux joueur de baseball. Sa description de ma personne pouvait correspondre. En revanche, il n'avait pas noté les traits d'Irena. Il en va toujours de même quand une célébrité se promène quelque part : elle éclipse ses accompagnateurs. Cela ne m'avancait guère, étant donné qu'Irena avait pris le soin de réserver au nom de Simon Clark.

Je n'étais pas plus avancé.

Muriel Ballotz était un petit bout de femme qui donnait l'impression d'un lutin besogneux. Ce sentiment était renforcé par le port de lunettes rondes à la Gandhi et une coupe de cheveux au carré parfait. Elle portait une sorte de tablier d'un gris bleuté dont se servent d'habitude les tailleurs de pierre. On l'aurait davantage imaginé à traire les chèvres dans une bergerie de montagne ou, à la rigueur, les mains

blanchies de plâtre ou parsemées de sciure. Si d'aventure il vous arrivait de la croiser dans la rue, bien peu auraient deviné son occupation quotidienne.

Le docteur Ballotz ne possédait pas de bureau, je veux bien sûr parler de cette grande table encombrée de divers portraits, dossiers et babioles en tout genre ou bien, au contraire, lisse comme une pierre tombale, ne laissant apparaître que l'écran d'un ordinateur stylisé. La pièce où nous nous trouvions pouvait aisément passer pour un salon anglais où nous allions sacrifier d'une seconde à l'autre au rituel du five o'clock tea. Quatre chaises en paille, deux fauteuils ayant apparemment fait la guerre, peu importe laquelle du reste, des tableaux surréalistes accrochés aux murs, largement inspirés de Magritte et Picasso. Une bibliothèque remplie aux trois quarts d'ouvrages obscurs sur la psychologie moderne, essais de psychanalyse, traités de psychiatrie avancée, thèses diverses sur le pouvoir du cerveau et publications récentes sur les dernières évolutions en matière de thérapie cognitive. Une autre armoire, dont la double porte était fermée (à clé ?) devait renfermer les dossiers des patients. Ou tout autre chose. Il n'y avait ni photos de famille encadrées, ni ordinateur, ni ce que l'on s'attend à trouver dans le cabinet d'un

spécialiste du comportement et ses dérives.

- Installez-vous comme vous le souhaitez, invita le docteur Ballotz dans un malicieux sourire de souris.

Elle nous posa quelques questions banales, sans toutefois aborder les considérations météorologiques qui sont le ciment des rapports humains. Une fois le cadre de l'entretien bien défini, elle se fit plus précise en nous demandant depuis quand nous souffrions de cette perte de mémoire, où cela nous était-il arrivé et, dans la mesure du possible, dans quelles circonstances. Ses demandes étaient parfois tirées par les cheveux.

Percevons-nous correctement les couleurs ?

Eprouvons-nous un sentiment de vertige lorsque nous nous déplaçons plus vite que l'allure d'une simple marche ? Souffrions-nous de migraines ? Avions-nous l'impression de déjà-vu en lisant un article ou un livre, en apprenant le patronyme d'inconnus ?

Puis elle nous tendit une feuille blanche à chacun et nous demanda d'écrire une dizaine de lignes.

- Sur quel sujet ?

- Peu importe. Ce qui vous passe par la tête, mais ne recopiez pas cinquante fois le même mot. Evoquez un souvenir, une impression, un sentiment, vos projets. Il n'y a pas de limite. Surtout pas.

Deux minutes plus tard, elle fronçait les sourcils en déchiffrant ma prose.

« Je m'appelle N'pi parce qu'un anglais rencontré dans cette même station de sports d'hiver la saison passée m'a surnommé ainsi. N comme no, P comme paper. No Paper, étant donné que le portefeuille trouvé dans la poche intérieure de ma veste n'était visiblement pas le mien. Il appartient à un écrivain célèbre que j'essaie de contacter depuis presque un an, faisant un tour du monde et rencontrant ce qui, à priori, risque bien d'être la femme de ma vie ».

Mon écriture exagérait les hampes des p et des f, sans toucher à la hauteur des d et des t. Le style cursif reprenait les minuscules d'imprimerie, excepté des majuscules en début de phrase et on ne déplorait qu'un seul écart à l'orthographe : portefeuille était écrit en mot composé, séparé d'un tiret : porte-feuilles. Les lettres se touchaient sans donner l'impression d'une copie d'école élémentaire. Le l, placé après le g ou le b, de la même manière que le s devant le p, le t ou le q, était collé tout contre, comme tendrement enlacé.

Il n'y avait aucun retour à la ligne, le pavé se situant idéalement au centre de la feuille avec une bonne marge à gauche et une plus grande à droite. L'espace supérieur était égal à l'inférieur.

Une prose équilibrée, cartésienne, ne laissant peu montrer les sentiments. Une assurance et une bonne coordination.

Telles étaient ce qu'en déduisait le docteur.

Irena avait écrit ceci :

« Ma vie a commencé il y a six mois. Je ne sais rien de mon passé. Je ne me rappelle jamais de mes rêves. Je suis sans attache. J'arpente le monde sans y trouver le moindre refuge. Je ne suis pas malheureuse pour autant. Je ne sais ce qui me manque. J'aimerais pouvoir me poser. Mais je ne peux pas. Une force m'incite à aller de l'avant. Sans savoir quoi chercher. Ni où, ni quand, ni avec qui. Mais cela vient peut-être de changer. »

Des phrases courtes. Sans retour à la ligne. Les marges sont moins définies que dans ma copie, la gauche surtout, qui débute à moins d'un centimètre du bord. L'emploi du pronom personnel y est systématique. Les voyelles a o et e sont arrondies comme des disques parfaits. On retrouve cette manie dans les boucles du g. Le docteur Ballotz aurait bien aimé pouvoir y trouver un b, afin de savoir si cette occurrence se répétait. De plus, le i de six propose un point en forme de petite boucle. Aucun j, même placé en début de phrase n'est calligraphié en majuscule. Enfin on retient deux fautes d'orthographe : commencer ne propose qu'un seul m et rappelle un seul l.

- Quel rapport entre une étude graphologique et une séance d'hypnose ?

Le docteur Ballotz prit place dans l'un des deux fauteuils décrépits. Nous avons opté pour deux des quatre chaises proposées.

- Je dois connaître un minimum votre personnalité afin de pouvoir mieux aiguiller votre inconscient. Considérez cela comme des outils différents que l'on utilise selon que la matière à traiter. On ne travaille pas le bois comme le fer.

Je voulus en savoir plus sur ma personnalité cachée que pouvait révéler les quelques lignes vaguement écrites sur un morceau de papier mais le docteur Ballotz ne jugea pas utile de nous renseigner sur ce point. Ce qu'elle découvrait de nous, elle le gardait pour elle.

- Cela ne fera avancer en rien le processus et ça peut même interférer à un moment ou un autre de la séance.

Je pensais que la psychologue allait utiliser un pendule ou un autre gadget du même genre.

Elle sourit.

- Ca, c'est le folklore utilisé sur les scènes des cabarets. En réalité, nous n'avons pas besoin de ça.

Elle commença par s'occuper d'Irena. Elle la fit s'allonger dans le second fauteuil qui bascula à une inclinaison de trente degrés, lui commanda de se détendre en lui parlant d'une

voix posée. Bientôt, Irena sombra dans un profond sommeil. Je doute que ces simples paroles puissent avoir un effet quelconque sur moi. Mais le plus troublant était que Irena fut là tout en étant ailleurs. Sa respiration était devenue ample, son pouls devait avoir ralenti aussi. Elle répondait aux questions que lui posait le docteur Ballotz comme si elle éprouvait une immense fatigue, mieux : comme si elle rêvait. Pour apporter la preuve que son enveloppe charnelle ne réagissait plus, le docteur Ballotz leva sa main et la laissa retomber : celle-ci était flasque et sans tonus. J'étais captivé par ce que je voyais.

La psychologue posa quelques questions anodines et Irena y répondait avec précision. Elle remonta le temps en lui faisant avouer des faits de plus en plus éloignés d'aujourd'hui. Quand elle parvint au moment de son amnésie, Irena se bloqua. Jusque là, ses réponses se justifiaient : elle parlait de son activité lors des ventes aux enchères, des pays qu'elle avait visités, de quantité d'anecdotes qui tissent les souvenirs, mais dès que la spécialiste du cerveau tentait de dépasser cette barrière de la mémoire consciente, elle buttait contre un mur infranchissable.

Irena continuait à répondre avec autant de franchise et aussi rapidement qu'avant, mais les souvenirs qu'elle donnait semblaient tous

être sorti des œuvres de Jérôme Lavoisier. Cela n'avait plus ni queue ni tête. La personnalité d'Irena se multipliait dans quantité de personnages différents, aux vécus dissemblables, aux trajectoires hétéroclites. Il n'y avait plus aucun tronc commun.

Dans son état, il lui était impossible de dissimuler, de mentir. Le docteur Ballotz était interloquée. Elle n'avait jamais rencontré un tel fouillis dans une seule personnalité, même chez les patients atteints de schizophrénie multiple. Irena donnait l'impression d'être le jouet d'un écrivain, étant sa marionnette, chacun de ses multiples personnages tout à la fois.

Le docteur Ballotz n'avait jamais dû ouvrir un roman de Jérôme Lavoisier. Avait-elle le loisir ou même l'envie de parcourir d'autres textes que ceux, plus sérieux, qui composaient sa bibliothèque ? Si elle ne faisait pas le rapprochement, j'avais parfaitement saisi les ponts qui reliaient les différentes personnalités du passé supposé d'Irena aux héroïnes rencontrées dans la bonne dizaine de romans de Lavoisier que j'avais parcouru du début à la fin lorsque mes péripéties m'en laissaient le temps. Dans les voyages en avion, sur tous les continents et lors de notre séjour à Kyoto.

Ce fut mon tour. Je me souviens encore d'avoir

pris place dans le même fauteuil où Irena venait de remonter le temps de sa mémoire, son inclinaison à 30 degrés, de l'atmosphère feutrée de ce salon si particulier qui n'avait rien à voir avec l'ancre d'un psychologue ordinaire, des paroles apaisantes du docteur Ballotz afin de me détendre, puis plus rien.

Je me réveillai sans pensé m'être assoupi une seule seconde. Irena me regardait étrangement. Le docteur Ballotz semblait désolée : elle ne pouvait rien faire pour nous. Nous ne correspondions à aucune grille de lecture préétablie. Nous étions des cas uniques, inédits, incompréhensibles, du moins par le biais de l'hypnose.

- En principe, ce laisser-aller, ce relâchement, permet de sonder l'âme, de découvrir ce que les garde-fous de notre cerveau empêchent le plus souvent d'atteindre. Quatre mille ans de blocages divers, de non-dits, de scrupules pour permettre la vie en société, ajoutés à toute l'ère catholique qui n'a pas simplifié les choses en instaurant toute une panoplie de remords, de repentirs, d'inhibitions et la sacro-sainte culpabilité érigée en épée de Damoclès au-dessus de nos inconscients.

Neuf fois sur dix, grâce à cette technique, on peut découvrir ce que le cerveau cache inconsciemment mais là, j'avoue être totalement dépassée. Votre psychisme

fonctionne parfaitement jusqu'au traumatisme subit. Il semble ne pas y avoir de séquelles inconscientes. C'est comme si vous étiez nés au moment de votre amnésie. Avant : rien, après aucune conséquence psychologique, juste la sensation d'un manque, d'un vide, mais rien d'insurmontable qui rend la vie difficile. D'ailleurs, vous êtes parfaitement équilibrés, l'un comme l'autre.

Elle fit une pause, j'en profitai pour avancer :

- Pourtant Irena a parlé de lieux, de personnages...

Le docteur Ballotz me fixa de son regard pénétrant que bien peu pouvaient soutenir.

- Justement. Toutes ces scènes sont extraites de romans. Je les connais, je les ai tous lus. Ils sont signés Jérôme Lavoisier.

Elle venait de me bluffer. Un peu déstabilisé, je poursuivi :

- Rien de plus normal, puisqu'il y avait une photo d'Irena dans le portefeuille de Lavoisier. Muriel Ballotz parut surprise mais enchaina aussitôt :

- Cela n'explique en rien le fait de se projeter dans des situations inventées et non vécues. A moins que les romans de Lavoisier ne soient que le récit par le menu de la vie pour le moins mouvementée de son héroïne qui aurait la capacité d'avoir plusieurs facettes.

Le silence retomba, lourd et inéluctable.

La psychologue ajouta :

- Ou bien que Irena ne soit le véritable auteur de tous les romans signés par Lavoisier...

Je pris une grande inspiration. Nous n'étions pas plus avancés.

- Et mon hypnose, comment s'est elle passée ?

Le regard que me renvoya le docteur me glaça.

- Je préfère ne rien en dire. De toute façon, vous ne me croiriez pas une seconde. Si vous y tenez, Irena pourra vous donner des détails, mais je ne vous le conseille pas. Cela n'apportera rien à votre quête. Si vous me permettez un bon conseil : vous êtes en parfaite santé mentale et il n'y a aucune possibilité que votre passé ne ressurgisse. Vivez pleinement votre amour et votre vie comme deux jeunes gens nés il y a moins d'un an. Profitez de la vie, construisez quelque chose de beau et de fort : une œuvre, une famille, peu importe, mais allez de l'avant et ne vous souciez plus de vos racines. Car, par je ne sais quel miracle, vous n'en avez pas. En revanche, l'avenir vous appartient.

Une idée me traversa l'esprit.

- Pourtant j'avais déjà rencontré Irena avant sa perte de mémoire...

Le docteur Ballotz se fit plus incisive :

- Je ne vous parle pas d'elle, mais de vous.

Elle avait insisté sur le « vous », comme on donne un coup de poignard en plein cœur.

Une fois dans les ruelles encombrées de neige fraîche, je pris le bras d'Irena et lui demanda :

- Qu'est-ce que j'ai bien pu raconter pendant mon hypnose ?

Elle me regarda encore sans comprendre. Elle stoppa et me fit face.

- Ecoute, N'pi, le docteur Ballotz a raison. Il ne faut pas chercher à en savoir plus.

- Mais j'ai le droit de savoir, non ? Si tu m'aimes...

- Laisse notre amour en dehors de tout cela.

Comme j'insistai, elle finit par lâcher :

- Lors de ta régression, tu t'es exprimé en français jusqu'au début de l'année, puis lorsque la psychologue a dépassé les limites de ta mémoire actuelle, tu as parlé une langue que je ne connais pas. On aurait dit un mélange d'arabe et de ces langues slaves. De l'hébreu, peut-être.

- Ben voilà, je suis sûrement d'une famille juive. On progresse, là, non ?

- Pas du tout, répondit-elle agacée. Ce n'est pas tout. Ensuite, tu as changé plusieurs fois d'idiome. Cela évoquait les langues des peuples premiers d'Afrique ou d'Amazonie. Tu gesticulais d'une manière guerrière, comme le font les tribus lors de fêtes. Puis tu as encore régressé et tu ne t'exprimais plus que par onomatopées, par cris, par grognements, par

râles. Ton comportement, tes gestes ressemblaient à des mimiques de personnages de la guerre du feu. A la fin, tu émis une sorte d'aboiement, quelques gémissements de bêtes sauvages, ensuite des gloussements et des glapissements d'être encore plus archaïques pour terminer par devenir muet comme des poissons.

J'essayai de trouver quelque chose de positif dans tout ça.

- Hé bien, cela veut dire simplement que le docteur Ballotz est très douée et qu'elle est remontée à l'origine de mes gênes, au moment même où un poisson a eu la curiosité de quitter l'élément liquide pour fonder le monde animal tel qu'on le connaît.

Irena sourit devant mon optimisme inébranlable.

- Tant mieux si tu vois les choses comme ça. Le docteur Ballotz semblait plutôt déconcertée. C'est pas bon signe. Si même un spécialiste ne peut rien pour nos cas, on est mal parti.

- Je pense plutôt que mon cas a dû lui faire comprendre qu'elle n'a pas réponse à tout et c'est pour ça qu'elle l'a vécu comme un échec. Mais elle a raison sur un point : qu'importe notre passé, l'important est que l'on soit ensemble et qu'on se projette dans l'avenir. On a tout à découvrir.

Et je la serrai soudainement bien fort dans mes

bras. Engoncés comme nous l'étions dans d'épaisses pelisses, cela donnait l'impression de deux pandas qui s'étreignaient dans le jour finissant d'un petit village de montagne. Joli tableau.

- Si tu m'aimes vraiment, il faut accepter de se passer de nos passés perdus et se tourner vers l'avenir.

Elle hocha la tête et me sourit.

J'avais, à cet instant, l'intime conviction que tout allait bien se passer dorénavant.

Nous passâmes devant une librairie. La vitrine proposait le dernier roman de Jérôme Lavoisier, « la tentation d'Icare ». Nous entrâmes et je dévalisai le rayon voué aux œuvres de Jérôme Lavoisier afin que Irena puisse lire ce qu'elle était censée avoir écrit, du moins selon l'hypothèse du docteur Ballotz.

Nous passâmes toutes les fêtes à nous blottir dans un petit appartement situé sous les toits à nous gaver de cuisine roborative à base de fromage et de charcuterie, à nous papouiller et nous caresser.

Deux vraies marmottes.

La météo nous aidait du mieux qu'elle pouvait. Pendant huit jours, ce ne fut que tempêtes de neige, bourrasques de vent venu du nord sans escale, matinées brumeuses et nuit tombant à trois heures de l'après-midi. Il faisait de surcroît un froid de canard et les rues étaient

quasi désertes; les vacanciers sacrifiant aux joies et délices du Scrabble, de la fondue et du visionnage de séries Suédoise sur Netflix. Les propriétaires de traîneaux qui promenaient d'habitude les touristes chaudement vêtus, se réchauffaient du mieux qu'ils pouvaient autour du brasier sur lequel un couple faisait griller des marrons chauds. La vie semblait s'être arrêtée, du moins était-elle entre parenthèses. Drôle de période. Les illuminations de Noël, les sapins multicolores enguirlandés, les fenêtres aux motifs joyeux ne resplendissaient que pour la bise qui se faufilait dans les moindres ruelles, en se pavanant en territoire conquis.

Nous étions le 31.

Irena venait de tourner la dernière page du dernier roman de Lavoisier. Elle doutait fortement être à l'origine de tous ces romans, ou même d'une partie.

En passant devant le marchand de journaux pour aller déjeuner dans une petite crêperie bien sympathique où nous avons désormais nos habitudes, nous remarquâmes à la une de tous les quotidiens, y compris même du Dauphiné Libéré qui a pourtant l'habitude de négliger les informations internationales à l'exception d'épidémies d'ampleur ou de conflit mondial, un titre récurrent :

« Séisme à grande échelle dans le monde de la

haute finance » titrait le quotidien régional. « Les banques à genou » proclamait un titre national. Libération affichait une guillotine tranchant une pièce de un euro sans un seul mot, dans la fidèle tradition des unes qui « parlent ». Le Monde, assez sobre d'ordinaire, osait un « grand chambardement » et le Figaro donnait du « séisme financier ». Même le New York Times y allait d'un « money crash » barrant toute la première page sur l'image d'un billet de un dollar qui flambait. Une publication économique osait même un brassard noir en guise de deuil.

Nouveau crack boursier ?

J'achetai un exemplaire pour tenter d'en savoir davantage. Pas facile. L'information est devenue de nos jours un grand panneau publicitaire qui, sous des dehors spectaculaires et alléchant, ne révèle qu'une routine à peine contrastée.

L'avant-veille, un ordre boursier avait été donné. Une transaction comme il en existe plusieurs milliards chaque jour dans le monde huppé de la haute finance. Même pas une action illégale, ni provenant d'un montage financier opaque. Juste une simple opération de routine. Sauf que le petit malin présenté comme un hacker à la virtuosité absolue avait réussi à casser les codes d'accès aux grandes banques et à y semer une pagaille monstre. Un

simple petit ordre qui avait germé à l'intérieur de serveurs pourtant hautement sécurisés et s'était répandu comme une épidémie. Les transactions semblaient être faites en dépit du bon sens.

Si cela pouvait ressembler à un virus informatique, ce n'en était pas un à proprement parler. Juste une impulsion électrique qui, depuis 36 heures, rebondissait sur toutes les places financières du monde entier.

La globalisation a parfois du bon.

Ce simple et inoffensif acte bancaire jouait comme une bille devenue folle dans le flipper de la finance mondiale et s'attaquait aux malversations qui tentaient de blanchir l'argent sale de pratiques douteuses et réprouvées par la loi mais dont on s'accommode faute de mieux. Il pulvérisait les spéculations financières qui sabotent le marché comme un justicier dégomme les méchants dans un Western.

La vraie nouveauté dans cette approche altermondialiste du marché était que, pour une fois, elle ne touchait pas les petits actionnaires dont l'épargne n'était pas menacée puisqu'elle ne semait le désordre qu'à partir de transactions supérieures à des nombres affichant au minimum cinq zéros.

Irena me regarda de biais. Cela pouvait se

traduire par :

- Tu crois ce que je crois ?

Je me revois, il y a deux jours, pianotant sur un clavier afin de réserver deux billets d'avion pour nous rendre à Londres où une vente privée devait avoir lieu au tout début de l'année. Quelques pièces rares étaient exposées et on attendait la fine fleur des collectionneurs. Irena commençait à être connue dans le milieu très fermé des acheteurs mais elle avait contourné le problème. Elle serait présente physiquement sous un déguisement grossier (perruque, lunettes) dans la salle afin de juger le comportement inconscient de ses rivaux mais communiquerait avec moi par téléphone grâce à un code simple. De mon côté, je serais en contact avec l'un des nombreux standardistes qui relayaient les acheteurs non présent. D'ailleurs cette pratique commençait à se généraliser et d'importantes ventes avaient lieu dorénavant directement par internet et webcam interposées. Irena pensait sérieusement à se reconvertir. Pourquoi ne pas ouvrir un cabinet spécialisé dans les conseils de maintien et gestuelle à destination des politiques ou des décideurs dont la principale activité était de séduire leurs interlocuteurs. Bref, si je possède nombre de talents, je n'ai pas d'acointances poussées avec

l'informatique. A tel point qu'envoyer un simple message électronique échoue neuf fois sur dix.

En voulant naviguer sur le site de la compagnie aérienne qui proposait des vols direct Genève/Londres, je me retrouvai je ne sais comment sur un site affichant des cotes, des chiffres, des statistiques, des pourcentages. Tout un galimatias auquel je n'entendais rien mais qui pouvait passer dans un premier temps pour des horaires et des tarifs. J'insistai donc, un peu effrayé. On me demanda un mot de passe, un code d'accès que, bien entendu, je ne possédais pas, étant donné que je n'avais encore jamais eu l'occasion d'effectuer des transactions avec cette compagnie. Cela ne m'arrêta pas et je pianotais une suite de sept icônes incluant seulement un chiffre. Une nouvelle page s'afficha, me demandant de poursuivre. J'appuyai par inadvertance sur la touche f12, située juste au-dessus de la flèche indiquant un retour possible à la page précédente. A partir de là, je ne maîtrisais plus rien. Les pages s'ouvraient par dizaines, des listes de chiffres défilaient à gauche de l'écran. Je tentai d'arrêter le processus en tapant au hasard sur des touches dont le rôle m'était parfaitement inconnu, aggravant les choses sans m'en rendre compte. Je doute même que tout débrancher aurait servi à quelque chose.

Débrancher quoi du reste ? Le portable fonctionnait sur sa batterie et la connexion se faisait par wi-fi. Je tentais la touche échap qui m'avait déjà permis d'éviter le pire à maintes reprises. Mais rien ne stoppait l'évolution numérique, à la façon qu'on les bactéries de proliférer entre elles en milieu confiné. Mieux : comme un virus à la capacité d'adaptation extraordinaire. Par un curieux enchaînement de judicieuses coïncidences, chaque touche sur laquelle je m'escrimais lançait de nouvelles applications. J'avais fini par abdiquer en laissant l'appareil se décharger tout seul et j'étais parti au centre de la station, poussant la porte d'une agence de voyage où il me serait plus simple de m'exprimer face à une jolie blonde toute prête à martyriser un clavier à ma place. Dix minutes plus tard, deux sièges nous étaient réservés sur un vol en classe affaire. Cela me coûtait dix pour cent de plus mais j'étais certain de ne pas nous voir refluer à l'embarquement en raison d'une connexion qui n'aurait pas abouti ou, pire, être soudainement appréhendés par de scrupuleux policiers comme dangereux terroristes.

En regardant les unes des journaux, un soupçon germa dans mon cerveau. Irena pensait pareil. Sans le faire exprès le moins du monde, j'avais déclenché un séisme de force douze dans le monde de la haute finance.

L'article que je venais de terminer laissait entendre que les soupçons se portaient sur un hacker surentrainé qui aurait envoyé un virus dans les programmes de transactions des grandes banques. La police était impuissante à remonter à la source. On tentait mollement de localiser le pc d'où tout était parti grâce à l'adresse de connexion qu'ils appellent URL. Mais on sentait bien que la brigade anti délinquance financière n'était pas réellement motivée. Pour preuve, les banques impliquées n'osaient porter plainte car cela soulèverait des zones d'ombres sur lesquelles elles ne désiraient pas trop jeter les projecteurs de l'actualité. Certains évoquaient même l'idée d'une action de la police afin de mettre un frein aux spéculations illégales.

Nous passâmes un merveilleux réveillon, Irena et moi, dégustant un repas de la plus pure tradition, préparé ensemble toute la veille de Noël. Blottis l'un contre l'autre devant l'écran seize neuvième diffusant « vous ne l'emporterez pas avec vous ». James Stewart nous faisait rire avec son air d'ahuri avant de nous tirer tout notre stock de larmes jusqu'au générique de fin.

Chaque soir, après avoir diné dans un restaurant différent, nous nous blottissions devant un classique, de préférence en noir et blanc (Casablanca, Limelight, Laura, la grande

illusion, Elephant man), après avoir profité au maximum du pâle soleil de l'année finissante : balades à raquettes, ski dans la poudreuse qui tombait chaque nuit, immersion dans la piscine à ciel ouvert proposée par l'hôtel, participation à un concours de bonhommes de neige, flânerie à la nuit tombée, main dans la main, enfin moufle dans la moufle.

Nous passâmes un merveilleux réveillon, sept jours plus tard, dans l'établissement dirigé par Carlos. Aucun des employés ne me reconnaissait, mais je m'en fichais bien. Nous dansâmes, nous gesticulâmes, nous chantâmes, dinâmes et toutes autres choses en-âmes. Sur scène une formation funky enflammait les lieux, réchauffant une assemblée qui fit la fête comme jamais. A deux heures du matin, ce fut plus fort que moi : je m'installai derrière la batterie et accompagna le second groupe qui proposait une sélection des tubes des années 60 à 90, repris en chœur par une foule soudée par les mêmes souvenirs. Nous bûmes plus que de raison.

Lorsque j'ouvris les yeux, le jour n'était pas encore levé si bien que je ne sus pas si j'avais vraiment les yeux ouverts. J'étais dans une pièce noire. Très lentement les contours apparurent comme une photo qui se révèle dans le bain chimique du développement. Dès

que je pus distinguer quelques formes reconnaissables : table, chaises, armoires et l'emplacement d'une fenêtre d'où filtrait parcimonieusement la lumière des réverbères par les fines lamelles des volets mal joints, je me redressai.

C'est à ce moment précis qu'une douleur aigüe est venue me fendre le front comme une barre, comme un coup de hache. Ma tête était prise dans un étau et on prenait un malin plaisir à en serrer les mâchoires d'acier. Je voulus crier ma douleur mais aucun son ne sortit de ma gorge. Je me pris mes tempes dans mes mains pour faire cesser le supplice, mais il n'y avait pas d'étau et la fulgurance se déplaça vers la nuque où elle se tapit plus sourdement. Je ne pouvais plus bouger le cou, mes cervicales étaient bloquées, immobilisées par la douleur qui commençait à creuser en profondeur, se faire une niche en toute impunité.

Je souris. Tout ça ne pouvait être qu'un rêve. Quand je me réveillerais, tout redeviendra normal. Je me levai et entrepris de trouver l'interrupteur, histoire d'y voir plus clair. Où étais-je? Je ne me souvenais plus ce que j'avais fait la veille. En y réfléchissant, je ne me souvenais même pas du jour d'avant. Quel était mon métier, quels étaient mes proches, où étais-je ?

Je m'aperçus avec effroi que je ne me rappelai

même plus mon propre nom!

C'était bien la preuve que tout cela n'était qu'un rêve. Une saloperie de rêve qui semble plus réel que la réalité. Je ne trouvais pas l'interrupteur mais une poignée de porte. Je l'actionnai.

Elle donnait sur un couloir aussi sombre que la pièce où j'avais visiblement passé la nuit. J'avançai en me guidant de la main droite sur le mur. J'atteignis une nouvelle porte, plus épaisse, plus lourde. Certainement la porte d'entrée.

Elle s'ouvrit sans bruit et aussitôt une vague glacée me gifla. Je faillis tomber à genoux tellement l'air était pétrifiant. J'en avais le souffle coupé comme si un champion WBC m'avait infligé un uppercut direct dans l'estomac. J'espérais que ce froid polaire allait me rendre la mémoire.

Une fois dehors, mon mal de tête diminua, comme anesthésié par un froid polaire.

Où étais-je donc? Je ne me souvenais vraiment de rien. Dans quel pays? Et quand? A priori, ce n'étaient pas les Bahamas en plein Juillet.

Les rues étaient bordées de congères qui dépassaient largement la hauteur d'un homme. Les lumières des lampadaires éclairaient d'un halo jaunâtre un macadam parfaitement blanc. Le froid me transit et je commençai à greloter. J'avais l'impression d'avoir déjà vécu la même

scène. Mais il m'était impossible de recoller les morceaux, comme un puzzle où chaque pièce serait identique.

Une voiture de police passa au ralenti. Elle stoppa juste devant moi, qui tremblais comme une feuille de chêne agitée par le mistral. Le conducteur, un petit visiblement agité, sortit de l'habitacle. Son compère n'avait eu le temps que d'actionner l'ouverture de la portière passager que le nabot sautillait déjà devant moi.

- Contrôle d'identité. Veuillez présentez vos papiers, s'il vous plait.

Il avait aboyé les quelques mots comme un pitbull enragé. Son collègue se déplaça de la Mégane blanche au liseré tricolore. Il faisait bien deux têtes de plus que le cerbère qui me regardait déjà d'un drôle d'air.

J'allais répondre que mes papiers étaient dans l'appartement lorsqu'un couple s'avança sur le trottoir gelé.

Ils avaient fière allure.

Ils se tenaient tendrement par le bras, collés l'un à l'autre, ne formant qu'une entité. L'image de la fusion, de l'amour.

Ils semblaient échanger quelques propos, comme des haïkus lancés dans le petit matin du premier Janvier.

Le temps s'était figé. Les deux policiers regardaient tout comme moi le couple avancer

vers nous.

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres. Ils allaient engager la conversation et nous lancer sûrement une « bonne année » de circonstance. C'est alors que tout me revint comme une illumination, un flash photographique.

Irena, enveloppée dans un épais manteau de (fausse) fourrure tenait amoureusement le bras d'un gaillard dont le visage ressemblait étrangement à la photo publiée au revers de la page de couverture des romans de Jérôme Lavoisier.

Ils sourirent en nous présentant leurs meilleurs vœux. Les deux policiers répondirent, un peu surpris.

Mes mots restaient coincés dans ma gorge. Je fixai Irena qui me sourit comme si elle ne m'avait jamais vu. Quelque chose avait à nouveau changé en elle. Je ne pus dire précisément ce qui était différent dans son allure, sur les traits de son visage et dans son regard.

Ce n'était plus la même femme.

Et visiblement, ce matin, elle n'était plus *ma* femme.

Jérôme Lavoisier me regardait avec insistance, comme s'il me connaissait mais ne parvenait pas à se souvenir de moi, à retrouver mon nom.

J'avais des fourmis dans les jambes et mes doigts étaient tout engourdis. Surement l'effet du froid. Ma gorge picotait, il me semblait avoir la chair de poule.

Puis, les yeux de l'écrivain s'écarquillèrent.

Irena me détaillait intensément. Les deux policiers suivirent leurs regards.

Par réflexe, j'examinais ce que je pouvais voir de ma personne.

De mes jambes et mes bras s'élevait une poussière, une fumée comme si je me consumais sur place.

La sensation de picotement gagna mon estomac et se répandit dans tout mon corps, tandis que mes extrémités devenaient insensibles. J'étais en train de geler sur place et en même temps, je me décomposais. Mes cellules se désolidarisaient dans un chaos intégral, un peu comme le troupeau de lamas s'était éparpillé aux quatre points cardinaux. Je me désintérais.

Ce n'était pas désagréable comme sensation.

Epilogue

J'ouvris les yeux. J'avais dû m'assoupir quelques instants. Après un fugace moment d'incertitude comme on n'en ressent qu'au réveil d'un long rêve, ne sachant pas encore si nous vivons la réalité ou la continuité du songe, les éléments du décor se mettant doucement en place, j'examinai mon environnement proche.

J'étais assis dans un fauteuil aussi inconfortable que ceux des stations de métro et dans le même but : empêcher ses utilisateurs de s'endormir. La pièce ressemblait au salon d'un manoir écossais de la plus pure tradition. Un feu de cheminé (factice), une bibliothèque (artificielle), un globe terrestre (bien réel, mais ne contenant pas l'habituel bar à whiskies), des tableaux de maitres (faux), des tentures et d'épais rideaux aux fenêtres (qui n'ouvriraient sur rien) et, devant moi, bénéficiant d'un confortable fauteuil Louis XV (en réalité, provenant d'un stock Ikea), Jean Claude Fermant, le chantre de la littérature à la télévision, le spécialiste des pages et des mots.

Le passage obligé pour tout écrivain à la veille de la sortie d'un nouveau roman.

Il se pencha en avant, et de la voix la plus chaleureuse qui soit, murmura :

- Vous avez eu un petit somme le temps de la coupure publicitaire. Je n'ai pas osé vous réveiller. Nous allons reprendre l'interview, si vous le permettez.

Nous étions en direct et que je lui permette ou pas, l'émission allait reprendre dans cinq, quatre, trois, deux, un...

- Merci d'être de retour parmi nous après cette avalanche de réclames qui nous permet, mes invités et moi, de bénéficier d'un réel confort pour vous présenter...

Là, il fit une pause, et se tournant de trois quart vers une autre caméra dont l'ampoule rouge s'alluma aussitôt, déclara, la voix portant comme dans une pièce de théâtre :

... Guillemets et Virgules, puis, d'une voix plus intime, il ajouta : votre rendez-vous hebdomadaire avec la littérature. Il pivota à nouveau et fit de nouveau face à la première caméra.

- Nous sommes toujours en compagnie de Jérôme Lavoisier pour son nouveau roman, j'oserais dire son nouveau best-seller, « la tentation d'Icare ».

Je me rappelle alors que nous venions de passer vingt minutes à parler de mon dernier

bébé, qui serait dans les vitrines de toutes les librairies demain, dès l'ouverture. La seconde partie de l'entretien allait porter sur mon parcours, mes inclinations, mes racines, mon inspiration.

Il enchaina directement sur mes projets. La force et le talent d'interviewer de Fermant était de surprendre à chaque fois ses invités, les bousculer un tantinet sans les mettre toutefois mal à l'aise. Il était capable, par ces changements de rythme, d'obtenir le meilleur de personnes, certes au phrasé facile sur les feuilles blanches mais peu enclines à parler d'elles-mêmes devant un micro ou une caméra.

- Votre nouveau roman est proposé à vos lecteurs, j'ose dire vos fans, dès demain. Mais avez-vous déjà l'idée de votre prochain livre ?

La question me cueillit comme un uppercut. Tel le boxeur sonné sur le ring, j'encaissai physiquement la question. S'il me l'avait posée avant le déferlement publicitaire, je n'aurais pas su lui répondre, du moins j'aurais certainement prétendu que mes projets à court terme étaient de prendre des vacances loin du microcosme parisien qui ne manquerait pas de vouloir m'inviter dans toutes les émissions de télévision et pas seulement littéraires, des rendez-vous avec des journalistes de la presse écrite, des entretiens radiophoniques, des propositions de conférences et des demandes

d'inauguration de centres culturels ou de maisons de la lecture en grande banlieue. Tout le tralala, la foire médiatique inhérente à la promotion d'un nouveau roman.

Heureusement, mon statut d'écrivain à succès me permettait de faire le mort durant cette période, n'acceptant qu'un ou deux rendez-vous de choix à chaque parution. Les ventes ne s'en portaient pas moins bien et mon éditeur ne me harcelait pas.

Je fixai Fermant droit dans les yeux. Il ne cilla pas. Alors, je lui racontai en quelques mots, le rêve que je venais de faire, assis là devant lui, pendant les quelques minutes de coupure pub.

- Pour une fois, je vais convier mes lecteurs à faire un tour du monde en compagnie d'un homme qui se réveille au matin du premier Janvier sans se souvenir de rien. J'ambitionne de renouer avec la tradition rocambolesque du dix-neuvième siècle, par un récit riche en péripéties, mâtiné d'un brin de surréalisme.

Fermant ferma un instant les yeux, comme lorsqu'on déguste une gorgée de grand cru. Il sourit et j'ai su, à ce moment précis, que je tenais un bon sujet.

